

Jean Nicaïse

SOUVENIRS D'UN
CAROLORÉGIEN

Première partie.

1921-1948

LES ENFANTS
NE PARLENT PAS
A TABLE

Illustré de documents et photos de famille

Sommaire

Avant-propos	
Le ciel est par-dessus le toit	1
L'Alsacien	38
Le secret	86
Une aurore nouvelle	134
Par la porte ou par la fenêtre	194

Avant-propos

« *Qui diable veux-tu qui t'écoute, s'il n'y a pas un ou deux orages, une tempête, un naufrage..., un tribunal inique, un innocent exécuté..., au moins une chute de voiture dans un précipice ?* ». Ainsi s'interrogeait Charles Joseph, Prince de Ligne au moment de se livrer à la rédaction de ses *Contes Immoraux*.

Comme je n'ai pas vécu un centième des aventures de cet illustre gentilhomme, que je n'ai pas changé de sexe, que je ne sors pas de prison, que je ne suis pas chanteur rock, que je n'ai même pas été ministre, mon autobiographie n'a aucune chance d'intéresser un éditeur !

Alors, pourquoi noircir tant de papier ?

Sans doute, au-delà du plaisir narcissique de me raconter, le désir profond qui a guidé ma plume est le souhait que ces pages tombent, bien plus tard, sous les yeux d'un chercheur en histoire, disciple lointain de Leroy-Ladurie, ou d'un étudiant en sociologie. C'est la raison pour laquelle j'ai pris soin d'inscrire ma vie de quidam, de citoyen lambda, dans les événements majeurs du vingtième siècle. Un siècle qui a développé, d'une part, d'innombrables inventions pour prolonger la vie et a déchaîné, d'autres part, des moyens gigantesques pour l'abréger, un siècle à la fois prodigieux et abominable où j'ai vécu heureux

En tout cas, j'ai joui du plaisir infini de l'écriture qui occupe constamment le crépuscule de mes jours.

Revois toutes les choses que tu as vues. C'est revivre
Marc Aurèle

*Quand la mémoire va chercher du bois mort,
elle ramène le fagot qu'elle peut.*

Birago Diop

L'essentiel était indicible
Andrei Makine

LE CIEL EST PAR-DESSUS LE TOIT

*Et sourdra dans sa plénitude,
Du gouffre aboli du Léthé,
Eblouissant de certitude,
Celui qu'un instant j'ai été*

Marcel Duquesne.

Un matin de printemps, le pensionnat ne se réveille pas, comme d'habitude, au son du sifflet d'un surveillant. L'aube résonne d'un vacarme insolite : une sirène d'alerte accompagne un grondement sourd.

Courant de chambrette en chambrette, le pion nous invite à descendre sans retard, malgré l'heure matinale. Je me débarbouille à peine, dégringole les marches du dortoir et suis accueilli au réfectoire par des clameurs parmi lesquelles je perçois : l'école est finie ! C'est la guerre ! L'athénée¹ ferme ses portes ! L'école est finie ! On peut rentrer à la maison...

Les vacances de 1939 avaient déjà été secouées par des événements extraordinaires. Le 23 août, Hitler signait avec Staline, par Ribbentrop et Molotov interposés, le pacte germano-soviétique. La guerre était désormais certaine. En 1938 à Munich, l'attitude pusillanime de Daladier et Chamberlain, avait conforté les Allemands dans l'idée qu'ils pouvaient tout se permettre. Churchill l'avait prévu quand il disait : « Ils ont accepté le déshonneur pour avoir la paix ; ils auront le déshonneur et la guerre. »

Cette fois, les Alliés mobilisent immédiatement. Les Hollandais et les Belges aussi, espérant naïvement protéger leur neutralité. Le 1^{er} septembre, les *Panzerdivisionen* allemandes s'élancent en Pologne. Le 3, l'Angleterre et la France déclarent la guerre à l'Allemagne mais

¹ Correspond au lycée en France

ne la lui font pas. Une *drôle de guerre*, vraiment. L'armée française campe dans les forts de la ligne Maginot en laquelle les vieux stratèges français à la Gamelin ont une confiance absurde. Cette ligne qui s'arrêtait en Lorraine se présentait comme une invitation lancée aux Allemands à la contourner par la Belgique ! Avec l'Allemagne engagée en Pologne, le moment n'est-il pas propice à une offensive contre la ligne Siegfried ? On se contente de chanter qu'on ira y faire sécher son linge ! En entonnant la version anglaise de la même chanson, les Britanniques, à l'abri dans leur île, profitent de la *phoney war* pour renforcer leur flotte.

Les femmes des mobilisés chantent « *J'attendrai* » avec Rina Ketty. Bref, tout le monde attend que l'ennemi prenne l'initiative.

Alors pourquoi les élèves seraient-ils inquiets quand ils abordent la rentrée en rhétorique ? Nombre de professeurs sont mobilisés ? La belle affaire ! De charmantes jeunes femmes les remplacent. On ne peut mesurer, aujourd'hui, la véritable révolution que constitue cette apparition de femmes dans le corps professoral des écoles de garçons. Certes, l'Athénée Royal de Thuin - on disait plus communément, par tradition, le *Collège* - est mixte, mais l'élément féminin constitue une infime minorité. Les seules femmes qui font partie du corps enseignant sont la surveillante des jeunes filles, confinée avec elles dans le gynécée en dehors des cours, et le professeur de gymnastique féminine qu'on ne voit pas, car les séances d'éducation physique, en petite tenue, se passent loin des yeux concupiscent de la gent masculine.

Et voici qu'une jeune et sémillante romaniste, hier encore étudiante, Marthe L., enseigne dans le premier cycle. Aussitôt court le bruit d'un flirt avec le professeur de dessin, artiste réputé. Y aurait-il fumée sans feu ? Je constaterai plus tard que la fumée annonçait un feu ardent.

Ma classe de première² a hérité d'un petit bout de femme, prénommée Anne-Marie, qui réagit sévèrement aux œillades que lui adressent quelques rhétoriciens embarrassés dans la recherche d'une *inconnue*. Anne-Marie a pris la place du bon M. Ancelot.

Thuin avait déjà eu, par exception, une femme professeur : Mademoiselle Yvonne V., pour le grec, le latin et la morale, mais si peu féminine ! Stricte surveillante des jeunes filles, le chignon austère, le teint fleuri, elle avait remplacé M. Herman, dit Julien, brave homme tellement chahuté que les surveillants devaient intervenir pour rétablir l'ordre. Il prenait fréquemment des congés pour épuisement ou dépression, j'imagine. Ce terrible métier devait être un martyre pour lui.

Avec Yvonne, finie la rigolade et vive la litanie des verbes grecs irréguliers. C'était la conscience professionnelle incarnée. Elle gagnait son pain par le moyen promis par Dieu à Adam après l'affaire de la pomme. La même robe à fleurs portée trop de jours consécutifs et le dédain de la demoiselle pour les parfums artificiels révélaient que ce n'était pas seulement le front qui subissait l'assaut de l'excrétion à laquelle le Seigneur avait voué l'humanité.

Yvonne faisait régner une atmosphère de travail qui entraînait une discipline naturelle. Elle ne croyait pas sa mission terminée une fois la classe finie. Elle sévissait aussi dans les couloirs. Il lui arrivait de fustiger les écarts de langage des élèves entre eux. Par exemple, m'ayant surpris à dire à des copains, en toute innocence, « le préfet³ », - quelle horreur ! -, elle me reprit : « On dit Monsieur le Préfet, Nicaise ! ». On l'avait surnommée *la Vache*. C'était méchant mais pas toujours immérité.

² Je m'en tiendrai à la dénomination en cours au moment où se situe mon récit : on entrait en sixième *classe* pour se *hisser* en première. Aujourd'hui, par obsession des réformes, on entre en première *année* pour *arriver* en sixième...

³ Proviseur en France

En 1943, un après-midi, je viendrai rendre visite au « Collège » pour revoir quelques professeurs et les remercier, enfin, pour leur enseignement.

Je serai accueilli sous le grand porche de l'école par Yvonne d'un très sec :

- Alors l'ami, on fait du marché noir ?

Je me demande ce qui dans mon attitude avait pu déclencher cette question insultante. J'avais fait le trajet Marcinelle-Thuin à bicyclette, ma tenue était plus sportive qu'académique, certes ; j'avais, sans doute, sur le porte-bagages de mon vélo, un sac avec un imperméable et un casse-croûte. Peut-être voulait-elle faire de l'humour. Pour moi, c'était une vacherie. Je lui répondis :

- Non, Mademoiselle, je viens prendre des nouvelles des maîtres qui m'ont marqué.

Et de passer outre sans lui dire qu'elle en faisait partie. Elle était rentrée dans sa peau naturelle de pion, pour ne pas dire de vache. Hélas, je n'ai pas rencontré ceux de mes autres maîtres avec qui j'aurais voulu m'entretenir. Certains ne donnaient cours que le matin, d'autres étaient derrière les barbelés allemands, d'autres, enfin, avaient été mutés.

Le Père Soupe

J'aurais voulu parler à celui dont j'ai gardé le souvenir le plus vif, le plus précis : M. Marcel Schiltz, grand seigneur dans sa cape à la d'Artagnan, chapeau à larges bords et inséparable canne en guise d'épée. Il faut dire que nous l'avions usé pendant trois ans à raison de six heures par semaine alors que pour le grec et le latin, autres matières dévoreuses d'heures, nous avions connu un professeur différent en troisième, deuxième et première.

On avait surnommé M. Schiltz *le Père Soupe* à cause d'un extrait de *Messieurs les Ronds-de-cuir* du savoureux Courteline qu'il prenait plaisir à lire au début de l'année non sans malicieux humour et avec une diction parfaite. Il me semble encore le voir et l'entendre. Trop heureux d'écouter le Père Soupe raconter « *Le Père Soupe* », nous étions plus attentifs à l'acteur qu'à l'œuvre.

A d'autres moments, il nous lisait les aventures du joyeux Ardennais *Toine Culot*, d'Arthur Masson, exemple de littérature régionale et populaire particulièrement réussie ou des passages désopilants des *Copains* de Jules Romains ou encore *A la Manière de...*, pastiches de nos classiques par Paul Reboux et Charles Muller.

M. Schiltz jugeait ses élèves dès le premier coup d'œil et leur attribuait la même « cote » jusqu'à la fin, en l'occurrence, de la troisième à la rhétorique⁴. Je ne dis pas que ce jugement rapide fût non fondé, mais il était pour le moins léger et la méthode ne provoquait guère d'émulation quel que fût le niveau où ce coup de poker nous avait installés, une fois pour toutes : entre 5 et 7,5 sur 10. Pourquoi se fatiguer ? Surchargés de travail dans les cours organisant un contrôle sérieux des tâches accomplies, nous étudions généralement en vue d'un but très immédiat, pour avoir un beau bulletin, ou pour ne pas en avoir un trop mauvais. Certains travaillaient, certes, pour assurer leur avenir, mais la plupart pour battre les copains au classement, pour figurer en bonne place au palmarès ou pour éviter d'être privés de cinéma par papa. L'avenir ? S'en souciait-on vraiment à quinze ans ?

La première leçon sur les *Origines de la Langue Française*, issue du latin, comme chacun sait, me valut un 7 ou 7,5 sur 10 car je n'avais pas omis l'adjectif *vulgaire*. C'est du latin vulgaire (souligné par le professeur), c'est-à-dire populaire, du latin parlé par les soldats et non par le général César qu'est née notre langue maternelle, lente dégradation du latin de Cicéron. Celui-ci, par exemple pour désigner son destrier, disait *equus* qui a donné

⁴ Terminale en France

équitation, sport noble. Mais de même que le routier appelle son camion *bahut*, le simple cavalier romain appelait sa monture *caballum*, qui s'est transformé en notre *cheval*, en l'italien *cavallo* et en l'espagnol *caballo*, plus proche du modèle.

J'avais été le premier interrogé parce que néophyte. Pensionnaire, j'arrivais de l'Ecole Moyenne⁵ de Gosselies, où j'étais également interne, fier de ma première place au palmarès de quatrième gréco-latine. Comme le Père Soupe enseignait en quatrième à l'athénée, il connaissait donc déjà mes nouveaux condisciples. Je ne me souviens pas avoir été interrogé par la suite.

L'examen trimestriel consistait, d'une part en une rédaction, d'autre part en une partie théorique, c'est-à-dire une seule question du type : « Quel commentaire avons-nous fait à propos des vers :

*Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin ? »*

Etudier la matière de tout un trimestre pour jouer à ce jeu de hasard, bien peu s'en trouvaient capables, surtout si l'examen de français était suivi le lendemain par grec, latin, mathématiques ou même géographie, comme on le comprendra plus avant.

Le « avons-nous fait » était un pluriel de majesté, car aucun commentaire n'était jamais fait en commun avec la classe : les cours de M. Schiltz étaient de l'*ex cathedra* intégral, un brillant monologue, spirituel, attachant. Pour l'*Explication d'Auteurs*, à partir de l'anthologie Van Doren, les élèves avaient le devoir de prendre note, de « gratter » sans prononcer une parole... La moindre transgression de cette discipline militaire entraînait une colle originale que je décrirai plus loin. Au cours d'*Histoire de la Littérature*, le professeur faisait simplement souligner ce qu'il fallait retenir dans le *Précis d'Histoire Littéraire* de Plinval. On ne soulignait pas les poètes « maudits » comme Baudelaire ou Verlaine dont tout le monde connaissait pourtant :

*Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone*

même si en le mettant en musique, Charles Trenet a quelque peu trahi le pauvre Lélian en transformant *blessent* en *bercent*, ce qui provoquera beaucoup de citations erronées. Ces vers seront encore plus universellement connus après avoir été le signal codé qui a prévenu la Résistance du débarquement de Normandie.

Baudelaire et Verlaine ne sont pas mis dans le même sac par Bédier et Hazard dans leur *Histoire Illustrée de la Littérature Française* dont s'inspirait pourtant, je crois, M. Schiltz. L'auteur des *Fleurs du Mal* y est carrément malmené. Le critique qui a rédigé la rubrique lui reproche notamment de « montrer les femmes et la ville comme il les voyait, et non *comme il était d'usage qu'on les montrât en vers et même en prose* » - c'est-à-dire pour la femme, en sa « *beauté pure* ». Voilà des propos datés du dix-neuvième siècle !

A Verlaine, au contraire, le critique réserve « *le privilège du pur génie lyrique.* » Il ose même cette affirmation : « *Il demeure un des meilleurs poètes de notre temps et de tous les temps* ».

⁵ Collège, en France.

Cependant, ce n'était pas son *Art Poétique*, « de la musique avant toutes choses », que le programme nous proposait. En troisième, c'était celui de Boileau. « Boileau-la-barbe » ! C'est ainsi que le Père Soupe avait qualifié le pauvre Nicolas Despréaux signifiant par là qu'il le commentait uniquement pour se conformer au programme. Mais le Professeur Boileau parvient justement à exprimer d'une manière originale et spirituelle, les choses « barbantes » que sont les règles d'un beau style.

M. Schiltz n'était guère prodigue de conseils en cette matière primordiale. Par exemple, nous n'avons jamais eu la moindre indication, en trois ans, sur la manière de rédiger une dissertation, donc comment disposer, organiser une argumentation, méthode dont la connaissance est indispensable non seulement pour tout travail universitaire, thèse comprise, mais aussi pour tout citoyen amené à rédiger un texte persuasif à quelque niveau que ce soit. Au cours de *Composition Française*, le professeur se contentait de donner un sujet à traiter dans la quinzaine. Les quatre pages de la double feuille de « farde », moule nécessaire et suffisant, étaient déchirées pour la moindre rature. Méthode brutale mais efficace pour apprendre le respect dû au lecteur. Depuis, je n'ai jamais supporté d'écrire, même à des intimes, une lettre raturée.

Je me rappelle ce que fut peut-être mon premier sujet de rédaction en troisième : *Ce que dit la vieille horloge*. Le hic, c'est qu'il fallait sucer cela de son pouce et que rares étaient sans doute ceux qui possédaient une vieille pendule qui eût pu leur parler !

Mes parents avaient heureusement une belle horloge du XVIII^e siècle héritée d'une arrière-grand-tante, une dame Baude. Je me souvenais des heures qu'ils avaient passées à en gratter les innombrables couches de vernis, dans une piquante odeur d'ammoniaque, pour retrouver le chêne nu à nourrir de cire d'abeilles. Aujourd'hui, à mes côtés, le tic-tac de son balancier de cuivre et le clair tintement de sa cloche de bronze rythment toujours la fuite trop rapide des heures.

Je pourrais lui en faire dire des choses ! Elle raconterait les bonheurs et malheurs de plusieurs générations, les naissances, les deuils, les périls et privations des guerres.

Elle pourrait décrire les troupes napoléoniennes en route pour Fleurus ou en déroute après Waterloo, car mon arrière-grand-tante habitait entre ces deux bourgs, à Mellet.

Mais à seize ans, comment faire ? Je ne connaissais pas ces vers de Baudelaire qui auraient peut-être inspiré mes réflexions :

*Horloge ! Dieu sinistre, effrayant, impassible
Dont le doigt nous menace et nous dit 'Souviens-toi'*

Je pense néanmoins que je ne m'en suis pas trop mal tiré et que cette rédaction confirma définitivement le 7 ou 7,5 sur 10 que m'avaient valu l'origine de la langue française et, particulièrement le souvenir de l'épithète « vulgaire ».

Je me souviens d'un autre beau sujet : ce vers d'Agrippa d'Aubigné :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

Nous étions au printemps de notre vie. J'aimerais retrouver ma prose d'alors !

Un autre thème me revient à l'esprit : « Une vie heureuse est un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr ». C'était, exprimée plus joliment et mieux adaptée à notre âge, me semble-t-il, une pensée d'Alfred de Vigny, souvent citée : *Qu'est-ce qu'une grande vie sinon une pensée de jeunesse exécutée dans l'âge mûr ?* Je souligne les différences. Pensions-nous ? Nous rêvions, oui ! Et plutôt à une « belle » vie qu'à une grande. J'étais tellement rêveur que mes parents m'avaient surnommé *Jean de la Lune*. J'ai cherché quel rêve avouer. Qui ne rêve de voyages ? Un rêve de voyages, n'est-ce pas déjà un voyage, comme l'exprime de manière pittoresque

Marek Halter⁶? Ah, traverser l'Atlantique sur le paquebot *Normandie*, passer les vacances de Noël en Floride! Aujourd'hui, des foules de touristes européens y séjournent. Mais en 1937! C'était un rêve fou que je nourrissais depuis l'âge de huit ans quand j'avais vu, en première page d'un numéro de décembre de *La Gazette de Charleroi*, la photo de baigneuses sur une plage de Miami, tandis que nous grelottions sous la neige! Un séjour à l'âge mûr en ce pays féerique suffirait-il à combler une vie? J'ai probablement dû déchirer beaucoup d'essais avant de me décider à raconter, non que je souhaitais m'allonger sur une plage de Floride en décembre, ce qui ne convenait pas au sérieux scolaire, mais que je rêvais de vivre en Amérique, pays des grands espaces, des monts Appalaches et des Montagnes Rocheuses. Je n'ai pas parlé des Indiens pour lesquels je n'ai jamais nourri la passion de tant d'enfants. Je visiterais New York et ses gratte-ciel, les chutes du Niagara, Chicago sur les rives du Michigan (les sonorités de ce nom me plaisaient) et ses immenses abattoirs (propos recueillis dans un cours de géographie), le Grand Cañon du Colorado (id.), Los Angeles (je pensais Hollywood, mais ce paraîtrait futile aux yeux du professeur); La Nouvelle Orléans parce que c'était une ville qui conservait tant de souvenirs des colonisateurs français (il eût été inconvenant d'avouer que c'était pour ses orchestres de jazz, une musique de sauvages) et *in fine* la Floride, dont les rivages étaient caressés par le Gulf Stream naissant, mais que les marais des *Everglades* et la chaleur tropicale rendaient pénible, irrespirable en été : encore une leçon de géographie et un camouflage scolaire de mon vrai rêve.

Le gros problème du maître de français est de persuader ses élèves que, quel que soit le sujet, le premier jet est rarement le bon. Notre professeur d'Ecole Moyenne, M. Simon, nous avait appris le travail du style, lancés à la chasse aux répétitions, à la cacophonie; dressés contre les barbarismes, les termes impropres et vagues, la monotonie, l'équivoque; il nous avait entraînés à enrichir notre verbe par les *Exercices de Vocabulaire* de Renaud S.J., fort répandus dans l'enseignement laïque, bien qu'ils fussent l'œuvre d'un jésuite.

M. Schiltz a recouru plus d'une fois à un moyen d'une grande efficacité pour forcer ses ouailles au labeur du style. En deuxième, la classe de « poésie », il donnait de courts sujets à traiter en 12 ou 16 alexandrins, dodécasyllabes classiques, avec césure au sixième pied, du type souvent par lui cité :

Oui, je viens dans son templ(e) / adorer l'Eternel

Il fallait observer l'alternance des rimes masculines et féminines. C'était nous forcer à un long labeur.

On mettait moins de temps à la préparation des *élocutions* qu'aux exercices de versification. Elles consistaient en des rédactions à faire au brouillon! Le professeur passait entre les bancs au jour dit et jetait un coup d'œil rapide sur les cahiers. Ces *élocutions* auraient tout aussi bien pu être des projets de lettre d'amour. Il est clair que le Père Soupe se conformait ainsi administrativement au programme, en faisant figurer au journal de classe⁷, la mention bimensuelle « *élocution* ». Mais jamais personne n'eut l'occasion d'exercer son éloquence. Même l'*élocution* laissait les élèves muets!

Le professeur imposait également la lecture mensuelle d'une œuvre classique dont on devait présenter un résumé. Or celui-ci se trouvait souvent tout fait dans les éditions des *Classiques Larousse*. Sinon, un élève friand de lecture se chargeait de le rédiger, éventuellement en échange d'un devoir de mathématiques, et le donnait à copier aux autres.

⁶ « Un rêve de beignet, c'est un rêve, mais un rêve de voyage, c'est déjà un voyage ». *La Mémoire d'Abraham*. Ed. Laffont.

⁷ Appelé *agenda scolaire* en France.

Ainsi, certains ont achevé leurs humanités sans avoir lu Voltaire, Rousseau, Balzac, Flaubert ou Anatole France autrement qu'en extraits de l'anthologie. Une exception tout de même : Zola. Il nous était déconseillé par le prude M. Schiltz, qui ne portait pas les naturalistes dans son cœur, raison pour laquelle nous nous passions *Germinal*. Je ne parle pas des contemporains, l'enseignement du Père Soupe ignorait Gide, Malraux, Claudel, Montherlant, etc.

Les devoirs de rédaction n'étaient pas les seules occasions pour M. Schiltz d'imposer une douzaine d'alexandrins, nous allons le voir. Le Père Soupe avait deux phobies : les écharpes autour du cou et les cartables au pied des bancs où sa légendaire distraction (« distraction de savant ! », aimait-il dire, *cum grano salis*) le faisait trébucher et risquait de le faire s'étaler lors de ses déambulations soliloques. Toute infraction était automatiquement sanctionnée : il fallait rédiger douze alexandrins sur un sujet quelconque. Les débuts d'année voyaient donc les « bleus » rêveurs, enrhumés ou frileux, à la recherche de vingt-quatre hémistiches et de douze rimes. Puis les écharpes restaient au vestiaire, les cartables sous les pupitres, tant bien que mal, car la maladie des mallettes trop et souvent inutilement remplies ne date pas d'aujourd'hui et je doute qu'on en trouve jamais le remède...

Cette description critique des méthodes de notre professeur de français, qui n'avait pas de diplôme pédagogique (ses titres : « candidat⁸ en droit » et ancien combattant 14-18), ne doit pas occulter une chose : nous respectons ce gentilhomme. Il nous tenait sous le charme de son éloquence et de son esprit. On enregistrait passivement des connaissances réelles. Il aimait dire « *bis repetita placent* » et il répétait souvent, en effet, quelques préceptes fondamentaux.

Je pense qu'il nous aimait bien. Un jour qu'il m'avait donné une chiquenaude toute paternelle sur la tête, je remettais machinalement de l'ordre dans ma chevelure :

- Ah, Monsieur Nicaise, je vous ai fait mal ?

- Oh non, Monsieur.

Il nous donnait en effet du *Monsieur*, c'était le Grand Siècle !

Apprentissage de l'anglais

Je dois énormément à un éminent pédagogue, M. Buysse, un Flamand, professeur d'anglais. Ma situation du point de vue de l'enseignement des langues germaniques était tout à fait particulière. De mon entrée dans l'enseignement secondaire datait une nouvelle réglementation qui donnait le choix pour la première fois entre l'anglais et le flamand, ou plutôt, comme on dira plus tard, le néerlandais, jusque-là obligatoire en tant que seconde langue nationale. Mon père avait choisi pour moi l'anglais à l'Athénée de Charleroi. Après un échec général en cinquième, il m'a consigné en pension à l'École Moyenne de Gosselies. Le cours d'anglais comme deuxième langue⁹ n'était pas encore organisé. Qu'à cela ne tienne, le directeur, le très britannique M. Stiernet lui-même, s'est chargé de moi ! J'avais donc des leçons particulières tout à fait officiellement par le *boss*, et mes progrès ont été considérables et rapides.

L'année suivante, un Gantois, M. Aspeslagh, me fut assigné pour l'anglais ainsi que pour le néerlandais que je devais commencer en quatrième. Ce jeune Flamand logeait au pensionnat en semaine. Il m'avait pris en amitié en raison, peut-être, du fait que le chenapan de l'Athénée de Charleroi s'était mué, dans l'atmosphère familiale de Gosselies, en un élève

⁸ Deux premières années de l'enseignement universitaire, en Belgique

⁹ La « première langue » est la langue maternelle, français en Wallonie, néerlandais en Flandre.

sérieux, seul avec lui pendant sept heures de leçons par semaine. Mal à l'aise en français, M. Aspeslagh s'entretenait fréquemment avec moi, en dehors des cours, en anglais exclusivement. Je regrette bien de n'avoir pu dire ma reconnaissance à ces deux éminents pédagogues, ni à celui qui leur succéderait à Thuin où il n'y avait pas davantage de cours d'anglais, seconde langue, ni de flamand comme troisième. Ils me doivent d'avoir pu enseigner aux Etats-Unis et d'être nommé Directeur Général de l'Ecole internationale du SHAPE en 1967.

A Thuin, notre professeur de néerlandais était aussi un jeune Flamand dont j'ai malheureusement oublié le nom. Les lois linguistiques interdiront plus tard aux gens du Nord d'enseigner leur langue maternelle au Sud et réciproquement. Mesure bien malheureuse car, à préparation universitaire ou pédagogique équivalente, on enseigne beaucoup mieux sa langue maternelle. En outre, c'est dans celle-ci qu'on préfère s'exprimer si l'on ne se sent pas sûr dans celle de ses élèves.

Pour l'anglais, on m'a organisé un horaire très complexe, de manière à atteindre les cinq ou six heures-semaine réglementaires, prises notamment dans les classes supérieures à la mienne, du moins jusqu'en rhétorique, et en section moderne plus avancée d'un an. Le titulaire du cours, M. Buisse, pour améliorer ce programme, m'a engagé, vu mon avance, à lire, dès la troisième, en version originale. Je devais commencer par des romans policiers pour l'intérêt de l'intrigue, et sans recourir au dictionnaire ! C'était insolite dans la bouche d'un professeur. D'habitude, il souhaite plutôt vous attacher à une littérature plus « sérieuse » et il insiste pour que vous recourriez au dictionnaire pour « améliorer votre vocabulaire. » La lecture-délassement se mue alors en lecture-pensum.

Le premier roman que j'ai lu, sur le conseil de ce pédagogue avisé et psychologue, fut *The Hound of the Baskervilles*, de Conan Doyle. J'ai obéi à la lettre. Ce n'a pas été facile mais j'ai réussi à suivre l'enquête de Sherlock Holmes presque aussi bien que le docteur Watson.

Une anecdote à propos du cours d'anglais : en rhétorique, nous lisions *Rip van Winkel* un conte fameux de l'Américain Washington Irving. Nous avions traduit une vingtaine de pages. Rip, un jour qu'il chassait, rencontre de curieux personnages. Ils lui font boire la bière d'un tonneau magique. Il tombe endormi...

A l'examen, en guise de rédaction anglaise, le professeur nous demande d'imaginer la suite. Je n'avais pas à l'imaginer, j'avais achevé le livre ! Quand Rip se réveille, son fusil est rouillé, il a dormi vingt ans, sa fille est mariée, etc..

J'ai résumé l'épisode et, me rappelant que le sujet était « imaginez », j'ai inventé, un dénouement différent.

Autres professeurs

Un autre professeur de l'Athénée Royal de Thuin m'a beaucoup apporté : M. Jean Claux, histoire et géographie. C'était un professeur terrible; l'examen de géographie était l'un des plus redoutés. L'on craignait surtout les cartes qu'il fallait dessiner de mémoire : l'Amérique, l'Afrique ou, moins lointaine mais plus difficile encore, l'Europe, parmi d'autres. Grand et fort, toujours pourvu de sa canne, signe d'un certain chic bourgeois, M. Claux, au fort accent local, était surnommé *le Tour*, taureau en wallon. En réalité, le Tour et le Père Soupe, autre adepte de la canne distinguée, se complétaient fort bien. Chez le premier, on grattait, grattait, bon entraînement pour l'université ; chez le second, on apprenait à ordonner la matière par une méthode dont on se gaussait volontiers, mais que j'ai appliquée à tous mes cours universitaires.

Notre rhétorique hérita d'un professeur de grec et de latin qui, après la terrible Mlle V., fit notre conquête à tous, après avoir fait celle, plus intime, d'une de ses rhétoriciennes, qu'il épousa.

M. Jacques François sortait à peine de l'Université et de la région de Liège dont il avait le sympathique accent. Blond, le teint frais, l'allure sportive, dynamique et souriant, il séduisit son auditoire par son charme juvénile, son érudition, son absence de sévérité et d'autres qualités, sans doute, qu'il faudrait demander à la jeune fille conduite à l'autel nuptial ou à l'élève qu'il a aussi séduit vingt ans plus tard...

Il ne se cantonnait pas strictement dans sa matière. Il fit apprécier *L'Iliade*, à moins que ce ne fût *L'Odyssee*, en ne se contentant pas de faire traduire difficilement le mot à mot de quelques chapitres. Il avait des vues plus panoramiques de la littérature, faisait des incursions dans l'épopée française, montrait les ressemblances, bref, dépassait le particulier pour atteindre l'universel.

Il m'a fait aimer le grec car j'ai découvert que cette matière ne consistait pas uniquement en des règles de grammaire ou des listes de verbes irréguliers, mais aussi en l'inoubliable *Œdipe Roi*. La littérature contemporaine, le théâtre d'aujourd'hui sont encore nourris des légendes grecques. Comment apprécier vraiment *La Machine Infernale*, de Cocteau, *Antigone* d'Anouilh, *La Guerre de Troie n'aura pas Lieu*, de Giraudoux, et même *Hélène ou la Joie de Vivre* de Roussin, voire *La belle Hélène* d'Offenbach sans leur souvenir ? Je ne parle pas de l'époque classique, cela va de soi.

Nous n'avons pas donné de sobriquet à M. François, mais lui, en revanche m'appelait Pâris : je n'étais pourtant amoureux d'aucune Hélène.

Le professeur de mathématiques, M. Ancelot, n'arborait pas encore la barbe du Moïse de Michel-Ange que je lui ai découverte plus tard. Il était indulgent pour les élèves de gréco-latine, sans quoi beaucoup n'auraient pas obtenu le fameux diplôme homologué final.

Il fit preuve, un jour, d'une rare bienveillance à mon égard : certains de mes condisciples avaient plus de vingt ans et leur silhouette pouvait se confondre avec celle d'un jeune professeur d'autant que le costume, veston-cravate, ne les différenciait guère. Un jour, les élèves sortaient de la classe de mathématiques. Celui qui me précédait s'était arrêté, distrait, à proximité de la fenêtre sur cour, le regard attiré par je ne sais quoi. Pour le faire avancer, je lui envoie une grande claque dans le dos. Il se retourne : ce n'était pas un élève ! C'était M. Ancelot. Au comble de la confusion, je le prie de m'excuser en lui expliquant l'objet de ma méprise. Il se montre compréhensif, me croit et m'excuse. Toujours poli, je n'étais pas soupçonnable d'un tel geste volontaire de lèse-majesté. Mais j'ai tenu à renouveler mes excuses après la dislocation des rangs.

L'indulgence de la demoiselle prénommée Anne-Marie, qui remplaça M. Ancelot en 39-40, devait être de la même nature. Non pas que je lui eusse administré une grande claque dans le dos, mais à l'égard de mes performances en mathématiques. Sans cette indulgence, je ne vois pas comment j'aurais pu réussir l'épreuve finale de rhétorique.

En seconde, nous avons hérité d'un nouveau professeur de physique, M. Massart, transfuge de l'Athénée d'Ixelles où il était le collègue de mon oncle. Il avait, de ce fait, remplacé le *Dessart et Jodogne* par le manuel plus désuet de Charles Nicaise, aussi Secrétaire du Jury Central d'Homologation. Mes liens familiaux avec l'auteur du livre, d'ailleurs aussi sévère à l'égard de ses proches, ne m'aidaient pas à sortir du borborygme en physique, ni à apprécier cette matière que son livre sans illustrations rendait encore plus rébarbative. Il est de bon ton, de nos jours, de se vanter d'avoir été nul à l'école. Surtout dans la mesure où l'on a réussi une brillante carrière, particulièrement dans le domaine artistique. Il faut proclamer que c'est en dépit et contre l'école, cet « étouffoir du génie ». Cela fait chic de se vanter de sa

nullité en mathématiques et en sciences quand on est doué en lettres. Je ne veux pas tomber dans ce travers : je ne travaillais pas assez, en général, et j'étais mauvais en sciences. Je n'ai aucune raison d'en être fier, je regrette mes lacunes en ces matières indispensables pour connaître les secrets du monde au-delà des chemins de la littérature. Origine de l'univers, desseins de son Architecte, mystères de la vie sont peu accessibles à ceux qui n'ont pas quelques notions plus qu'élémentaires de physique, de chimie, de biologie.

*Hé ! Dieu, si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle...*

La mémoire enregistrait tout si facilement ! Pourtant, je n'ai même pas le souvenir du contenu de l'enseignement de M. Massart. En revanche, je me souviens de son accent bruxellois. Aussi qu'il nous tutoyait, ce qui n'était pas l'usage et nous avait choqués. Le tutoiement non réciproque n'est-il pas une marque trop tangible de supériorité hiérarchique ? Nos maîtres nous vouvoyaient. J'ai entendu rapporter qu'aujourd'hui le « vous » à l'égard des élèves était presque une incongruité, reprochée comme telle à un professeur, excellent par ailleurs. Or, nous nous sentions respectés en tant que personnes par le vouvoiement général où la pédagogie nouvelle découvre, dirait-on, une distance dédaigneuse. Il est vrai que pour abolir encore plus cette intolérable distance, certains enseignants se font tutoyer. Autres temps, autres mœurs... Nous ne nous sentions nullement brimés parce que nos professeurs ne nous parlaient pas comme notre papa ou notre tonton, au contraire. Nous trouvions naturel que le gentleman M. Schiltz apostrophât ses élèves d'un cérémonieux *Monsieur* ou *Mademoiselle*.

Parmi les surveillants, il y avait un pauvre homme, objet de la méchanceté des galopins. Il s'appelait Defourny et était surnommé *Coupiche*, terme wallon pour *fourmi*. Il était affublé d'un nez à rendre Cyrano jaloux et du rouge le plus flamboyant. Le cheveu aile de corbeau, la peau grêlée, le teint jaune, il était souffreteux, triste, célibataire. Il ne se déplaçait pas sans son livre de chevet, *L'Eloge de la Folie*, ou plutôt *Laus Stultitiae*, puisqu'il le lisait dans sa version originale, le latin de la Renaissance. Cela aurait dû plaider en sa faveur. Mais savions-nous qu'Erasmus était l'un des esprits les plus libres de son temps ?

L'exiguïté de la cour de récréation ne permettait pas les jeux. Alors, entre deux ultimes et tardives révisions de leçon, se tramaient des complots pour faire enrager *Coupiche*. L'action la plus offensive fut, un jour, un jet de pétards sur lequel je reviendrai. Il y avait maints autres moyens plus subtils et moins guerriers pour ébranler le fervent admirateur d'Erasmus. Le printemps, avec la montée de la sève, excitait la verve étudiante. C'était, hélas, l'époque où la cible désignée était victime de son annuel rhume des foins.

Un beau jour, à la récréation, tandis que dans les poiriers en fleurs du jardin contigu, les moineaux amoureux se poursuivaient bruyamment en se disputant une fiancée, quelques grands élèves se mettaient à jouer aux billes, jeu pacifique s'il en est. Mais les supporters nombreux qui les entouraient les encourageaient avec un enthousiasme délirant. *Coupiche* s'empressait de traverser toute la cour pour venir interrompre joueurs et spectateurs. Alors, quelques jours plus tard, un groupe se disposait silencieusement en rond, sans rien faire, toujours du côté opposé où se tenait, le mouchoir sous la proéminence nasale, le pion. Il arrivait inévitablement, constatait l'absence de vrai délit et, après une courte réflexion, déclarait :

- Disperse**z**-**vous**, les rassemble**ments** de plus de trois élève**s** sont interdits.

Pauvre *Coupiche*, il était brave homme pourtant, et je n'ai pas souvenir qu'il ait jamais puni quiconque. Mais il avait une conception assez restrictive des lectures permises ou proscrites. Il m'a confisqué *Lélia* de George Sand que ma pudique mère m'avait donné à lire.

L'héroïne du roman n'avait rien d'une femme perdue, bien qu'elle se... cherchât, entre l'amour terrestre et divin. Au lieu de céder à sa passion pour le poète Sténio, elle se réfugie dans un couvent dont elle devient l'abbesse ! Un roman que Jean d'Ormesson trouvera « un peu tarte ». Lors de sa parution, il avait été jugé licencieux par une partie de la critique. *Le Figaro* avait écrit « Lélia nous fait rougir jusqu'aux genoux ». C'était en 1833. M. Defourny, bien que seul son nez eût couleur pivoine et que nous fussions en 1939, restait sans doute attaché à ce jugement aussi stupide que séculaire.

- C'est Maman qui me l'a donné, M'sieur !
- Oui, mais ici, vous êtes à l'école.
- Monsieur Schiltz nous a fait lire *La Petite Fadette*.
- *La Petite Fadette*, mais pas *Lélia* !

La loi du plus fort est toujours la meilleure...

Contrairement à l'usage qui voulait que les objets confisqués fussent rendus à la fin de l'année, je n'ai pas récupéré le bouquin. Il est vrai que l'année 39-40 n'a pas fini à proprement parler, elle a été interrompue.

En 39, nous avons hérité d'un surveillant à l'élégance remarquée, Paul S.. Les cheveux gominés, il s'enveloppait d'un long manteau dont la texture et la couleur évoquaient la fourrure d'un ours. Aussi, n'avait-on pas dû beaucoup chercher pour trouver le sobriquet de ce jeune ingénieur en sciences commerciales. Les surnoms n'étaient pas toujours aussi bienveillants que Teddy. Ils faisaient même parfois preuve d'un manque total de charité. Ainsi, officiait dans le premier cycle un professeur appelé Van Oldenbeek qu'on avait surnommé Patta.

J'ai cherché l'origine de ce surnom bizarre. Et j'ai trouvé : c'était un raccourci pour *Patte-à-ressort* ! Cet âge est sans pitié... Le malheureux avait une prothèse métallique à la jambe gauche, suite à une blessure de guerre, plus que probablement, car les disgrâces physiques naturelles fermaient, à l'époque, les portes de l'enseignement. Sans doute craignait-on, à juste titre, la férocité écolière.

La liste du personnel enseignant dont ma mémoire a gardé l'image, ne serait pas complète si je n'y faisais entrer un personnage pittoresque qui exerçait au pensionnat seulement. Nous pouvions nous réfugier et agréablement nous isoler dans un petit local, appelé pompeusement « salle de musique », à condition de pouvoir arguer de la nécessité d'y préparer une leçon de piano, de violon ou de justifier d'une certaine virtuosité. Y venait enseigner, une fois par semaine, une dame d'une soixantaine d'années, bijoux, parfum, chevelure d'un noir surnaturel, maquillage à jouer les sorcières de *Macbeth*. Version Verdi, évidemment. Était-elle chahutée dans sa classe du Lycée¹⁰ de Charleroi comme tant de professeurs de musique ? Seule à seul avec son élève, tout se passait dans la bonhomie. Elle ne croyait pas utile d'infliger du solfège avant d'attaquer le piano, ce qui rendait sa pédagogie plus attrayante, mais, à la longue, moins productive. Malgré des antécédents musicaux assez disparates, elle m'a fait jouer quelques Sonatines de Clementi. Pardon, Mme Neuman, de vous avoir placée en queue de liste de ma revue professorale, car pour les joies esthétiques que je tirerai de ce que vous m'avez appris, vous devriez être dans le peloton de tête.

Je crois avoir rendu hommage à ces hommes et ses femmes à qui je dois tant. Pour citer Jean Dutourd, *payer ses dettes est une meilleure affaire que de régler ses comptes*.

Avant de clore ce chapitre, je voudrais livrer une réflexion.

¹⁰ Les lycées étaient le nom des athénées réservés aux jeunes filles...Administration belge !

J'ai utilisé fréquemment deux mots promis à la retraite : *Professeur* et *Monsieur*. Le premier s'est rétréci en prof. Il y a contradiction dans la mesure où il désigne pourtant une catégorie de plus en plus ample d'individus, puisque le beau nom d'instituteur, est remplacé en France, par « professeur d'école », les autres exerçant probablement dans la rue... Il ne faut pourtant voir aucun sens péjoratif au diminutif de professeur ; au contraire, on peut même y déceler une connotation affectueuse. Simplement, le mot entier disparaît, comme ont disparu cinématographe, météorologie, au profit de cinéma, voire ciné, et météo. La liste serait longue des mots que l'usage a ainsi peu à peu tronqués d'une syllabe finale, par un phénomène que les linguistes appellent apocope. (Ah, qu'en termes savants ces choses-là sont mises !..). La nature humaine est paresseuse ou économe, au choix. Elle abandonne donc les syllabes d'un mot trop long, parfois spontanément, sans y faire attention, parfois volontairement dans le jargon de milieux définis, étudiants (la *fac*, en France, l'*unif*, en Belgique), sportifs (le foot). Certaines de ces apocopes disparaissent comme elles sont venues, d'autres survivent.

Les journalistes, les publicitaires aiment sectionner de nombreux mots. Les pros de la pub à la télé se sont emparés de l'apocope un tantinet snobinarde mise à la mode par les *Gentils Membres* du Club Méditerranée, pour en faire officiellement le *Club Med*. Ce n'est pas seulement pour être dans le vent, mais parce que cette entreprise hôtelière originale, créée en 1950 par un ancien champion de water-polo anversois, Gérard Blitz, avait transporté ses huttes, sous M. Trigano, ses bungalows et tout son folklore sur des rivages plus lointains que ceux où ils étaient primitivement installés. La dénomination complète originale ne couvre plus qu'une petite partie de ses activités.

Nos contemporains deviennent-ils de plus en plus paresseux ? Les raccourcis se multiplient. Je vous en donne quelques-uns en vous proposant de reconstituer le mot entier : info, accro, intox, réac, instit, promo, perso, ado, quadra, nœud pap, répèt... Comptez aussi, pour économiser salive, muscles labiaux et linguaux, sur les innombrables acronymes. Vous connaissez les plus courants je vous en fais grâce. Je pense néanmoins à pédégé, dont j'ai trouvé le féminin, *pédégère*, la première fois dans *L'Express* avant de le voir accueilli par le *Robert*, édition de 2002.

J'en ai donc terminé avec les professeurs, terme qui évoquait raideur, redingote et lognons. Puisque j'aborde la revue des élèves, je n'utiliserai plus que prof, comme tout le monde. Le mot nouveau est arrivé.

Les copains

J'ai devant moi, parfaitement conservée, la photo de ma rhétorique. Que de noms sortis de ma mémoire ! Mais où sont les neiges d'antan ?

Le meilleur élève était Léon Fostier. De milieu modeste, le cheveu en bataille, un nez qui lui donnait le profil étrusque, il était la joie de vivre, le boute-en-train de la classe, copain de tous, inventant mille facéties jamais méchantes. C'était l'époque où l'équipe de France de football comptait dans ses rangs des Français de fraîche date. Déjà ! Les Français souvent chauvins, voire xénophobes, qu'ils pardonnent ma franchise- n'adoptent facilement les étrangers que s'ils font vibrer les foules des stades et, fraîchement naturalisés, brandissent en leur nom la bannière bleu, blanc, rouge que les vrais Gaulois ne parviennent que difficilement à faire hisser aux mâts des victoires sportives. Ainsi en fut-il du marathonien d'origine algérienne, Alain Mimoun, ou du champion de tennis de père camerounais, Yannick Noah.

Les nouveaux Français du football hexagonal étaient, dans les années 30, plutôt originaires des pays de l'Est européen : Polonais ou Yougoslaves. Aussi, Léon, utilisant malicieusement un procédé « inventé » plus tard par les auteurs d'Astérix, avait imaginé une équipe bidon composée de *Suikichik*, *Jettachik*, *Chouttaubutski*, et ainsi de suite.

Quoique le mot n'existât point encore en français, on peut dire que Léon était un *fan* de Charles Trenet. Le chanteur au chapeau mou a inauguré l'ère des auteurs-compositeurs et introduit, après la délicieuse Mireille et son complice Jean Nohain, le rythme et la poésie dans la chanson française fatiguée des tinorossinades. Notre commun engouement pour le *Fou chantant* nous a rapprochés. Léon l'imitait à merveille. Combien de fois l'ai-je entendu chanter *Y'a de la joie; Boum, quand notre cœur fait Boum; J'ai ta main dans ma main; Jardins du mois de mai*, ou le surréaliste *Monsieur, Monsieur, vous oubliez votre cheval*, sa préférée, je crois.

Jardins du mois de mai, hélas ! Hélas, c'est au mois de mai que notre ami Léon nous a quittés pour toujours. Sa jeunesse, son enthousiasme, sa joie de vivre ont été fauchés dans un bombardement sur la Somme où l'avait conduit l'ordre stupide donné à des gamins de seize ans de s'en aller *au hasard, sur les routes de France, de France et de Navarre*, comme susurrant la voix de velours de Jean Sablon. Oui, au hasard, sans guide, sans destination prévue, mais avec les stukas dans le ciel et les panzers au cul ! Et quelques jours plus tard surgissait la capitulation !

Les mots que je trace ici relient encore Léon, le temps d'un soupir, au monde des vivants...

Un garçon aura laissé le meilleur souvenir à la plupart de ses copains : Marcel Duquesne, le beau ténébreux. Marcel et moi étions presque voisins à Marcinelle. Son père, tambour-major du 2^e régiment de chasseurs à pied de Charleroi était connu pour ses flirts avec l'élixir tiré du houblon. Il faisait office de concierge du Tir, je veux dire du stand de tir des troupes carolorégiennes dont les mitrillades ont bercé, si je puis dire, notre commune enfance. On ne parlait pas alors d'environnement, de pollution sonore et de décibels. Les boules *Quies* existaient-elles qui auraient permis à Marcel d'atténuer quelque peu le terrible fracas tandis qu'il tentait d'étudier le *pont aux ânes* de la géométrie pythagoricienne ?

Je ne sais plus à quelle époque le tambour-major s'est tiré une balle dans la tête. Son fils, en tant que rejeton de militaire ancien combattant, avait été élève de l'Ecole des Pupilles et gardait de cet établissement à discipline spartiate, un souvenir exécrable.

A quatorze ans, Marcel et quelques copains avaient fondé un journal, *T'en fais pas*, organe du *Club des Treize*, association anti-superstitieuse que j'avais aussitôt rejointe après épreuve d'initiation ! Insigne du club à la boutonnière, un grand 13 tracé sur un bout de carton, il fallait gagner l'Athénée de Charleroi que nous fréquentions, en accomplissant un acte considéré comme porte-malheur, par exemple passer sous une échelle. Précoce ce rejet de l'irrationnel par des gamins ! Pourtant, mieux valait enlever l'insigne à l'intérieur des austères bâtiments de l'école, car il nous aurait, à coup sûr, porté malheur. Ce n'était pas superstition, mais élémentaire prudence ; le port des insignes étant strictement interdit et les occasions de passer les jeudis après-midi en retenue, suffisamment nombreuses pour ne pas y ajouter celle-là.

Pour reproduire notre feuille de chou, nous usions d'un matériel fort rudimentaire. Si je me souviens bien, on l'écrivait sur un papier ordinaire avec une encre spéciale, puis on étalait la feuille sur une espèce de pâte soigneusement lissée où l'écrit se déposait. Sur la matrice ainsi obtenue, on pouvait imprimer tout au plus une vingtaine d'exemplaires, tirage bien suffisant de notre canard que lisaient quelques copains des « journalistes ». Mais avons-nous publié plus de deux numéros de notre *T'en fais pas* ?.

Marcel Duquesne fut diplômé de section scientifique. Il eut le courage de conquérir en un an, au Jury Central, le certificat de gréco-latine, entreprit la philologie romane à l'U.L.B., mais sa faiblesse compréhensible en latin le fit échouer.

Il avait été mal aiguillé au départ du secondaire. Personne, semble-t-il, n'avait découvert son goût précoce pour l'écriture. Sans doute, son père le destinait-il à l'Ecole Militaire. Très versé en composition française, il réussissait, après avoir terminé sa propre rédaction d'examen, à faire celle d'un copain. Et nettement distincte de la sienne !

Il fut rarement collé par le Père Soupe, mais quand ça lui arrivait, il rendait, superbement, un sonnet ! Il s'exerçait à la prosodie en faisant fréquemment les punitions des autres. Mon tour est arrivé au plus mauvais moment. Les douze vers classiques m'ont été infligés la veille de l'examen de version grecque. Marcel est venu à mon secours. M. Schiltz a jeté un rapide coup d'œil sur le poème qu'il croyait mon œuvre. Il n'a pas cru longtemps !

- C'est vous qui avez écrit ces vers ?

- Oui, Monsieur, mentis-je avec aplomb.

- Allons, ce n'est pas possible, vous avez trouvé cela chez... Samain. Ecoutez, Mesdemoiselles, Messieurs, cet enjambement.

Et il lut. Quel bon moment ! Je revois nettement la scène. Toute la classe savait que Marcel était l'auteur. Grâce à lui, j'avais eu tout le loisir de préparer la version grecque qui constituait parfois le quitte ou double de l'examen. Mademoiselle V. nous avait prévenus qu'elle tirerait la version de l'*Apologie de Socrate*. Je me suis mis à parcourir Platon dans la traduction « juxtaposée » que nous avons presque tous clandestinement. Après tout, c'était peut-être une habileté du professeur pour nous faire lire en entier ce beau texte dont nous n'avions traduit en classe que quelques chapitres. Ceux-ci ne feraient évidemment pas l'objet de la version dont le texte devait être « non vu ».

- Veux-tu parier qu'on va avoir le dernier chapitre, me dit Gustave Gérard, le soir à l'étude du pensionnat ?

Sans trop y croire, je me suis attardé sur le dernier chapitre et je l'ai traduit mot à mot. De toutes manières, c'était un excellent entraînement. Et nous avons eu le dernier chapitre ! J'étais au premier banc sous le regard direct de la demoiselle. Je me suis bien gardé d'aller trop vite en besogne, mais j'ai terminé quand même la traduction parmi les premiers. De toutes manières, il n'y avait aucune tricherie. Hélas, Gustave n'avait pas profité de son propre oracle.

Nombre d'entre nous doivent donc beaucoup à Marcel Duquesne. Mais sa célébrité réelle lui vint d'une chanson sur l'air d'*Auprès de ma Blonde* dont je n'ai retenu que l'un des couplets et le refrain :

Penchée sur son pupitre, elle ouvre des yeux ronds (bis)
En traduisant Virgile, Horace ou Cicéron...

*

Du cours de la Vache, qu'il fait bon, fait bon, fait bon ;
Du cours de la Vache, qu'il fait bon s'enfuir !

En conséquence, Marcel était aussi connu en section latine qu'en moderne.

On aurait découvert que la tendance à l'éthylisme se trouve inscrite dans un chromosome déterminé, aujourd'hui identifié. Eh bien, Marcel avait sans doute hérité du gène fatal et devait bientôt souffrir de ce mal. Quelques années plus tard, je le rencontrais parfois arpentant à grands pas les rues de Charleroi, le masque fermé, le regard rivé au sol,

Compagnon qui s'en va sous la voûte infinie

(et) *Craint de s'envelopper dans son manteau de nuit*, comme il se décrivait lui-même dans son œuvre poétique. J'ignorais qu'il fût devenu alcoolique...

Comme moi, il avait embrassé la carrière qu'il envisageait peut-être depuis le *T'en fais pas* : le journalisme. A cause de son penchant pour ce paradis artificiel, il a perdu son emploi à la *Nouvelle Gazette de Charleroi* où, pourtant, les libations étaient courantes et généralement admises.

Il eut le courage de suivre une cure de désintoxication et avait trouvé un nouvel emploi. Hélas, son patron s'est effrayé d'apprendre qu'il était un alcoolique « stabilisé » et a rompu le contrat qui aurait pu le sauver définitivement. Alors, il s'enveloppa à jamais dans son « *manteau de nuit* » ainsi qu'il l'avait craint. En se pendant !

En 1960, il m'avait dédié un recueil de poèmes, la plupart encore en dodécasyllabes souvent alexandrins, parfois disposés en le plus classique des sonnets : *De tout cœur à Jean Nicaise, mon ami depuis le « Club des Treize » jusqu'à l'U.L.B. en passant par notre commun professeur de versification française : le Père Soupe.*

Le recueil a pour titre *Le Masque de Cristal*. Marcel y apparaît tel que je l'avais deviné :

Voici la ronde de mes vers
Et la sautillante musique
D'un cœur que l'on a cru pervers,
D'un menu cœur de lunatique.
Voici, gambadant en plein ciel,
Un nouveau semeur de comètes
Vif et rêveur ainsi qu'Ariel
Et qui fait tinter les sonnettes.
Grâce pour lui qui pleure et rit !
Grâce pour lui qui hurle et hante !
Même si vous l'avez meurtri;
Il vous pardonne, puisqu'il chante.
Il ne croit plus à vos conflits;
Il ne croit plus au mal des hommes
Il sait simplement que nous sommes
Tendres jusqu'au moindre repli;
Il sait simplement que la haine
Se dissoudra dans la beauté
Et va, retenant son haleine,
Pour sourire à l'éternité.¹¹

Oui, souris à l'éternité, Marcel, « enfant trop sensible dont le masque est de cristal. »

Je considère encore la photo de notre classe de rhétorique.

Marcel, au dernier rang, deuxième à partir de la gauche, nous présente son masque tragique. Je suis, au contraire, le plus souriant, au deuxième rang, troisième à partir de la droite.

¹¹ Editions G.E.L.F. Bruxelles 1960.

Léon Fostier est le dernier à droite. À ma droite, Jean Legros.



Il était le plus jeune d'entre nous mais peut-être le plus mûr. Il avait des manières patriciennes, une façon de considérer ses camarades de haut. Anticonformiste, il est le seul à ne pas porter de cravate. Cadet d'une famille nombreuse, il habitait Jeumont. Je l'ai perdu de vue pendant près de trente ans. Je l'ai retrouvé à Bruxelles comme médecin de ma belle-famille. En 1970, sa fille Muriel a épousé en grande pompe Michel, un neveu de ma femme.

La fille de Jean Legros est donc devenue notre nièce par alliance et ses trois enfants, nos petits-neveux. Michel, Muriel, *deux noms qui vont très bien ensemble*, comme chantaient à peu près les Beatles, sont respectivement ingénieur civil et psychologue, issus de l'Université de Bruxelles.

Ils vivront plusieurs années en Afrique, Burundi d'abord. Par bonheur, ce sera avant les massacres entre Tutsis et Hutus. Ils avaient eu l'occasion de visiter le merveilleux petit pays voisin du Ruanda, au climat subéquatorial considérablement adouci par l'altitude, aux paysages superbes, avant qu'il ne soit le théâtre d'un affreux génocide. Le massacre des Tutsis commença en avril 1994, aussitôt après la mort du président Habyarimana, un Hutu modéré. Son avion s'était écrasé au moment de l'atterrissage, probablement suite à un attentat. Entre avril et juin, on estime le nombre de morts à huit cent mille ! Naturellement, les Tutsis ne furent pas en reste. Trois millions de réfugiés Hutus s'enfuirent en Tanzanie et au Zaïre.

Je n'ai jamais perdu le contact avec le plus sérieux, le plus discret élève de notre classe, Emile Renard, de Thuillies. Il venait à Thuin à bicyclette. Il était courtois, timide, bûcheur, démodé. Il ne se mêlait pas à nos commandos anti-Coupiche. Germaniste de l'Université de Liège, il fera toute sa carrière de professeur de néerlandais et d'allemand à l'Athénée de Châtelet où je le retrouverai : un pédagogue que j'imagine aussi consciencieux que je l'ai connu élève appliqué. Et pendant trente-cinq ans, il a fait la navette Thuillies-Châtelet : footing jusqu'au bus, autobus jusqu'à Charleroi, train jusqu'à Chatelineau et encore un kilomètre de footing jusqu'à l'athénée !

Sa première femme a trouvé la mort dans un de ces accidents que l'on qualifie de stupides alors qu'ils sont simplement tragiques et inacceptables : juchée sur l'appui de fenêtre du premier étage de leur maison pour nettoyer les vitres, elle a fait une chute fatale.

Emile a mené seul l'éducation de sa fille, devenue germaniste également, et est resté dans la maison de son village natal jusqu'à la retraite. Alors, il s'est remarié et est venu s'installer à... Châtelet.

Le professeur qui nous accompagne pour la photo s'appelait Jules Delforge. Pour ses élèves irrespectueux, il était le « gros Jules ». Enseignait-il la chimie ou la physique ou les deux ? Arrivé en 39-40, il remplaçait M. Massart, mobilisé.

Je reconnais les frères Latiers, Michel, l'aîné, peut-être dentiste, Francis, le cadet, le plus doué, médecin comme son père. Celui-ci, veuf, avait épousé en secondes noces une jolie jeune femme. Aussi, pour moi, quand je lisais Racine, Phèdre et Hippolyte avaient des visages bien précis...

Un grand et beau garçon domine le dernier rang : Roger Lemaire. Il était aussi le premier de la section commerciale, appelée aujourd'hui économique. Il n'avait pas gardé le souvenir de sa mère, morte quand il avait cinq ans. C'est sa sœur, Lucienne, de dix ans son aînée, qui avait pris le relais. Leur père avait été grièvement blessé dans les tranchées de l'Yser, en 14-18. Abattu par le malheur, c'était un être aigri, taciturne. Il avait définitivement banni de ses propos la guerre de 14-18, toutes les guerres, la violence. Les récits des anciens combattants le mettaient en fureur et il s'était brouillé avec une partie de sa famille pour éviter les contes matamoresques d'un cousin. Ouvrier, cet homme rude ne souhaitait pas que son fils, tout doué qu'il fût, particulièrement en langues, fit des études.

Quand j'ai revu Roger, cinquante ans après notre sortie de rhéto, il m'a raconté qu'en mars 1936, très exactement, il avait vu son père, pour la première fois éclater en sanglots. Les troupes hitlériennes venaient de réoccuper la Rhénanie sans coup férir. Devant la lâche passivité des Alliés, il s'était écrié :

- A l'Yser, nos officiers nous disaient que nous faisons la guerre pour que nos fils ne la fassent plus. Mais c'est sûr, dans cinq ans nous l'aurons de nouveau et mon fils devra la faire. Non, je ne veux pas voir cela !

Il ne le verrait pas : quelques mois plus tard, il rendait son âme au Père de celui qui était venu prêcher, bien en vain, la paix aux hommes de bonne volonté. M. Lemaire ne s'était trompé que d'un an. Il laissait une pension dérisoire, insuffisante pour nourrir ses deux enfants. Sa fille a installé alors, Drève des Alliés, un petit commerce d'épicerie et de mercerie qui a été rapidement fréquenté par une clientèle fidèle.

A l'époque, il était courant de voir, sur le comptoir des boutiques, un tronc en faveur des missions. C'était une sorte de tirelire surmontée d'une tête de nègre qui hochait quand on glissait une pièce dans la fente. Sans doute est-ce le négillon qui avait fait germer chez l'enfant un projet dont il ne se départira pas : faire carrière au Congo.

Sa sœur était une femme admirable. Un de nos copains du « Collège », Joseph Rombeau, quatrième à partir de la droite, au troisième rang, bon élève de gréco-latine, orphelin lui aussi, avait été recueilli, non sans réticence par un oncle et une tante. Au bout de quelque temps, le couple a refusé de continuer à assumer cette charge. Joseph, brusquement, se retrouvait à la rue. Le curé de la paroisse s'est adressé à Lucienne :

- Ne pourriez-vous pas héberger le copain de votre frère pendant quelque temps ?
- Tout le temps, s'il le faut, Monsieur le Doyen, quand il y a de la soupe pour deux, il y en a pour trois.

Et Joseph Rombeau fut définitivement adopté.

Je ne sais si Roger a décrit dans la rédaction du Père Soupe le rêve qu'il nourrissait depuis longtemps. Fort probablement. Il avait, en 1939, avant même d'avoir terminé ses études secondaires, posé sa candidature à plusieurs sociétés coloniales dont la fameuse Union Minière. Cette puissante compagnie, véritable Etat dans l'Etat, devait avoir un excellent système de classement : elle lui a répondu en... 1945 ! Il terminait ses études à l'Ecole Coloniale d'Anvers. Il a été immédiatement engagé. A-t-il pensé alors à sa rédaction du Collège de Thuin ? Estime-t-il que d'avoir réalisé son rêve, il a eu une belle vie ? Il a fait, en tout cas une brillante carrière au Haut-Katanga, à Jadotville.

Son frère d'adoption, Joseph Rombeau ne pouvait échapper à une carrière africaine, il l'a accomplie en brousse dans la région bien moins clémente de Stanleyville, tour à tour prospecteur minier puis « agent sanitaire », après un passage à l'Institut de Médecine Tropicale à Anvers. Il y a rencontré une jeune infirmière flamande qui est devenue son épouse et lui a donné cinq enfants.

De tous les copains, je n'ai oublié ni Bernard ni Gérard, pensionnaires comme moi. C'était leur nom de famille par lequel on s'apostrophait. On n'utilisait guère les prénoms ; parfois un sobriquet. Bernard c'était le *Juteux* parce que son père était adjudant. Sur la photo de la page 16, il est le premier, à gauche, au premier rang. Je suppose qu'il s'est lancé dans le commerce pour lequel il me paraissait doué. En effet, il en avait installé un assez florissant. La fenêtre de sa chambrette donnait partiellement sur la moitié de celle, dépourvue de rideaux, de la mansarde occupée par une jeune femme. La belle offrait presque chaque soir le spectacle de sa nudité et, plus rarement, ce qu'on n'appelait pas encore un *strip-tease*, car il se passait le plus souvent du côté de la moitié de fenêtre invisible. Le juteux invitait, pour la somme de cinq francs quelques privilégiés, munis d'assez d'argent de poche, à guetter avec lui, soit le captivant effeuillage, soit son résultat brut. Un être dépourvu de ces affreuses breloques qui pendouillent au bas du ventre des mâles, et doté, sous le menton de rondeurs affriolantes aux pointes bien dressées dans de larges aréoles, apparaissait alors, vision fugitive, devant les yeux exorbités d'adolescents boutonneux. Pas fâchés de leur contribution à la fortune du Juteux, ils repartaient aussitôt le spectacle terminé, pousser au paroxysme et apaiser, entre leurs draps solitaires et glacés, la libidineuse excitation. Le juteux était astucieux mais pas filou. Si la donzelle n'apparaissait qu'en regrettable vêtue, il ne réclamait pas l'octroi habituel. En outre, il versait sa dîme au camarade chargé de faire le guet en cas d'approche improbable d'un pion.

Gustave Gérard, qu'on appelait plus rarement *Canard*, sans doute à cause de sa démarche, à moins que ce ne fût pour la rime, a repris la ferme de famille à Marcinelle : les humanités gréco-latines mènent à tout.

Arthur D. était plus connu sous le nom de *Porc Arthur*, à cause d'une évidente répugnance pour la propreté la plus élémentaire. Espérons qu'il a changé après avoir terminé ses études : il est devenu médecin !

Le Juteux et le Canard étaient d'excellents joueurs de football, le premier à l'avant, le second à l'arrière, dans l'équipe de l'Athénée où il m'arriva d'occuper les buts, notamment contre Chimay dont le pensionnat était un hôtel trois étoiles comparé au nôtre. Gérard aurait pu faire carrière dans ce sport. Il était puissant sans brutalité, calme et clairvoyant. A l'aile droite se produisait notre aîné d'un an, brillant élève survolant la rhétorique 38-39, le léger, véloce et râleur Charles Ruth. Il avait la réputation de se laisser tomber quand il était dépassé. Dans sa carrière, il ne chut point car c'est lui qui dépassa les autres : professeur de langues anciennes dans l'établissement qui l'avait formé, il conquit le brevet de direction et fut nommé préfet, non pas à Thuin comme il le souhaitait tant, mais à Bastogne où sa secrétaire fit son bonheur et le malheur de sa femme.

Nous avons eu un excellent avant-centre. Il jouait, je crois, dans un club. Son jeune front commençait à se dégarnir, il avait une « coquetterie » dans l'œil. C'était notre professeur flamand de néerlandais !

Dans les buts, j'arrêtais bien les balles, mais je ne relançais pas le ballon pas assez loin, ce qui avait pour conséquence de maintenir l'adversaire dans notre camp. Il faut dire que j'avais racheté à un copain une vieille paire de chaussures à crampons qui faisait du 42 alors que je chaussais du 39 : ça n'aidait pas les *shots*, comme nous disions ! J'aurais relancé avec plus de précision et plus loin à la main, mais ce n'était pas encore l'usage. Aussi fis-je plus souvent office de remplaçant que de titulaire. Assis sur le banc de touche, je n'ai eu aucune responsabilité dans la défaite de 8 à 0 infligée par l'Ecole Normale de Couvin où jouait un certain Jules Henriët, vedette du Sporting de Charleroi et futur international.

Les copines

J'ai parlé des copains, pas encore des copines...

Les filles ! Ma mère m'a enseigné qu'il fallait dire les « jeunes filles ». En fait, entre nous, entre « hommes », on disait les *gonzesses*, pas encore les *nanas*, les *boudins* ou les *meufs*, avatars de l'argot macho.

Aujourd'hui, garçons et filles se font la bise en arrivant à l'école, passent la récréation ensemble, s'installent sur le même banc. J'imagine que le doux et chaud contact de la cuisse d'une personne du sexe opposé, comme dirait Guy Béart, doit susciter, au mieux, des pensées fort éloignées de celles de Pascal, au pire, une turgescence embarrassante en cas de garde-à-vous inopiné causé par l'entrée d'une autorité dans la classe. Mais se lève-t-on encore pour marquer sa déférence ?

Nous n'avions ni ces charmants échanges ni ces doux mais dangereux contacts. Les filles, formes camouflées en leurs noirs tabliers, étaient, en dehors des cours, soustraites à notre vue, comme dit plus haut. En classe, elles occupaient les premiers rangs sur des bancs strictement réservés à leur sexe. Le seul attouchement possible était celui des pieds, sous les bancs. J'ai eu l'occasion de le pratiquer, au cours de morale, avec Marguerite, tête de classe en scientifique, qui s'est montrée sensible aux élans du cœur autant qu'inaccessible aux sommets du palmarès. En refusant d'encore suivre le cours de religion où l'on m'avait inscrit par habitude à Gosselies, j'ignorais que mon ange gardien se transformerait en Cupidon.

Marguerite ne figure pas sur la photo de 39-40 : elle était Française et nous a quittés à la fin de la seconde, sans doute retenue dans son pays par la drôle de guerre. La qualité de l'enseignement belge attire encore aujourd'hui les élèves français proches de notre frontière.

Notre flirt avait eu ses orages, comme toutes les amours. Un matin, un jaloux lui avait livré un billet doux que j'adressais à une rivale. L'éclaircie vint vite. Le comble de notre bonheur fut atteint le jour où nous avons pu nous prendre la main furtivement, au cours d'une excursion...

Après son départ, j'ai été amoureux d'une jeunette de quatrième. Passion encore plus platonique où les seuls échanges étaient ceux de nos regards. Je lui ai parlé une seule fois sur les remparts après avoir obtenu, je ne sais par quelle ruse, la permission de sortir du pensionnat. On m'a rapporté qu'elle avait eu de gros problèmes lors de la Libération. Elle n'aurait pas résisté aussi bien que l'héroïne du *Silence de la Mer* au charme exotique d'un militaire en feldgrau. J'espère qu'on ne lui a pas tondu sa belle chevelure dorée.

Pour la photo officielle de la page 23, les jeunes filles ont pu enlever leur tablier. Ce sont de gauche à droite, Françoise Quinet, Marcelle Galey, Antoinette Beautrix, Irène Fortemaison et Ghislaine Debain.

Les filles de ma section gréco-latine avaient les rapports les plus distants avec les mâles. A côté d'elles, la prude Arsinoé a l'air, en soupirant pour Alceste, d'une dévergondée. Nous nous vouvoyions. Irène Fortemaison, avait un nom d'autant plus facile à retenir que le facétieux Léon Fostier l'avait transformé en *Fortecuisse*. Pourtant, personne ne pouvait se vanter d'avoir entr'aperçu cette partie de son anatomie et si l'on se réfère à sa silhouette, c'était pure calomnie : elle avait, à dix-sept ans, la cuisse svelte à défaut d'être légère. Elle a gardé au moins la première. Je l'ai revue à la fin des années 60. Je l'ai reconnue facilement, toujours aussi mince, un rien émaciée. J'ai pu l'appeler par son nom, mais je n'ai eu garde de lui révéler mon moyen mnémotechnique. Un grand fils, élève de seconde, né d'un Américain coloré et qu'elle élevait seule, lui donnait du souci. J'espère qu'elle aura pu mener à bien l'éducation de son grand diable de garçon.

La plus farouche pucelle de la classe était Marcelle Galey. Un détail m'avait frappé : elle cachait sa timidité dans l'onychophagie, si je puis me permettre d'user d'un terme de gréco-latiniste prétentieux. Je suppose qu'elle a cessé de se ronger les ongles le jour où elle est tombée amoureuse. Elle était l'une des meilleures élèves.

En queue de peloton, en revanche, se tenait la souriante et rondelette Antoinette, une vraie copine. Elle ne se formalisait pas si on lui donnait du tu et le rendait.

Avait atterri dans notre classe, en seconde, l'avenante Ghislaine Debain, dont le père, surveillant à l'Athénée de Charleroi, était surnommé Jésus-Christ. Non qu'il fût né d'une vierge, qu'il changeât l'eau en vin ou qu'il voulût racheter l'humanité comme son illustre homonyme, mais parce que son menton s'ornait d'une barbe à la mode à Jérusalem, du temps d'Hérode. Enfin, si l'on en croit l'iconographie religieuse ou le fameux prétendu Saint-Suaire de Turin. Ghislaine ne se montrait pas effarouchée, comme la plupart de ses compagnes, quand un garçon lui laissait entendre qu'il la trouvait jolie, que ses lèvres pulpeuses appelaient naturellement le baiser. Malheureusement, un gars de section moderne vint chasser sur les terres antiques. Vous l'avez déjà rencontré. Mais si, chez *Pfizer*, avec Joseph l'Africain, dépouillé de la parure capillaire de ses dix-sept ans ! C'est cela : Louis Antoine, beau parleur, le dandy de section commerciale. Il n'a pas raté l'occasion d'un agréable contact, en s'asseyant à côté de sa belle pour la photo de famille.

Ma prison

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans

Ah, ce que je pouvais, à dix-sept ans, rêver d'amour ! Comme une midinette ! Avec d'autant plus de ferveur que, privé d'affection, je me morfondais en prison.

C'est ainsi que je ressentais mon enfermement dans ce pensionnat, ses locaux du XVIII^e siècle, sa discipline pourtant débonnaire, ses mesquineries, ses caïds, ses faux jetons.

Je me récitais ces vers que Verlaine avait écrit dans sa cellule, à Mons.

*Le ciel est par-dessus le toit,
Si bleu si calme !*



Je pouvais me dire, moi aussi, en imaginant ce qui se passait au-delà des murs :

*Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville*

Ma geôle était encore plus intolérable le week-end. J'en passais un sur deux enfermé, voyant partir, le cœur serré, ceux qui rentraient chaque samedi. L'externat, en semaine, brisait au moins la monotonie. C'était une porte ouverte sur le monde, un monde pas exclusivement masculin !

Le morne jour du Seigneur se déroulait encore plus tristement que les jours de la semaine. Si les enfants de Charles Trenet s'ennuient le dimanche, tandis que *Papa pique et Maman coud*, qu'était-ce loin des parents ! Il n'y avait pas assez de monde pour entreprendre une partie de football. Le dimanche après-midi, on allait se promener au bois du Grand Bon Dieu, en *knickerbockers*, mais sans robe blanche. Quand le temps ne s'y prêtait pas, en rangs par deux, on dévalait les remparts jusqu'à la Ville Basse pour assister à une séance de cinéma, à condition qu'elle fût *enfants admis*. En rangs par deux, à dix-sept ou dix-huit ans, mêlés aux galopins de six ou sept ! On voyait plus souvent Albert Préjean, Henri Garat ou Georges Milton que Raimu, Harry Baur ou Louis Jouvet. Je préférais les films français où l'on entendait au moins la voix de ceux ou celles qu'on voyait : Michèle Morgan, Jean Gabin, Arletty, Danielle Darrieux, Michel Simon et la belle Annabella qui alimentait les fantasmes des adolescents, en tout cas, les miens. Dans les films américains Clark Gable, Dorothy Lamour, Mickey Rooney, Judy Garland, Gary Grant, Shirley Temple, Greta Garbo, parlaient avec d'autres voix que les leurs.

On rencontrait des copains en liberté. En liberté ! Avec leur amie au dernier rang des fauteuils. L'obscurité venue, on voyait les têtes aux cheveux courts se rapprocher de celles aux cheveux longs et l'on devinait que ce n'était pas pour se chuchoter la dernière leçon de math. Plus tard, les contraintes de l'armée, loin du sol natal, me parurent le comble de la liberté. Au moins, de 18 à 22 heures était-on libre de s'évader de la caserne.

En juin, si la canicule avait pris de l'avance, il arrivait que l'on allât nager dans la Sambre. Elle charriait encore une eau jaunâtre, et pas seulement du mazout comme aujourd'hui, car c'étaient des chevaux qui halaient les péniches. Il y avait des installations de bain sur le bief, en pleine ville. La baignade nous parut moins tentante le jour où nous avons vu une charogne glisser au fil de l'eau, tellement gonflée qu'on ne pouvait distinguer s'il s'agissait d'un chien ou d'un porc.

Le dimanche à la maison n'était guère plus heureux. Dès l'après-midi, l'étau de l'angoisse me serrait l'estomac à la pensée du retour le lendemain. Je regardais ma petite sœur avec envie et sans aménité : demain, moi, je serais exclu du cercle de famille.

Le lundi, je sautais du lit avant l'aube. Ma mère ne se levait même pas pour préparer mon petit déjeuner et me voir partir. J'avalais péniblement un bout de pain, un bol de café réchauffé. Puis, traînant ma lourde valise, à l'heure où l'aube hésite au seuil de la nuit grise, je reprenais le chemin de ma geôle. Tram jusqu'à Charleroi, train jusqu'à Thuin.

Thuin ! Le jeune voyageur, éperdu de cafard, débarque à la gare des Chemins de fer du Nord et découvre la Ville Basse assise sur les rives de la Sambre. Levant les yeux, il aperçoit la Ville Haute qui a tracé ses venelles, à quelque cent mètres d'altitude, sur la colline s'élançant de la rive droite. Il faut la conquérir en gravissant péniblement les remparts érigés au dixième siècle. Le pont de Sambre franchi, l'adolescent peut prendre à droite, passer à côté de l'église sans un regard pour son pittoresque passage pour piétons, sous le choeur, et gagner la Porte Notre-Dame.

Il préfère prendre à gauche et hisser sa valise par l'escalier rugueux qui aboutit Place du Chapitre, fière de son « beffroi », en réalité vestige de la Collégiale Sainte-Marie, disparue au XIX^e siècle.



Il n'a ni le temps ni l'envie d'admirer le superbe panorama sur la Ville-Basse. Ni sur la vallée, les collines boisées souvent voilées par la brume, et le clocher de la vieille église de Lobbes dont la nef date du IX^e siècle. La Sambre a encore des allures champêtres. En aval, agressée par Charleroi, son charbon, les fumées et déjections des usines, elle ne tardera pas à perdre sa rusticité.

Quittant la Place du Chapitre, le pensionnaire traîne son fardeau par la Grand'rue, assez mal nommée vu son exigüité, ses gros pavés disjoints, ses trottoirs encombrés de perrons et trop étroits pour contenir ensemble piéton et bagage. Soixante ans après, seul l'afflux de voitures en stationnement en a modifié l'aspect...



L'athénée se trouve à mi-pente. Sa lourde porte se referme pour deux longues semaines.



Le directeur du pensionnat, Monsieur A., enseignait le flamand dans le premier cycle. On l'avait surnommé *Péyot*. Il élevait une famille nombreuse. Le petit dernier s'appelait Pierre, d'où Pierrot, devenu *Péyot* dans la bouche de ses frères et sœurs. Une rumeur chuchotait que le directeur nourrissait femme et enfants sur le dos des élèves. Le pensionnat ne dépendait pas de l'administration de l'athénée. Seulement indirectement du Ministère de l'Instruction Publique qui l'avait, pourrait-on dire, affermé. En somme, le *Péyot* était, *mutatis mutandis*, comme un fermier général de l'ancien régime : il fallait que la charge rapportât. Dès lors, l'intérêt de la direction était de rogner sur tout, particulièrement sur le chauffage. La chaudière au charbon du chauffage central occupait le réfectoire (bonjour l'hygiène !) dont elle était le seul élément « chauffant ». Je mets les guillemets car on sait qu'une chaudière est calorifugée et, partant, dégage un minimum de chaleur sur place. Or, il n'y avait pas de radiateurs dans cette vaste salle aux nombreuses fenêtres.

On tamisait les cendres de la chaudière ; le charbon non consommé, mêlé à une bonne proportion de cendres (on disait les *scrabilles*) et de mâchefer (appelé *craya* en wallon¹²) servait à alimenter l'unique poêle de la grande salle d'étude où il n'y avait pas davantage de radiateurs. Mais où donc étaient-ils, ceux-là ? Pas dans les chambrettes, en tout cas, anciennes

¹² D'où l'expression très imagée que j'ai entendue de la bouche de mon menuisier pour qualifier un personnage particulièrement grossier : *Poli comme un craya*.

cellules de moines où ne passaient que des tuyaux à peine tièdes. Quand on sait que l'hiver 39-40 fut glacial, que les grands-mères tricotaient force pull-overs, chaussettes et passe-montagnes pour nos soldats de garde aux frontières, que les frimas se prolongèrent jusqu'en mars, on mesure le confort des cellules ! Le matin, il arrivait qu'on trouvât une pellicule de glace dans son aiguière. Ne nous plaignez pas ! C'est un bon écolage, ça réveille bien, ça endure et cela fera apprécier, dans la suite, les moindres commodités, de l'eau un peu tiède, par exemple. Plaignez plutôt ceux qui sont élevés dans le coton et qu'attendent sans ménagement les épreuves de la vie. Mais ceci est une réflexion d'adulte que l'adolescence spartiate a effectivement armé pour l'existence entière.

L'enfant avait tellement froid aux pieds toute la journée, que cette philosophie stoïcienne avait peu de chance de le convaincre de son bien-fondé. A y réfléchir, je me demande pourquoi je ne rêvais pas, moi aussi, de vivre au Congo ! Les classes, aux poêles souvent défaillants, n'étaient pas plus confortables que les locaux de l'internat. Aussi avais-je imaginé un stratagème pour essayer de me réchauffer. La réclame vantait, à grand renfort de panneaux bien placés par la firme publicitaire Brogniaux, l'*Ouate Thermogène* : un personnage soufflait le feu avec allégresse. Ce produit miracle était destiné à soigner les bronches bousculées par l'hiver et l'invasion des virus ; l'ouate de couleur rose se plaçait sur la poitrine. Il me vint l'idée saugrenue de la détourner de son usage courant et j'en farcis mes chaussettes. Hélas, enfin au chaud, mes extrémités se mirent à transpirer et, l'humidité activant l'efficacité du produit, la peau de mes orteils se couvrit de cloques ! Mieux valait la glace que le feu : je rendis l'*Ouate Thermogène* à son usage premier. En attendant, je la rangeai dans l'armoire de ma chambre.

Une seule lampe éclairait à la fois deux cellules contiguës. Elle était suspendue au plafond dans une ouverture pratiquée dans la mince cloison qui les séparait. Par cet orifice m'arrivait, quand mon voisin se déchaussait, le parfum de ses pieds qu'il avait fort grands. On ne passait à la douche qu'une fois par semaine, le samedi. Le fumet, insignifiant le lundi, croissait de jour en jour, jusqu'à son apogée, le vendredi.

Pour ma part, je gratifiais mon camarade non-fumeur du relent de la cigarette qu'il m'arrivait, inconscient du danger, de griller sous mes couvertures pour me dérober à la vue d'une ronde éventuelle : les portes des chambrettes avaient un judas. Comme les cellules des prisons !

Hygiène

Il y avait un seul W-C dans les dortoirs et il ne pouvait servir qu'en cas d'urgence nocturne. Chasse était faite à ceux qui auraient voulu y prendre leurs habitudes. Il fallait, pour l'ordinaire, utiliser les *chiottes* (c'est le terme... propre !) installées en plein air, conséquemment parfois gelées et alors bourrées jusqu'au ras de la cuvette. Les constipations étaient chroniques. Les W.C. de l'externat étaient encore moins avenants : ils étaient à la turque et les rats y prenaient leurs récréations. Sur les portes et les cloisons fleurissait une poésie populaire qui n'avait pas sa place dans l'anthologie *Van Doren* :

*Chiez dur, chiez mou
Mais chiez dans le trou.*

Conseil judicieux pas toujours suivi d'effet. On lisait aussi, richement rimés, deux alexandrins nés d'une fine observation et prouvant que les leçons de prosodie du Père Soupe n'avaient pas été apprises en vain :

*Ah, combien il est doux de baiser sa maîtresse
Mais il est bien plus doux de chier quand ça presse.*

En contraste avec ces propos scatologiques et licencieux, curieusement, nous employions un euphémisme pour signifier que nous allions délivrer nos intestins : nous disions qu'on allait « chez Jules ».

Les puants édicules n'étaient pas utilisés que pour leur destination originelle. Ils servaient aussi de fumoir. S'y installer pour griller une *sèche* (vocabulaire abandonné par l'argot contemporain pour *clope*), s'appelait *péter un mégot* dans notre jargon, car une seule cigarette faisait trois séances. Les plus petits et les plus pauvres se contentaient d'ailleurs des mégots des riches. Le plus jeune de ces consommateurs des restes ultra nicotinisés des nantis avait sept ans. Or, avant d'échouer dans notre internat, il avait fait un séjour en préventorium ! Je n'ai jamais su pourquoi on avait surnommé ce bout de chou *Napoléon*.

La cour du pensionnat, en contrebas des bâtiments, était très étendue, ceinte de hauts murs de pierre surmontés d'une clôture : un promenoir de pénitencier, que j'ai photographié soixante ans plus tard. Au fond, à droite, un petit abri a remplacé les infectes « toilettes » auxquelles cet euphémisme poli ne convenait certainement pas.



Tout à côté, appuyés contre le mur, d'élémentaires urinoirs disparus aujourd'hui. (nous sommes en plein naturalisme », aurait dit le Père Soupe !). Ils voyaient fréquemment leur évacuation défaillante. Les herbes folles, foisonnantes dans la cour alors en terre battue, étaient grillées, par temps sec, près des pissotières, par l'urine qui en débordait régulièrement. En revanche, à la rentrée des vacances de Pâques, la nature avait changé. Particulièrement verdoyant à cet endroit, grâce à l'engrais naturel que les pluies printanières avaient dilué à bonne proportion, un riche gazon faisait la nique aux graminées maigrichonnes trop éloignées pour profiter de cette provende azotée.

On passait une bonne partie du temps libre à jouer au football. La balle roulait fréquemment dans le nauséabond écoulement.

- Qu'importe, direz-vous, on ne la poussait qu'au pied !

Et les remises en touche, ignorant ! De toutes manières, ma place traditionnelle était entre les buts constitués de deux cartables placés au sol, à distance plus ou moins réglementaire. Je jouais donc beaucoup plus avec les mains qu'avec les pieds, calais la balle contre mon pull à col roulé, tenue obligatoire d'un gardien de but, à l'époque. Il n'y avait pas d'endroit où se laver les mains pendant la journée si ce n'est un tonneau qui recueillait les

eaux d'une gouttière, que de bons yeux peuvent encore sur la photo. De temps en temps, un rat surgissait derrière ce récipient au nez et à la barbe du « keeper » (prononcé *képe*) qui souhaitait se livrer à d'élémentaires ablutions en entendant la cloche du souper.

Les repas ! Faut-il en parler ? Y a-t-il un pensionnaire qui ne trouve détestable la « bouffe » de l'internat, un militaire, immangeable le « rata » de la caserne ? Ma mémoire, en tout cas, m'a laissé le souvenir d'un brouet scandaleusement mauvais, pour rester dans les limites du bon ton de l'époque de notre récit, le mot *dégueulasse* n'ayant pas gagné, alors, la bonne société. C'était, en outre, mal équilibré du point de vue diététique. Heureusement qu'il y avait le goûter pour se rassasier quantitativement. Nous tentions de battre le record du nombre de tartines à la margarine d'avant guerre c'est-à-dire une graisse insipide. On les ingurgitait en un minimum de temps. Pour les faire passer plus vite, on les trempait dans ce que nous n'appelions jamais café, mais *jus*, raccourci de *jus de chaussettes*, où dominait le parfum de chicorée. J'avais été habitué au café au lait, mais les peaux de crème cuite qui flottaient sur ce liquide me donnaient envie de vomir. Aussi me contentai-je désormais de « café » noir. Le pain n'était pas rationné, la viande, oui. Les patates noircies et pleines de nœuds, non. Les légumes frais étaient rarissimes.

Je mangeais trop lentement à l'aune du pensionnat, et quittais la table le dernier, ce qui me valait des remontrances des surveillants. J'ai fait de nombreux efforts pour rattraper le peloton, si bien que j'ai fini par engloutir la nourriture. Ce furent alors mes parents qui se plainquirent de ma glotonnerie. J'ai malheureusement gardé le rythme du pensionnat. C'est maintenant mon estomac qui proteste et je crains que mes commensaux ne me croient affamé.

A mon arrivée, la loi de la jungle régnait à table. Les plus costauds, les caïds, souvent officialisés par leur titre de « chef de table », se servaient toujours les premiers. Ils prenaient les moins mauvais morceaux de *singe*, un maximum de sauce, clair liquide qui rendait les patates un peu plus mangeables. La provision des tubercules faite au mois d'octobre semblant inépuisable, jamais n'apparaissaient les pommes de terre nouvelles. Au plus petit, au plus faible, restait un os à ronger, le plus noir des tubercules sans sauce et, parfois, deux feuilles de salade, où l'on prétendait toujours (mais rarement à juste titre) que se cachait un quelconque gastéropode.

Au bout de quelque temps, un surveillant perspicace et épris de justice, a mis fin à ce système *d'apparatchiks*. Il a organisé et surveillé une « tournante » et c'est donc plus ou moins à tour de rôle qu'on a mangé gras ou maigre. Plus ou moins, car les grands attendaient à la sortie du réfectoire les petits qui avaient trop profité du nouveau système. Ils leur faisaient entendre durement que leur petite taille réclamait moins de combustible.

Le pensionnat était une école d'égoïsme et je crains d'avoir été bon élève. Pour améliorer l'ordinaire, j'apportais de chez moi un pot de confiture, toujours la même, de la gelée de groseilles parfumée de quelques framboises, faite maison, que j'étirais sur mon pain et sur la quinzaine. Rétrospectivement, je rougis autant que mes groseilles : je ne me souviens pas en avoir offert à l'un ou l'autre de mes compagnons. Je garde de cette période de n'être guère spontanément partageur.

Après le repas, le samedi, le dimanche et le jeudi, le Péyot ouvrait à deux battants une armoire pleine de friandises : bonbons, caramels, chocolats. On était gâté, non ? Sauf que tout cela était à vendre. Bien entendu, seuls ceux qui disposaient d'argent de poche pouvaient se payer les délices de l'époque : un chocolat *Jacques* crème moka, des « lacets » d'anis ou des glands fourrés. C'était la minorité dont j'étais exclu sans amertume. Quelques mendiants obtenaient des miettes de ces suppléments de dessert ou les images contenues

dans les emballages récupérables. Accumulés, ceux-ci donnaient droit à un album où coller celles-là.

La loi du plus fort régnait dans bien des domaines, pas seulement à table. Elle dominait la participation aux loisirs, le droit d'emprunter le jeu de l'oie ou le damier, celui de participer à la composition des équipes de football. Comme je n'étais pas costaud et plutôt timoré, quoique de la caste des grands, je me suis souvent passé de ping-pong.

Les plus musculeux n'étant probablement pas les plus frileux, j'ai pu maintenir ma place à l'étude, gagnée par ruse, au plus près du poêle.

Je n'avais pas d'ami.

La façon dont la direction recrutait ses surveillants m'a toujours sidéré. Il y eut certes un homme compétent et bien élevé qui mettait du beurre dans ses épinards d'instituteur en cumulant comme pion d'internat. Je l'ai revu beaucoup plus tard : il était devenu Instituteur en chef dans le Pays de Chimay.

Nous avons hérité aussi d'un étudiant bruxellois très distingué, M. Verhezen. Poète et féru de poésie, il avait beaucoup de classe. Il a tenté de me convertir au surréalisme dont il était entiché. Il a contribué à l'élargissement de ma culture littéraire et plastique. Je l'ai revu lors de mon premier trimestre à l'Université de Bruxelles et il m'a aidé prodigieusement à mener à bien un travail auquel l'enseignement secondaire supérieur m'avait médiocrement préparé.

Nous avons dû subir, court sur pattes, le teint rougeaud, un sous-officier retraité au fort accent borain qui roule les *r* et transforme les *é* fermés en *è* ouverts. Engoncé, les jours de semaine, dans un cache-poussière d'un bleu agressif, il faisait admirer, le dimanche, la coupe de son costume rayé et l'éclat jaune vif du cuir de ses souliers. Il ne m'a jamais appelé autrement que « Necaïse ». J'usais d'ironie à son égard et nous sommes rapidement entrés en conflit. Je sentais que le directeur ne le soutenait pas.

En réalité, le Péyot était un brave homme. Vissé à la lèvre, un éternel mégot roulé au *riz-la-croix* lui faisait continuellement plisser les yeux et répandait des cendres sur son gilet rebondi. Il n'a pas eu la main heureuse en choisissant un autre surveillant, prédécesseur de notre adjudant borain.

Roger D., d'une trentaine d'années, les dents jaunies par une pipe qui lui faisait les ongles perpétuellement aussi noirs que sa chevelure ondulée, était un mythomane. Il s'inventait je ne sais quelles études d'histoire. Il ne m'aimait pas. Il habitait Marcinelle, non loin de chez nous. Notre maison, avec son jardinet en façade, avait des allures de villa.

Fiévreux un jour de février, j'écris à mes parents que je me sens mal, sans pouvoir préciser à combien se montait ma température, car « le surveillant n'a pas voulu me donner le thermomètre ». Je leur demande instamment de venir me reprendre.

Roger D. intercepte ma lettre et furibard, au réfectoire, pendant le souper, me passe un savon. Il me reproche devant tous les pensionnaires ébahis d'être un fils de bourgeois vivant dans un château ! Réaction bizarre, révélatrice d'une mesquine jalousie.

Le soir, le pion passe dans ma chambre. Je nageais dans mon pyjama. Il m'apporte le thermomètre : 39,5 ! Victoire ! Le lendemain, mes parents viennent me chercher. En voiture, comme il se doit pour des châtelains ! Je n'ai qu'une forte grippe comme j'en subissais une ou deux chaque hiver, vu l'hygiène toute relative décrite ci-dessus. Une banale grippe, hélas ! Quelques jours seulement à me faire dorloter bien au chaud avant d'être renvoyé dans le froid de ma geôle, plus pâle que jamais : *comme un navet pelé deux fois*, selon l'expression de mes parents.

Comment Maman acceptait-elle que je languisse en pension alors qu'elle avait gardé un souvenir pénible de son enfermement dans un pensionnat pourtant luxueux géré par les Ursulines ? Elle y avait été envoyée à sept ans, c'est-à-dire en 1905. Elle citait volontiers, entre autres vexations, la pénible opération du bain hebdomadaire. Les fillettes devaient y garder la chemise et se savonner pudiquement par-dessus !

Un surveillant de l'internat, Roger D. a sévi un peu plus de deux ans à Thuin. Un jour, il a disparu brusquement et mystérieusement.

Un peu après, des inspecteurs de la police judiciaire ont interrogé un à un tous les internes, du plus petit au plus grand. A la suite de témoignages concordants, l'ex-pion a été condamné à dix-huit mois de prison. C'était peu pour attentats à la pudeur et pédophilie exercée sur les plus petits par un individu qui usait en la circonstance de son autorité d'éducateur.

Le procès s'était déroulé pendant les vacances de Pâques. Le préfet de l'Athénée a publié un communiqué affirmant qu'il n'avait aucune responsabilité dans la gestion de l'internat et le voile tomba. Je n'ai pas souvenir d'avoir beaucoup commenté l'événement avec mes copains. Avec mes parents encore moins : on ne parlait pas de ces choses-là.

J'ai retenu le nom du goujat. Si je n'en ai écrit que l'initiale, c'est qu'il a peut-être des descendants. A condition d'avoir porté ses exigences sexuelles sur l'autre sexe...

Justice scolaire

L'indulgence du Péyot s'est manifestée lors d'un épisode qui m'a laissé un vif souvenir. Il y avait un externe particulièrement turbulent, André L., un voisin marcinellois, encore un. Il semble que Thuin recrutait beaucoup dans cette commune.

Un jour de printemps, il fait exploser, à coups de talon, quelques pétards dans la cour de récréation. Sur le point d'être pris en flagrant délit, il pousse le dernier dans la direction du simple spectateur, un rien amusé, que j'étais. Je revois la scène comme si c'était hier. Je me trouve près des bâtiments du pensionnat, vers le milieu de la cour. Spontanément, je mets le pied sur l'engin explosif, une capsule de pistolet à bouchon, et quelques secondes après, constatant que Coupiche ne me voit pas, le glisse dans ma poche.

Mais un autre surveillant a surpris mon geste, M. Noël, petit homme pâle et pète-sec dont les plaisantins affirmaient qu'il était aimé (ou l'amant, tant qu'on y était) d'Yvonne V.. Il m'interroge :

- Vous avez participé au jeu stupide des pétards ?

- Mais non, Monsieur.

- Allez, soyez sincère.

Eh bien, puisqu'on faisait appel à ma sincérité... :

- Je n'ai pas participé, j'ai ramassé un bouchon, je l'ai mis dans ma poche. Le voici.

- Qui vous l'avait lancé ?

Sincérité, d'accord. Mouchardage, non !

- Je ne sais pas, je l'ai vu aboutir près de moi, je l'ai ramassé, c'est tout. Quel mal y a-t-il ?

- On verra.

Le vrai - le seul - coupable est quand même découvert et avoue facilement. Après appel à sa sincérité ?

Nous sommes tous deux traduits devant M. le Préfet. Il était d'autant plus redouté qu'il se montrait peu. Il s'appelait Francis Duchesne, je vois son nom sur mon diplôme, mais ce personnage n'en avait pas d'autre que *Lepréfet*, assorti, quand on parle à une autorité, de

Monsieur, bien entendu. Notre Monsieur Lepréfet avait le poil roux. Un haut faux col en Celluloïd comme en portait mon grand-père sur une photo de 1910, accentuait la raideur de son maintien préfectoral.

Il n'éleva pas la voix.

- Vous avez manipulé des explosifs. C'est gravissime. Deux jours d'exclusion des cours. Vous pouvez disposer.

Nous disposâmes sans souffler mot. La défense n'avait pas droit à la parole. Innocent qui avait cédé à l'appel à la sincérité après avoir protégé un copain, et coupable furent mis dans le même sac.

Pendant deux longs jours, à l'étude, exclu, ostracisé, j'ai traduit *Kiki*, d'Ernest Claes du néerlandais en français. Pas le meilleur moyen de rendre la langue de Vondel attrayante. Ce roman flamand commençait ainsi : *Eenzaam en treurig, zat ik in mijn studeerkamer...* : « Solitaire et triste, j'étais assis dans ma salle d'étude... » Ça ne s'invente pas !

Je fais consciencieusement ma traduction. Notre M. Lepréfet n'était-il pas germaniste ? J'ignorais que les donneurs de sanctions ne perdent pas leur temps à en contrôler l'achèvement qualitatif.

M. Noël et le préfet avaient trahi ma confiance d'autant plus gravement qu'ils représentaient l'autorité morale. Cela aurait dû me servir de leçon. Hélas, firent appel à ma confiance, plus tard, des êtres qui jouissaient soit de l'autorité morale, soit de mon affection, soit des deux à la fois et me piégèrent encore. Mon aventure ici narrée n'est qu'égratignure comparée à la blessure jamais cicatrisée des autres. Les coups reçus au cours de la jeunesse ne m'ont pas aguerri dans l'âge mûr.

Quoi qu'il en soit, le directeur du pensionnat devait signer la note portant l'arrêt infamant, puis transmettre la nouvelle à mon professeur de père. J'étais un élève discipliné, devenu sage après une période de grande espièglerie aux approches de la puberté. Le Péyot a signé mais n'a pas averti le paternel. Il pensait sans doute que la sanction, en ce qui me concernait, était exagérée. Il me le suggéra autant que la déontologie le lui permettait. Son indulgence m'a fait comprendre qu'en occupant deux jours durant le banc de la salle d'étude, je n'avais pas rejoint le ban de la société. En fait, lui m'avait fait confiance et me redonnait confiance.

La réputation de mon co-inculpé était très mauvaise. André L., dit *La Fine Fleur*, âgé de vingt ans, les cheveux plaqués au *bakerfix*, fine moustache à la Douglas Fairbank, avait redoublé plusieurs classes, il avait notamment fait trois fois sa sixième ! Son père, employé à la S.N.C.B., pâtissait d'un horaire irrégulier. La mère, souvent seule, n'avait aucune autorité. André se vantait de multiplier les maîtresses, de fréquenter les casinos, notamment celui de Dinant. Une classe derrière nous, il ne semblait nullement promis à la carrière qu'il a réussie. Les augures scolaires sont faillibles : il est devenu ingénieur industriel, a fait ce qu'il est convenu d'appeler un « beau mariage », et a terminé comme P.D.G. d'une grosse société. Avait-il fait ce rêve dans sa jeunesse ? A-t-il eu « une belle vie » ? Il est mort à soixante ans. C'est l'avis nécrologique du *Soir* qui m'a appris, trop tard, sa réussite professionnelle.

Après les emmerdes, les amours

La famille nombreuse de Péyot comprenait sa belle-sœur, seule fille de notre âge, à portée, si j'ose dire, des pauvres pensionnaires privés d'affection : Rosilda.

Etait-elle jolie ? Elle était l'Unique !

Elle passait les plats à l'élève de corvée par le guichet aménagé dans la porte de la cuisine.

Je lui avais lancé quelques œillades et il m'avait semblé ne pas lui être insensible. Pour dépeindre mon physique, je reprendrai sans fausse modestie les mots d'une églogue de Virgile que nous traduisions en classe : je n'étais pas trop moche (*Nec sum adeo informis*), bien que je ne me fusse jamais « admiré dans l'eau tranquille d'un rivage que n'agite aucun vent » (*nuper me in litore vidi / Cum ventis placidum staret mare*), mais de temps en temps dans un complaisant miroir. Les yeux sombres, le regard vif, le sourire facile, j'avais un thorax large avec des membres grêles qui étaient loin de me donner un air costaud...

Quand un garçon souhaitait faire savoir son affection à une fille et vice-versa, les usages voulaient qu'il (ou elle) adressât, par le truchement d'un copain ou d'une copine, des « compliments ». Le procédé arrangeait bien les amoureux timides rebutés à l'idée d'une déclaration en tête-à-tête. On répondait « autant », si l'on voulait exprimer des sentiments réciproques, et un gros mot cautionné par le protocole, dans le cas contraire.

Un jour, Rosilda a chargé l'élève de service de m'acheminer, outre ses plats, l'affectueux message auquel je n'eus garde de répondre par le gros mot signalé. Plus tard, le même émissaire transmettait l'heure d'un rendez-vous.

Rosilda me distribuait, au détour d'un couloir, un peu de tendresse concrétisée par quelques baisers furtifs et pudiques entre une corvée de lessive et une séance de lustrage des chaussures. Ah, cette tenace odeur de cirage que le violent parfum dont elle s'aspergeait parvenait difficilement à masquer ! Les étreintes étaient courtes mais leur double empreinte odorante restait accrochée à mon pull, longtemps, longtemps.

On pouvait embrasser Rosilda mais, attention ! Pas de geste déplacé, pas de main frôleuse sur le sein qu'elle avait bien rond. *Un baiser, un baiser, pas davantage*, comme le préconisait un refrain du temps, était de stricte observance. Non, à la réflexion, je me trompe; la chanson recommandait : *Un baiser, un baiser, pas sur la bouche*. Mais ce dernier commandement, Rosilda ne l'imposait tout de même pas. Entendons-nous bien : « sur » la bouche. Pas de tentatives de franchissement de la barrière des lèvres...

Il y eut aussi, plus tard, deux jeunes servantes moins rebelles à d'autres caresses. Mais elles ne camouflaient pas les effluves de cirage, de vaisselle, ou de lessive par les produits éthérés de Coco Chanel. L'une d'elles, Anna, fut, disait-on, l'objet d'une rivalité entre un rhétoricien et notre instituteur-surveillant, l'un et l'autre peu sensibles, sans doute, aux remugles ancillaires...

Les Russes

Parmi mes compagnons, il y avait un « grand », c'est-à-dire d'un an mon aîné, qui jouissait d'un certain prestige et avec qui j'entretenais des relations assez cordiales. Il portait un nom très français, *des Fontaines* et un prénom slave, *Boris*. Ses parents étaient des Russes Blancs chassés par la Révolution. Il était né en Angleterre et de nationalité anglaise. C'était un costaud, mais un doux costaud, à la fois très slave et très british. Il affectait de porter sa montre bracelet avec le cadran à l'intérieur du poignet, contrairement à l'usage. Outre le français, il savait le russe et l'anglais. En classe, il ne devait pas étudier une ligne de cette dernière langue mais avait tout de même été coincé par M. Buysse, qui à un examen, avait demandé de traduire « vilebrequin ». Pourquoi ai-je retenu ce détail ?

Je dois à Boris des Fontaines un des plaisirs que la vie m'a prodigués, car il m'a initié au jazz. Déjà, j'étais attiré par la musique syncopée. Mon père avait quelques disques bien rythmés joués par l'orchestre anglais de Jack Hilton : fox-trot, charleston, rumba. Boris, sur son phono dont il fallait bander le ressort à la manivelle, nous faisait entendre Gene Kruppa, Barney Bigard, Artie Shaw, Benny Goodman, Duke Ellington, les Mills Brothers,

les Andrew Sisters, Sydney Bechet ; Django Reinhardt et Stéphane Grappelli du Hot Club de France et surtout, la prodigieuse trompette du génial Louis Armstrong. De plus, notre Franco-anglo-russe jouait lui-même du jazz au piano de la salle de musique.

Il m'a enseigné quelques accords et quelques trucs rythmiques qui me permettent encore aujourd'hui de me détendre ou de faire entendre à des amis quelques blues célèbres.

L'internat comptait, c'est curieux, trois autres Russes Blancs. Un « petit » à la figure d'ange dont j'ai oublié le nom mais pas l'extraordinaire habileté à battre ses aînés aux échecs. Les deux autres étaient des Vladimir : Aksakoff et Boutoroff. Ce dernier avait ajouté un petit *de* à son nom, car il voulait franciser ainsi le suffixe *off*, dont il prétendait que c'était le correspondant russe de notre particule de noblesse. Je n'ai jamais vérifié, même s'il m'arriva de manier quelque peu l'*Assimil* russe au temps de la guerre froide, en prévision d'une invasion soviétique. C'est un leurre de croire qu'on peut apprendre le russe *sans peine* !

Boutoroff était passionné de politique. Peu d'entre nous s'y intéressaient. Ni la dévaluation de 1935 décidée par le ministre van Zeeland, ni la reconnaissance de l'URSS, la même année, n'ont été le centre de mes préoccupations. L'Espagne était loin et les échos de sa cruelle guerre civile n'ont guère atteint l'internat. Que, dire alors de l'éternel « conflit sino-japonais » !

On peut regarder maintenant la télévision dans les pensionnats - et les prisons -. Nous n'avions même pas la radio ! Spaak, Blum, Hitler, Staline, et Mussolini « glorieux » vainqueur des pauvres Ethiopiens, n'éveillaient guère de polémique entre nos hautes murailles sauf quand Boutoroff faisait l'éloge du national-socialisme. Il était sûr qu'Hitler attaquerait l'Union Soviétique et constituait une chance pour lui et sa famille de rentrer en Russie, une fois Staline vaincu. Il était heureusement le seul à porter le Führer dans son cœur et rencontrait une opposition assez considérable. Je ne me rappelle pas ce qu'il a pensé du pacte germano-soviétique à la suite duquel, il faut le noter, Staline a renvoyé à Hitler les communistes allemands réfugiés à Moscou ! Pour l'instant, il ne pouvait que contrarier ses espoirs de retour au pays.

Il était aussi un grand admirateur de Léon Degrelle. Dans mon esprit, ce tribun qu'on qualifierait aujourd'hui de poujadiste faisait partie de la mouvance cléricale qui me rebutait. Son journal *Rex* ne se vendait-il pas à la sortie des églises par des bénévoles parfois revêtus de l'uniforme des scouts catholiques ? En réalité, en 1935, au Congrès de la Toussaint, de la Fédération des Associations et Cercles Catholiques, il avait pris ses distances après avoir été acclamé par une partie du public pour avoir vilipendé le caractère archaïque du Parti Catholique qu'il voulait « régénérer ». Il fallait « balayer » tous les politiciens pourris. Ses partisans arborèrent bientôt un insigne en forme de balai. Ses discours démagogiques (*Rex vaincra* !) attiraient un nombreux public composé de tous les mécontents, souvent des petits commerçants. Dans un pays où les partis « traditionnels » étaient maîtres inamovibles du jeu politique, il a obtenu un succès inattendu aux élections de 1936 : vingt et un députés rexistes, 10% d'un coup au détriment, surtout, du parti catholique qui perdait seize sièges. Soit dit en passant, c'est cette chambre de 1936 qui a approuvé les « congés payés », inaugurant une véritable ère nouvelle, le temps des loisirs ouvriers, la même année que l'éphémère Front Populaire en France. La bonne bourgeoisie fut bien marrie de voir s'installer sur les plages de Knocke-Le Zoute ou de La Panne, au bord de la Meuse ou de la Semois, les porteurs de casquette ignorant les « bons usages ». Evidemment, les rexistes, à qui le Premier Ministre van Zeeland n'avait offert aucun portefeuille, n'étaient pour rien dans cette avancée sociale.

Mais c'est l'année suivante que nous avons commencé, titillés par Boutoroff, à nous exciter. Degrelle avait décidé de se faire plébisciter. Le rexiste Olivier démissionne de son

siège de député, son suppléant en fait autant pour forcer le gouvernement à recourir à une élection partielle dans l'arrondissement de Bruxelles. Très heureusement, et à vrai dire exceptionnellement, les partis « traditionnels » s'entendent pour opposer au trop habile Léon, un seul candidat, Paul van Zeeland. C'est la seule fois, à ma connaissance, que des Belges, toujours contraints au scrutin de liste à la proportionnelle, ont eu à se prononcer, le 11 avril, en vote uninominal à un tour. La campagne électorale n'en sera que plus mouvementée. Et pittoresque. Je vois encore une énorme banderole près de la gare du Midi : *Prévision météorologique : 11 avril, chute Degrelle*. On rencontrait aussi dans le quartier des Maroles un âne portant l'inscription : « *Moi, je vote pour Degrelle* ». Plus sérieux, le coup de crosse sur Rex, l'avant-veille du scrutin. Le Cardinal Van Roey déclara « Nous sommes convaincu qu'il constitue un danger pour le pays et pour l'Eglise » Et Degrelle chut. Début de la dégringolade. Aux élections de 1939, Rex n'a plus eu que quatre députés ! Décidément, les Belges n'étaient pas attirés par l'extrême droite.

Boutoroff adopta le profil bas. Mais lorsque je l'ai revu à Bruxelles après l'invasion allemande, il ne m'a pas caché qu'il militait encore dans Rex. J'ai cessé sur-le-champ de le fréquenter. S'il est resté logique avec lui-même, je suppose que le jour où Hitler a envahi la Russie soviétique fut le plus beau de sa vie et qu'il s'est enrôlé dans la Légion Wallonie avec Degrelle dans l'espoir d'arracher aux Bolcheviks la terre de ses ancêtres. Définitivement *off*, le Boutor.

J'ai revu aussi Vladimir Aksakoff au début de l'automne 1940. Son père tenait un cabaret connu, à Bruxelles, rue Blanche, *Le Slave*. J'imagine que Jef Kessel, lors d'un de ses passages dans notre capitale, y a pris quelques-unes de ses fameuses cuites. Le night-club avait fermé ses portes car, outre que le couvre-feu empêchait le noctambulisme mondain, les Boches avaient interdit tous les dancings.

Mais, un après-midi, *Le Slave* avait fonctionné à huis clos pour les copains du fils de la maison. On avait abondamment goûté au fruit défendu en dansant longuement de nombreux *boogie-boogie*, *Tiger-rag* endiablés ou de langoureux *Dance cheek to cheek*. Une petite blonde aux yeux pâles avec laquelle j'avais pas mal swingué m'a fait comprendre qu'elle souhaitait me revoir. Elle s'appelait Olga et on la disait princesse. Je ne croyais guère à ce titre russe et ce n'est pas lui qui m'a décidé à l'emmener au cinéma Acropole, Avenue de la Toison d'Or, c'était son gentil sourire, un port de tête assez aristocratique, ma foi, conjugué avec son air simple de fille sérieuse. Je suis allé la quérir chez une de ses tantes, il n'y avait donc rien de clandestin dans notre rendez-vous. Dans l'obscurité propice du cinéma, je me suis contenté de lui prendre la main, non sans qu'une certaine émotion ne me gagnât. Mais, bien qu'alors je cherchasse désespérément l'âme sœur, les flèches de Cupidon ne m'ont point atteint. Avaient-elles effleuré Olga ? Peut-être ! Et si je l'avais embrassée ? Aurais-je déclenché le coup de foudre fatal et réciproque ? *Chi lo sa*, comme on ne dit pas en russe ! Hasard, hasard...

J'espère avoir été assez gentilhomme pour la raccompagner chez Madame sa Tante, mais je ne lui ai pas fixé d'autre rendez-vous. Je ne l'ai plus revue, sans autre explication, quoique nous eussions échangé nos adresses.

Or, quelques mois plus tard, j'ai reçu le faire-part de mariage de la « Princesse Olga G. avec le Comte Alexis de... ». Je me demande encore dans quelle intention. Etait-ce seulement pour que je lui adresse mes félicitations et vœux de bonheur ? Je crains bien ne l'avoir pas fait : manque de classe !

Le Papou

Je me dois d'évoquer l'élève le plus fameux de l'athénée. Il sera le Ganelon de l'ultime épisode de l'épopée de la rhéto 1939-1940, bien qu'il ne fût qu'en troisième. Le plus célèbre, vraiment, et le plus haï par la plupart de mes camarades ; j'ai évoqué le *Papou*.

Ainsi le surnommait-on car, à une époque de cheveux courts, il avait un édifice capillaire noir et bouclé à l'architecture proche de celle en honneur chez les aborigènes du continent australien. Nous avons vu que beaucoup s'accommodaient de leur surnom, comme Bernard de *Juteux* et moi de *Pâris*, mais le Papou avait horreur de son sobriquet. Le simple murmure, à portée de son oreille de ces deux syllabes le mettait en fureur et il allait illico dénoncer le vil calomniateur aux autorités scolaires.

Comme Papa Papou était notable notaire en la petite cité de Lobbes, nichée dans un méandre de la Sambre, en amont de Thuin, M. le Préfet lui-même avait édicté une sanction dissuasive à l'égard de celui qui aurait l'audace de proférer, même entre les dents, la monstrueuse insulte : un jour d'exclusion agrémenté, nous l'avons vu, d'un nombre considérable de pages de flamand à traduire en notre bonne langue maternelle.

Surprotégé, l'aimable fils du tabellion bénéficiait en outre d'un privilège inouï. Pour ne pas devoir se mêler à la plèbe athénéenne, il avait le droit de sortir à la récréation de dix heures pour aller prendre une collation au café *Casino*, aujourd'hui disparu, distant d'une largeur de rue thudinienne, cinq mètres au plus, juste en face de l'entrée de l'athénée. Je crois qu'il prenait aussi son repas de midi dans ce café en dépit de la réglementation en vigueur. Bref, un privilégié survivant cent cinquante ans à 1789 !

En septembre 1940, l'athénée a rouvert. Un certain désordre perturbait l'organisation de l'examen final qui n'avait pas pu avoir lieu à la date habituelle à cause de M. Hitler. Il n'y eut pas d'épreuve de physique ou même de sciences en général : on n'avait pas trouvé de remplaçant au professeur absent pour raison de forces probablement très majeures. C'est peut-être pour cela que je rêve encore, après plus d'un demi-siècle, que je n'ai pas obtenu mon certificat homologué d'humanités, mon « bac » en d'autres termes !

Je ne me souviens que de deux examens. Pensant que l'interrogatoire de néerlandais nous amènerait à narrer quelques épisodes de nos méridionales pérégrinations, j'avais préparé un récit bien charpenté en ce septentrional idiome. Or, ce fut en anglais que l'on m'invita à conter mes aventures. Je ne m'y attendais pas, allez savoir pourquoi. Heureusement, mes lectures de Conan Doyle et d'Agatha Christie m'avaient donné assez de vocabulaire et d'assurance pour me tirer de toutes les situations. En outre, en donnant des leçons d'anglais à de jeunes élèves en difficulté, j'avais revu avec eux la grammaire, sur la théorie de laquelle, un peu sadiquement, en dépit du programme, M. Buysse a essayé de me coincer.

« Sadiquement », je plaisante. C'était son rôle comme il l'avait fait avec Boris et *vilebrequin*, de nous forcer à en savoir toujours plus et de se montrer très chiche dans ses appréciations du fait même de nos aptitudes et de notre facilité.

Quelques semaines après les examens, nous sommes revenus à Thuin pour recevoir nos diplômes. Après une cérémonie très peu protocolaire, une bonne partie des lauréats se réunissent joyeusement au *Casino*. Alors que la fête bat son plein, entre un habitué : le Papou ! Plus aucun risque de sanction scolaire puisqu'on vient de franchir pour la dernière fois la sévère porte cochère. Alors, un peu lâchement, il faut le dire, crépite une mitraille de *papou, papou* ! Le susnommé, blême, dévisage le chœur déchaîné et, suprêmement dédaigneux, bat en retraite.

Lors de la courte campagne de mai 40, les ponts avaient sauté sur la Sambre, interrompant le trafic ferroviaire. Pour gagner Thuin, il fallait se lever tôt et subir un long

trajet en tram vicinal par Marchienne, Fontaine-l'Evêque et Lobbes. La fréquence des navettes était assez réduite. Il valait mieux se restaurer sur place en attendant le prochain départ.

Après le Casino, avec deux ou trois compagnons « pèlerins », comme on disait, nous sommes allés dans le café tenu par les parents de notre prof de gym pour y déguster nos tartines de pain noir. Au début de l'après-midi, nous jouions paisiblement au billard, quand arrivent, flanqués d'un agent de police, notre Papou et une femme entre deux âges, passablement nerveuse. Ils nous désignent comme les profanateurs du matin. Facile ! Nous étions les seuls encore sur place.

- Ah, sales voyous, dit la dame, on vous a retrouvés. Prenez les identités, M. l'agent ! C'est eux qui ont insulté mon neveu.

Cette virago était donc tante Papou.

- C'est vrai, avouons-nous, à tour de rôle, on a crié « papou, papou » (répété distinctement), mais ce n'est pas nous.

- menteurs, voyous, crapules, dit l'aimable bourgeoise.

- Monsieur l'agent, dis-je à mon tour, c'est cette dame qui nous insulte, notez, je vous prie, « menteurs, voyous, crapules ». Papou, papou, ce n'est pas une insulte !

- Allez, allez, vos papiers.

- Voilà, voilà, mais notez au procès verbal que Madame nous a insultés en votre présence et devant témoins.

Quelques semaines se passent. Un beau matin, on sonne à la porte du « château ». J'ouvre à un agent de police.

- Monsieur Jean Nicaise ?

- C'est moi.

- Ceci est pour vous.

C'était un ordre à comparaître devant le Tribunal de Thuin.

Le plus dur était de montrer l'infamant papier à mon père. Je lui avais raconté les événements. Ça l'avait bien fait rire. Mais apprendre que son fils allait être traduit en justice le ferait probablement moins s'esclaffer. Il allait piquer une colère. Eh bien, pas du tout ! Il a estimé qu'il s'agissait d'une bouffonnerie et non d'un drame. Nous irions en famille, confiants, devant la Cour.

Cette confiance ne m'habite pas trop, le jour venu, quand nous arrivons au tribunal qui siège juste à côté de l'Athénée. Nous apprenons que les plaignants, Papou et Papa notaire ont un défenseur, ainsi que l'accusée, car Tata Papou est également citée pour insultes, comme nous l'espérions. Un jeune avocat (M^e Piret ?), amusé par notre farce d'étudiants, propose spontanément de nous défendre. Surprise et colère visible du notaire. Ils ne devaient pas être du même bord.

« Monsieur le Président, ces jeunes gens n'ont pas été identifiés sur le lieu de l'incident, les plaignants ne citent aucun témoin. Par contre, les insultes proférées par Madame ont été consignées immédiatement par le représentant de la force publique. Allons, toute cette affaire ridicule n'est qu'une pantalonnade ! »

Le mot m'a frappé. Que venait faire ici cette allusion à une partie du vêtement masculin ? Je ne savais pas encore que *Pantolon* était un personnage de la farce italienne, de la Commedia dell'arte dont les longs... pantalons furent adoptés, au lieu des *haut-de-chausses* aristocratiques, par les... *sans culottes*.

Le tribunal nous a renvoyés dos à dos et je n'ai pas eu de casier judiciaire.

Notre sympathique avocat n'accepta comme honoraires, que la chope de bière de guerre à 0,8° que mon père lui offrit au Casino, le lieu du crime.

J'espère que ma description du « Collège » de Thuin ne l'aura pas transformé, aux yeux de mon lecteur, en « Lycée Papillon » imaginé par Ray Ventura et ses collégiens.

Cet athénée, pour le désigner par son nom, et son pensionnat ont profondément marqué ma vie d'adulte. Mon adolescence n'y a pas été heureuse. Je n'aspirais qu'à une chose : m'échapper de l'enfermement au point que lorsque résonnèrent, à l'aube du 10 mai 40, les grondements mêlés des bombes allemandes et des obus de la défense aérienne, la première idée qui m'est venue à l'esprit fut assez joyeuse : on va nous renvoyer à la maison ! Comme quand j'étais malade !

La guerre signifiait avant tout, c'est inimaginable, l'ouverture toute grande des portes de ma prison. Pardon aux millions de morts pour cette pensée sacrilège, pardon, Léon Fostier, tombé parmi les premières victimes innocentes de la plus stupide des actions humaines. Le responsable de cette inconséquence, c'est l'horrible pensionnat.

J'exagérais évidemment la noirceur du tableau. N'écrivais-je pas volontiers dans mes cahiers, deux devises latines : le *carpe diem* du bon Horace m'invitant à jouir du moment qui passe et, pour ne pas tomber dans l'excès, *in medio stat virtus*, signe d'une sagesse précoce, sinon d'un pédantisme certain ?

Le Péyot n'avait tout de même pas l'âpreté d'un Ténardier et je n'étais pas Cosette : le grand sourire de *Pâris* photographié, à l'externat il est vrai, parmi tant de visages graves, n'est pas celui d'un enfant martyr. C'était peut-être le purgatoire, pas vraiment l'enfer. Je croyais que, dehors, m'attendait le paradis !

Ce paradis allait être rythmé pendant près de cinq ans par le martèlement des bottes nazies. Mais, pour l'instant, je ne voulais voir qu'une chose : l'occasion inespérée de fuir les hauts murs gris de l'internat.

Plus tard, sans jamais penser que certains enfants peuvent se plaire en pension, que pour d'aucuns ce n'est pas la pire des solutions, j'ai lutté autant que j'ai pu pour dissuader les parents d'y fourrer leur gosse. Je pensais que, comme moi, le malheureux n'y découvrirait jamais d'ami, il s'étiolerait dans une solitude difficile à imaginer quand on ne l'a pas vécue, et risquerait de se voir exposé aux entreprises des vicieux.

Une existence se construit de bric et de broc, avec les matériaux fournis par le hasard. Ils ne sont pas tous de qualité. Les chagrins d'une adolescence cloîtrée m'ont mûri, ont forgé mon caractère, la solitude m'a appris à ne compter que sur moi et, sans doute hélas, rendu plus égoïste. Condisciples affables ou grognons, sincères ou fourbes, intelligents ou stupides ; professeurs remarquables ou effacés, originaux ou banals, rigoureux ou indulgents m'ont, chacun à leur manière, apporté les pierres, brutes ou polies, avec lesquelles j'ai bâti le solide édifice de ma vie.

En septembre 1940, ses fondations sortaient à peine de terre...

L'ALSACIEN

L'enfant dicte et l'homme écrit.
Nietzsche

S'il est vrai que la vie tout entière est à jamais marquée par l'enfance et même, à ce qu'on dit, par la vie intra-utérine, en quelle mesure mon enfance a-t-elle conditionné ma vie d'adulte ?

Il faut fouiller mes premières années et y traquer les événements qui pourraient avoir imprimé durablement leur sceau, plus profondément que les péripéties de l'adolescence.

J'avoue humblement à certains disciples du bon Docteur Freud ne pas avoir de souvenir antérieur à ma naissance. Si je sais que ma mère a dansé le charleston jusqu'à un stade avancé de sa grossesse, en cachette de son père qui n'aurait pas apprécié, c'est parce qu'elle me l'a raconté : elle en était très fière. Je ne suis pas devenu danseur professionnel pour autant.

Alors, cet enfant ? Quel était-il ?

Je le revois à huit ans, assis sagement au premier banc de l'école paroissiale de Marcinelle-Villette. Il a hérité de son père la couleur sombre des yeux et les vagues de la coiffure. De sa mère, le cheveu blond, le nez en trompette et la lueur malicieuse qui traîne dans son regard (on disait qu'elle avait *les yeux qui frisent*).

Le petit garçon considère un à un ses compagnons de classe. Il se demande pourquoi il est le meilleur élève (d'une classe à vrai dire peu nombreuse), pourquoi il vit dans une famille aisée, dans une plus grande et plus jolie maison que la plupart de ses condisciples.

Il ne s'attribue aucun rôle dans ses succès scolaires : il considère qu'il a de la chance. Le hasard a bien fait les choses. Les leçons de catéchisme auraient dû le convaincre que le mérite en revient à Dieu qui, avec « ses père et mère », l'a mis au monde.

Le rôle respectif des membres de cette trinité ? Très réduit, en ce qui concerne père et mère. Un homme et une femme se marient, installent un berceau, et alors Dieu, qui a tout créé, voit tout et sait tout, leur apporte un enfant comme saint Nicolas offre des bonbons aux écoliers qui ont mis leurs chaussures près de l'âtre. En principe, le divin passe-muraille n'apporte son colis vagissant qu'après neuf mois de mariage. Mais il arrive qu'il compte mal...

Le mariage est un jeu de hasard et il est devenu davantage une loterie depuis que, dans notre monde occidental du moins, ce ne sont plus les parents qui choisissent le conjoint de leur enfant.

Qu'on y songe bien, naguère (et encore aujourd'hui, dans de nombreuses sociétés), le choix des parents obéissait à une certaine logique. La raison (d'Etat ou de famille), non la passion, faisait les mariages. On alliait des noms, des fortunes ; on mariait deux êtres nés, élevés dans le même milieu, de même religion. Ou bien, on rétablissait un équilibre en donnant à un fiancé titré mais sans le sou, une fiancée roturière mais riche. A une femme peu savante dotée d'une maison, on attribuait un mari bien diplômé, sans toit. En conséquence l'un ou l'autre partenaire, parfois les deux, cherchait l'amour en dehors du lit conjugal.

Aujourd'hui, dans les sociétés industrielles, la passion fait les couples et à considérer qu'un sur trois, bientôt un sur deux, se détruisent, elle ne réussit pas trop bien dans son entreprise. Le vieux Laroche foucauld ne notait-il pas que *la durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie* ? Ce qu'une passion a construit, une autre le démolit. Le hasard fait et défait les couples, comme il a toujours choisi le sexe de leurs descendants : une chance sur deux, pair ou impair, rouge ou noir, passe et manque.

L'individu Jean Nicaise avait des milliards de chances de ne point naître, de n'être point. Même pas après la rencontre fortuite de ceux dont l'accouplement allait lui donner le jour. Pourquoi est-ce ce spermatozoïde-là, parmi des milliards, qui a rencontré cet ovule-ci, parmi des centaines ? Que sont les autres gamètes devenus à part la paire qui constitua ma sœur ?

A côté de ce hasard-là, celui de la rencontre de mes parents est peu de choses. Ils n'habitaient pas à cent lieues l'un de l'autre, ma mère à Charleroi, mon père à Nivelles : trente kilomètres. S'il n'était venu faire, en 1914, ses études à l'Université du Travail de Charleroi, il n'aurait jamais rencontré Marthe Simon. En vérité, c'est le poker qui l'a mené là et moi sur terre !

Antoine Nicaise voulait devenir ingénieur agronome. Son père, Henri, va l'inscrire à l'Institut Agronomique de Gembloux et découvre que, dans le bistrot où ils ont, devant un demi, déballé leur briquet, c'est-à-dire leurs tartines au jambon, des étudiants jouent au poker.

- Tu ne viendras pas à Gembloux, c'est un lieu de perdition !

Henri ira inscrire son fils à l'Université Catholique de Louvain, malgré ses convictions laïques. Bruxelles, plus conforme à ses idées et plus proche de Nivelles, n'offrait pas de Faculté d'agronomie. Hélas, Antoine échoue. Il affirmera plus tard que c'est parce qu'il n'allait pas à la messe. C'est peut-être une excuse destinée à ne pas ternir son image de bon élève aux yeux de ses enfants, encore que ce soit fort plausible en 1913.

Nouvel essai au bord de la Sambre. Le voilà donc exilé dans la capitale du Pays Noir. La ville est plus grande, les joueurs de poker s'y font moins remarquer. Adieu veau, vache, cochons, couvées ! Salut ampères, volts, watts : Antoine sera technicien en électricité.

C'est la guerre, celle qu'on appellera *Grande*, puis la der des der, puis l'avant-dernière. Antoine arrive le lundi de Nivelles. Il est bel homme, mince, grand, surtout au regard de la taille moyenne du début du siècle : il mesure un mètre quatre-vingts. Une longue barbe noble comme les jeunes n'en portaient plus depuis Zola, Léopold II, Jean Jaurès ou Anatole France, orne son menton. Il l'a gardée sa vie durant, insolite quand la mode était aux mentons glabres¹³. Il fait la route à pied. Il apporte, sac au dos, son ravitaillement : pain ou farine, sucre, pommes de terre. Enfin, je pense qu'il l'a fait quelques fois, peut-être une seule : ma mémoire est faillible et la légende a probablement multiplié ses prouesses pédestres. Cet épique récit n'avait-il pas pour objet d'éveiller mon admiration filiale pour

¹³ La barbe était si rare qu'on jouait au « tennis barbe ». Ce jeu ridicule accordait quinze à celui qui découvrait le premier un barbu. Un court trajet ne donnait jamais l'occasion d'arriver à quarante...

un père si valeureux et de ranimer un courage défaillant à l'idée de rejoindre l'école à pied plutôt qu'en tram ?

Ce qui n'est pas légende, c'est la disette. Mes parents prétendaient qu'elle a été plus tragique en 14-18 qu'en 40-45, tous blocus pareils. Mon enfance, bien que je sois né l'abondance revenue, a été nourrie du récit de cette pénurie alimentaire et mon régime influencé par son souvenir. Ainsi, mon père ayant souffert de n'avoir plus de sucre à mettre dans son café, nous a habitués à le boire sans le suave produit de la canne ou de la betterave. Bon entraînement. Quand vint la guerre suivante, on eut du sucre mais plus de café ! Pas de chance.

Mes parents se sont rencontrés au tennis.

Ce sont les usages de la bourgeoisie locale qui, je pense, y ont amené Maman. Il convenait qu'une jeune fille de « bonne famille » qui, bien entendu, avait appris le piano, se vêtît de blanc pour s'essayer au tennis et à deux mots d'anglais : *Play, ready*. Elle y allait accompagnée d'un chaperon : sa mère, une tante, une cousine, voire une bonne ou une « demoiselle de magasin », car ses parents tenaient commerce.

C'est un copain de l'Université du Travail, Franz Belot, qui a conduit mon père sur les courts du beau quartier de Loverval. Franz, dont les études de médecine étaient interrompues par la fermeture des facultés, suivait les cours de chimie à cette école technique supérieure gérée par la Province de Hainaut. Il a présenté à Antoine une amie d'enfance, Marthe Simon. Je crois que la première réaction de la jeune fille a été de trouver ridicule le prénom de son soupirant. Elle a décidé une fois pour toutes de l'appeler Tony.



Le costume de mon père ne cadre guère avec une activité sportive...

Aujourd'hui encore, je contemple souvent une autre photo dans son cadre ovale à la dorure éteinte. Je l'ai accrochée au mur de mon bureau. Le souvenir de la première rencontre y est inscrit en filigrane. Un bout de raquette est comme le symbole du coup de foudre.



La famille de mon grand-père maternel, Jules Simon, était d'origine française. François-Christophe Simon, né le 21 avril 1816 à Saint-Quirin, département de la Moselle, sur le versant nord des Vosges, était ouvrier dans l'industrie du verre, fournie en combustible par la forêt vosgienne. Or, elle déclinait à cause de la concurrence de la houille. François-Christophe décida, probablement entre 1839 et 1840, d'émigrer dans la région de Charleroi où le charbon abondait. De nombreuses verreries devenaient prospères. Mon trisaïeul y a trouvé facilement du travail. On le connaissait sous le sobriquet de « l'Alsacien ». Le 29 mai 1841, il épousait Amélie Andris, née le 10 mai 1818. La jeune fille appartenait à une famille de verriers originaire d'Allemagne, installée à Charleroi depuis 1750 environ. François Christophe a survécu à sa femme. Il apparaît, patriarche à la barbe blanche sur la photo de famille, prise en 1883. Le cliché a subi les outrages du temps.



De gauche à droite : Auguste, le petit Georges, Urbain-Auguste, Edmond Simon, mort à vingt ans, Marie-Élisa Baude, deuxième épouse de Urbain-Auguste, François-Christophe (l'Alsacien), Jules, mon grand-père et Oscar.

Le fils de François-Christophe, Urbain-Auguste, mon arrière-grand père (à droite sur la photo suivante) est aussi ouvrier verrier. L'industrie du verre a été l'une des plus prospères du Pays de Charleroi et s'est exportée en Russie et en Amérique. La petite commune de Lodelinsart comptait en 1880 cinquante verreries ! Plus aucune industrie n'y subsistera à la fin du XX^e siècle.



La maison que la famille a habitée à Mellet, dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, existe toujours. Elle est flanquée d'une chapelle que mon bisaïeul était chargé d'entretenir, moyennant quoi il percevait le contenu des troncs. Il paraît que les fidèles à la recherche d'une indulgence étaient tellement pingres que les sommes recueillies ne permettaient même pas l'achat annuel d'un balai !

Urbain-Auguste eut quatre fils de son mariage avec Marie Elisa Baude. Edmond, entre ses parents sur la photo, mort à vingt ans, Auguste, Jules et Oscar. Un cinquième, Georges, est né de ses secondes noces avec Irma-Hubertine Crispin. Je passe sur les enfants morts en bas-âge comme cela arrivait fréquemment. Comme leur père, Auguste et Oscar seront souffleurs de verre. Le métier se transmettait souvent de père en fils. Un dur métier mais tellement bien rétribué que ces véritables artistes constituaient une sorte d'aristocratie au sein du monde ouvrier.

Oscar l'exercera même en Russie, à Saint-Petersbourg. Il y a épousé une jeune Belge qui avait accompagné ses frères. Ils ont eu deux enfants nés en Russie, Edmond et Adeline. Georges sera comptable.



Voici les quatre frères Simon survivants en 1937, par rang d'âge, du plus jeune à l'aîné. De gauche à droite: Georges, Oscar, Jules, mon grand-père, et Auguste. Les trois aînés vivront jusqu'à quatre-vingts ans et au delà, comme leur père et leur grand-père.

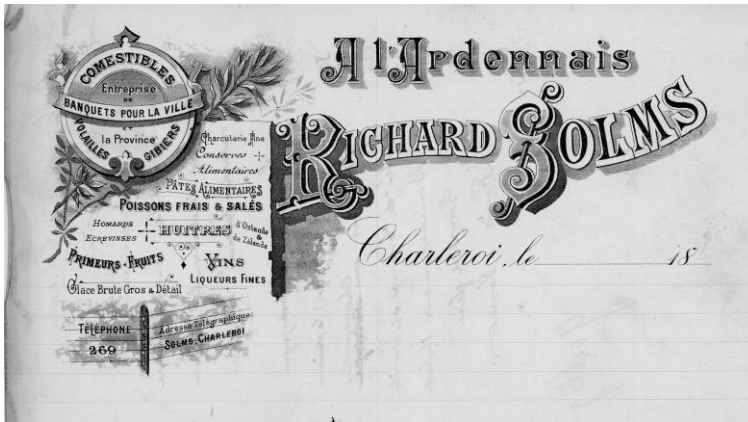
Jules apprit à Bruxelles le métier de tapissier-garnisseur, mais c'est à Charleroi qu'il a rencontré ma grand-mère, Mathilde Scory, originaire de Jumet, commune de l'agglomération carolorégienne. Elle était l'aînée de neuf enfants. Son père et sa mère tenaient probablement une épicerie. Mon arrière-grand-père était en outre, je crois, marchand ambulant de pétrole. Plus tard, ma grand-mère racontera qu'il en faisait le commerce en gros. On utilisait le pétrole pour s'éclairer. J'ai encore connu au milieu des années vingt, ces citernes rouge vif tirées par un cheval. J'imagine mon aïeul faisant tinter énergiquement la cloche familière annonçant son passage.

Une autre annonce animait la ville, celle du « marchand de loques » qui, traînant sa misérable marchandise dans une charrette à bras, chantait sa pittoresque mélodie : « *Marchand de loques, vîs fiers eyè loques* ». Les camionnettes des chiffonniers sont aujourd'hui munies de haut-parleurs tonitruants, tous les crieurs de rue ont disparu : le marchand de crevettes, l'aiguiseur de couteaux, comme le marchand de loques. L'art musical populaire y a beaucoup perdu et un musicien contemporain pourrait difficilement trouver dans les borborygmes électroniques des colporteurs motorisés, l'inspiration qui a permis au merveilleux George Gershwin d'écrire les plus charmantes pages de *Porgy 'n Bess*, en transcrivant les litanies des marchands ambulants et bilingues de Charleston : « *Strawberries, des fraises !* »

Vers 1890, les parents de Mathilde Scory, née en 1865, et cinq de ses frères et sœurs émigrèrent aux Etats-Unis. Les fils et les gendres y ont exporté leur savoir-faire en matière de travail du verre. Mon arrière-grand-père maternel, bien que coutumier de cuites monumentales au cours desquelles son cheval, fort opportunément, le ramenait au domicile conjugal, a vécu jusqu'à l'âge de 98 ans. Il était devenu aveugle suite à une blessure mal soignée due à une chute dans une haie d'aubépines, un soir qu'il avait particulièrement célébré Bacchus et le Roi Gambrinus, sur les rives de l'Ohio.

Ma grand-mère, restée en Belgique, pouvait facilement subvenir seule à ses besoins, bien qu'elle n'eût fréquenté l'école que jusqu'à onze ans : elle était demoiselle de magasin à

l'Ardennais, Comestibles et Traiteur, fondé 13 rue du Collège à Charleroi, par un émigré allemand en brouille avec sa famille, Richard Solms. J'ai retrouvé ce papier à entête dans les archives de mon aïeule.



Plus d'un siècle plus tard, juste en face de *l'ex-Ardennais*, le restaurant Solms, issu de la pâtisserie installée par le même Richard, existait toujours.

L'amour a enlevé à *l'Ardennais* sa première vendeuse, car en l'épousant, bien qu'elle fût de neuf ans son aînée, mon tapissier de grand-père l'a emmenée à Bruxelles où ma mère est née en 1898. En réalité, Mathilde Scory avait d'abord été fiancée au frère aîné de Jules. Mais après la mort prématurée d'Edmond Simon, mon arrière-grand-mère a tout fait pour que Mathilde épousât un autre de ses fils, malgré la différence d'âge. Elle a réussi ainsi qu'en témoigne la photo de la page suivante.



Pourquoi la mariée est-elle en noir ? Mystère.

Il faut croire que M. Solms jugeait « Mademoiselle Mathilde » indispensable à la bonne marche de ses affaires : il l'a suppliée de quitter la capitale, de reprendre du service rue du Collège, et pour cela, a offert à mon grand-père de devenir son collaborateur. Jules Simon, était peu préparé à ce genre de métier. Il a hésité longuement et a finalement accepté, mais sans grand enthousiasme, en 1900, la situation et le logement de la rue du Collège.

C'est ainsi que mon grand-père est devenu traiteur à son corps défendant et que, quelques années plus tard, la *Maison Solms* s'est appelée *Solms et Simon*, puis, à la retraite de son fondateur, *Maison Solms et Simon, successeur Jules Simon*.



Ainsi mon grand-père était-il plus connu sous le nom de M. Solms que sous son vrai nom.

Ce fut un commerce très florissant jusqu'à la grande dépression de 1929. Ma grand-mère a vécu derrière son comptoir, dirigeant autoritairement son personnel, jusqu'à septante ans. Les trois vendeuses et la bonne étaient internes, travaillaient sept jours par semaine, de huit heures trente à vingt heures trente. A vingt heures, un tintamarre de seaux et de brosses emplissait les rues commerçantes de la ville. Les boutiques étaient copieusement savonnées, rincées et soigneusement « reloquetées », comme on dit délicieusement en Wallonie. Puis, on nettoyait, au savon également, comme le pont d'un navire, les trottoirs aux grandes dalles de pierre bleue. Les plus consciencieux balayaient la rue jusqu'en son milieu. Dans les quartiers résidentiels, c'était le samedi matin que l'on consacrait à briquer l'extérieur. Les ménagères achevaient de « faire leur samedi » en « faisant la rue ». Parfois, les servantes spécifiaient, lors de leur engagement, qu'elles n'auraient pas à « faire » la rue. Aujourd'hui, plus personne ne la fait régulièrement, et la propreté générale de nos villes, longtemps vantée à l'étranger, n'est plus qu'un souvenir.

Les vendeuses n'avaient droit qu'à un dimanche sur deux de repos. Les congés payés n'existaient pas.

Il y avait en outre un cuisinier, « Monsieur » Henri qui en a voulu définitivement à Jules Simon d'avoir pris la place qu'il convoitait. Heureusement, sa rancune ne l'a pas poussé à saboter la soupe de la clientèle ou à verser du poison dans celle de son nouveau patron. Un

chauffeur livreur, Alexis, conduisait tour à tour un camion, une camionnette et, plus rarement, en vacances, la limousine de mes grands-parents.

Ma grand-mère veillait sur la conduite de ses jeunes vendeuses et servantes, toutes internes, et j'imagine les intrigues, les rencontres furtives qui ont dû se dérouler dans la grande bâtisse. J'imagine, car ce sont des choses que l'on n'évoquait jamais devant les enfants et dont seuls quelques faibles échos me sont parvenus plus tard. Quel dommage de ne pouvoir émailler ce monotone récit de quelque épisode croustillant !

J'ai moins de détails sur la vie de mes grands-parents paternels. Dans la très ancienne photo de la page suivante, on découvre les parents de ma grand-mère, née Maria Castelle, entourés, entre autres, de leurs quatre filles, de trois gendres et de leurs petits-enfants..

J'y reconnais mon père, à genoux, à gauche. Il doit avoir quatorze ans. A sa gauche, ses cousine et cousin. Son frère Charles, de cinq ans son aîné est le beau grand jeune homme au dernier rang. Mon grand-père, Henri Nicaise est à la gauche du monsieur penché. Ma grand-mère feint, à l'extrême droite, comme souvent, de ne pas s'intéresser à l'objectif. Jamais on ne la verra sourire sur une photo. Il est vrai que ce n'était pas obligatoire, à l'époque, de se forger une face hilare en prononçant *chasse*...



Je serais bien en peine d'identifier tout ce joli monde. On devine que le vieux couple assis au centre sont mon arrière-grand-père Castelle et mon arrière-grand-mère, née Hautin.

Mon arrière-grand-père était ferronnier auquel la qualité de fournisseur de la Cour, sous Léopold II, avait donné quelque notoriété. Il avait épousé une fille Hautin. J'ai conservé la photo du père Hautin, l'un de mes trisaïeux.



Sous Albert 1^{er}, un des gendres du grand-père Castle, Guillaume Séghers, a repris sa prospère entreprise installée non loin de la collégiale Sainte-Gudule, à Bruxelles. Il y avait beaucoup d'indices en faveur de la thèse selon laquelle Charles Nicaise, fondateur et bourgmestre de La Louvière était le père de mon grand-père Henri. Presque tout concorde : les dates, les lieux (né à Houdeng-Goegnies en 1823), le fait que le premier fils d'Henri ait été prénommé Charles. La coutume voulait que le premier petit-fils ait son grand-père comme parrain. Ce fut mon cas. Les familles Castle et Nicaise auraient pu être en relations d'affaires, le ferronnier se fournissant chez le métallurgiste.



Charles Nicaise, appelé familièrement Charlot, était en effet le fondateur d'une boulonnerie, premier embryon de l'industrie louviéroise. Il avait été élu conseiller communal de Saint-Vaast en 1860, année précédant la naissance de mon grand-père, puis échevin en 1869. Il a présidé à l'installation du premier conseil communal de La Louvière, lors de son détachement de Saint-Vaast. Il a été élu bourgmestre de la ville nouvelle par la majorité libérale en 1872 et a exercé les fonctions jusqu'à sa mort le 18 février 1881.¹⁴ Il a eu comme successeur, Gustave Boël, un notable qui a marqué l'histoire industrielle de la Belgique.

L'élection de Charlot Nicaise avait été fêtée par un banquet pantagruélique, tel qu'on les connaissait à l'époque. Je ne résiste pas au plaisir d'en donner le menu :

Consommé au tapioca
Saumon sauce hollandaise
Vol au vent
Filet de bœuf aux champignons
Canard aux oignons
Pieds de cochons truffés
Dindonneaux braisés
Grives
Céleri au jus
Rein de lièvre
Poulardes du Mans rôties
Filet de chevreuil sauce chasseur
Faisans

¹⁴ Renseignements et photo du bourgmestre tirés de *Histoire et Petite Histoire de La Louvière*, par M. Huwé, .F Mengal, et F. Liénaux.

Galantine sauce Robert
Jambon salade
Ecrevisses
Pièces montées
Fromage glacé – Fruits - Dessert

Le style du menu n'avait pas les allures sophistiquées de ceux d'aujourd'hui. MM. Gault et Millau et leur nouvelle cuisine légère n'étaient pas nés, mais au moins, on savait ce qu'on aurait dans son assiette.

J'ai dû me rendre à l'évidence : le bourgmestre de La Louvière n'est pas mon arrière-grand-père L'acte de naissance d'Henri Nicaise du 14 décembre 1861 à Fayt-lez-Manage, m'a détrompé. Son père, âgé de vingt-huit ans, « maître menuisier », s'appelait Alphonse et sa mère Désirée Clerbois avait trente-trois ans. L'un des témoins était le père d'Alphonse, Hubert, âgé de soixante-deux ans, donc né en 1799, également maître menuisier.

Mon grand-père n'a pas persévéré dans le métier de la famille puisqu'il est devenu professeur à l'Ecole Normale de l'Etat, à Nivelles. La famille habitait dans une grande maison, rue de Namur. Cette rue joint la gare à la Grand-place de Nivelles où s'élève la collégiale Sainte-Gertrude commencée en l'an mille. La tour de droite exhibe un remarquable jacquemart, appelé Jean de Nivelles, offert à la ville dont il est le fétiche, par Charles le Téméraire.

Mon grand-père m'avait appris ce couplet : *Quand Djean Djean a diskindu* (descendu) / *avè l'rue di Mons à s'cul / habillé en pèlerin / pou fai* (faire) *rire è tous les dgins* (tous les gens), et le refrain : *Vive Djean Djean, vive Djean Djean, c'est l'pus vî* (le plus vieux) *homme de Nivelles, vive Djean Djean, vive Djean Djean, c'est l'pu vî d'nos habitants.*

On chante aussi Jean de Nivelles sur l'air de *Cadet Roussel*, dont le chien s'enfuit quand on l'appelle.

La collégiale a malheureusement dû subir d'importantes restaurations à la suite de sa destruction partielle par le tragique bombardement allemand de 1940.

La photo prise peu après le désastre, montre la collégiale dépouillée de son clocher central. Par chance, elle a échappé à la destruction complète quand on sait que toutes les maisons alentour n'étaient plus que ruines. Le fameux Jean de Nivelles a ainsi survécu..



Mais revenons aux amoureux des courts de tennis. Après deux ans de fiançailles dans l'attente de la fin de la guerre, Antoine Nicaise a épousé Marthe Simon au solstice d'hiver 1918, quelques semaines après l'Armistice.



Elle avait vingt ans, lui vingt-quatre. Le pays allait revivre, les Belges amaigris reprendraient du poids et du goût à la vie.

Le jeune couple s'installe à Charleroi, au rez-de-chaussée d'une grosse maison bourgeoise au coin des larges boulevards Paul Janson et Jacques Bertrand, plantés de marronniers d'Inde. Contigu au corps principal de logis, l'atelier de réparation automobile installé par mon père, donnait côté Jacques Bertrand. La maison a disparu pour faire place à l'élargissement du boulevard.

Le 27 avril 1921, l'avant-veille de ma naissance, Maman était allée voter aux élections communales. C'était la première fois que les femmes belges pouvaient exercer leur droit de citoyennes, mais au scrutin communal seulement. Ce n'est qu'en 1945 que serait étendu au scrutin législatif ce droit fondamental de la démocratie refusé, jusque-là, à la moitié de la population. Les socialistes se sont longtemps opposés à cette réforme, car ils pensaient que les femmes, influencées par les prêtres, voteraient en majorité pour le parti catholique.

Droit de vote, mais aussi devoir, puisque contrairement à la plupart des démocraties, le scrutin est obligatoire dans notre pays. Je pense que c'est une bonne chose de faire participer tous les citoyens à la vie politique au moins une fois de temps en temps.

Ce même 27 avril 1921, la conférence de Paris avait fixé le montant de la réparation des dommages de guerre dus par l'Allemagne à 132 milliards de francs-or. Mais en septembre, faute du soutien des ex-Alliés, notamment des Britanniques, les Français et les Belges se retirent de la Ruhr, se privant du seul moyen de pression sur leurs germaniques créanciers. Mon enfance résonnera des conversations concernant ces fameux « dommages de guerre » dont les Allemands jamais ne s'acquitteront.

Le 12 mars, le traité de Riga avait mis fin à la guerre russo-polonaise à laquelle un certain commandant de Gaulle avait pris part aux côtés du général Weygand, chef du corps expéditionnaire français contre les Soviétiques. La jeune URSS était amputée des pays baltes et d'une partie de l'Ukraine. Elle ne récupérerait ces territoires que par la guerre de 40-45, grâce aux sacrifices de ses soldats, mais aussi, par la bonne grâce d'un Roosevelt vieilli qui avait accepté, malgré une santé très ébranlée, le déplacement à Yalta chez le puissant Staline. Ce ne serait qu'après la chute du mur de Berlin et la décomposition du régime soviétique que les pays Baltes recouvreraient leur indépendance.

Le 6 décembre 1921, l'*Ireland Act* croit mettre un terme à la guerre anglo-irlandaise en divisant l'île en Eire, république catholique indépendante au sud, et en Ulster, de majorité protestante, maintenue sous la couronne britannique, au nord. Mais le siècle ne verra pas la fin du conflit ! Catholiques et protestants continueront à s'entre-tuer en Ulster. Le terrorisme aveugle enverra au paradis ou en enfer, c'est selon, hommes, femmes et enfants...

Le 7 novembre 1921, les *Faisceaux de Combat* de Mussolini deviennent le Parti National Fasciste, scellant l'avenir de l'Italie pour un quart de siècle et bâtissant une théorie que Hitler poussera à l'abomination.

La même année voit aussi la création du Parti Communiste belge promettant aux prolétaires des lendemains qui chantent. Ils ne savent pas qu'au même moment, en URSS, patrie du communisme triomphant, la Tcheka, « bras armé de la dictature du prolétariat » massacre, fusille, torture des milliers d'ouvriers en grève, des millions de petits paysans affamés. Les plus chanceux étaient envoyés dans de sinistres camps de concentration où ils mouraient en masse. Parfois, ils ne le faisaient pas assez vite. Alors, comme au camp de Kholmogory, pour laisser la place à de nouveaux arrivants, on embarquait les détenus sur des péniches et on les précipitait dans le fleuve Dvina, une pierre au cou.

Cent mille mineurs russes étaient soumis à la militarisation du travail. Toute absence était traitée comme du sabotage et pouvait être sanctionnée par la peine de mort ! Non, Staline n'était pas encore le maître de l'URRS ! C'était Lénine et Trotsky qui régnaient... L'exemple était donné.

C'est la haine qui a nourri la « politique » de Lénine. Son frère aîné, Alexandre Ilitch Oulianow avait été condamné à mort et pendu après avoir raté un attentat, le 1^{er} mars 1887, contre le Tsar Alexandre III. C'est à l'insu de ses compagnons du Bureau Politique que Lénine a décidé et a organisé le massacre des Romanov en 1918.

Il faut dire que la violence a toujours régné dans la politique russe. Hélène Carrère d'Encausse, dans son livre, *Le Malheur Russe*, parle de la tradition meurtrière, depuis Ivan Le Terrible. Ce gentil monarque n'a-t-il pas fait assassiner son fils héritier ? Mais aucun régime n'a poussé aussi loin la cruauté, n'a causé autant de souffrances, n'a répandu autant de sang. Aucun n'a ruiné la patrie russe comme l'a fait le régime communiste en septante ans.

Ainsi, l'année de ma naissance verra se développer les deux funestes idéologies, fascisme et communisme, qui ensanglanteront le vingtième siècle.

C'est aussi en 1921 qu'Einstein reçoit le Prix Nobel de Physique pour l'ensemble de ses travaux qui, on le sait, permettront la fission nucléaire, partant la bombe atomique, mais aussi les centrales dont notre pays et la France, pour devenir moins dépendants des combustibles fossiles, ont tiré une grande partie de leur électricité.

La médecine fait deux découvertes sans que le public en devine le futur retentissement : Calmette et Guérin expérimentent un vaccin, le B.C.G., qui parviendra plus tard à prévenir une terrible maladie, répandue surtout dans les milieux défavorisés : la tuberculose ; Banting et Best isolent l'insuline qu'on emploiera pour le traitement du diabète jusque-là inguérissable.

Toujours la même année, à La Nouvelle-Orléans, le trompettiste King Oliver fonde le Creole Jazz Band auquel viendra se joindre, l'année suivante, le jeune Louis Armstrong. Une musique nouvelle est née qui conquerra le monde. Picasso donne au cubisme l'une de ses œuvres les plus remarquables : *Les trois musiciens aux masques*. Pirandello fait entrer le théâtre dans le théâtre avec *Six personnages en quête d'auteur*, tandis que Coco Chanel lance son parfum N°5 dont les effluves feront battre mon cœur vingt ans plus tard.

L'agglomération carolorégienne, au sous-sol truffé de mines de charbon, est florissante. D'ailleurs, la Wallonie est prospère, particulièrement le sillon Sambre et Meuse grâce à la houille. La sidérurgie tourne à plein rendement. La région est le plus grand exportateur mondial d'acier et de verre ! Les Ateliers de Construction Electrique de Charleroi occupent des milliers d'ouvriers. On entre aux « ACEC » de père en fils et on n'en sort que pour la retraite. La Flandre agricole envoie ses ouvriers travailler dans nos mines.

Toujours en 1921, le roi Albert inaugure le champ d'aviation de Gosselies. Le rêve d'Icare deviendra peu à peu réalité pour des milliers puis des millions d'humains.

La Belgique n'est toujours pas entrée dans l'ère hertziennne : elle n'a pas encore d'émetteur de T.S.F.. Or, grâce à l'ingéniosité de mon père, nous sommes parmi les rares privilégiés à avoir un poste qu'on appellera plus tard « de radio ». D'un haut-parleur en forme d'entonnoir, grince une musique diffusée de la Tour Eiffel. Ce n'est pas une mince affaire de régler l'appareil. On tourne une série de boutons et le noir entonnoir émet des sifflements modulés avant de laisser entendre quelques sons plus ou moins harmonieux. Puis, on tente de donner la bonne direction à une sorte de cadre où s'enroule un réseau de fils. Pourtant, on ne parvient guère à se défaire des parasites. Ah ces parasites ! Ils ont gâté

les émissions de radio jusqu'à l'installation de la fréquence modulée. J'ai cru longtemps que c'était le nom réservé à ces crachotements qui gâtaient les plus beaux concerts de Radio Paris, avant de savoir que les parasites existaient bien avant l'invention de la T.S.F.

Ce n'est pas encore la radio, mais uniquement les journaux, à dix centimes (0,002 €), qui relatent le célèbre procès de Landru, à Paris. Il est condamné à mort et guillotiné ; son nom deviendra presque un terme commun pour désigner un assassin de femmes en série. Ce n'était pas un sadique sexuel : il dénichait par annonces une femme sans famille. Après lui avoir promis le mariage, il la dépouillait de ses biens, la tuait et brûlait le corps dans sa cuisinière.

Insensible à tous ces événements, je tète allègrement le sein de ma maman. Je le ferai pendant neuf mois selon la saga maternelle ; mes parents guettent ma première risette, se réjouissent de mes premiers *areu-areu*, s'effraient de la moindre fièvre ou, plus simplement de l'absence constatée d'un rot après une copieuse tétée. Mais dans cette béate contemplation de l'héritier mâle, personne ne s'aperçoit d'une lacune dont il sera question plus tard...

A mon baptême, mes arrière-grands-parents maternels sont encore en vie. Hélas, c'est la dernière fête de famille à laquelle ils assisteront. Ils mourront tous deux en 1922 à quelques mois d'intervalle.

Heureusement, la pellicule a gardé le souvenir des deux aïeux tels qu'ils étaient quand ils ont quitté ce monde.



Mes grands-parents maternels sont à la droite de mon père, ses parents à sa gauche. Sur les genoux de mon arrière-grand-mère, une cousine. Au moment où tout le monde s'immobilise pour que le photographe, gêné par la faible lumière, puisse opérer, je me mets à gigoter. Personne ne verra le visage du héros de la fête.

Maman me racontera combien l'été de ma naissance a été torride. C'est en vain qu'elle cherchait un peu de fraîcheur à l'ombre des marronniers du boulevard Janson où elle poussait quotidiennement mon landau. Le défilé du 21 juillet 1921 sera même supprimé à cause de la canicule.

De quand date mon plus ancien souvenir ? Comment savoir que celui-ci est antérieur à celui-là ? Je puis en dater un avec certitude, à quelques mois près. La scène est restée gravée dans ma mémoire.

On accédait dans la maison où j'étais né par une porte cochère ouvrant sur un vaste vestibule qui occupait toute l'aile droite de l'immeuble. Le prolongeait une serre où végétait une vigne dont je vois encore les petits paquets de soufre fongicide accrochés sous les maigres grappes. L'herbe rare d'un minuscule jardin tentait de survivre à l'ombre des hauts murs qui l'emprisonnaient.

Au milieu du vestibule, à gauche, trois marches de marbre blanc conduisent à un palier où s'ouvrent, à gauche, en façade, une grande pièce, le salon ; à droite, une autre pièce, la salle à manger suivie de deux chambres. Où était la cuisine ? Sans doute au bout de la serre. Le chemin à parcourir entre le lieu de préparation des repas et l'endroit de leur consommation devait être assez considérable. Me le confirme le souhait maintes fois exprimé plus tard par Maman d'avoir une cuisine jouxtant la salle à manger quand elle voyait mon père dresser les plans de la maison idéale.

Au fond du palier, un escalier menait à l'appartement de M. et Mme Gaston Schuindt. Il était substitut du Procureur du Roi. Ils sont devenus des amis très intimes de mes parents. Gaston Schuindt a signé le registre communal de ma naissance comme témoin et sa femme sera la marraine de ma sœur. Ils souffraient de ne pas avoir d'enfants. Ce n'est qu'au bout de dix ans que leur sont nés deux filles et un garçon. Catholiques pratiquants, ils racontaient que c'était le résultat d'une neuvaine, mais mon scepticisme incline à penser que la médecine est intervenue autant que les cierges allumés dans neuf églises. Ils ont perdu malheureusement leur fils à l'âge de sept ou huit ans.

Gaston Schuindt a eu un destin national tragique. Conseiller à la Cour d'Appel, Secrétaire général du Ministère de la Justice entre 1940 et 1945, il a dû rendre des comptes après la guerre et a été condamné à cinq ans de prison. Son nom à consonance germanique l'a-t-il desservi ? Je sais qu'il détestait les Allemands et les rexistes. Il est mort avant de purger une peine qui m'a paru imméritée quand on sait que le chef des nazis belges, Léon Degrelle, a vécu paisiblement en Espagne, impuni.

C'est sur les marches de marbre conduisant à l'appartement des Schuindt qu'un jour Maman me dit :

- Tu vas avoir une petite sœur...

Etrange endroit pour une telle confidence ! Mais j'ai remarqué qu'on choisit souvent des lieux inhabituels, voire incongrus, pour annoncer les choses difficiles. Mon souvenir est net, il me dit « une petite sœur ». Ma mère a-t-elle eu l'imprudence d'un pronostic aussi précis à une époque où personne ne connaissait encore l'échographie, indiscreète révélatrice du sexe des enfants à venir ? Je présume plutôt que le bébé était déjà né. Ces mots me préparaient à la rencontre d'une rivale dans le cœur de Maman, à mon retour probable d'un séjour rue du Collège, où m'avait exilé la période d'accouchement, à domicile selon la coutume. C'était en septembre 1924, j'avais trois ans : voilà un très ancien souvenir parfaitement daté.



- Tu es content d'avoir une petite sœur ?

- Oui, très content, Maman.

Pensez, une poupée bien vivante que le Bon Dieu s'est décidé à apporter dans le berceau préparé depuis quelques semaines. On ne me racontait pas de calembredaines, on n'évoquait pas les cigognes d'ailleurs absentes du ciel carolorégien, on ne trouvait pas davantage les enfants dans les choux : le pudique mensonge était plus sérieux et plus plausible, Dieu ayant un pouvoir infini.

A quatorze ans, à la suite d'un incident, mon père m'a promis qu'il me dévoilerait les mécanismes de la procréation quand j'en aurais dix-sept ! Apparemment, il a totalement oublié sa promesse. Ce type d'éducation se faisait sur le tas, sans aucune aide des parents ! Je me demande si cela a vraiment changé. Dans la plupart des familles, la télévision se charge - mal - d'enseigner l'amour, ou plutôt les plaisirs du sexe parfois les plus frelatés. Il reste des ignorances déconcertantes.

L'arrivée d'un bébé est un événement majeur dans la vie de l'aîné et presque toujours un drame silencieux. L'enfant, jusque-là unique préoccupation de toute une famille, souffre vite de constater qu'il n'est plus le centre du monde, que Maman accorde tous ses soins, toute son attention, dispense tout son temps à un être pleurnicheur et rabroue le gamin quand il se pend à ses jupes.

- Laisse-moi tranquille ! Tu es un grand garçon, toi !

Comme c'est triste d'être grand...

Bien entendu, il ne me reste aucun souvenir de ces menus conflits de priorité mais ils se sont peut-être inscrits dans mon subconscient.

Le premier résultat de l'arrivée tant attendue de la petite sœur, joliment prénommée Jacqueline, fut mon entrée à l'école maternelle. Quel déchirement !

Un autre instantané ? Beaucoup plus flou. Peut-être le plus ancien ? Comment savoir, sans point de repère ? Je me suis réveillé d'une sieste dans la pièce en façade. Je suis grimpé sur l'appui de la fenêtre. Maman me surprend et me gronde. J'étais fasciné par l'animation du boulevard Paul Janson et particulièrement par deux spectacles qui s'y déroulaient, l'un plusieurs fois par jour, l'autre deux fois.

Le premier, c'était les manœuvres du tram dont le terminus se trouvait sous mes fenêtres. Passionnant théâtre ! Le « wattman » détache la remorque de la motrice, puis

avance celle-ci de quelques mètres au-delà d'un aiguillage ; attend que le receveur retourne le trolley, repart dans l'autre sens en décrivant une courbe autour de la remorque, tandis que le receveur armé d'un levier, manœuvre les aiguillages. Finalement, la motrice revient heurter doucement le butoir de la remorque, dans le nouveau sens de marche. Le conducteur saute en souplesse de sa plate-forme, rétablit l'attelage et les voyageurs sont enfin autorisés à monter pour gagner Gosselies, Marchienne-au-Pont ou Fontaine-l'Évêque.

Quel bonheur pour un garçonnet de trois ans d'habiter en face d'un terminus de tram ! Bonheur inconnu des gosses des années suivantes à mesure que les trams termineront leur voyage par un tour complet, un manège sans suspense...

Plus grande félicité encore d'être sur le chemin qu'empruntait le régiment du Deuxième Chasseur pour se rendre de la Caserne au Tir marcinellois ! Ma mère a toujours prétendu que je savais chanter la sonnerie des clairons bien avant de pouvoir parler. Toujours est-il qu'il y eut deux jeux de prédilection dans mon enfance : d'abord les soldats de plomb qui n'étaient nullement des combattants mais se contentaient de défiler derrière la clique, tandis que transformé en fanfare, je chantais à tue-tête la *Marche de l'Entre-Sambre-et-Meuse*. De là est probablement née ma passion pour la musique, qui adoucit les mœurs... guerrières, comme l'on sait.

Quand, beaucoup plus tard, j'ai dû défiler, fusil sur l'épaule, mais sans tambour ni trompette, ce n'était pas à proprement parler un plaisir, mais c'était loin de m'être désagréable. Je rythmais mon pas, in petto, des sonneries du *Deuxième Chass.* de mon enfance.

L'autre jeu c'était le train miniature, mécanique d'abord et plus tard électrique. Le plaisir consistait, non pas à faire circuler le train en rond, mais en ligne droite avec deux terminus à aiguillages où faire manœuvrer la locomotive autour des wagons pour reprendre sa marche dans l'autre sens.

La venue de ma petite sœur m'a fait entamer mon long cursus scolaire. Je crois que j'ai rapidement fait seul, vers l'école maternelle, le trajet qui pourtant m'obligeait à traverser quatre rues à forte circulation : d'abord la Rue Chavanne puis deux artères à sens unique avec chacune son tram, la Rue Neuve et la Rue de la Régence, puis la Rue d'Orléans. Le trafic avait beau être moins dense qu'aujourd'hui, les risques d'accidents n'en étaient pas réduits pour autant. Cependant je n'ai pas gardé le souvenir d'y avoir été conduit par Maman. A quel âge ai-je été livré seul aux dangers de la rue ? Je ne pourrais le dire, mais sans doute vers cinq ans.

En revanche ma mère m'accompagnait généralement chez le coiffeur. Elle tenait beaucoup à ce que soient bien coupées les longues boucles blondes dont j'avais horreur, car elles me donnaient l'air d'une fille.

La veille de la rentrée à l'école primaire elle m'envoie seul chez le figaro habituel. Je voulais arriver à la grande école en mâle.

- Je coupe comme d'habitude, mon petit ?

- Non, Monsieur, Maman a dit de me coiffer comme un garçon. Demain, je rentre à la grande école.

Maman n'avait rien dit de semblable et grande a été sa surprise de me voir revenir ainsi transformé !

Avant de franchir le seuil de l'école Cobaux, coiffé enfin en garçon, il me faut revenir à la maternelle, que l'on appelait, à l'époque *école Fröbel*, du nom du célèbre psychologue allemand, fondateur du premier « jardin d'enfants » laïc. J'y ai vécu une aventure qui m'a laissé un souvenir pénible, précis et détaillé.

Le jeudi midi, j'allais déjeuner chez ma Bonne-Maman, à la Ville Basse. Une servante venait me chercher. Un matin, en classe, une forte douleur envahit mes genoux. J'avais cinq ans. Pour me rendre à la récréation, je m'appuie sur les bancs comme sur des béquilles. Je ne prends aucune part aux jeux. Isolé dans un coin de la cour, et comme détaché du monde, sans doute par la fièvre, je me souviens parfaitement m'être rendu compte à quel point les criaileries de mes camarades étaient sans objet, absurdes. A midi, la bonne m'attend à la sortie. Je marche avec une peine extrême. Or, au lieu de me conduire au plus vite, comme je l'en supplie, soit à la rue du Collège, ou, plus proche, boulevard Paul Janson, elle me traîne loin dans la Ville Haute, au quartier de la Garenne, pour faire je ne sais quelle commission, à moins que ce ne soit pour rencontrer un amoureux. Pourquoi prendre garde aux plaintes d'un enfant qui fait sans doute un caprice ?

A l'issue de cette équipée, Bonne-maman a dû me trouver très mal en point. Elle a appelé aussitôt son médecin. Je le vois encore m'auscultant. Il diagnostiquait sur-le-champ une attaque de rhumatismes articulaires aigus, l'une des maladies infantiles les plus graves, car elle laisse fréquemment des traces. Alors a commencé une longue période de lit, de doses massives de médicaments tous plus difficiles à avaler les uns que les autres. Ma mère m'a félicité, par la suite, du courage et de la patience avec lesquels j'avais ingurgité le salicylate de soude dilué dans de l'eau tiède. J'ai accueilli ces félicitations un peu étonné, je ne m'étais nullement senti héroïque. Mais il paraît que c'est grâce à ma docilité que j'ai pu m'en sortir.

J'ai beaucoup moins apprécié, l'*Emulsion Scott*, à base d'huile de foie de morue, dont on m'a abreuvé pendant de longs mois, en guise de fortifiant.

Les séquelles probables, un souffle au cœur, ne se sont pas produites. Il n'empêche que mes parents m'ont interdit définitivement les compétitions sportives, ce qui m'a valu un jour une forte déconvenue.

C'était la braderie de Charleroi. A cette occasion, une course de trottinettes avait été organisée place du Marché aux Chevaux. On m'avait autorisé à y aller seul, en spectateur. J'avais 12 ans et une magnifique trottinette, avec pneus gonflables. A l'origine, elle était même pourvue de garde-boue que j'avais enlevés pour faire sport. Ainsi, certains adolescents d'aujourd'hui, dans le même but, enlèvent le silencieux de leur cyclomoteur. Opération moins écologique !

Spectateur ? Ah non ! Je m'inscris pour la course qui n'a guère attiré de champions : il n'y a que quatre concurrents répartis en deux demi-finales. Je remporte la mienne avec un tour d'avance parce que mon adversaire, perdant sa culotte, doit tenir d'une main son guidon et de l'autre la sauvegarde de sa pudeur. J'entrevois déjà la victoire finale bien que les deux concurrents en piste pour l'autre manche, semblent munis de bretelles à l'abri de tout accident. Comme premier prix, il y avait une splendide machine à vapeur, jouet que je convoitais depuis longtemps.

Pendant cette deuxième course, mes parents arrivent. Ils apprennent que non seulement j'ai déjà parcouru dix tours, mais que je me prépare à en trottiner dix autres pour la finale.

- Pas question, c'est trop dangereux pour ton cœur !

J'insiste, je supplie :

- J'aurais tant voulu la machine à vapeur, dis-je en commettant une énorme erreur de tactique.

- Une machine à vapeur ! Pour mettre le feu à la maison !

Des « grandes personnes » plaident ma cause. Rien à faire, je dois déclarer forfait. Ce refus me brise le cœur...

Nous assistons quand même à la finale, entre le vainqueur de la seconde demi-finale et le battu de la première qui, entre-temps, a amarré son volage pantalon.

Ceux qui connaissent un tantinet la tactique des courses de vélocipèdes - et leur jargon - savent qu'il est plus avantageux de suivre le sillage d'un adversaire pour le dépasser au dernier moment. C'est ce qu'on appelle prendre, tenir ou sucer les roues. Ainsi voit-on, dans les vélodromes, les champions des courses dites de vitesse faire de longues séances de « sur place », car personne ne veut partir le premier pour ne pas avantager l'adversaire. Alors, avant la finale, les amis du quasi déculotté lui conseillent d'éviter de faire la course en tête.

- Prends sa roue pendant neuf tours et saute-le au dernier !

Le pauvre a quand même été battu, car son adversaire, dès le premier tour, a pris la poudre d'escampette afin qu'il ne pût prendre sa roue.

Au retour, Maman, peu au courant des arcanes des vélodromes, dit à Papa :

- Tu as entendu dans quel milieu Jean s'était fourré ?

- Ah ! Non, pourquoi ?

- Enfin, Tony ! Il y avait un type qui conseillait à l'un des gamins de voler la roue de l'autre !

- De prendre la roue, Marthe...

- Prendre ou voler, tu préfères un euphémisme mais c'est la même chose !

C'est à ce moment que je me suis cassé une dent sur l'un des biscuits, des « bernardins », que j'avais reçus en prix de consolation et je n'ai pas eu l'occasion de demander le sens du mot euphémisme. D'ailleurs, avec ou sans dent cassée, un petit garçon bien élevé ne se mêle pas de la conversation des adultes surtout s'il a la bouche pleine.

Lors de ma plus récente visite de routine pour troisième âge, le cardiologue me dit :

- Vous avez un cœur de vingt ans !

- Hélas, Docteur, quand j'avais douze ans, mes parents croyaient que j'en avais un de quatre-vingts !...

Je n'étais pas inondé de jouets, comme les enfants d'aujourd'hui. Je n'en recevais que deux fois l'an, à mon anniversaire en avril, et à la Saint-Nicolas.

Les plus beaux jouets m'étaient offerts uniquement le 6 décembre par mes grands-parents maternels. Ils étaient toujours plus luxueux que ce dont j'avais rêvé et il m'est arrivé d'être déçu à cause de cela ! C'est Bon-papa qui m'avait offert ma magnifique trottinette. Une année, j'avais souhaité un Meccano comme celui d'un petit cousin de Nivelles que j'avais vu jouer avec envie. Il y avait sept modèles de Meccano, des boîtes de mieux en mieux fournies, aux réalisations de plus en plus complexes. Mon cousin possédait le n°1, le modèle le plus simple qu'on pouvait d'ailleurs compléter peu à peu par la suite. Mais mon grand-père m'a offert d'emblée le n°6. Ma joie en a été réduite et comme j'ai voulu essayer tout de suite les constructions les plus difficiles, le jouet m'a vite découragé et on en a conclu que je n'étais pas habile de mes mains.

Personne ne jouait avec moi. J'étais un enfant solitaire ; ma sœur, exclusivement occupée de ses poupées, ne pouvait être un compagnon de jeux de garçons !



En 1927, au milieu de l'année scolaire, mes parents ont déménagé et sont allés s'installer à Marcinelle, chaussée de Mont-sur-Marchienne, dans cette maison, offerte par mon grand-père, et que le pion pédophile de l'internat où j'ai moi-même trois ans, qualifiera stupidement de château. Pour bien marquer le changement et suivre la mode, Maman a raccourci sa longue chevelure à hauteur de la nuque et ses robes au niveau du genou, ce qui n'a pas eu l'heur de plaire à son père...



Dans les chaumières, comme dans notre « château », il n'était question que de l'exploit d'un grand diable d'Américain, un certain Charles Lindbergh, qui avait réussi, en trente-trois heures, le premier vol New York-Paris sans escale, aux commandes de son *Spirit of Saint-Louis*.

On piaffait d'impatience en attendant que paraisse sur les écrans de cinéma européens le premier film parlant d'outre-Atlantique, *Le Chanteur de Jazz*, avec Al Jolson. Ah, mythique et merveilleuse Amérique ! Qu'il devait être agréable de vivre là-bas...

Avant le déménagement, j'étais en première année. L'instituteur, M. Lauwers, avait fait ma conquête. Mes parents étaient sidérés par son habileté. Ils n'étaient jamais parvenus à me faire broser les dents. M. Lauwers y réussit dès les premiers jours. On apportait en classe brosse et dentifrice, une sorte de petite pierre rose au léger goût de menthe, dans sa boîte métallique.

Maman n'a jamais aimé se lever tôt. C'est le premier tintement d'un réveille-matin boiteux qui me tirait du lit. J'avais grand-peur d'arriver en retard à l'école. Est-ce d'alors que date mon constant souci de la ponctualité, de « l'heure c'est l'heure » ? Je n'ai jamais aimé être en retard, mais contrairement à ceux qui, dans cette crainte, se présentent beaucoup trop tôt, j'évite toujours de tomber dans l'excès et le jeu de la corde raide m'a donné bien des angoisses.

Le déménagement m'a arraché à un instituteur respecté, donc aimé, à des camarades que je connaissais depuis l'école maternelle et à un quartier familial. J'ai achevé l'année scolaire à l'école communale dite « du vélodrome », à Marcinelle-Villette. J'y ai été confronté à un nouvel idiome. Mes condisciples ne parlaient que wallon entre eux. En récréation s'entend ! Les fils de la bourgeoisie se pliaient à la règle et usaient de la langue du monde ouvrier. Cette coutume généralisée devait persister, même à l'école secondaire, jusque dans les années cinquante. Le français l'a finalement emporté, du moins dans les villes. Très conformiste, comme la plupart des enfants, je me suis senti tout penaud d'être incapable de converser en langue vulgaire. Mais je me suis mis très vite au diapason, au désespoir de Maman quand elle apprit combien j'avais augmenté mes connaissances linguistiques.

J'ai oublié le nom de l'instituteur, mais non ses méthodes pédagogiques où les coups de baguette sur les doigts jouaient un rôle important. Je me rappelle très bien, en revanche, le nom d'un gamin qui m'avait choisi comme souffre-douleur : Borcy. Même mes vacances ont été hantées par ce galopin. Je me souviens avoir écrit, sur une image de cochon, le nom exécré du gaillard. Un autre garçon, un « grand », me protégeait de la méchanceté des Borcys : Jacques Cognoul. D'un an ou deux mon aîné, il était le fils d'une famille très connue de Marcinelle, propriétaire d'une fonderie. Son père, Jules Cognoul, acquit la célébrité dans le Pays Noir comme chansonnier amateur au service de la philanthropie. Jacques a été tué accidentellement à la Libération...

L'année scolaire suivante, ma mère m'a inscrit à l'école paroissiale, plus proche de la maison et où, lui semblait-elle, le « milieu » était meilleur.

Après m'avoir fait lire et compter, M. Piraux, l'instituteur, a convaincu mes parents de me faire sauter la deuxième année pour m'accueillir directement en troisième. Le premier jour de classe, j'ai découvert sur mon pupitre un livre dont le titre m'enchantait : *Histoire de Belgique*.

- Pourra-t-on l'emporter à la maison, M'sieur ?

- Mais certainement.

Je croyais en vérité que c'était un livre qui racontait des histoires comme celles que mon grand-père Nicaise me lisait. Il m'avait ainsi donné une irréprouvable envie d'apprendre à lire pour pouvoir accéder au plus vite à ces merveilleuses histoires. Je me suis empressé de dévorer celles de mon premier livre, mon premier amour. Les Anciens Belges, les Romains, vainqueurs sur les rives de notre Sambre, des pauvres Nerviens, une tribu gauloise ; le méchant duc de Bourgogne, le cruel Philippe II et son affreux duc d'Albe n'ont plus eu de secrets pour moi. J'ai versé un pleur à l'exécution des comtes d'Egmont et de Horne et me suis réjoui de la défaite des Hollandais dans le parc de Bruxelles qui avait permis au Belge à la jambe de bois, de sortir du tombeau en chantant la Muette de Portici et de reconquérir par son courage son nom, ses droits et son drapeau.

M. Piraux s'occupait en même temps de quatre années, de la troisième à la sixième. Elles étaient divisées, dans la salle, en deux groupes ou degrés, le degré moyen et le supérieur. Pendant que M. Piraux enseignait à un groupe, l'autre faisait des exercices. Ainsi, les leçons de troisième et de quatrième années étaient les mêmes, comme celles de sixième répétaient celles de cinquième. Si bien qu'un an sur deux j'avais l'impression de redites ennuyeuses. Je n'étudiais jamais une leçon, je l'avais entendue assez pour m'en souvenir si j'étais interrogé.

Quand la photo suivante a été prise, en 1930, j'étais cloué au lit par une jaunisse. Aujourd'hui, on dirait, plus savamment, une hépatite...



M. Piraux devait être bon pédagogue : nous nous en sommes rendu compte lorsqu'il a dû prendre un congé de maladie et a été remplacé par un jeune intérimaire. A son retour, nous avons demandé à notre maître de recommencer plusieurs leçons que nous n'avions pas comprises.

Ce n'était pas un tendre. Peu d'instituteurs l'étaient. Il affublait ses élèves de surnoms désobligeants. J'étais *Lambin*. On devine que c'était à cause de ma lenteur dans le travail. Les punitions tombaient nombreuses. Il avait abandonné la férule, mais les gifles

abondaient. La moindre des brutalités était de se voir attrapé par la peau du dos lorsqu'on avait, en analyse grammaticale, commis l'hénaurme (comme dirait Flaubert) erreur de dire complément direct du verbe être. Notre aimable pédagogue nous hissait à bout de bras jusqu'au tableau noir et nous frottait énergiquement le nez sur le verbe être qui engendre un attribut mais jamais de complément direct. Vous saviez cela, bien sûr, lecteur, mais l'avez-vous retenu grâce à cette infaillible méthode ?

M. Piraux avait des raffinements étonnants surtout si l'on se rappelle qu'il s'agissait d'une école libre s'inspirant du christianisme, cette doctrine d'amour et de paix.

Récemment, un prisonnier libéré de je ne sais quelle geôle sud-américaine citait à un délégué d'*Amnesty International*, parmi les tortures dont il avait été victime, celle-ci : on le faisait mettre à genoux, les mains en l'air, portant un poids. C'était donc de la torture que subissaient quelques-uns de mes condisciples vus dans d'aussi inconfortables positions, un pot de fleurs en guise de poids, avec interdiction de poser les fesses sur les talons pour se soulager quelque peu ! Je n'étais pas mauvais élève et le suprême raffinement m'a été épargné, mais pas l'agenouillement. Ni les gifles.

Ces traitements amenaient de nombreux pleurs. Pourtant, jamais je n'ai versé une larme à l'école. M. Piraux s'en est ouvert à ma mère, en ma présence. Et Maman, sans s'étonner de la brutalité que ces propos supposaient :

- C'est que vous n'avez pas pu toucher son point sensible.

J'ignore encore aujourd'hui ce qu'elle entendait par là ; je ne me privais pas de pleurer à la maison ; les répressions paternelles n'étaient pas tendres non plus. L'aimable enseignant très-chrétien a voulu savoir, lui.

A quelques jours de là, il m'a tordu cruellement l'oreille au point de me faire crier, mais pas pleurer, ah non !

- Serait-ce là ton point faible, me dit-il ?

Comment qualifiez-vous cette attitude ? Du sadisme ? Je vous en laisse la responsabilité... Mais sans doute vous demandez-vous pourquoi je ne me plaignais pas à la maison, comment des parents n'avaient jamais porté plainte, au moins à M. le Curé.

Eh bien, parce que ça ne se faisait pas ! Le maître était le maître, point ! D'ailleurs, c'est avec mes yeux d'adulte que je juge ces méthodes... pédagogiques. Nous craignons M. Piraux, mais en fait, je l'aimais bien et je lui dois beaucoup de connaissances élémentaires. Il ne m'est jamais venu à l'idée de faire le compte des gifles reçues pour en faire rapport à mes parents. Je ne devais surtout pas avouer que j'avais été puni sous peine de sanction familiale. C'est ainsi que j'ai copié une partie de mon catéchisme un jour de Toussaint, en cachette, au fond de la remise, pour je ne sais quelle peccadille.

Mon père avait troqué son garage contre un poste de professeur d'électricité et de technique automobile à l'Université du Travail. Il était donc de la corporation et il n'a jamais accepté que je fasse la moindre critique à propos du comportement de son Corps. Du Corps enseignant, j'entends.

D'ailleurs parlais-je à mon père ? Nous parlions-nous ?

Il revenait éreinté de ses cours. Il passait une bonne partie de son temps à les préparer. Il a calligraphié à l'encre de Chine, règle, équerre et compas, un syllabus illustré de sa main, dont on peut voir un extrait, page suivante.

Chapitre I.

Production des courants alternatifs.

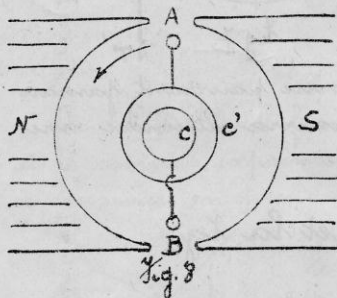


Fig. 8

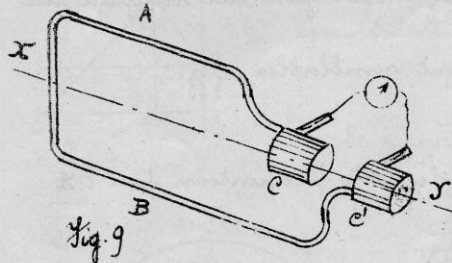


Fig. 9

Si on place dans un champ magnétique, un cadre formé de deux conducteurs A et B (fig. 8 et 9) reliés entre eux, et dont les deux extrémités sont soudées à deux bagues C et C' et qu'on le fait tourner autour de l'axe X Y, on voit qu'une f. e. m. s'induit dans les branches A et B ⁽¹⁾.

Pour chercher quelles sont les différentes valeurs de cette f. e. m., nous supposons le champ uniforme et la spire tournant à une vitesse uniforme.

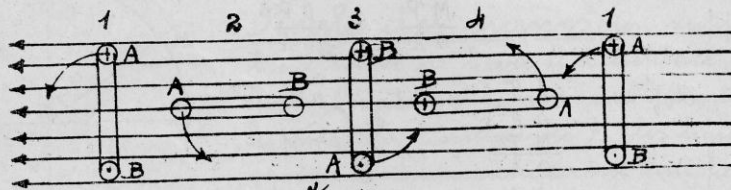


Fig. 10.

Représentant (fig. 10) la spire dans 4 positions à 90° l'une de l'autre, c'est-à-dire après $\frac{1}{4}$ de tour autour de son axe.

⁽¹⁾ Toute variation du champ magnétique dans lequel se trouve un conducteur donne naissance, dans ce conducteur, à une f. e. m. dite d'induction. N. B. C'est la variation du flux qui produit une f. e. m. induite et non le flux lui-même. La f. e. m. est proportionnelle à la vitesse de variation du flux.

Il publiera un livre chez Wesmael-Charlier, *L'Automobile Moderne*.

Le soir, il fallait sortir, car Maman aimait les parties de whist chez les amis, tout comme le cinéma, le théâtre, la valse et le tango. Or il donnait aussi des cours du soir « pour vous payer des vacances », disait-il. Quand il y avait *Gala Karsenty* où se retrouvait la bourgeoisie carolorégienne, il emportait son smoking dans une valise. Mon grand-père, un jour, aperçu sa fille à une soirée. Il lui a reproché sa légèreté :

- Quand on a des enfants, on reste chez soi.

C'est la coupable qui, beaucoup plus tard, m'a rapporté cette apostrophe pour me montrer pourquoi à cinquante ans, elle craignait encore son papa.

Les repas étaient les seuls moments où aurait pu s'établir une vraie conversation entre parents et enfants. Mais les « enfants ne parlent pas à table ». Ils doivent s'appliquer à manger correctement. C'est très important, cela. C'est un signe de bonne éducation. Il faut tenir sa fourchette comme ceci, sa cuillère comme cela et le couteau encore comme ça. Ne pas oublier de s'essuyer la bouche avec sa serviette avant de boire. On doit demander la permission de prendre un os de poulet avec les doigts et ne le prendre qu'avec ceux d'une main. Sinon... Sinon, toujours à portée de la main du chef de famille, une longue règle d'ébène atteignait les doigts ayant maladroitement saisi l'un ou l'autre couvert. Il faut dire que c'étaient seulement ceux du garçon. Ma sœur devait être plus adroite ou plus habile à désarmer le bras paternel... Nos parents tenaient à avoir des enfants « bien élevés ». Ils voulaient nous habituer aux règles de politesse les plus courantes : ne pas tendre la main aux « grandes personnes », attendre qu'elles nous la tendent ; se placer à leur gauche quand on marche de concert avec elles ; s'effacer pour laisser passer Maman la première aux portes, etc.. Ces conseils sempiternellement répétés m'ennuyaient. Je ne me rendais pas compte qu'ils finiraient par créer des réflexes utiles. La politesse qui peut passer parfois pour une hypocrisie, conduit à l'altruisme, car elle oblige de penser aux autres avant soi-même. Dire « pardon » à un inconnu devant lequel on passe, montre qu'on a de la considération pour sa personne. Présenter un visage avenant à un indifférent c'est déjà un peu appliquer le « aimez-vous les uns les autres ». D'ailleurs, André Comte-Sponville ouvre son *Petit Traité des Grandes Vertus*¹⁵ par un chapitre sur la politesse dont il dit qu'elle est *la première vertu et l'origine, peut-être, de toutes*. Il ajoute cependant que *c'est aussi la plus pauvre, la plus superficielle, la plus discutable*.

Nous n'avions pas non plus de soirées « en famille ». Aussitôt après le souper, on nous envoyait au lit. Solliciter un sursis ? Inutile, l'heure c'est l'heure, période scolaire ou vacances, pareil. « J'ai dit non, c'est non ». Ces couchers à heures régulières procédaient autant d'une bonne hygiène, dont jouissent trop peu d'enfants aujourd'hui, que du désir de mes parents de passer une soirée tranquille à deux.

Une ou deux fois par semaine, je les voyais se bichonner pour sortir.

- Où allez-vous, Maman ?

- Nous sortons, Jean.

C'était sans réplique. Le monde secret des adultes nous était fermé, étranger. Il me semblait que la vraie vie commençait à huit heures du soir, une vie qui devait être délicieuse et dont je rêvais.

Nous étions laissés sous la garde d'une personne-qui-s'assied-avec-les-bébés ; on ne connaissait pas encore le terme anglais bien commode, *baby sitter*.

Cette personne n'était pas une jeune étudiante, mais une accorte septuagénaire, dont le visage avait quelque chose, la forme du menton peut-être, qui faisait penser à la reine Victoria au même âge. Elle s'habillait à la mode campagnarde du début du siècle, de jupes descendant jusqu'aux chevilles et toujours ceinte d'un tablier. Elle avait été pendant cinquante ans servante chez M. Solms et vivait chichement de maigres rentes, car la retraite des vieux serviteurs n'existait pas. Elle n'avait même pas de réveille-matin. Elle rythmait ses journées au son des cloches de l'église de la Villette et des sirènes de l'usine des ACEC, notre maison se trouvant à mi-chemin entre la maison de Dieu et l'ancre de Vulcain. Chaisière à l'église, très pieuse, la brave dame habitait non loin de chez nous dans une

¹⁵ Ed. Presses Universitaires de France, 1995.

petite chambre garnie, sans commodités, donnant vue, par les jardins, sur la fenêtre de notre salle de bains. Quand sa présence était souhaitée, on arborait un chiffon rouge à ladite fenêtre.

On l'appelait Mademoiselle Marie, devenu *Mam'selle Mar*, dans notre bouche. Mam'selle Mar passait de longs moments avec ma sœur et moi, car Maman « sortait » aussi l'après-midi : lèche-vitrines, pâtisserie, etc. La pauvre vieille était payée chichement, trois francs (0,07 €) par après-midi, chauffée et nourrie et souvent, par la force des choses, logée. Sa présence était fréquemment requise de seize heures à neuf heures le lendemain, après notre départ pour l'école. Mam'selle Mar ne faisait pas que du *baby sitting*. Elle était même rarement assise. Elle préparait notre goûter, parfois le souper et le petit-déjeuner. Ne sachant ni lire ni écrire, elle ravaudait le linge et le repassait sans oublier de cracher sur la semelle du fer pour voir s'il était chaud à point. Elle reprisait aussi les chaussettes... Elle participait avec ses faibles moyens, à notre éducation. Elle nous avait donné un truc à elle pour distinguer la main droite de la gauche. La droite, c'était celle avec laquelle elle faisait le signe de croix. Pour moi qui savais écrire, c'était un conseil superflu. La main droite était celle qui tenait la plume. C'était vrai aussi pour les gauchers qu'on forçait alors à écrire de la main droite. On en faisait ainsi soit des ambidextres, soit des dyslexiques. Dans la vie j'écrirai beaucoup mais ne me signera plus

En réalité, entre sept et treize ans, j'ai passé plus d'après-midi avec Mam'selle Mar qu'avec mes parents. Le matin, il y avait une servante, prénommée Elvire, à qui incombait les gros travaux.

Bien plus tard, ma mère, me reprochant mon manque de marques de tendresse, me disait :

- Tu étais plus affectueux quand tu étais petit ! La première parole que tu prononçais en rentrant de l'école était : « Est-ce que Maman est là ? »

La pauvre ne se rendait pas compte que l'interrogation qu'elle avait surprise était la preuve de ses fréquentes absences et du regret que j'en avais. Je crois que c'est seulement ce jour-là que je l'ai réalisé. Mademoiselle Marie était pour nous comme une troisième grand-mère. Nous la faisons souvent enrager, mais nous l'adorions. Elle avait une hantise, finir ses jours à l'hôpital. Hélas, c'est là qu'elle est morte en 1934, seule, car nous étions éloignés de Marcinelle. Elle avait contracté la gangrène à la suite d'une sorte d'abcès mal soigné.

Quelques mois plus tard, je commençais mon long séjour en pension, mais n'anticipons pas. Je n'en ai pas terminé avec l'école paroissiale.

L'instruction religieuse y tenait évidemment une grande place. Elle comprenait deux parties : l'Histoire Sainte et le catéchisme. La première nous plaisait davantage car les aventures d'Adam et Eve, de Caïn et Abel, de Noé et de son arche, de Joseph vendu par ses frères, étaient des sortes de contes fantastiques. Comme l'écrit Simone de Beauvoir dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, « *l'Histoire Sainte me semblait encore plus amusante que les contes de Perrault puisque les prodiges qu'elle relatait étaient arrivés pour de vrai.* ». Nous avions frêmi au divin suspense du sacrifice d'Isaac.

L'Histoire Sainte était comme une récréation au milieu d'austères matières. On ne devait pas, à l'inverse du catéchisme, l'étudier par cœur. Le Maître acceptait qu'on lui posât des questions et même qu'on lui fit part de ses sentiments.

L'on s'étonnait, par exemple, de la cruauté du Seigneur imposant à Abraham de tuer son fils pour Lui prouver son obéissance. Ce meurtre rituel a inspiré la réflexion suivante à Arthur Koestler : « *Tout le monde désapprouve que l'on égorge un enfant pour des raisons personnelles ; la question est de savoir pourquoi tant de gens, pendant si longtemps, ont approuvé le*

geste démentiel d'Abraham ¹⁶ » Pourquoi « pendant si longtemps » ? Ça n'a pas changé pour des millions de gens !

Abraham s'exécute, il va vraiment tuer le malheureux Isaac. Il ne sait pas qu'au dernier moment Dieu lui substituera un bélier. Dans une autre légende du monde méditerranéen, Iphigénie, changée en biche *in extremis* par Artémis, avait accepté, elle, d'être sacrifiée par son père pour que la flotte grecque pût profiter de vents favorables et Agamemnon avait tenté, lui, de refuser l'ordre des dieux. Par contre, le pauvre Isaac ignorait tout des intentions d'un père trop docile aux injonctions divines. J'étais outré et je ne pouvais croire que mon père, quoiqu'il fût barbu comme le Yahvé apparu à Moïse sur le mont Sinaï, acceptât de me tuer et même de tuer notre chien Whisky pour obéir au Seigneur ! J'ignorais qu'il ne croyait pas en Dieu. Il ne fréquentait l'église que pour les enterrements. Même s'il avait été porté à la confiance en ce domaine, il nous aurait caché son incroyance pour ne pas contrarier sa femme. D'ailleurs, un peu de religion ne peut pas faire de tort, n'est-ce pas ?

Dieu voit tout, il sait tout. Il punit, en tout cas, il punira beaucoup plus tard, dans les flammes de l'Enfer, les petits garçons qui mentent, qui volent dans le porte-monnaie de Maman de quoi s'acheter un chewing-gum ou chipotent le si pratique robinet qu'ils ont entre les jambes et qui leur donne une supériorité manifeste sur les filles. Le Seigneur est donc un sérieux allié des parents. Il remplace avantageusement saint Nicolas qui, pourvu des mêmes facultés, se faisait accompagner du Père Fouettard, représentant du diable. Mais on ne doit plus croire à ces personnages à partir de six ans.

J'y avais cru jusqu'à sept. Curieusement, c'était ma grand-mère paternelle qui m'avait, si j'ose dire, déniaisé. Je crois encore l'entendre. C'était pendant les vacances de Pâques. Elle m'avait bien vexé en me donnant ma cousine en exemple :

- Janine, elle, ne croit plus à saint Nicolas depuis deux ans !

Or Janine avait mon âge à deux semaines près. Il est vrai que la famille de l'oncle Charles était « païenne ». D'ailleurs, saint Nicolas ne passait jamais chez Bon-Papa et Bonne-Maman de Nivelles qui ne fréquentaient pas l'église.

De toutes manières, il ne fallait pas confondre le héros du puéril mensonge avec Dieu. J'étais un enfant très pieux, j'assistais régulièrement à la messe dominicale, la grand-messe de neuf heures, dont j'appréciais les grandes orgues accompagnant les hymnes à la gloire de Dieu et des saints. C'était mon théâtre, ma salle de concert, le substitut de ceux où mes parents allaient « sans les enfants ». Je participais aux chants avec ardeur, répétant la mélodie grégorienne, sans comprendre un mot du latin qu'elle véhiculait... Il m'en revient des bribes :

...Credo in unum Deum patrem omnipotentem... Ecclesiam apostolicam... resurrectionem mortuorum...

Aujourd'hui après avoir étudié le latin, j'en comprends le sens, mais je n'adhère plus au Credo !

A la messe, je retrouvais, Mam'selle Mar, une Mademoiselle Marie endimanchée, remplissant sa mission de quêteuse, affublée d'un invraisemblable chapeau suranné semblable à ceux de son royal sosie. Là aussi, elle nous surveillait, car Maman ne nous accompagnait pas à une messe aussi matinale et aussi longue : elle fréquentait, avec une assiduité relative, la messe de onze heures à Charleroi, Ville-Basse, une messe également

¹⁶ In *Le Cheval dans la Locomotive*. Traduction fantaisiste de *The Ghost in the Machine*, qui ferait plutôt penser à une pièce de Ionesco, n'était le sous-titre: *Le Paradoxe Humain*. Ed. Calmann-Lévy, 1968.

basse et courte, où Monsieur le Curé était le seul à chanter pour la bourgeoisie locale, attardée par les soins d'une toilette minutieuse et soucieuse d'en finir vite pour paraître honorablement à la « sortie de la messe » que suivrait un lourd repas ennuyeux.

Décidément, je préférais mon théâtre de l'église de la Vilette. Il m'est même arrivé d'y jouer un rôle, celui d'enfant de chœur, mais en doublure. Monsieur le curé préférait probablement confier cette mission d'abord aux rejetons de familles plus assidues à ses offices. Habillé d'une soutane rouge et de surplis blanc sentant le moisi, je me croyais un personnage important. Le moment le plus sublime, mais très rare, était celui de la préparation de l'encensoir. Il convenait d'en réussir la combustion en soufflant sur les braises avant de le tendre à l'officiant. On s'imagine combien je jalousais l'enfant de chœur attiré, surtout lorsqu'il était réquisitionné en pleine journée de classe pour accompagner le curé allant porter l'extrême onction aux mourants. Accompagner, c'est peu dire ! La mission de l'enfant de chœur était primordiale ! En soutane noire pour l'occasion ou, en cas d'urgence extrême, en son costume de tous les jours, il précédait le prêtre en agitant une clochette, pour prévenir les passants du passage du ciboire contenant les hosties consacrées. Les hommes se découvraient, les vieilles dames se signaient, parfois même, avec une sorte de révérence, simulacre de genuflection. Les indifférents changeaient de trottoir, imités par les superstitieux. Parfois quelque oisive, poussée par la curiosité, suivait de loin le couple funèbre pour savoir qui le Seigneur rappelait à Lui et courir répandre dans le quartier la nouvelle, le « scoop » que confirmerait, peut-être bientôt l'appel lugubre du glas. Alors, Mam'selle Mar se signerait en se demandant si le prochain tour ne serait pas le sien.

De nos jours, la plupart des familles des mourants pensent plus à appeler le Samu que le prêtre. De toutes manières, celui-ci transporte le Bon Dieu en voiture. Sans enfant de chœur.

Ce n'est pas à notre curé que Maman, aux approches de Pâques, allait se confesser. Elle allait à Charleroi, chez les jésuites, dont elle attendait, sans doute, moins de rigueur. Quand, à quel âge, a-t-elle bien pu me faire une étonnante, une invraisemblable confidence ? Ce qui lui pesait, c'était de devoir avouer au prêtre que ses relations intimes avec son mari ne visaient plus la conception. Il lui était facile de rejeter la responsabilité de ces péchés mortels sur son athée de partenaire. Alors, le bon Père acceptait de lui donner l'absolution à condition qu'elle subisse, « sans participer » ! C'est probablement cette hypocrisie qui a fait l'ample succès des professionnelles du sexe à l'heureuse époque victorienne et, en conséquence, ouvert une voie royale à la multiplication du tréponème pâle.

Je me confessais beaucoup plus souvent que Maman. D'abord, parce que je n'avais pas les mêmes cas de conscience, ensuite, pour me garantir de l'inférieur châtement quand j'avais commis un péché mortel. J'étais ainsi assuré de ne pas être la proie de supplices proprement diaboliques si je mourais inopinément. La religion catholique a cet avantage : on peut se permettre de pécher, la confession efface tout. L'important est, entre la faute et le probable pardon, de ne pas se faire écraser par un véhicule, seule possibilité de mort subite à huit ans, malgré la protection de l'ange gardien.

Il y a des péchés qu'il est gênant d'avouer, mais il est possible de biaiser, de dire la vérité avec des mots qui la camouflent, comme un filet dérobe le tank à la vue de l'aviateur. Par exemple au lieu d'avouer, vers quatorze ans, la « lecture » d'un programme illustré des Folies Bergères découvert sur le dernier rayon de la bibliothèque paternelle, je confessais avoir lu un ouvrage « pas destiné à la jeunesse ». Le curé, l'abbé Cattiez, n'était d'ailleurs pas curieux, ne demandait pas de détails, ne posait pas de ces questions que j'ai découvertes plus tard dans un manuel italien à l'usage des confesseurs. Confesseurs de grandes personnes, il est

vrai. Ah ! si, pourtant, une question : quand on avouait un « acte impur », ô euphémisme, le prêtre demandait : « Seul ou à deux ? ».

Je me suis interrogé très tôt sur les mystères de la religion. Pas encore à cinq ans comme Kundera raconte qu'il lui advint, dans son roman *L'Insoutenable légèreté de l'être*¹⁷, resté longtemps « au sommet des meilleures ventes » ou pour utiliser un langage moins ringard, au *top des best seller*. A un âge aussi tendre, l'écrivain franco-tchèque imaginait « le Bon Dieu sur son nuage » et se disait « *qu'ayant une bouche, il devait aussi manger. Et s'il mangeait, il fallait aussi qu'il eût des intestins. Mais cette idée m'effrayait aussitôt car (...) je sentais ce que l'idée des intestins du Bon Dieu avait de blasphématoire* ». Pourtant, « *de deux choses l'une, ou bien l'homme a été créé à l'image de Dieu et alors Dieu a des intestins, ou bien Dieu n'a pas d'intestins et l'homme ne lui ressemble pas.* »

Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un simple fantasme de petit garçon encore à l'âge du pipi-caca. C'est un gros problème théologique résolu par les gnostiques : « Jésus mangeait, buvait, mais ne déféquait point ».

Je n'étais pas capable, à cinq ans de cette métaphysique-là ! Ni d'aucune autre.

Dieu, que je craignais, n'a commencé à faire problème, pour autant que je m'en souviens, qu'à sept ans, l'âge de raison, paraît-il. Mais ne m'a jamais effleuré l'idée de cette fonction excrétoire du Seigneur qui ne me paraissait d'ailleurs pas plus odieuse que l'alimentaire. La religion ne vouait qu'une fonction à l'Enfer et ce n'était pas la défécation dont aucun être vivant n'est exempté, c'était la fonction sexuelle : la fornication à laquelle nous n'avions pas encore accès, et la masturbation, deux activités auxquelles Jésus, évidemment, ne s'est jamais livré. Là-dessus, tout le monde est d'accord mais il doit bien se trouver quelque théologien pour se demander s'il avait, abstinent comme Il était, des pollutions nocturnes.

Alors, pour reprendre l'alternative de Kundera ou bien Jésus était Dieu fait Homme, entièrement homme, et Il a porté un regard concupiscent sur les filles aux alentours de l'âge de quinze ans et plus tard sur Marie-Madeleine¹⁸, ou bien Il n'était pas entièrement homme et son zizi ne Lui servait qu'à faire pipi, ce que personne ne peut trouver répréhensible. Blasphème ? Non pas. Théologie. De la double nature du Christ, je ne retenais que la divine : Il était Dieu, l'une des Trois Personnes de la Sainte Trinité et son humanité n'était qu'aspect, forme, manière de se rendre visible aux hommes, car Dieu, bien sûr est invisible. Le suprême bonheur était de Le voir au paradis, comme tentait de nous en convaincre notre instituteur, en nous imposant la majuscule au pronom personnel...

J'ai tellement étudié mon catéchisme, je l'ai tellement copié pour l'avoir récité en en déformant la lettre, qu'il m'en reste de nombreuses bribes.

Je ne doutais pas que Dieu existât. Comment le catéchisme pouvait-il me poser la question :

- *Etes-vous certain que Dieu existe ?*

- *Oui, je suis certain que Dieu existe.*

Quelle torture aurait bien pu imaginer notre Maître s'il nous était venu à l'esprit de répondre :

- Non, je n'en suis pas certain.

Le dialogue imaginaire continuait donc tranquillement :

¹⁷ Ed. Gallimard

¹⁸ Le romancier portugais Jose Saramago, prix Nobel de littérature, aura l'audace sacrilège, en 1993, dans son « *Évangile selon Jésus-Christ* » (Ed. du Seuil) de réunir ces deux héros dans un même lit... D'autres iconoclastes se poseront des questions sur la signification du verset 23, chapitre XIII de l'Évangile selon saint Jean qui évoque l'un des disciples par cette périphrase équivoque : « *celui que Jésus aimait* » .

- Pourquoi êtes-vous certain que Dieu existe ?
- Je suis certain que Dieu existe (remarquons la force incantatoire de cette quadruple répétition sur un jeune cerveau)

1° parce que l'existence du ciel et de la terre ne s'explique pas sans un Dieu qui les a créés ;

2° parce que l'ordre qui règne dans l'Univers ne se conçoit pas sans un Etre souverainement intelligent et tout-puissant ;

3° parce que les hommes ne peuvent vivre sans morale, et qu'il n'y a pas de vraie morale sans un suprême Législateur.

- Qu'est-ce que Dieu ?

- Dieu est un pur esprit, infiniment parfait, Créateur et souverain Maître du ciel et de la terre, origine et fin de toutes choses.

- Pourquoi dit-on que Dieu est un pur esprit ?

- On dit que Dieu est un pur esprit, parce qu'Il n'a rien en Lui que nous puissions percevoir par nos sens, et qu'Il est absolument indépendant de la matière.

Tout cela me semblait incontestable, évident. Mes premières angoisses métaphysiques, à sept ans, sont nées d'autres questions-réponses du catéchisme.

- Tous les hommes sont-ils tenus de connaître et de pratiquer la doctrine chrétienne ?

- Tous les hommes sont tenus de connaître et de pratiquer la doctrine chrétienne, car telle est la volonté de Dieu ; sans cette connaissance et cette pratique, ils ne pourraient se sauver (= aller au Paradis).

C'est à propos de cette question que l'affreux rationalisme creusa sa première brèche dans ma foi naïve. Je m'entends encore demander à M. Piraux :

Mais les petits Chinois, (qui n'avaient évidemment pas l'occasion, la chance d'apprendre comme moi la vraie religion), ils ne seront pas sauvés ? (= ils brûleront dans les flammes de l'Enfer pour l'Eternité ?)

L'instituteur répondait en citant le catéchisme :

- Ceux qui n'ont pas eu la chance de recevoir l'enseignement de l'Eglise, comme les enfants morts sans baptême vont aux Limbes ; ils y retrouveront les « Justes » ayant vécu avant la Rédemption...

Une autre question insuffla une révolte chez l'enfant épris de justice :

- Citez quelques perfections de Dieu ?

- Dieu est infiniment puissant, sage et saint ; Il est infiniment bon, miséricordieux et juste...

Alors, pensais-je, pourquoi un être à la fois tout-puissant et bon ne peut-il corriger tous les maux de la terre ? Pourquoi y a-t-il tant de malheureux, de gens qui souffrent ? Cette question, le catéchisme ne la pose pas. Mais les théologiens (et mon instituteur et mon curé) y répondent :

- Ils souffrent pour leurs péchés...

- Et ceux qui ne pêchent pas (les prêtres, mon papa, ma maman) et les Chinois qui...

- Ah fiche-nous la paix avec tes Chinois !

- Et les animaux, qui n'ont pas d'âme ? (Notre chien avait été blessé par une auto et ses gémissements nous avaient arraché des larmes).

- Tu copieras dix fois : Dieu est infiniment bon, etc.

Vraiment, je raisonnais trop. La réponse universelle à toutes les questions posées par les « esprits forts » dans mon genre était qu'il y a des **mystères** :

- Qu'est-ce qu'un mystère ?

- Un mystère est une **vérité** que nous ne pouvons trouver par notre seule raison, ni comprendre parfaitement.

Le plus grand des mystères à troubler l'insupportable raisonneur était celui de la Sainte Trinité. Un seul Dieu en trois Personnes ! J'ignorais évidemment que ce dogme avait divisé

la naissante chrétienté. Le Concile de Nicée, en 325 (ça fait un bon bout de temps !), avait réglé la question en condamnant Arius et les adeptes de l'arianisme, c'est-à-dire d'un monothéisme sans faille.

Mais comment ne pas se poser la question, même à huit ans, si l'on réfléchit quelque peu ? Dieu le Père mande son fils sur la terre, n'est-ce pas ? Pour racheter par sa mort les péchés des hommes. Mais comme le Père est en même temps le Fils, Dieu s'envoyait lui-même mourir sur la Croix ! Si j'avais osé poser des questions à M. Piraux à ce sujet, il m'aurait soupçonné d'hérésie et, plus douloureux, fait copier je ne sais combien de lignes de mon catéchisme. D'ailleurs, le problème se résolvait de lui-même, puisque le Fils-Père ressuscitait à Pâques puis s'envolait à l'Ascension pour s'asseoir à la droite de lui-même. Le tout revenait sur terre sous la forme d'une colombe et repartait jusqu'à la fin des siècles. Quel imbroglio ! J'ignorais aussi qu'en 1979 un théologien flamand, le franciscain Edward Schillebeeckx se pencherait sur ce mystère au nom de la raison. Mais, sans doute, était-il sous l'emprise de Satan car il irait jusqu'à se demander si le fait que les apôtres aient vu le Christ après sa mise au tombeau ne pouvait pas être l'effet d'une hallucination ! Ce qui m'échappera toujours, c'est qu'on puisse avoir des doutes, non seulement sur des points aussi essentiels de la doctrine, mais aussi sur des détails et ne pas rejeter le dogme dans son ensemble.

L'enseignement général était évidemment imprégné de doctrine chrétienne, comme les exercices de grammaire, les leçons d'Histoire de Belgique dont on étudiait le petit manuel par cœur, après l'avoir lu en chœur, scandé par le maître frappant le pupitre de sa règle à chaque signe de ponctuation. L'histoire qu'on y lisait était tissée de légendes, comme celle de Clovis, ce roitelet sanguinaire né à Tournai, dont on voulait faire un modèle de chrétien. Personne ne peut dire en quelle année il a eu l'habileté de se faire baptiser, entre 496 et 507. Mais la France, « *filie aînée de l'Eglise* », a choisi 1996 pour célébrer en grande pompe, avec venue du Pape à Reims, le quinze centième anniversaire de l'événement dont Grégoire de Tours s'est fait le chantre vers 570. Les nostalgiques de la France monarchique et chrétienne, l'extrême droite et les catholiques intégristes en font le fondateur de la nation française à la grande colère des républicains qui préfèrent la date de 1789. L'archevêque de Paris a heureusement soutenu ces derniers.

Notre petit livre d'histoire narrait ainsi la conversion du Franc : Clovis, un barbare païen marié à la très chrétienne Clotilde, est sur le point de prendre une raclée face aux Alamans, encore plus barbares et mécréants que lui, des espèces de Boches, en quelque sorte.

*« - Dieu de Clotilde, s'écrie-t-il, si tu me donnes la victoire, je croirai en toi et me ferai baptiser !
Et il tailla les Alamans en pièces. »*

Cette expression, récitée sans explications, m'étonnait, je me demandais comment Clovis avait pu tailler (comme un tailleur), en pièces (je voyais des pièces de tissu), les soldats alamans.

Aussitôt après, Clovis demanda à l'évêque de Reims, saint Rémi, de le baptiser.

- Baisse la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré.

Le maître n'avait pas songé à nous dire que Clovis faisait partie de la tribu des Sicambres. Je ne l'ai compris qu'après avoir suscité une mauvaise note de mon professeur de sixième latine parce que, parlant d'un personnage que je décrivais comme particulièrement fier (je le voyais surtout dédaigneux), je l'ai qualifié de « fier sicambre », fier moi-même de l'emploi de ce mot rare.

Les doutes métaphysiques ne m'atteignaient pas encore au moment de faire, pieusement, ma « communion privée » à sept ans. Pour la « solennelle », il fallait nécessairement suivre, pendant au moins un an, dans l'église glaciale, avant la classe, le cours de catéchisme, donc se lever dès potron-minet. A ma demande et sans que je doive insister, (je me serais bien gardé de le faire : « quand j'ai dit non, c'est non ») mon père a obtenu un compromis du curé : d'accord pour la cérémonie officielle, à condition de ne faire que trois mois de catéchisme matinal. Papa estimait que je recevais suffisamment d'enseignement religieux pendant la journée.

C'est au catéchisme que j'ai éprouvé pour la première fois une sensation proche de l'orgasme. A l'examen, voyant approcher le moment de remettre ma copie alors que, *lambin*, je séchais sur la dernière question, un tel énervement me prit que mon innocent petit organe fut envahi d'une sorte de chatouillement à la fois pénible et agréable.

Cet examen ne comptait que pour un tiers des points. Ceci a eu pour conséquence qu'absent des deux autres, j'ai été classé avant-dernier au catéchisme et, partant, installé dans le chœur à la place des cancre, embarrassé de mon cierge, parmi les costumes marins des jeunes mâles, à droite, et les robes blanches de petites mariées, à gauche...

La cérémonie dans la Maison de Dieu s'est complétée, évidemment, par des agapes en la nôtre. Souvent, à cette occasion, le culte de Bacchus est célébré avec plus d'éclat et d'ardeur que celui de Jésus. Ce n'était pas le cas chez nous, c'est avec modération qu'on buvait le *Château Latour 1904*, le *Puligny-Montrachet 1912*, le *Nuits 1915*, le *Sautenay 1916*, le *Château Margaux 1918* de la Maison Solms et Simon et qu'on dégustait les *huîtres de Zélande*, le *quartier d'agneau aux primeurs*, le *buisson de homard sauce ravigote*, la *poularde du Mans truffée*, dus au talent de M. Henri, et *l'agneau pascal à la glace vanille nappée de chocolat chaud* fourni par la pâtisserie Solms. C'est du moins ce que révèle le menu, orné de l'image d'un cierge, que j'ai retrouvé dans la collection de mon grand-père. On n'a pas chanté d'air grivois au dessert. D'ailleurs, on ne le faisait jamais en quelque occasion que ce fût, du moins en présence des enfants. On ne racontait pas davantage d'histoires salaces...

Mon oncle et ma tante païens étaient de la fête. Mais pas les cousines ; pas d'autres enfants : les plaisirs conviviaux étaient réservés aux adultes.

Nous avons été suffisamment à l'honneur, tous deux, pendant la partie proprement liturgique de la journée.

Pour ne pas multiplier les grandes bouffes, on avait aussi procédé, le même jour, à la communion « privée » de ma sœur. La photo suivante marque le souvenir de cette double consécration à Dieu et à la Sainte Eglise.



Ce n'est pas parce que j'étais le héros du jour que la tenue à table, au cours de cet interminable menu, devait se relâcher. Surtout en présence d'hôtes rares. Ces agapes étaient en plus grand, en plus solennel, aussi ennuyeuses, aussi grosses de conflit que les pénibles repas traditionnels du dimanche midi chez les grands-parents, rue du Collège.



J'imagine que cette obligation hebdomadaire, si elle plaisait à Maman, heureuse de se trouver parmi tous les siens, dispensée de faire cuisine et vaisselle, devait peser à mon père et agir sur son humeur. Les sessions à table se prolongeaient. Les enfants, voués au silence, s'ennuyaient et devenaient grincheux. Père et grand-père discutaient sans animosité, mais étaient rarement d'accord, l'un raisonnant en fonctionnaire mal payé mais à l'avenir assuré, l'autre en commerçant aisé mais soumis aux aléas du marché.

Les seuls beaux dimanches étaient ceux des rencontres de football au Sporting Club de Charleroi. Bon-papa m'y emmenait parfois et c'était une fête : je connaissais le nom de

nombreux joueurs, tous amateurs et tous de la région : Grangagnage, Falony, Bierque, Secrétin, Boquet, Renaux... Ils ne se vendaient pas encore comme des marchandises, au plus offrant !

Tous les gosses font des caprices à propos de nourriture : tel refuse les épinards, tel autre déteste les endives ou le poisson. Nous devions goûter de chaque plat. C'était un bon principe : grâce à cette éducation, aucun mets ne me rebute aujourd'hui. Mais les longues stations à table m'horripilent et la gastronomie est un art qui ne m'attire pas.

La dernière épreuve de force eut lieu un dimanche sans football, à propos de céleri en branches noyé dans une sauce blanchâtre. J'ai refusé de manger la portion qui m'était destinée et j'ai dû me retirer dans la chambre des grands-parents avec mon écuelle. Interdiction de sortir sans avoir achevé les légumes. Au bout d'un temps raisonnable, je suis revenu l'assiette vide. J'avais jeté le brouet dans un pot de nuit. La bonne a-t-elle eu le temps de vider le nocturne récipient avant qu'il ne fût utilisé ? Mes grands-parents ont-ils découvert la supercherie en se gardant d'en faire mention ? L'aventure aux céleris n'a pas eu de suite.

Alors, le banquet de communion ne m'a laissé que le souvenir d'un long ennui.

La maison Solms et Simon avait fait du menu une vraie vitrine de son savoir-faire et l'imprimeur s'était surpassé.



Cela m'intéressait d'autant moins que le vin, évidemment, m'était proscrit. Un gueuleton pour le plaisir des adultes qui consistait pour les héros de la fête en un long ennui à table, avec risque de réprimandes.

Une seule éclaircie se présenta vers quinze heures, quand je suis allé, seul, au service religieux obligatoire de l'après-midi et ai perdu un temps maximum sur le chemin de retour

après avoir fumé une cigarette derrière l'église, près de la fausse grotte de l'Immaculée Conception. En effet, j'avais été gratifié des traditionnels cadeaux : ma première montre, un chronomètre *Cyma* ; un luxueux missel relié en pleine peau et... un étui à cigarettes en argent ! Pour un gamin de dix ans ! C'était une invitation à se montrer viril en fumant sa première cigarette. Ainsi, dès l'après-midi du « grand » jour, le nouveau communiant n'était déjà plus en état de grâce. Pendant ce temps, le pick-up familial égrenait les notes de la *Chanson Païenne* !

C'est à peu près à la même époque et près de la même fausse grotte que j'ai eu l'affreuse révélation de la mort, je veux dire le sentiment concret de ce qu'elle était : une charogne de chat se décomposait *brûlante et suant les poisons* sous une myriade de mouches et de vers. A surgi, atroce, cette pensée exprimée par le poète que je découvrirais plus tard :

*Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection...*

J'étais un enfant bien solitaire, confiné dans la grande maison de la chaussée de Mont-sur-Marchienne, rebaptisée plus tard Avenue Pastur, le *château* de mon père qu'il est temps que je décrive.

J'en ai deux photos. L'une est une carte postale datant de la fin des années 1920 ; je savais qu'elle avait fait partie de la collection de mes parents, mais je ne l'avais pas retrouvée avant 2006 !

C'est Claude Andris, notre voisin et éloigné cousin qui m'a envoyé son spécimen au bout de tant d'années.



En plan plus approché : On voit que le bas est caché par le mur du voisin.



La seconde vue montrant l'arrière de l'immeuble a été prise du jardin des Andris.



La maison, entourée d'un minuscule jardin, était isolée des autres, mais nullement conçue comme une villa. Une haute grille en fer forgé, formée de barreaux terminés en fers

de lance, s'ouvrait par un portail grinçant donnant accès à un jardinet en avant-cour, planté d'aucubas poussiéreux et de quelques rosiers envahis de pucerons et d'oïdium. La façade en briques repeintes de vermillon, ornée à l'étage d'une grande loggia, comme on a pu le voir, avait une certaine allure. Quatre marches conduisaient à un perron et à la large porte d'entrée partiellement vitrée. Une glycine rarement fleurie s'enroulait mollement sur la rambarde métallique du perron et tentait de s'accrocher à un fil destiné à la faire grimper vers un maximum de lumière. A droite, une grande fenêtre surmontait une petite baie vitrée au niveau du sol, protégée de barreaux, donnant le jour à la cave.

Les enfants seuls n'empruntaient jamais l'entrée en façade. Un étroit sentier de cendrée, bordé de troènes squelettiques, vu l'exposition, courait bien droit entre le pignon nord et un mur de clôture de deux mètres de haut, comme montré en gros plan.

Ayant parcouru le sentier longeant la maison, les enfants ou les fournisseurs arrivaient dans un deuxième tout petit jardinet où végétaient quelques espaliers, notamment un vieux cerisier dont le tronc donnait plus de gomme que de griottes, et, plantés sur un parterre central entouré d'une bordure de buis, les sempiternels rosiers avares de roses. Au fond du jardin, une remise exigüe servait de buanderie.

Le pignon sud, aussi dépourvu d'ouvertures que son frère du nord, était mitoyen du mur de clôture de la propriété voisine, une belle maison entourée d'un grand jardin dominé par l'imposante stature d'un vieux marronnier d'Inde. Y vivait une famille amie et lointaine cousine, les Andris, à qui le grand-père Simon avait d'ailleurs acheté notre *château* pour sa fille.

Pour accéder à la cuisine, flanquée d'une courette pavée de grès d'Artois, il fallait gravir les quatre marches de pierre bleue d'un perron accroché à la façade arrière et protégé par une verrière. Suivait, éclairée par la même courette, la « petite » salle à manger qui donnait sur un long couloir parallèle au sentier extérieur. En l'empruntant pour revenir vers l'avant de la maison, on découvrait, à droite, l'entrée de la cave sous l'escalier menant à l'étage ; à gauche, une première porte, celle de la « grande » salle à manger suivie d'une seconde, celle du salon. Plus tard, la petite salle à manger serait agrandie en envahissant une portion de la courette, et deviendrait le living-room, comme l'anglomanie commandait que l'on dit. La grande salle à manger se transformerait en salon et le salon deviendrait le bureau de Papa, avec sa belle bibliothèque d'acajou, héritée des grands-parents de Nivelles. Elle m'échut plus tard et je l'ai, à mon tour, donnée avec le bureau assorti, au fils de ma sœur, Michel Bernard. Je suppose que les frais d'agrandissement ont été couverts par le maigre héritage du professeur Henri Nicaise, décédé en 1931 et de son épouse Maria, morte subitement l'année suivante.

Gravissons, si vous le voulez bien, l'escalier qui conduit à l'étage. Il s'arrête en chemin pour donner accès à l'entresol aménagé en « fumoir » par les anciens propriétaires, et prolongé par la salle de bains. La dernière volée d'escaliers mène à un palier où s'ouvrent trois chambres, la mienne, d'abord, donnant sur l'arrière et d'où l'on découvre, au-delà des jardins, un haut terroir ; ensuite, en façade, celle de mes parents et celle de ma sœur. Plus tard, synchroniquement avec le nouveau living-room, mes parents transporteront leur chambre à coucher à l'entresol, leur chambre en façade deviendrait la mienne, la mienne celle de ma sœur, la sienne un cabinet de toilette.

Il y avait encore un étage partagé en une mansarde, où couchait Mademoiselle Marie, et un grand grenier dont le seul vrai trésor était un mauser, souvenir de la guerre 14-18.

La maison, la petite courette où la cuisine prenait le jour, et les étroits sentiers du minuscule jardin courant autour des parterres de roses étaient mon seul terrain de jeu. Jusqu'à onze ans et l'arrivée de la belle trottinette, je n'avais jamais l'occasion de franchir la

grille. Je ne pouvais donc guère rencontrer de camarades en dehors de l'école et mes rapports avec des enfants se limitaient à quelques contacts, par-dessus la haie du jardinet en façade, avec Yolande et Claude Andris, respectivement d'un et deux ans plus jeunes.



A la gauche de Maman, André et Marguerite Andris ; à ma gauche, Claude que le soleil dérange, puis ma sœur et Yolande.

En dehors de ces rencontres, je n'avais aucun contact avec d'autres enfants. Il m'arrivait de jouer à la balle au mur dans... ma chambre. J'ai parcouru les vingt-cinq mètres de sentiers sur un vélo à trois roues qui finit pas n'avoir plus qu'une pédale, j'y ai joué au football, toujours seul, avec des balles de tennis déclassées.

J'aurais tant voulu aller retrouver mes petits camarades d'école, explorer avec eux les terrils boisés, pêcher des *maclottes* (têtards) dans les mares, jouer au football dans une prairie proche, appelée le *pâchi* (pâturage) Thomas.

Un jour de vacances, je devais avoir neuf ans, n'y tenant plus, j'ai fait une « fugue » entre 14 et 20 heures. Je n'ai même pas essayé de rejoindre des copains, dont je ne savais d'ailleurs pas où ils habitaient. J'ai erré, désœuvré, et suis rentré, fort inquiet, le soir venant. Je m'attendais à une fessée. J'ai été reçu avec calme et le verdict tomba sans le moindre éclat : deux jours d'écrou au pain sec et à l'eau dans ma chambre.

Lors du changement de destination des chambres décrit plus haut, j'aurais voulu garder la mienne, car les travaux entrepris pour créer le living-room avaient constitué, juste sous ma fenêtre, une terrasse par laquelle, pensais-je, j'aurais pu fuir en cas de nouvel internement !

Je n'étais certes pas un enfant facile, surtout à l'égard des nombreuses exigences de mon père. Quand je faisais l'objet d'une remontrance, et c'était fréquent, je devais répondre « oui, Papa » en baissant les yeux. Maman me vouvoyait quand elle me tançait. Une année, le 6 décembre, saint Nicolas a chargé le Père Fouettard de « passer » un martinet. Je dois à la vérité de dire qu'il a servi très rarement et la seule fois dont je me souviens, c'était mérité.

Parmi les contraintes inutiles, il y avait... le carnaval de Charleroi. Le dimanche précédant le mardi gras, un « bal des enfants » se déroulait place Albert 1^{er}. Je devais me travestir pour y participer. C'était, en fait, la seule réjouissance publique à laquelle Maman nous mêlait. Jacqueline adorait. Je détestais.

La photo de la page suivante vous permet d'apprécier avec quel enthousiasme je participais à ces mascarades. Vous découvrez un vrai Pierrot lunaire qui entendrait la musique dodécaphonique du drame lyrique que Schönberg a composée pour le personnage !



Mais le comble du déguisement honni a été atteint lorsque j'ai dû endosser le costume traditionnel d'une paysanne hollandaise : petit béguin de dentelle empesée, longue jupe, sabots.

Comment cette idée était-elle venue à Maman ? Désir subconscient que son aîné fût une fille ? Alors, en revanche, elle aurait souhaité que sa cadette fût garçon, car ma sœur était travestie en Hollandais ! Un mignon petit citoyen des Pay-Bas heureux de son sort. L'explication est plus simple et ne doit rien à la psychanalyse : l'année précédente, notre voisine Yolande et son frère Claude avaient endossé l'uniforme des habitants d'Outre-Moerdijk, mais en conformité avec leur sexe. Or Yolande avait ma taille et Claude celle de Jacqueline. Maman avait emprunté les septentrionales défroques aux Andris, tout simplement. Comme, selon l'usage, on avait soigneusement maquillé ma petite gueule, avec

son nez en trompette, ses fossettes, j'étais devenu fille, personne n'en aurait pu douter. Quelle horreur !

J'ai parcouru ainsi accoutré, avec mes sabots lon-laïre, la distance qui sépare la place Albert de la rue du Collège - encore heureux que l'habillage n'ait pas eu lieu à Marcinelle -, en priant le petit Jésus qu'il m'épargne la rencontre d'un camarade de classe. Bien qu'à la réflexion, il y eût peu de chances qu'un copain assez futé me reconnût en mes atours de *pin-up* zélandaise.

Décidément, je n'avais pas la vocation de travesti !



Sur cette photo d'une autre « réjouissance » enfantine, le costume de Hollandaise est encore porté par sa légitime propriétaire. Je suis de nouveau en Pierrot, ma sœur en Pierrette et chapeau pointu. Ce carnaval a été organisé chez Mme Schuindt. L'enfant derrière la vitre est l'un des fils Valschaert, dont le père était directeur du journal catholique *Le Rappel* aujourd'hui disparu. L'enfant, malade, ne pouvait s'exposer au froid de février. Son frère est costumé en bourgeois descendu d'un tableau de Rembrandt : fraise et chapeau à plume.

Je suis peut-être injuste à l'égard de ma mère. En me forçant à me mêler à des ébats accueillis avec joie - bien cachée sur la photo ! - par les autres enfants, peut-être voulait-elle compenser la solitude dans laquelle j'étais confiné la plupart du temps, solitude qui, après tout, convenait sans doute à ma timidité. Pourtant, tant qu'à participer à des jeux collectifs, j'aurais préféré le football !

Toujours est-il que je résistais autant que la discipline familiale le permettait. Résistance passive qui se manifestait par un visage chagrin et l'air le plus boudeur possible.

Ma mère avait coutume de dire, en ma présence :

- Il ne nous donne vraiment aucune satisfaction, sauf dans le domaine scolaire.

Eh bien de celle-là aussi, je n'allais pas tarder à les priver.

A l'issue de la cinquième primaire, j'ai tenté l'examen d'entrée en septième, à l'Athénée de Charleroi et ce fut l'échec total. Mon père en a rendu probablement responsable

l'enseignement de l'école dite « libre », mais évidemment sans me le dire. Comme il ne m'a fait aucun reproche, telle est (telle fut peut-être) ma déduction. Simplement, on m'a fait recommencer cette année à l'école communale du Sud, à Charleroi, où existait une cinquième année « préparatoire à l'Athénée », dont l'instituteur s'appelait M. Demine. Dans l'autre cinquième officiait M. Monseu, un chansonnier assez populaire à Charleroi.

Mes parents jugeaient que le changement me donnerait la maturité qui me manquait. En outre, mon père ne devait pas être mécontent de me soustraire à l'enseignement catholique. Ainsi, une fois encore, j'étais arraché à mes condisciples habituels, transplanté dans un tout autre milieu urbain, scolaire et social, car cette section spéciale était fréquentée par les fils de la bourgeoisie carolorégienne, promis à des carrières intellectuelles, parmi lesquels, heureusement, je retrouverais d'anciens copains de l'école Cobaux et même de l'école Fröbel, comme Pierre Leroy, futur chef de service de chirurgie orthopédique à l'Hôpital Civil de Charleroi. Le quatrième établissement de ma courte vie scolaire se trouvait à une trentaine de minutes de marche qu'il fallait accomplir quatre fois par jour. J'aurais pu faire une partie du trajet en tram, mais il n'en était pas question, quel que fût le temps. J'ai utilisé parfois ma trottinette que je laissais à mi-chemin, rue du Collège.

Alors a commencé mon déclin scolaire. En réalité, ma première place au palmarès de l'école paroissiale, en raison, je l'ai dit, d'une concurrence réduite, avait fait illusion. La méthode bizarre de l'enseignement répétitif dans le même degré, l'accent mis sur l'instruction religieuse, notamment la mémorisation mot à mot du catéchisme, n'étaient pas favorables à l'assimilation approfondie des matières primordiales, français et arithmétique. A l'école de M. Piraux, je m'étais laissé vivre, je ne travaillais pas à domicile. Je préférais lire. Je lisais énormément : Comtesse de Ségur, Jules Verne... Je n'ai jamais été attiré par les bandes dessinées. Elles ne foisonnaient pas alors. J'en avais reçu une seule : *Zig et Puce*. Un copain m'avait peut-être prêté un épisode de *Bibi Fricotin* ou des *Pieds Nickelés* dont je me souviens, mais je n'ai pas persévéré. Je préférais créer en moi l'image de mes héros et des décors dans lesquels ils évoluaient. Par conséquent aux heures passées à lire, s'ajoutaient de longs moments de rêverie. En continuant dans cette voie, il n'était que trop évident que j'allais au-devant de déconvenues. J'ai commencé à carotter, à me prétendre malade de temps à autre...

Un jour, pour éviter d'être interrogé sur une leçon importante que je n'avais pas étudiée, il me vient une idée folle. Au retour d'un après-midi de jeudi passée avec mes parents chez des amis intimes, je prétends que je ne peux plus faire pipi. Bouché, j'étais bouché. A vrai dire, c'était un début de miction un peu laborieux qui m'en avait donné l'idée. On m'envoie néanmoins coucher sans trop s'inquiéter. Aussitôt hors de vue, je vide bien ma vessie directement dans le lavabo du cabinet de toilette, me promettant de la garder ensuite pleine jusqu'au lendemain.

Le matin suivant, je prétends toujours que le circuit n'est pas rétabli, que j'ai très mal au ventre. Depuis que je me retiens c'est presque vrai. On décide de me conduire d'urgence à l'Hôpital Civil de Charleroi où opère le docteur Franz Belot, le vieux camarade de Papa, alias *Pinpin*, parce qu'il était devenu le parrain de ma sœur. Ce puéril diminutif lui a été à jamais accolé dans la famille. Quand nous avons eu quarante ans, cela frisait le ridicule, mais il n'était pas « convenable » d'appeler par son prénom un aîné, même intime et qu'on tutoyait. Ainsi la marraine de ma sœur, la bonne Madame Schuindt, dont la foi compensait l'incrédulité de Pinpin, a reçu pour la suite des temps, le nom de *Maimaine*. Son époux, l'honorable magistrat, est devenu, par la parfaite logique grammaticale enfantine de Jacqueline, *Mainmain*.

Donc Pinpin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, nous reçoit en urgence, m'invite à tenter, une dernière fois, la vidange cystique. Je tiens bon. Pas une goutte.

On m'installe sur la table d'opération et le chirurgien familial s'emploie à me sonder. Courage physique ? Ou inconscience de ma part ?

Je reste ferme dans ma résolution alors que je vois l'infirmière choisir un petit tuyau, le passer à l'alcool, l'enduire de vaseline, le présenter au chirurgien ganté de caoutchouc. Vais-je céder à la dernière minute, avouer sous la menace de la torture ? Non, je tiens bon lorsque, finalement, le bourreau enfonce la sonde jusqu'au fond de l'urètre.

En fait, l'opération n'est pas très douloureuse quand il n'y a pas d'infection. Le liquide jaune retenu depuis plus de douze heures s'écoule et remplit un grand flacon à ras bord. J'avais échappé à l'interro de sciences sans trop souffrir ! Le samedi suivant, je me rends au confessionnal :

- J'ai fait un très gros mensonge, cette semaine, mon Père...

Selon son habitude, le brave curé, un peu somnolent, ne me demande pas de description précise du péché mortel : les mensonges d'un enfant de dix ans ne portent pas de conséquence. Il me donne l'absolution moyennant quelques *ave* ou *pater*. L'Eglise catholique est bien indulgente, au vingtième siècle du moins, en ses sanctions. Mais j'ai compris plus tard que Dieu, qui savait tous les détails de l'escroquerie, Lui, ne m'avait jamais pardonné. L'âge venu, la prostate, surmenée, sans doute d'avoir trop contribué au plus intense des plaisirs, m'a fait connaître la plus aiguë des douleurs. A de nombreuses reprises, j'ai dû subir le vrai supplice de la sonde enfoncée jusqu'à la vessie et cousue au prépuce, pendant plusieurs jours pour éviter qu'elle ne glisse de son réceptacle. Elle laissait alors couler goutte à goutte, un liquide souvent plus rouge que jaune... J'ai souffert un vrai martyr. La punition venait tard, mais Dieu étant éternel, a tout le temps. Il avait sanctionné le péché en dépit de l'adage qui veut que faute avouée est à moitié pardonnée. Or, je l'avais avouée deux fois.

Car, bien après l'aventure, saisissant un moment favorable, j'avais fait, aussi à mes parents, l'aveu de l'in vraisemblable supercherie. Ils n'en revenaient pas.

- Tu t'es laissé sonder, comme cela, pour rien ?

- Comment pour rien ? Pouvais-je reculer ? Combien de jours au pain sec pour une telle comédie ?

- Ouais ! Surtout n'en dis jamais un mot à Pinpin !

Le pauvre est mort à soixante-cinq ans, sans savoir qu'il avait exercé son art gratuitement, comme toujours avec nous, et perdu son temps pour me sauver d'un zéro en sciences naturelles.

Je lui dois bien cette photo souvenir où il pose avec sa femme Madeleine.



Avec un zèle aussi réduit, une imagination fertile en trouvailles pour échapper à mes devoirs d'écolier, mes résultats à l'école du Sud étaient assez moyens, on s'en doute. Je me rappelle que mon instituteur, un enseignant remarquable et très apprécié, me reprochait, entre autres, ma mauvaise écriture :

- Elle fait du jazz-band, disait-il !

Cet homme était-il graphologue qui avait décelé dans mes pattes de mouches angulaires, mon goût latent pour la musique syncopée ?

Malgré mes médiocres résultats, j'ai passé assez brillamment, cette fois, l'examen d'entrée en septième à l'athénée. J'ai même obtenu le maximum en arithmétique. Voici dans quelles conditions j'ai eu connaissance de ce succès.

Bien que le meilleur ami de la famille fût médecin, qu'il eût encore récemment manipulé mon intimité, jamais personne n'avait décelé qu'il me manquait quelque chose en cet endroit que la décence, il est vrai, interdisait non seulement de toucher avec trop d'insistance, mais encore de regarder et même de nommer.

Quoi qu'il en soit, c'est un autre médecin qui a découvert la lacune. Fort soucieuse de notre santé, Maman, toujours inquiète à cause de notre maigreur et de la pâleur chronique de notre teint (le « navet pelé deux fois » déjà mentionné), nous avait non seulement abreuvés de fortifiants, mais encore, en dernier ressort, engagés en des séances de rayons ultraviolets, une nouvelle mode, sans doute. On ne mentionne plus aujourd'hui ce procédé pour fortifier des enfants, mais pour bronzer des adultes désirant faire croire qu'ils reviennent de Val-d'Isère, de Saint-Tropez ou de Guadeloupe.

Or - hasard, encore -, une exposition trop longue des parties de mon individu qui en aucune circonstance ne voyaient le jour, ont causé une légère brûlure révélée par un bronzage raté et incongru, c'est-à-dire une rougeur malsaine telle qu'on en voit détériorer,

au soir du premier juillet, de jolis seins trop pressés de se découvrir longuement sur les plages.

Le spécialiste des rayons, le docteur Bach, se penche donc sur le petit membre atteint pour l'enduire d'une pommade apaisante et découvre, sous lui, une... absence. Savais-je, moi, en ces pudiques années, que tout garçon bien constitué avait deux petites boules, bien logées dans leur bourse ? Ma mère savait-elle, elle-même, qu'à la naissance, les petites boules sont parfois encore dans l'aine et ne descendent dans leur nid que quelques jours après ? Chez moi, une avait raté sa migration ; je veux dire une boule, ou, excusez, une couille, seul vocable alors par moi connu, selon l'enseignement des cours de récréation, pour désigner les glandes reproductrices. Mon vocabulaire allait s'enrichir d'un nouveau mot moins populaire : *testicules*. Aujourd'hui que ces appendices ne sont plus tabous, l'accoucheur et les mamans s'enquêtent de la présence chez les petits garçons, au bon endroit, de ces organes indispensables à la pérennité de l'espèce. D'ailleurs, même les poupées modernes sont dotées, s'il s'agit d'un bébé mâle, bien sûr, de la petite bourse et de son double contenu. Aucun garçon de nos jours ne risque donc plus de vivre tranquillement, comme je le faisais depuis onze ans, avec son sac à moitié vide.

J'apprends mon infortune par bribes et morceaux, en tendant l'oreille, dans les jours qui suivent, tandis que les « grandes personnes » se livrent à des conciliabules consternés. Je saurai plus tard l'importance que l'on accorde à ces organes, la mâle fierté d'en avoir de bien développés. Le fameux *condottiere* vénitien Bartolomeo Colleoni (transformation de *coglioni*, couilles) dont l'altière statue équestre, œuvre de Verrochio, orne le *Campo san Giovanni e Paolo*, à Venise, n'en a-t-il pas fait figurer trois sur ses armoiries ?

Pour m'en restituer modestement un deuxième, j'ai compris qu'il faudrait m'opérer.

- Non, disait Bon-Papa, j'en ai parlé à un ami, au café de l'Europe. On peut le faire descendre par massages.

Bref, je devenais un personnage important. Un être digne de considération à cause d'une petite boule cachée, d'une cryptorchidie. Comme j'ignorais toujours à quoi pouvaient servir ces boules, je ne comprenais pas l'angoisse de la famille, ni les paroles saisies çà et là :

-... bien sûr, voyons. Un seul est largement suffisant pour le devoir conjugal.

-...pour le plaisir, sans doute, mais... stérilité... onze ans... trop tard...

C'était de l'hébreu pour le petit Jean Nicaise, assez satisfait, d'ailleurs de ce vedettariat dont le couronnement serait un séjour à l'hôpital.

Celui-ci s'est déroulé, aussitôt terminés les examens d'entrée à l'athénée, avant même que n'en fussent connus les résultats. Le grand-père, à moins que ce ne fût le docteur Belot lui-même, nous a conduits en auto vers le lieu de mon supplice.

En gravissant la rue de la Montagne, au carrefour, avec le boulevard de l'Yser, nous sommes arrêtés par la manifestation des mineurs en grève du bassin carolorégien auxquels se sont mêlés des manifestants des ACEC. Les premiers rangs, parmi lesquels des femmes passablement agressives, brandissent des drapeaux rouges en clamant des slogans hostiles aux patrons. Nous étions en 1932, les grèves paralysaient l'industrie. On parlait d'une chose redoutable, semblait-il : dévaluation... La maison Solms avait remplacé les bouteilles de *Chambolle-Musigny*, d'*Aloxe-Corton*, de *Latour-Pomerol*, qu'elle exposait généralement en l'une de ses vitrines¹⁹, par un monceau de boîtes de sardines, marchandise moins provocatrice bien que les premières fussent vides et les secondes bien remplies.

La rencontre avec une manifestation violente créait l'angoisse. N'était-elle pas le prélude d'une révolte, d'une révolution même, au plus mauvais moment pour le petit patient ? La

¹⁹ Voir photo, p. 46

vue d'une automobile n'allait-elle pas exciter davantage ces pauvres gens qui réclamaient du pain ? Ce n'était certes pas encore, dans les manifestations, l'habitude de brûler les voitures, pourtant signes extérieurs de « richesse », bien plus qu'aujourd'hui. Mais tout est possible de la part d'une foule déchaînée. Finalement, le cortège passe sans s'arrêter, les derniers rangs, apparemment tout paisibles, se disloquant partiellement pour se rendre au café de la Maison des Corporations, à côté du cinéma Eldorado.

Le lendemain, c'est sans la moindre crainte, presque avec entrain, dans la même conviction d'être enfin quelqu'un digne d'intérêt, que j'ai grimpé sur la table d'opération. Il faut aussi compter sur le fait qu'à l'égal de beaucoup de malades, nous avions une absolue confiance dans les talents du docteur Belot, de notre Pinpin.

Pourtant, en comparaison avec les techniques chirurgicales sophistiquées d'aujourd'hui, surtout les méthodes d'anesthésie, nous étions encore en plein moyen âge. On soulait littéralement les patients au chloroforme. Alors au réveil, quelle sortie de cuite ! Dès le premier battement de paupière, je me mets à vomir tripes et boyaux. Une main féminine tient la mienne.

- Maman ?

- Non, c'est Didi, mon chéri...

Didi, la femme de Pinpin, voyons !

Et je replonge du nez dans le récipient prévu à cet effet. Le reste de la journée a été assez atroce. Je ne ressentais aucune douleur, mais j'avais une soif horrible qu'il m'était interdit d'étancher avant minuit pour ne pas accentuer les vomissements. Je n'ai plus jamais eu aussi soif de ma vie !

C'est pendant ce supplice que Maman, enfin arrivée, dit à voix basse à Didi (Madeleine pour les « grands ») :

- Est-ce qu'on lui dit maintenant ?

J'avais beau être encore dans les vapeurs éthérées de ma monstrueuse cuite, j'ai fort bien entendu.

- Qu'est-ce qu'il faut me dire ?

- Que tu as réussi ton examen à l'athénée ! Félicitations !

- Alors, je peux boire un coup, rien qu'un petit coup ?

- Bientôt, à minuit...

Je suppose qu'on m'a annoncé aussi que la petite boule égarée dans mon abdomen avait été retrouvée et précieusement nichée par Pinpin au domicile que la nature lui destinait. Il a été en tout cas stipulé que l'on dirait par décence que j'avais été opéré d'une hernie. Je n'ai jamais varié au point de le déclarer, distraitemment, à des médecins qui m'examinaient ! Je livre donc, sans la moindre pudeur, un *scoop* à mon lecteur.

Quelques visiteurs se montrèrent. J'entendais chuchoter les grandes personnes tout en feignant de dormir. C'étaient des conversations auxquelles je ne comprenais pas grand-chose.

- Il a tout ce qu'il faut maintenant pour rendre une femme heureuse, sauf qu'il ne pourra peut-être pas lui donner d'enfant.

- Oh, disait le docteur, il n'y a que cinquante pour cent de chances qu'il soit stérile. De toutes manières, avec Madeleine, nous n'avons pas d'enfant et ça ne nous empêche pas d'être heureux. Plus tard, j'apprendrais que le Pinpin, sans être jamais devenu papa, était en fait un Don Juan cavaleur !

A onze ans, je ne voyais pas très bien pourquoi j'aurais *donné* des enfants à une femme. Où les aurais-je trouvés ?

LE SECRET

Malheureusement, le succès annoncé dans la chambre d'hôpital était la dernière satisfaction scolaire que j'accorderais avant longtemps à mes parents. Dès la première leçon de mathématiques à l'athénée, j'en ai le souvenir très précis, j'ai déçu visiblement le professeur, le gentil M. Boreux, qui m'avait interrogé parmi les premiers, eu égard au maximum recueilli à l'épreuve initiale. Il m'a gratifié, avec un net désappointement, d'un 4 sur 10. J'ai vivoté en septième, j'ai réussi à passer tout juste de sixième en cinquième gréco-latine où je me suis écroulé totalement dès le premier trimestre. J'étais devenu un cancre intégral, chahuteur, tricheur, en retenue tous les jeudis, une calamité pour les profs, les surveillants, le terrible Dejeumont ou le grand Gigot. Je privais ainsi mes parents de la « seule satisfaction » que je leur avais donnée. Or, ils traversaient à ce moment une crise très grave.

Mais pouvais-je le savoir ? C'étaient des affaires secrètes de grandes personnes que les enfants n'avaient pas à connaître.

Depuis longtemps, depuis toujours, un drame couvait. Papa était malade, c'était sans doute la raison, inavouée bien sûr, pour laquelle il n'avait pas fait son service militaire, ni par conséquent, la guerre quoiqu'il eût vingt ans en 1914. Je le voyais parfois étendu sur un divan et souffrant manifestement. On disait qu'il avait une « crise », qu'il ne fallait le déranger sous aucun prétexte. Maman lui préparait alors un café filtre très fort et cela lui faisait du bien. Quel était son mal ? Mystère. Les médecins, disait-on, ne trouvaient pas. Un jour, mon père est même allé consulter à Paris. Sans plus de résultat, semble-t-il. C'était en 1933 : Adolf Hitler venait d'être plébiscité par 93,4 % des Allemands.

A l'automne de l'année suivante, Papa est parti seul en Alsace, au Bonhomme, une station de moyenne montagne pour tenter de recouvrer un peu de santé. Il en a gardé une série de souvenirs photographiques dont celui-ci :

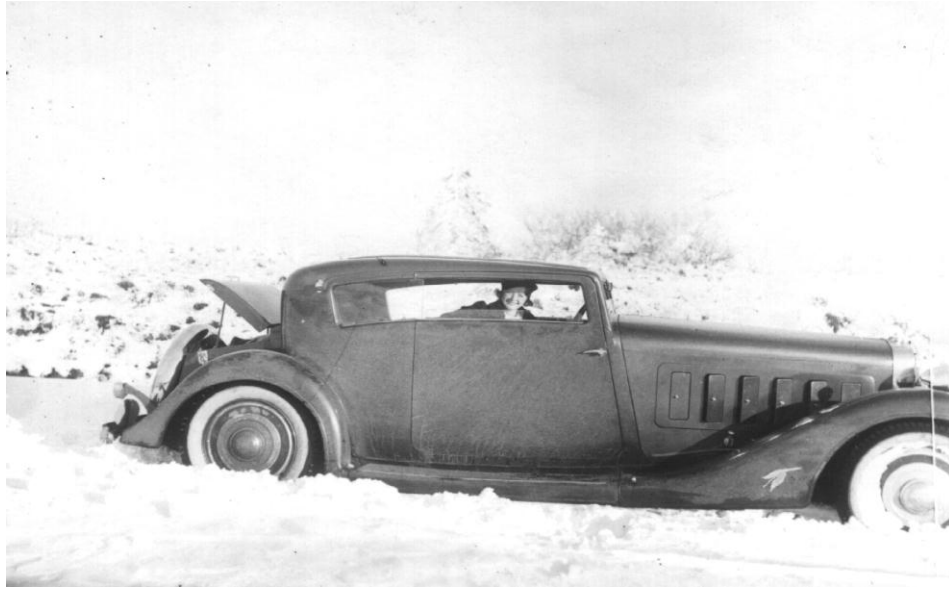


Voilà Maman seule, avec deux enfants dont l'un a désormais tous les défauts, même celui de ne plus faire que le vaurien à l'école. Aujourd'hui, le psychologue scolaire trouverait peut-être l'origine de l'écroulement précisément dans le malaise latent de la famille. Oui, la cause... Mais le remède ?

Maman fera deux voyages en Alsace, en voiture, l'un avec les Belot, l'autre avec ses parents et son oncle, mais sans nous : l'épouse, ses amis, ses parents, son oncle vont voir le mari ,le gendre, le neveu ; les enfants ne verront leur père qu'en photo

Les Belot avaient emmené notre mère dans leur auto, une voiture qui faisait sensation à Charleroi : une Hispano-Suisa ! La chirurgie nourrissait bien son homme.

Les deux couples décident de faire une balade. On était le 3 novembre. Projeter de franchir le col de la Schlucht n'était pas trop imprudent en cette saison. Or, voilà que des flocons légers se mettent à virevolter devant le pare-brise. Pas de quoi s'inquiéter. Puis, peu à peu, la neige se met à tomber plus drue. On franchit quand même le col. Le ciel s'éclaircit. Vite une photo !



Ma mère est toute souriante dans l'ignorance de ce qui attend la joyeuse équipée. Car, l'autre versant est plus enneigé. Tout à coup, dans un petit faux plat, la luxueuse voiture est bloquée sur une plaque un peu plus épaisse. Malgré tous les efforts du chauffeur, avec un malade et deux femmes pour toute aide, sur une route déserte, l'Hispano-Suiza restera immobilisée la nuit durant. De temps en temps on fera tourner le moteur pour développer un peu de chaleur. Le malade se couvrira d'un plaid, car il était habituel d'en emporter. Pas étonnant qu'au dos de ce cliché, je lise : *Souvenir de la « nuit tragique »*.

Au retour d'Alsace, Papa, en congé de maladie, ne devait pas réintégrer immédiatement le malsain Pays Noir. On a loué une villa sur les hauteurs de Sart-lez-Spa.

Le bulletin des examens de Noël 1934 avait révélé l'ampleur de la catastrophe accentuée par l'absence du Père. J'avais une moyenne de 40%, des échecs dans toutes les matières, même en musique et en dessin. Pas étonnant : au lieu d'étudier, je lisais *Alice au Pays des Merveilles* ou *Robinson Crusoe*, que je dissimulais sous mon atlas de géographie ou ma grammaire latine quand quelqu'un s'approchait de ma chambre. Ce n'était pas tellement fréquent : j'avais toujours été livré à moi-même pour mes devoirs et leçons.

Quand j'y réfléchis, c'est à coup sûr cette attirance pour la lecture qui m'a permis plus tard de me sauver, car l'amour des livres, finalement, est essentiel dans le processus de l'éducation. L'alphabétisation est générale dans nos pays industrialisés. Mais quel est le pourcentage des citoyens qui accèdent vraiment à la lecture de livres ? Le nombre effarant d'illettrés recensés au service militaire, en plus des analphabètes, est le signe le plus tangible de l'échec de l'enseignement fondamental. Trop d'enfants n'apprennent pas à lire, ils savent tout juste déchiffrer à l'entrée du secondaire, certains même incapables de comprendre l'énoncé d'un problème d'arithmétique.

A Noël 1934, j'avais engrangé pour l'avenir. Dans le présent, c'était la disette provoquée par l'excès de littérature et concrétisée par le bilan négatif du bulletin. Première réaction du paternel : il me fait vider le cartable sous ses yeux, y découvre dans un épouvantable désordre un bulletin de retenue pour avoir fumé sur le chemin de l'école. On comprend que la colère l'ait contraint à utiliser, à juste titre, le martinet. J'en ai reçu une volée, étendu nu sur mon lit, au cas où j'aurais protégé mes arrières, comme le *Bon Petit Diable* de la Comtesse de Ségur. Pas question, ici, de retenir mes pleurs. Au contraire, il faut les exagérer, hurler le plus possible dans l'espoir d'apaiser la colère de cet Abraham battant son Isaac et d'amener Maman, *deus ex machina*, à arrêter le bras qui me fustigeait avant que mes

fesses ne prennent la coloration rouge vif de celles des imprudentes baigneuses impudiques décrites plus haut.

Je crois que le bourreau s'est décidé seul à sauver ma peau d'une dégradation définitive. Maman lui a reproché peut-être d'y avoir été un peu fort. Mais pas devant moi, bien sûr, car mes parents appliquaient à la lettre un principe essentiel de l'éducation : ne jamais critiquer en présence des intéressés, une décision quelle qu'elle fût.

Une fessée même méritée n'est que rarement efficace. Le mal avait besoin d'un autre remède. La seconde réaction fut plus rationnelle : j'irais encore une seule fois à l'athénée pour accomplir la sanction causée par l'usage de la drogue à Nicot. Mon père m'avait prudemment chargé de faire signer un bulletin de présence par le pion de service, Jésus-Christ, je veux dire M. Debai ainsi surnommé, à cause d'une vague ressemblance avec le Jésus représenté à la mode de Saint-Sulpice. Ce serait mon ultime prestation dans cet établissement.

J'ai donc pris pour la dernière fois, par un jour glacial de janvier, à pied comme d'habitude, le pénible chemin qui conduisait de la Vilette à la gare du Sud puis à l'athénée, le long de la Sambre offerte à tous les vents. L'école interdisait de couper par la ville, à l'abri des immeubles. Le trajet aurait été moins pénible et aurait raccourci considérablement une marche éprouvante de vingt-cinq minutes.

Au plus fort de l'hiver, les gamins de l'époque couraient en courtes culottes, qu'on n'appelait pas encore *shorts*. La main qui portait le cartable toujours trop lourd gelait rapidement. Les gants, je les perdais et pour m'apprendre à avoir soin de mes affaires, mes parents tardaient à m'en racheter. Mes cuisses nues gerçaient dans la bise.

En 1935, ce martyre des petits garçons cesserait grâce à la mode des culottes de golf, tenue à jamais intangible de Tintin.

Ma dernière prestation à l'athénée terminée (M. Debain avait signé en ajoutant que je m'étais bien conduit !), mes parents décident de nous emmener ma sœur et moi à Sart-lez-Spa jusqu'à l'issue de leur séjour obligé au grand air, c'est-à-dire jusqu'à Pâques. Ils avaient loué la jolie villa « Renée » dont la terrasse, en cette saison, a rarement servi de salon de thé. Il était donc urgent de profiter d'un moment privilégié pour fixer l'événement sur la pellicule.



Notre chien Whisky, s'est installé à l'avant-plan en bon cabotin...

Nous n'irions plus en classe pour le moment. On s'arrangerait avec l'obligation scolaire : le chef de famille était professeur, après tout, et s'instituait notre précepteur à domicile.

Chaque matin donc, pour autant que son état de santé le lui permît, il nous consacrait à chacun une heure ou deux d'instruction : orthographe et mathématiques. Il avait beaucoup d'habileté pédagogique et grâce à son enseignement des « proportions », j'ai pris plus tard un bon départ en algèbre. Notre père ne s'était jamais occupé de moi avec autant d'attention. C'était le meilleur moment de la journée en un séjour dont je garde par ailleurs le plus mauvais souvenir.

Puisque nous étions dispensés d'école, il convenait que nous contribuions à l'entretien du ménage, d'autant plus que Maman n'avait pas emmené Elvire, ni bien sûr Mam'selle Mar, dont nous avons bientôt appris l'hospitalisation et le départ pour le Paradis des vieilles servantes au grand cœur. J'étais chargé des tâches les plus rebutantes. Je me levais le premier dans le froid de l'hiver pour allumer le feu de la cuisinière, car la villa Renée n'était pas raccordée au gaz. Je faisais la corvée patates et, avec ma sœur, la vaisselle. A la soirée qui venait tôt, je reprisais mes chaussettes, travail naguère réservé à notre pauvre vieille *baby sitter*. Je devais aussi lustrer toutes les chaussures. Cette dernière mission n'avait pas le caractère anodin qu'elle peut avoir en ville. Nous nous promenions souvent par les chemins argileux de la campagne spadoise et en ramenions des kilos de boue collée à nos bottines.

Ces promenades qui auraient dû être le moment privilégié de la journée, le nécessaire et bienfaisant délasserment, étaient plus insupportables que les corvées. Mes parents, bras dessus, bras dessous, en couple amoureux qu'ils n'ont cessé d'être toute leur vie, marchaient à leur rythme, s'arrêtaient de temps à autre pour considérer l'architecture d'une villa, l'agencement d'un jardin, le bourgeonnement d'un forsythia, toutes choses dont l'intérêt échappait totalement à des gosses de 10 et 13 ans. Nous aurions pu nous égayer, courir dans les chemins creux, sans trop nous éloigner, certes ; pousser une balle du pied, grimper sur un talus, nous rouler dans l'herbe à l'approche du printemps, bref, vivre un peu en enfants insouciantes et libres. Il n'en était pas question. Le prétendu délasserment fournissait

l'occasion de remontrances continuelles de mon père, dont la sévérité et les exigences croissaient avec les soucis bien compréhensibles, l'inaction forcée et la cohabitation permanente. Maman regrettait certainement la ville, ses boutiques, ses cinémas, les repas dominicaux avec ses parents. L'un et l'autre portaient un lourd secret, difficile à préserver, et envisageaient l'avenir avec angoisse. C'est après coup que je leur trouve ces excuses. Je détestais mon père d'entendre sans arrêt :

- Tiens-toi droit... ne traîne pas les pieds... boutonne ton pardessus... Mouche-toi au lieu de renifler... Viens plus près, ne lambine pas derrière nous. Ne marche pas si vite, reste à notre niveau. Donne le bras à ta sœur.

J'étais la cible presque unique de l'ire paternelle, soit que je fusse vraiment insupportable, soit que ma sœur fût outrageusement protégée. Je ne crois pas que j'avais vraiment conscience de la nette préférence du père pour sa fille qu'il appelait tendrement *Chonchon*. Bien plus tard, des amis de la famille m'ont dit à quel point sa partialité était visible. Dans le subconscient, elle devait agir sur ma conduite. « *Ces chagrins d'enfants laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer* », dit Alfred de Vigny.

Sans doute est-il dans l'ordre des choses qu'un papa prenne le parti du plus faible surtout quand il s'agit d'une fille. Or, nous ne nous entendions pas comme frère et sœur, mais plutôt comme chien et chat ! Les séances de vaisselle que le règlement familial nous imposait étaient épiques :

- C'est moi qui essuie !

- Non, c'est moi, j'ai lavé à midi !

- Menteuse !

- Papa, Papa, Jean ne veut pas laver et c'est son tour !

- Jean, tu laves, criait du salon le juge familial, sans enquête et sans entendre la défense.

Je m'exécutais : « On ne répond pas ». Je ne lui tenais jamais tête. Sauf une fois : ce fut un drame quasi hystérique, si, en dépit de l'étymologie, vous me permettez cet adjectif pour qualifier une confrontation entre deux mâles.

Ce fut à l'occasion de la dernière exigence en promenade : donner le bras à ma sœur. J'ai refusé et tenu bon. Je trouvais cela ridicule et j'ai toujours craint le ridicule. Et puis, donner le bras à cette gamine qui m'avait forcé par deux fois à la plonge... ! Non. Je reprenais à mon compte le « quand on dit non, c'est non ».

De retour à la maison, ce fut la fessée. Alors, en hurlant, pris d'une véritable crise de nerfs, je me suis roulé sur le sol tandis que mon père tentait de me faire lever à coups de pieds (appliqués sans trop de vigueur, rassurez-vous, il se contenait encore) au point que Maman, sortant de sa neutralité habituelle, s'écria :

- Mais arrête, Tony !

Ma ténacité a été payante : plus jamais on n'a exigé que je donne l'image touchante de l'amour fraternel, c'est-à-dire le bras à ma petite sœur.

Cet épisode exceptionnel ne doit pas cacher la règle générale : j'acceptais toujours les remontrances paternelles sans répliquer. Je pense être d'une nature disciplinée. Pour d'autres, cette sévérité du père a entraîné le refus de toute autorité et fait de fils de pères intransigeants, les plus ardents des révolutionnaires. Pour moi, la loi est la loi et mon éducation y est pour beaucoup. Je considère d'ailleurs que la loi est le meilleur garant de la liberté de tous et il me navre de voir se multiplier les décrets qu'on s'empresse de ne pas appliquer.

La rentrée de Pâques a mis fin à mon séjour spadois. Mon père avait eu une idée extraordinaire, probablement mûrement réfléchie : il m'a inscrit pour le dernier trimestre, à la section « pré-technique », de l'Université du Travail et à son internat, en bénéficiant

d'une dispense, grâce à la position qu'il y occupait, car l'internat était réservé aux étrangers à l'agglomération carolorégienne.

Quand je rechignais aux tâches intellectuelles, j'avais toujours été menacé d'être mis au travail manuel, d'aller *taper sur mes doigts*, selon l'expression paternelle. Eh bien, la menace était mise à exécution !

Cette section préparatoire donnait, le matin, un enseignement théorique de très faible niveau surtout si on le compare à la section gréco-latine de l'athénée dont la paresse m'avait exclu. Il ne m'a pas été difficile de briller, particulièrement en français, parmi des compagnons (encore des nouveaux !) issus de milieux populaires dont la langue usuelle était le wallon. L'après-midi, à l'atelier, la situation s'inversait ! Il s'agissait de faire un essai par semestre, fer ou bois.

J'avais eu le droit de marquer ma préférence pour le bois. Le métier de menuisier me paraissait plus facile que celui de mon bisaïeul Castelle et moins rebutant que celui exercé par les ouvriers de l'ex-garage paternel, couchés sous les voitures et toujours maculés de cambouis.

Hélas, je ne crois pas que la pédagogie fût très habile. Au lieu de proposer, lors de cet essai, un but attrayant, au lieu de faire exécuter, comme un jeu de construction, le plus rapidement possible, un objet tout simple et tout modeste, on exigeait de l'apprenti qu'il maîtrise, avant tout, la technique du rabotage en « dressant » une planche à la varlope, sorte de long rabot aujourd'hui détrôné par la raboteuse-dégauchisseuse mécanique plus précise et cent fois plus rapide. Eh bien, jour après jour, d'avril à juillet 1935, j'ai raboté, raboté, amoncelé des kilos de copeaux sans jamais parvenir à mettre d'équerre les deux faces et les quatre champs de ma planche, de mes planches, car j'en ai réduit plus d'une à l'état de papier à cigarette !

Mes condisciples, au contraire, rebutés par les leçons théoriques et bien plus avancés dans le maniement du rabot et même du maillet, du ciseau, de la scie, étaient heureux, en leur bleu de travail, comme des poissons dans l'eau. Ils auraient pu se moquer du fils de prof, se gausser de la maladresse du petit bourgeois, mal à l'aise dans sa salopette trop neuve, et prendre la revanche de sa superbe matinale. Je n'ai pas le souvenir qu'ils le firent jamais, au contraire. L'un, parfois, lorsque M. Lebon s'écartait pour aller scier quelque volige aux machines, appliquait vite fait bien fait, un coup de varlope expert sur ma fichue planche, en vérifiait habilement la planéité avec l'équerre puis reprenait son propre boulot d'un air innocent. Malheureusement, M. Lebon relâchait trop rarement sa surveillance.

Un autre copain compatissant m'a donné le premier objet qui suivait la réalisation du rabotage parfait : une plaque à tartiner. Il fallait pour réussir cette première œuvre, simplement chanfreiner la planche qu'on venait si péniblement de dresser. Simplement, c'est vite dit : en exécutant le chanfrein à la râpe, on dérapait obligatoirement et hop, revarlopons ! C'était sans fin !

N'empêche que grâce à la gentillesse de ce compagnon, j'ai pu rapporter fièrement à la maison un souvenir des deux mois et demi passés à l'atelier et présenté, faussement, comme mon chef-d'œuvre d'apprenti menuisier.

Comment Maman avait-elle pu supporter que je fusse exposé pendant tout ce temps, jour et nuit, à l'internat, à des gens qui tenaient mal leur fourchette, parlaient la bouche pleine, en patois ; mêlé à des gamins dont les mères étaient probablement des femmes du peuple, *en cheveux*, c'est-à-dire qui sortaient sans chapeau ? Aujourd'hui, la reine d'Angleterre est la seule femme à se croire obligée de porter un galurin, mais la bourgeoisie en blue jeans répugne toujours à envoyer ses rejetons dans l'enseignement technique avant qu'il ne soit trop tard. Mon père avait eu ce coup de génie car il croyait, à juste raison,

qu'un métier manuel est aussi noble qu'une profession intellectuelle, qu'un artisan est plus heureux qu'un employé confiné dans un bureau enfumé et, en fin de compte, qu'un menuisier, un plombier gagnent souvent mieux leur vie qu'un professeur.

J'affabule peut-être en lui prêtant mes opinions de fin du XX^e siècle. En fait, je crois plutôt qu'il avait voulu créer un électrochoc salutaire. Et de fait, j'avais été si dégoûté par le rabotage, que j'avais apprécié en comparaison les cours théoriques. J'y avais perdu l'étiquette de cancre définitif qui collait à mes basques d'« athénéen ».

Peu avant mon entrée à l'Université du Travail, un médecin avait découvert que j'avais le foie trop gros et paresseux. Était-ce une séquelle de l'hépatite, contractée vers les neuf ans, qui m'avait secoué de vomissements et cloué au lit pendant deux semaines ?

- Le foie réagit sur tout l'organisme, avait-il énoncé. Un foie paresseux peut rendre un enfant lymphatique...

Voilà que la paresse, un vice, devenait bien à point une maladie ! Le foie rétabli, grâce à un régime, le corps supporterait mieux l'effort. Quant au moral, l'électrochoc a fait l'effet escompté : j'ai demandé à Papa de pouvoir reprendre le cours de mes études normales.

- C'est ce que j'espérais, dit-il. D'accord, à deux conditions : primo, tu ne retourneras pas à Charleroi, mais à l'École Moyenne de Gosselies, et en pension ; secundo, tu devras obtenir les 75% dès le premier trimestre.

Je promis d'atteindre l'objectif. Je ne savais pas que je scellais mon sort pour cinq longues années.

Ce septième établissement en huit ans, si j'exclus la maternelle, était beaucoup plus familial que ceux auxquels j'avais récemment goûté. Il était situé au centre de la petite ville, connue pour ses émailleries, son terrain d'aviation et les industries connexes. De la gare de Charleroi, on joignait la « cité des casseroles » par le tram en une demi-heure environ.

Le pensionnat, géré par l'État, était dirigé par un instituteur d'une quarantaine d'années, M. Delmotte, aidé de sa femme, blonde aux yeux globuleux, au menton légèrement pileux, qu'on appelait affectueusement *M'dame*. Le couple n'avait pas d'enfant. *M'dame* s'occupait maternellement des plus petits.

Trop souvent, certains professeurs traitent les « doubleurs » d'une manière plus rude que les autres élèves, rappelant leur « tare » en toute occasion. Ce ne fut nullement le cas à mon égard. Le changement d'établissement était bénéfique : aucune marque d'opprobre comme celle qui désignait les anciens bagnards ne m'avait suivi. J'étais petit et malingre, rien n'indiquait que je fusse plus âgé que la moyenne. En revanche, je n'avais pas le maigre avantage des « vrais » doubleurs : je n'avais plus fait de latin ni d'anglais depuis huit mois. L'on sait déjà comment la seconde langue réintégra mon cerveau, grâce à M. Stiernet, le directeur. Pour le latin, le foie rétabli tint bon et la paresse disparue (en partie !), j'ai pu réviser avec courage, *rosa, rosa, rosae*. Comme je recommençais le grec à zéro, je partais avec l'avantage de connaître au moins l'alphabet. L'ambiance de l'école n'invitait ni au chahut ni à l'irrespect : on ne ridiculisait pas les maîtres par un sobriquet. J'ai obtenu sans trop de surmenage le pourcentage qui devait me tenir éloigné de toute varlope, instrument rimant richement avec le « vilain » mot que vous devinez...

Et puis, dès le premier jour, j'étais devenu un personnage ! À l'énoncé de mon nom, plusieurs professeurs m'avaient demandé si j'étais un parent du professeur Henri Nicaise..

- C'était mon grand-père, Monsieur. (Une chance ! Les Nicaise sont légion).

- Il a été mon professeur à l'École Normale... J'espère que son petit-fils lui fera honneur.

Pouvais-je faire honte à un aïeul aussi illustre, en tout cas aussi respecté. Car j'ai appris peu à peu en quelle considération ces régents tenaient mon Bon-Papa de Nivelles et n'en étais pas peu fier.

La mort de mon grand-père paternel, en 1930, avait été mon premier deuil. Restée jusque-là simple concept, sans connotation affective, elle provoquait brusquement un insupportable chagrin. Une douleur que n'apaisaient pas les larmes. Oui, vraiment, ce premier deuil a peut-être été le plus cruel. En partant pour la vallée inconnue, mon aïeul m'avait laissé vraiment orphelin. Il était littéralement un « bon » Papa. Par contre, je n'avais aucune attirance pour la grand-mère. J'apprendrais plus tard qu'elle avait un caractère grincheux. En effet, sur les photos que l'on a pu voir, elle prend l'air le plus revêché possible, accentué par un sévère pince-nez. Et, de fait, je ne me souviens pas l'avoir jamais vue sourire. J'embrassais souvent Bon-Papa, en dépit de sa barbe qui me chatouillait, entourant affectueusement son cou de mes petits bras. Son regard était plein de tendresse. Je n'embrassais jamais spontanément Bonne-Maman et détournais ma joue quand elle y déposait un baiser. Elle devait en souffrir. Ma cousine Gaby, de sept ans mon aînée, prétend encore aujourd'hui que je suis le seul être à qui Maria Castelle ait montré un peu d'affection. Mon père ne l'appelait même pas « maman », mais « mère ».

Son mari était pour elle aux petits soins. Il aimait fumer un cigarillo, mais je ne le lui ai vu allumer qu'en sortant de la maison. C'est lui qui s'occupait de la plus grande partie du ménage. Dès le lever, je le voyais moudre le café, le moulin bien calé entre les genoux. Il pétrissait même le pain que l'on allait porter à cuire dans le four du boulanger : trois grosses miches par semaine. Ils vivaient de sa pension de professeur, assez chichement en comparaison de mes autres grands-parents. Ils achetaient le beurre en grosse quantité quand il était le meilleur marché, directement à la ferme, et le conservaient dans de grands pots de grès bleu d'où il sortait complètement rance. De même, ils se procuraient leurs œufs à l'époque de leur profusion et les plongeaient dans un liquide visqueux contenu dans de grandes jarres brunes. Mes parents utiliseraient le procédé pendant la guerre.

Le souper se composait inmanquablement d'une assiettée de semoule de riz peu épaisse. Je la saupoudrais de cassonade en essayant d'y dessiner divers motifs que je détruisais méthodiquement avec ma cuillère.

J'ai passé de nombreuses semaines de vacances chez mes grands-parents Nicaise dès l'âge le plus tendre. On m'y a envoyé notamment, vers quatre ans, à la suite d'une coqueluche dont on voulait épargner ma sœur. Celle-ci ne vint jamais à Nivelles et n'a connu qu'à peine ses aïeuls paternels.

Je dois à Bon-Papa, je l'ai dit, mon goût pour la lecture. En effet, il avait coutume de me raconter des « histoires », c'est-à-dire de lire des contes ou des extraits de roman notamment du *Grand Meaulne* où l'on assiste à l'arrivée d'Augustin à l'école du narrateur. Je frémissais en suivant la lutte courageuse et vaine de la *Chèvre de Monsieur Seguin* contre le méchant loup, pleurais au récit des malheurs du *Petit Chose*, riait aux exploits de *Tartarin de Tarascon*. Apparemment, Bon-Papa privilégiait Alphonse Daudet, sans se désintéresser, avec Alain Fournier, de la littérature contemporaine.

C'est lui, à n'en pas douter, qui m'a converti également à la musique. Le soir, il lui arrivait de jouer de sa flûte traversière en ébène et je trouvais terriblement mélancolique ce qu'il interprétait. Je suppose que son manque d'exercice ne lui donnait pas la virtuosité nécessaire à l'exécution d'allégros.

Je garde le souvenir d'un jeu de construction en bois de pin dont j'ai encore le parfum résineux dans les narines. Je trouve dans *Du côté de chez Swann*, mieux que je ne pourrais l'écrire, l'expression de cette permanence de sensations olfactives dans la mémoire :

Quand d'un passé lointain rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles et plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à

espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Mon grand-père était aussi bricoleur. Il me construisait des joujoux tout simples qui avaient plus de prix à mes yeux que les coûteux jouets que m'offraient mes autres grands-parents. Tout était prétexte à instruire le petit-fils en l'amusant. On allait au parc reconnaître les fleurs et les arbres. Dans un modeste étang évoluait un cygne qui contemplait, hautain, dans un silence méprisant, le babil incessant des canards et dédaignait le pain que se disputaient ceux-ci à coups d'avertisseur de leur coin-coin. Une abeille découverte en train de s'enfoncer dans le calice d'une jonquille donnait prétexte à un cours imagé sur la fabrication du miel. Du pont de chemin de fer, on comptait les wagons des convois de la ligne Charleroi-Bruxelles. Quel spectacle passionnant ! Bon-Papa expliquait que le martèlement rythmé des roues était provoqué par l'espace vacant entre deux rails. Il fallait leur laisser la possibilité de s'allonger sans se déformer, car la chaleur dilate le fer. Rentré à la maison, il poursuivait son propos en faisant passer une bille de fer à travers un anneau. Puis, il la chauffait et, magie, elle avait « gonflé » et restait calée dans l'anneau.

J'ai gardé un souvenir fugace d'un séjour en Campine, encore un souvenir olfactif ! C'était un été torride qui exaltait le parfum des conifères. Depuis j'associe cette odeur au triomphe de l'été.

Vers 1927, mes grands-parents se sont installés à Forest, d'abord chaussée d'Averskerke où l'on s'éclairait encore au gaz, puis chaussée de Bruxelles, pour se rapprocher, semble-t-il, de leur fils aîné, mon oncle Charles. Hélas, ils n'ont pas tardé à se brouiller sans appel, à la suite d'un incident bénin assez vague dans ma mémoire. Dans sa *Ford modèle T*, mon oncle aurait préféré emmener des amis plutôt que son père qu'il aurait feint de ne point voir. Ce que j'ai retenu avec précision, c'est l'expression qui faisait tellement image dans la bouche de mon Bon-Papa barbu :

- Il est parti sans un regard, à mon nez et à ma barbe !

De l'appartement de la chaussée de Bruxelles situé en face du parc Duden, tout à côté du club de football alors au faîte de sa gloire, l'Union Saint-Gilloise, on pouvait jouir gratis des matches. Pour tout dire, on ne jouissait qu'à moitié, car on ne voyait que cinquante pour cent du terrain ! La plus fameuse, rencontre, la plus folklorique, était celle qui opposait l'équipe locale au Daring. La longue rivalité entre ces deux équipes est le thème d'une désopilante comédie bruxelloise de Van Staale et Danswijk, *Bosman et Coppennolle* mille et une fois jouée et rejouée.

Dans le parc, j'avais rencontré quelques gamins avec lesquels je jouais moi aussi au football. A d'autres moments, mes grands-parents m'emmenaient à pied jusqu'au bois de la Cambre par l'Avenue Longchamp qui s'appelle, depuis 1945, avenue Winston Churchill. Je m'étonne aujourd'hui de la longueur du parcours.

Un jour de septembre, mes parents furent appelés d'urgence au chevet de Bon-Papa Nicaise tandis que nous étions confiés à Bonne-Maman Simon. Quand ils revinrent tout de noir habillés, j'ai appris que mon grand-père était mort d'une angine de poitrine après beaucoup de souffrances.

Je ne verrais plus jamais cette grande personne qui s'intéressait tant à moi, me parlait, me traitait comme un être doué de raison. Personne ne me donnerait plus de leçons de choses que j'enregistrais religieusement, lors de nos promenades dans la campagne brabançonne. En effet, bien qu'il fût régent littéraire, il jouissait d'une culture assez

universelle. Il avait fait une grande variété de cours comme c'était courant à l'époque. Outre le français : la gymnastique, le commerce et le jardinage. Il avait écrit de sa petite et belle écriture serrée tout un traité de botanique resté inédit et que mon père ne m'a malheureusement pas transmis. En revanche, je garde précieusement un volume des *Œuvres Choisies* de Racine qu'il avait reçu, écolier, comme premier prix de « lecture expressive et de composition française » et d'autres livres dont les Fables de La Fontaine, commentées au crayon en marge, un *Don Quichotte*, version pour la jeunesse, qui ne trahit pas l'original, etc.

Pouvais-je sans trahir son souvenir, me montrer indigne de sa réputation dans ma nouvelle école ? La claustration du pensionnat, ses horaires réguliers étaient heureusement favorables au travail.

De 5 à 7, M. Delmotte, à l'étude bien chauffée, surveillait attentivement le travail de ses deux douzaines de gamins de six à quinze ans. Il s'apercevait tout de suite que j'essayais de faire passer *L'Île au Trésor* ou *Le Tour du Monde en 80 Jours* pour l'étude de ma grammaire grecque. Il avait aussi parfaitement remarqué que je consacrais plus de temps aux devoirs qu'aux leçons. Dame, l'absence des premiers est constatée sur-le-champ, mais avec un peu de chance, on peut éviter de faire découvrir qu'on a « oublié » les secondes !

L'étude du soir était surveillée plus souvent par un « grand » qui avait mission de faire rapport à M. Delmotte. Aux indisciplinés celui-ci infligeait des pages d'écriture, si l'on peut ainsi appeler les pattes de mouche dont les délinquants noircissaient parfois une imposante quantité de feuillets. Comme j'ai fréquenté pas mal d'établissements, j'ai découvert que chacun a son jargon particulier en matière de sanctions. A l'Athénée de Charleroi, le premier degré était cinq pages. Les pions se contentaient souvent de brandir les cinq doigts de la main. Le degré ultime, suivant immédiatement le n° 2 (dix pages), ne voyait paradoxalement s'agiter que deux doigts, très souvent ceux du terrible Dejeumont qui dédaignait les stades intermédiaires. Ces doigts vengeurs, ouverts en « V » étaient comme un signe de victoire du plus fort sur le plus faible. Ils signifiaient, en raccourci, « deux heures », c'est-à-dire deux heures de retenue. « Dejeu » (curieux qu'on ne lui ait pas collé un autre surnom que cette apocope) ne s'embarrassait pas de commencer au bas de l'échelle, d'autant plus que ce n'était pas à lui qu'incombait la surveillance du jeudi après-midi. Les « billets de retenue » étaient distribués le mercredi matin. Jusque-là, on pouvait espérer que le pion n'avait pas consigné la condamnation au livre noir. Après deux ans de relative quiétude, je ne me faisais plus d'illusion : chaque semaine, j'y passais !

Le professeur de géographie, M. Van Haesbroek, n'avait aucune discipline : il infligeait dix pages à tour de bras, mais n'en tenait aucun compte. Aussi, les élèves avaient-ils inventé un jeu qui consistait à battre le record de pages qu'il ne fallait jamais faire ! Il y avait de véritables championnats avec classements intermédiaires et définitifs.

À Gosselies, on n'était pas condamné aux *pages*, mais aux *lignes*. Premier degré : cinquante lignes. Equivalence : deux pages de cahier. Indulgence par rapport au tarif carolorégien. Mais il n'y avait pas de retenues, donc pas de suprême sanction faisant limite. Les lignes non faites étant automatiquement doublées, l'absence de bornes préétablies conduisait les plus malchanceux à noircir un nombre incroyable de lignes, en vertu de la progression géométrique. Alors, ils bricolaient des porte-plume à trois ou quatre plumes superposées. Jugez de la dégradation de l'écriture, en admettant qu'elle ait été excellente au départ ! Heureusement, j'avais racheté une bonne conduite devant mon établi d'apprenti menuisier.

Au pensionnat, les plus avisés s'empresaient de gratter leurs cinquante premières lignes. Mais j'ai vu un ou deux pauvres types remplir des cahiers de « brouillon » à longueur de semaine avec leur fragile échafaudage de plumes « ballon ».

Pour atteindre le dortoir, on gravissait les marches d'une tour datant du XV^e siècle ; on découvrait dans une immense salle un triple alignement d'alcôves fermées par un rideau et une rangée de lavabos. La nuit, la surveillance était à peu près nulle et des ombres en pyjama rayé quittaient furtivement leur alcôve pour prendre dans une autre alcôve, dans un autre lit, les leçons d'éducation sexuelle que ni l'école ni la famille ne songeaient à fournir. Le pensionnat, comme l'armée ou la prison, développe des pratiques homosexuelles dont le plus souvent on se débarrasse après la *quille*.

A quatorze ans, l'idée d'homosexualité masculine, me répugnait bien avant que j'apprenne, naïf que j'étais, que ses rites empruntent aux traditions de Sodome. Comme Casanova, je pense qu'il est repoussant de « *pénétrer dans un temple inviolable dont la porte ne doit s'ouvrir que pour ce qui en sort* » (je cite de mémoire). Mais que je sache, au pensionnat, on n'y entrait pas. S'y livraient seulement, je crois, à des jeux de main ceux que Jean-Jacques Rousseau appelle les *chevaliers de la manchette*. De toutes manières, je ne souhaitais pas investir d'autre « temple » que celui qui appartient en propre à Eve. J'en serais quelques années plus tard un dévot très assidu. Je ne veux serrer d'autres corps que ceux aux orbes soyeux et roses. J'approuve les propos que Frère Henri tient à Zénon, le héros homosexuel de *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar²⁰. La première femme à entrer à l'Académie Française faisait part de sa propre répugnance pour le mâle en faisant dire à Frère Henri : *Fi de ces joues qui cessent vite d'être lisses et s'offrent à l'amant bien moins qu'au barbier*. Comme lui, *je ne comprends point qu'on renonce à ces grands corps si plaisamment différents du nôtre où l'on entre comme des conquérants dans une ville en joie fleurie et pavoisée pour eux*.

Quoique je ne puisse imaginer d'autres contacts que ceux si bien décrits par Frère Henri, je me garderai de condamner ceux ou celles qu'attire le même sexe. Ce sera à condition qu'ils n'affichent pas leur fierté (*pride*) d'être marginaux du sexe en des *gayprides* exhibitionnistes auxquelles assistent dorénavant, par démagogie, quelques politiciens.

A Gosselies, je cultivais l'amour plus platoniquement. Par chance, l'externat était mixte. Je suis tombé immédiatement amoureux : Gilberte, Sonia, Irma, Gabrielle ont occupé tour à tour mes pensées. Amours scellées par le contrat déjà signalé : « compliments » transmis par entremetteur et réponse renvoyée par le même truchement. Dès lors, les amoureux se faisaient de petits signes, s'adressaient des sourires entendus, s'envoyaient de maladroits billets.

Mes pensées étaient occupées, ai-je dit : mon cœur était entièrement pris depuis deux ans par une fillette rencontrée en vacances et le resterait pendant des années.

Jusqu'à l'âge de dix ans, nous passions nos vacances à Knokke, La Panne ou Duinberg. De là est née certainement mon attirance pour la mer et ses espaces insondables, sans doute en réaction avec le caractère étriqué du cercle de famille et l'horizon borné de notre jardinet, puis des internats. J'ai déjà rencontré tout petit la mer et la plage, comme en témoigne la photo suivante. Le grand-père Simon essaie, semble-t-il, d'empêcher une tentative de fuite de son petit-fils.

Cette photo est symbolique : mes grands-parents m'apporteront beaucoup plus, y compris à l'âge adulte, que le couple d'amoureux formé par mes parents.

²⁰ Ed. Gallimard, Folio, 1968.



Je ne résiste pas au désir de reproduire aussi la photo suivante qui montre la mode estivale en 1923 : jupe à la cheville, cheveux cachés sous un ample chapeau.



J'ai aussi gardé le souvenir d'un horrible coup de soleil. Mes bras se sont couverts de cloques et je revois encore très nettement le petit costume jaune, bordé de vert, qui m'arracha des cris de douleur quand Maman me l'enleva pour me mettre au lit pour trois jours. Je devais ne pas avoir plus de trois ans.

Je suis plus âgé de cinq ans quand le déplacement vers la mer tant attendue nous embarque dans la Fiat décapotable, la « torpédo », prêtée par mon grand-père à son gendre.

La photo suivante nous la montre avec Maman au volant (pour la photo), Bonne-Maman et Jacqueline.



Le ciel ici est nuageux, comme souvent dans notre pays, mais il fait caniculaire quand nous démarrons pour la Côte. Les sièges de cuir de l'auto découverte sont brûlants. Comme la plupart des voitures de l'époque, la nôtre n'a pas de coffre. Les bagages entassés sur les places arrière laissent peu d'espace aux deux enfants qui ne cessent de se disputer. Combien le voyage paraît long, dans le Plat Pays, *quand la plaine est fumante et tremble sous juillet* ; que la mer est lente à se manifester, là tout au bout de l'horizon fuyant à la même vitesse que la voiture. Papa pousse souvent la Fiat à 100 Km à l'heure ! Enfin, les dunes, dernier rempart, puis brusquement, immense, la plage et, infinie, la mer grise se confondant là-bas, à l'horizon, avec le ciel. *Thalassa ! Thalassa !*

Sur le sable, mon père, plus disponible, me consacrait çà et là quelques instants, m'aidait à bâtir des châteaux. A d'autres moments, mes parents nous laissaient un peu de liberté. Avait-on loué un appartement sur front de mer, il n'y avait qu'à traverser la digue, interdite aux voitures, pour gagner la plage où nous pouvions être laissés seuls, surveillés de loin. Papa soufflait dans une trompe d'automobile dont il avait enlevé la poire pour nous rappeler aux repas.

C'était le vrai bonheur. J'étais, solitaire, au bord de l'eau, admirant comment le sable efface la trace humide des pas, cherchant des coques de palourdes, des méduses échouées à dépecer rageusement à coups de pelle. Parfois je traînais un filet à crevettes. Ou, tout bonnement, *Jean de la Lune* regardait le ressac en rêvant :

*« La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame. »*

Jacqueline, plus sociable ou moins timide, trouvait facilement l'une ou l'autre partenaire pour installer un « magasin » de fleurs de papier à vendre contre des coquillages.

Je voudrais ici narrer trois épisodes qui offrent comme seul intérêt de tenter de cerner l'une ou l'autre émotion et peut-être, s'il est possible, deux ou trois traits du caractère de cet enfant que j'essaye de retrouver.

L'apogée des réjouissances destinées aux gosses des vacanciers est le concours de fortins de sable organisé par le journal *Le Soir*. Mes parents me poussent à m'y inscrire. Le matin, les candidats vont décliner leur identité et leur âge, individuellement, à l'endroit prévu. Les organisateurs constituent alors les équipes de cinq gamins selon un critère resté mystérieux. L'après-midi, à marée montante, on distribue à chacun un règlement et on lui désigne son équipe.

Le moment venu, à une trentaine de mètres du flux, une ligne est tracée sur laquelle se rangent les concurrents armés de leur pelle et d'un pieu en bois où flotte le fanion du *Soir*. Le règlement prévoit qu'au signal, « le chef d'équipe tient le pieu exactement sur la ligne tandis, que ses coéquipiers se mettent à lancer des pelletées de sable pour le maintenir droit. Il est interdit de creuser un trou pour y ficher le fanion. Quand celui-ci est assez assuré, le chef se joint aux pelleteurs. »

- Qui est le chef ?

- Ben, le plus âgé, dit une espèce d'asperge délurée. Qui c'est ?

J'avais onze ans, les autres dix. Je suis donc désigné à l'unanimité pour maintenir le fanion. Ce ne serait pas la dernière fois que la charge de « chef » m'incomberait sans que je l'aie voulu !

- Enterrons-le bien, fit l'asperge, en constatant que les voisins, des costauds de la campagne flamande, le faisaient.

- Ah, non, rétorque le nouveau « chef », c'est interdit ! (La loi est la loi...)

On n'enterre pas le piquet et notre fort tombe parmi les premiers. Adieu cadeaux désirés, gros ballons, cerfs-volants multicolores ! Nous n'avons eu droit qu'à un prix de consolation : une mesquine petite balle de mousse aux armes du *Soir*. Les camarades de rencontre ont dû regretter le fair-play du leader qu'ils avaient élu. Surtout qu'ils ont appris que le chef officiel était tout bonnement l'asperge délurée, numéro un sur la liste et que je figurais en queue !

Mon père a pris une photo de cette équipe impromptue : j'étais sans doute l'aîné, mais le plus petit...

Un sport plus individuel me tentait. On louait sur la plage de paisibles ânes pour les mômes et des chevaux de selle pour les « grands ». Mes parents m'ont offert de monter l'un des seconds et ma sœur, un bourricot. Il y avait, alignés près d'un brise-lames, peu d'animaux fringants, l'une ou l'autre Rossinante et un équidé plus proche du cheval de labour que du pur-sang arabe. Son propriétaire, un vieil homme, avait si peu de chalands, il avait l'air si malheureux que j'en ai eu pitié et ai choisi sa bête.

Hop ! A l'étrier, direction le prochain brise-lames... Les autres montures trottent prestement. Mon animal, manifestement, répugne à quitter son chevalier à la triste figure. Il obéit peu aux timides coups de talon de l'apprenti cavalier. Il tourne sans cesse la tête vers le vieillard et à mi-chemin, s'arrête pile tandis que ma sœur, juchée sur sa monture jugée universellement rétive, me dépasse allègrement. Le propriétaire de mon palefroi gréviste se résout à venir me prêter main forte, il prend l'anti-pégase par le mors et le force à faire son devoir jusqu'au bout puis le lâche. Libre désormais, le percheron se retourne illico. Il se croit tout à coup vedette des hippodromes et file vers son point de départ au grandissime galop. Son minuscule cavalier, le cœur au bord des lèvres, se retrouve couché sur l'animal, se maintient tout juste jusqu'au poteau, accroché à la crinière, jurant, mais un peu tard, de choisir dorénavant son destrier à sa mine plutôt qu'à celle de son loueur.

J'ai aussi gardé le souvenir mélancolique de l'échec d'une troisième activité vacancière. Papa avait projeté une traversée du port de Zeebrugge. Des barques à moteur amarrées non loin du môle y invitaient les touristes. Le ciel charriait de gros nuages, une brise d'ouest frisait les eaux grises du port, raison pour laquelle on avait abandonné la plage et ses jeux futiles. A l'embarcadère, point de clients. Le marinier refuse de mettre son rafiote en route pour quatre personnes seulement. Nous attendons d'autres chalands. Vainement. Un rayon de soleil, cependant, déchire le voile maussade du ciel. Nous resterons au sec, nos projets à l'eau.

Eh bien ! je me remémore parfaitement mon sentiment. J'étais triste, non pas pour la promenade ratée, mais à cause de la déception supposée de mon père. Il n'était pas si fréquent qu'il prévoie des délassements onéreux en famille et je lui en avais su gré.

Je n'ai jamais revu le port de Zeebrugge...

L'année 1933 a été l'une des plus funestes, non seulement parce que Hitler avait été plébiscité et que le vieux Maréchal Hindenburg avait dû le nommer chancelier du Reich, mais surtout parce qu'un médecin a découvert que le climat marin était néfaste à la santé de Papa et qu'il convenait qu'il prît ses vacances dans les Ardennes. Nous avons alors passé deux fois deux semaines d'été à Rendeux, au bord de l'Ourthe. Nous avons pris pension dans un hôtel modeste situé sur la route de Laroche. L'atmosphère y était bon enfant. L'accueil charmant. L'aubergiste se chargeait des présentations et on liait vite connaissance. Les grandes personnes papotaient, organisaient des randonnées, des tournois de whist. Certains soirs, Papa s'animait au piano en accompagnant des chants. Les enfants s'égaillaient dans les prairies entourant l'auberge.

Manquaient à mon bonheur la mer et le sable blanc. A cinq cents mètres, l'Ourthe roulait ses eaux limpides sur un lit irrégulier de galets, mais ne compensait pas les jeux imprévus des vagues, l'air vif aux senteurs de varech. La baignade pouvait y être dangereuse. Elle m'était interdite sans accompagnement. Le climat me paraissait plus sévère, la pluie plus fréquente. Les promenades par monts et par vaux n'avaient pas le charme des jeux, pieds nus, dans les doux vallonnements des dunes, aussi essayais-je de m'y dérober autant que je pouvais.

Un jour, partis en excursion du côté de Laroche, mes parents m'ont laissé sur la rive herbeuse à pêcher le goujon, après avoir réitéré l'interdiction. Il faisait une chaleur lourde que la proximité de l'eau ne parvenait pas à alléger. Dans l'air immobile de la canicule, le poisson refusait obstinément de mordre à l'hameçon du pêcheur trop novice. Des nageurs s'ébattaient dans un clapotis tentant. L'occasion, l'herbe tendre de la berge, et je pense, quelque diable aussi me poussant, je me laissai glisser dans l'onde claire. Je nageais à peine : des battements des jambes et des mains à la manière d'un chien. Tout à coup, le sol se déroba. Je vais me noyer, je me noie ! Je voudrais appeler au secours. Je ne peux qu'utiliser un dernier souffle pour pousser un long hurlement inarticulé. Une nageuse m'attrape par les cheveux et me pose sur mes pieds, à cinquante centimètres de là.

- Faut pas paniquer comme cela, mon grand !

Je me rends compte alors que l'abîme aqueux où j'avais vu ma dernière heure n'a qu'un mètre carré de surface. Un seul battement m'en aurait sorti.

Quand père et mère reviennent de Laroche, en nage, on leur narre mon aventure. Je cours à leur rencontre. Je vais tomber dans leurs bras. Sanglots... Le fils chéri a été miraculeusement sauvé des eaux...

Eh bien que nenni ! Je reçois une engueulade en règle. « Réprimande », plus académique, convient moins en l'occurrence.

- C'est bien toi ! Toujours à désobéir ! Finie la pêche !

J'ai dû dorénavant accompagner mes parents dans leurs randonnées.

On pique-niquait souvent. Papa avait construit en contre-plaqué une espèce de grande malle que l'on installait sur le marchepied de la Fiat. Le couvercle, par un ingénieux système, se transformait en table. Il découvrait des sièges pliants et une dinette en Bakélite. Il y avait aussi une grande toile verte que l'on déployait pour la fixer sur quatre piquets maintenus par des cordes bien tendues. Ce simple toit nous protégeait plus souvent des ondées que d'un soleil trop généreux. J'avais baptisé ce salon transportable pic-nic-aise...

L'excursion la plus mémorable nous a fait lever à deux heures du matin. Il s'agissait d'aller assister à l'envol du ballon stratosphérique d'Auguste Piccard, le savant renommé, mais peut-être moins illustre que sa copie conforme imaginée par Hergé : le Professeur Tournesol.

L'aube découvre à peine les prairies en train de rejeter paresseusement leur édredon de brume quand nous arrivons aux abords du champ où se balance une sorte d'énorme poire un peu molle. Papa nous explique qu'en s'élevant, le ballon rencontrera une pression de moins en moins grande et qu'il se gonflera peu à peu pour atteindre la forme d'une belle orange.

Il nous décrit aussi la stratosphère régnant à partir de quinze mille mètres d'altitude et la troposphère dont j'ignorais jusque-là qu'elle nous abritait. Pendant ce temps, les préparatifs s'achèvent.

L'aurore voit s'élever majestueusement l'étrange aéronef emportant le professeur Piccard dans une sorte de gros scaphandre de métal tout doré par le soleil, que papa photographie



Rentrés à l'hôtel, nous resterons l'oreille collée au poste de T.S.F. pour être les premiers à apprendre et à annoncer que le record du monde d'altitude a été battu, (16.940 mètres)

comme si d'avoir assisté à l'envol historique nous avait fait participer à l'exploit. La performance sportive m'enthousiasmait, l'aspect scientifique me laissait indifférent en dépit du cours paternel. On a appris plus tard que le hardi aéronaute avait retrouvé la terre en Yougoslavie.

Et c'est à Rendeux que j'ai vécu mon premier amour. J'avais douze ans, Lily dix, cheveux châains, yeux noisette, douce et sage. Romantique comme il n'est pas permis de l'être à douze ans, au premier regard, j'ai ressenti, comme Chateaubriand pour Miss Ives, *le charme timide d'un attachement de l'âme*.

Dans le groupe photographié par mon père, on devine à peine les traits du visage pâle de Lily, appuyée sur mon épaule. Ses parents sont à l'extrême droite. Maman est derrière ma sœur.



J'aspirais sans cesse à voir Lily. Tôt levé, j'attendais fébrilement son apparition dans la salle du petit déjeuner. Quand elle tardait, j'allais me planter au pied de l'escalier pour la voir descendre. Je marchais à côté d'elle lors des promenades. Marchais ? Je devrais dire marchai : ce n'est probablement arrivé qu'une fois, par des sentiers rocaillieux, à travers bois. Je brûlais de lui dire combien je l'aimais, la main attirée par sa main et retenue par ma timidité. Au bout de cinq jours, M. et Mme Degreef ont regagné Bruxelles avec leur fille. Brève rencontre !

Lorsqu'une famille repartait, les pensionnaires faisaient joyeusement la haie et l'aubergiste jouait « au champ », à la trompette de cavalerie. Jamais air ne m'a paru si désespérément triste.

Lily a-t-elle deviné ma passion ? Savait-elle seulement qu'un tel sentiment existait ? Cinq jours et une si envahissante présence dans mon cœur ! Étais-je normal ? Pouvait-on aimer d'amour, à douze ans, une fillette de dix, me disais-je ? J'ai été rassuré quand peu après, j'ai appris (comment, je me pose encore la question, *La Divine Comédie* n'était pas au programme de sixième !), que Dante était tombé amoureux de Béatrice Portinari pour l'avoir rencontrée une seule fois sur le Pont de l'Arno, « presque au début de sa neuvième

année ». Il devait la revoir au bout de neuf ans avant de l'immortaliser. Je ne reverrais jamais Lily mais j'en ai longtemps gardé l'espoir. Notamment bien plus tard, quand j'allais à Bruxelles, où mes grands-parents maternels s'étaient retirés, je rêvais de la rencontrer par hasard, au détour d'une rue. Non, je ne devais jamais la revoir et il n'y a aucune chance que ces lignes la propulsent au Panthéon des héroïnes de la littérature !

Combien m'ont ému à quatorze ans les vers célèbres qui laissent indifférents tant de potaches :

*Temps jaloux se peut-il que ces moments d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?*

Cet épisode de mon enfance n'a-t-il pas déterminé d'autres goûts littéraires ? Phèdre, folle amoureuse, sans espoir, d'Hippolyte, *charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi* ; Titus qui s'arrache à Bérénice par devoir d'Etat :

*Ah, Rome ! Ah, Bérénice ! Ah, prince malheureux !
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?*

Don Carlos, qui se consume d'un amour impossible pour Elisabeth de Valois ; Nemours toujours repoussé par *La Princesse de Clèves* qui l'aime. J'ai lu et relu ce roman austère de Mme de la Fayette. J'ai soupiré avec le *Dominique* de Fromentin, j'ai vibré avec *Werther*. Choix d'un adolescent romantique ? Alors comment ai-je encore pu trouver si réussi le roman contemporain de Didier Wolfromm, *Diane Lanster* ? Le narrateur, Thierry, souffre d'une maladie de la peau et d'une claudication qui lui ôte tout espoir de conquérir un jour la belle Diane.

L'amour inassouvi est le plus exalté. L'imagination le nourrit d'espoir. S'il n'aboutit pas, c'est le plus extraordinaire, le plus durable, le mieux partagé, c'est un amour rêvé qu'on croit avoir manqué...

L'amour abouti s'est déjà peu ou prou heurté à la vie. Tristan et Iseult, avec Roméo et Juliette le couple déchiré le plus célèbre de la littérature mondiale, imaginé voici huit siècles, ont été amants quoi qu'ait pu croire le bon roi Marc lorsqu'il les découvre endormis dans une cabane de branchages, séparés par l'épée de Tristan. L'amour rêvé se heurte, pour Iseult à la dure réalité du camping en forêt ! Tristan devra la ramener à Marc et au confort de son palais.

J'ai vécu quelque temps après, une passion encore plus brève, mais partagée. Un après-midi, mes parents prenaient le thé chez les R.. Etaient-ils quelque peu nos cousins ? Difficile à dire puisque tous les amis intimes de la famille devaient être appelés poliment « cousin » ou « cousine », voire « tante ». Ainsi cousin André et cousine Marguerite, c'étaient les Andris, nos voisins, Tante Jeanne, l'amie d'enfance de Maman.

Quoi qu'il en soit, les grandes personnes installées devant les tasses en porcelaine de Chine et les gâteaux secs, chez cousin Edouard et cousine Madeleine, avaient envoyé les enfants jouer à l'étage. Comment, Marthe et moi nous sommes-nous retrouvés sur son lit, enlacés ? Cela reste un mystère pour moi. Jusque-là, je n'avais prêté aucune attention à cette gamine un peu plus jeune que moi. Rien de trouble, en tout cas de mon chef, dans cette étreinte de deux gosses probablement encore impubères. C'était sans conteste l'image parfaite du vert paradis des amours enfantines. Nous nous serrions passionnément l'un contre l'autre, comme un enfant se blottit contre sa maman, nous nous embrassions sur les joues, nous ne parlions guère.

J'établissais une cloison étanche entre l'amour et l'érotisme. Un visage de jeune fille, une silhouette pouvaient éveiller un tendre sentiment. Un corps de jeune femme, réel ou rêvé suscitait mes désirs. Les décolletés m'excitaient, les seins m'obsédaient, *seins de terrible présence, féminines deux gloires, hautes abondances, bouleversants étrangers, présents et défendus, cruellement montrés, trop montrés et point assez montrés*, soupire le héros de *Belle du Seigneur* créé par Albert Cohen, *qu'elle les sorte puisqu'elle te les montre sans les montrer et si mal les cache, de grâce, diront tes yeux, qu'elle écarte cette étoffe, hypocrite étoffe qui les recouvre mais les révèle...*²¹.

Maintenant, il y a de moins en moins *de ces étoffes qui invitent et interdisent et rendent fous* : on expose *tourmentantes merveilles et jeunes beautés* dans les journaux, sur les écrans de télévision, fictions, reportages, publicité pour le café, la lessive et le saucisson. Et dans la rue... Les couturiers font défiler des seins dévoilés et les femmes étalent leurs agréments sur les plages, *en direct, live...* Il n'y a plus rien à découvrir, à conquérir, il n'y a plus de secret, de délicieux mystère. À quoi rêvent les jeunes garçons ? Ah ! Heureux ceux du début du siècle qui fantasmaient sur une *cheville moulée dans un ravissant bas noir que découvrait un juçon rose*, comme disait à peu près la chanson que mon beau-père, pourtant assez strict protestant, aimait fredonner ! La liberté totale a insensiblement transformé les revues érotiques comme *Lui* ou *Play Boy* en exhibitions gynécologiques. Quand on pense que Pie XI, en 1927, avait publié une lettre pastorale pour mettre en garde ses ouailles contre la mode nouvelle des robes qui découvriraient le... genou : « *Il est déplorable, écrivait-il, que les robes destinées à couvrir le corps, soient devenues aujourd'hui, au moment où les femmes oublient leur dignité et offensent la pudeur, un moyen d'offrir, surtout aux jeunes, un stimulant à la sensualité.* »

Les magazines dévoilant même pudiquement un corps n'existaient que sous le manteau. Je n'y avais pas accès. Restaient pour mon édification, les illustrations du *Petit Larousse*. Je regrettais toutefois que *La Vénus d'Urbino* du Titien cachât son sexe d'une main dolente.

Julien Green dans *Partir avant le jour* publié par Grasset, raconte que sa mère le conduisait de temps en temps au Louvre dans les salles de sculpture. « *Elle ne savait pas ce qu'elle faisait*, écrit-il. *Elle ne pouvait pas savoir que je sortais de là dans une sorte d'ébriété sexuelle... La nudité, la nudité criminelle, pourquoi était-il permis de la voir ainsi exaltée, souveraine...* » La vraie littérature du début du siècle restait pudique. Le premier roman d'un auteur reconnu par le monde des lettres à avoir décrit un coït, *La Garçonne*, a provoqué, en 1922 un tel scandale que Victor Marguerite s'est vu retirer la Légion d'honneur gagnée sur les champs de bataille de la Grande Guerre. *L'Amant de Lady Chatterley*, en 1928, a suscité une levée de boucliers des ligues morales. On ne peut comprendre aujourd'hui les raisons qui avaient pu, au dix-neuvième siècle, certes, envoyer Flaubert, Baudelaire et leurs éditeurs devant les tribunaux. D'autant plus qu'il s'agissait d'œuvres littéraires auxquelles n'avaient accès qu'une poignée de lecteurs. Paradoxalement, alors qu'aujourd'hui radio et télévision entrent dans tous les foyers, que n'importe qui peut contempler, jour et nuit, les ébats érotiques les plus débridés, les films X les plus navrants et les scènes de violence les plus bestiales, aucune autorité ne s'en soucie. Tout est permis au nom de la liberté d'expression. Un film comme *Crash* du metteur en scène canadien Cronenberg montre comment des voitures lancées volontairement l'une contre l'autre constituent le comble de l'excitation érotique pour les héros fêlés du roman de J.G. Ballard dont est tiré le scénario. Ce film a fait fuir la moitié de la salle lors de sa présentation publique au Festival de Cannes en 1996. Cela n'a pas empêché le jury de le couronner pour son « originalité et son audace ».

²¹ Ed. Bibliothèque de La Pleiade, NRF. 1997

A côté de ce roman filmé sulfureux et de tant d'autres dont l'originalité consiste à scandaliser le lecteur, *Madame Bovary* trouverait aujourd'hui sa place dans la collection *Arlequin* Comparées à certaines chansons passant tous les jours à la radio, comme « *Je t'aime, moi non plus* », de Serge Gainsbourg, les « pièces condamnées » des *Fleurs du Mal* pourraient faire partie des anthologies destinées aux classes du secondaire !

Non, on ne peut comprendre qu'encore en 1956, l'éditeur J.J Pauvert ait été condamné pour « pornographie ». Il avait publié les œuvres de Sade, à vrai dire plutôt barbantes, que l'on trouvera quelques années plus tard en *Livre de Poche* en rayons des supermarchés.

A treize ans, mes modèles étaient encore Paul et Virginie. Donc, c'est chastement que j'embrassais la petite Marthe. Combien de temps a duré cette étreinte ? Nous y avons mis fin tristement quand, le thé bu et les conversations épuisées, les parents nous ont rappelés au salon...

Je n'ai jamais cherché à revoir Marthe bien que nos parents eussent continué à se fréquenter. Je m'étais rassasié d'amour. D'ailleurs, le lendemain même, j'entrais au pensionnat pour cinq ans et ne prendrais plus part, dès lors, aux rencontres entre les deux familles, ni à bien d'autres réjouissances familiales.

Désormais, il y aurait, à Gosselies, les amourettes avec Gilberte, Sonia, Gabrielle et les autres. Sans étreintes, sans même un frôlement. Seule Irma ferait exception.

Nous nous étions fait part de nos sentiments réciproques par la voie diplomatique exposée plus haut. Nous parvenions à nous rencontrer au fond du couloir qui menait à la salle de dessin où officiait M. Scaf, lequel m'avait accueilli à son premier cours par un très aimable « Vous avez une tête qui ne me revient pas ». L'important était qu'elle revînt bien à Irma !

Protégés par un guetteur placé au début du couloir, nous nous embrassions rapidement.

En outre, j'avais réussi (ou était-ce le coquin de hasard ?) à me placer juste derrière elle au cours de français. M. Simon, pour nous familiariser, entre autres, à l'emploi des modes et à la concordance des temps, écrivait beaucoup au tableau et je profitais de ce qu'il avait le dos tourné pour caresser celui de mon amie. Nous vivions une tranquille amourette.

Un matin, un surveillant, connu pour son irrépressible bégaiement, entre dans la classe et parle à l'oreille de M. Simon. Puis, se tournant vers nous :

- Made ...m.. moiselle S..ab., vous êtes c.c..onvoquée chez Monsieur le D.d..irecteur.

Pendant l'absence d'Irma, le professeur me désigne une autre place où, penaud et inquiet, je transporte livres et cahiers. Le banc abandonné restera vide pour le reste de l'année. No man's land de précaution.

Au retour dans la classe, Irma a les yeux rouges. L'après-midi elle parvient à me faire passer un billet :

Maman a reçu une lettre signée « un ami qui vous veut du bien ». Il rapporte qu'un certain Nicaise caresse l'épaule de sa fille et autre chose aussi que je n'ose pas dire. Elle est venue se plaindre au directeur. C'est pourquoi il m'a convoquée ce matin. J'ai tout nié. Je t'en dirai plus samedi prochain à midi, dans la ruelle près de l'église du Faubourg. Je t'aime.

Il y avait donc un jaloux ou une jalouse, un goujat (le mot n'a pas de féminin) dans la classe. Il (ou elle) s'entraînait peut-être à une pratique qui deviendrait courante sous l'Occupation.

En attendant de découvrir l'auteur de la dénonciation, j'étais sur des charbons ardents. Le directeur tardait à me convoquer, il pesait certainement la sanction à infliger au vil suborneur. Le renvoi, sans doute, et hop, une nouvelle école, technique plus que probablement ! Evidemment, je nierais. *L'autre chose* en tout cas, jamais je ne l'avais effleurée, je n'y avais même pas pensé en vertu de la subdivision exposée ci-dessus.

D'ailleurs aucun renflement notable ne gonflait la poitrine de la petite Irma. Aurait donc été vaine la gymnastique à laquelle j'aurais dû me livrer pendant les brefs instants où M. Simon écrivait au tableau, *il fallait bien qu'ils demeurassent muets*, afin que nous... justifiassions le subjonctif imparfait...

Je n'ai pas été traîné devant le tribunal directorial. J'étais certainement l'élève que le boss, comme M. Stiernet aimait se qualifier, connaissait le mieux pour avoir été son unique disciple à l'anglais. En outre, je l'ignorais, dans les « Ecoles Moyennes de l'Etat pour Garçons », les rares filles n'étaient que tolérées et devaient donc se montrer d'une conduite exemplaire surtout dans leurs rapports avec le sexe opposé. Il leur était interdit d'accompagner un garçon sur le chemin de l'école même s'il était leur voisin. S'ils quittaient le domicile à la même heure, ils ne pouvaient marcher côte à côte sur le même trottoir ! En cas d'infraction à cette loi d'*apartheid*, seule la fille était punie. Depuis la *Genèse*, n'est-ce pas toujours Eve qui pousse Adam au péché ?

Je ne retournais pas à la maison chaque samedi. Mais quand cela arrivait, avant de prendre le tram, je trouvais le moyen de rencontrer Irma près du saint lieu désigné dans son billet. Comme vu au cinéma, je baisais les lèvres bien serrées de mon amie. La ruelle était tortueuse et deux copains se postaient chacun à un bout de la ruelle pour avertir les amoureux enlacés de l'arrivée d'un quidam. Bien que nous trouvions *nos petites gueules bien sympathiques*, nous ne nous fichions nullement, lorsque nous nous bécotons *sur les bancs publics, bancs publics, du regard oblique des passants honnêtes* décrits par le bon Brassens. L'histoire du billet nous a liés davantage et nous avons failli, lors du rendez-vous subséquent, ne pas entendre le coup de sifflet annonciateur de l'arrivée d'un intrus, tant notre pudique étreinte était chaleureuse.

Irma n'a pas été renvoyée.

J'en veux au bon M. Delmotte d'avoir contrarié ma passion pour la musique. Mes parents avaient tôt découvert un certain don que j'exprimais à cinq ans en jouant de petits airs sur le piano familial. Maman l'utilisait peu et toujours pour les premières mesures d'une même valse de Chopin. Papa avait l'oreille absolue c'est-à-dire qu'il pouvait nommer n'importe quelle note frappée au hasard sur le clavier. Il savait tout jouer sans partition. Quand j'ai eu six ans, il a engagé une frêle jeune fille pour me donner, à domicile, les premières leçons de solfège. J'étais espiègle, peu enclin à l'effort. La demoiselle, sans doute piètre pédagogue, était de son vrai métier,... couturière.

Au bout de très peu de temps, je m'étais rendu si insupportable qu'elle a renoncé à faire de moi un virtuose du clavier. Mes parents m'ont rendu seul responsable de sa désertion et l'on en est resté là. Pourquoi n'ont-ils pas songé à m'inscrire dans une école de musique, animée par de vrais musiciens ? Toujours sans être capable de déchiffrer la moindre croche, peu à peu, je passais pourtant de *J'ai du bon tabac* à des airs un peu plus compliqués comme *Le Chant Indien* de l'opérette *Rose-Marie*, par exemple, un de mes favoris souvent diffusé sur les ondes de la T.S.F..

Aussi, enfin motivé, j'ai sauté sur l'occasion qui m'était offerte à Gosselies de prendre des leçons. Les cours de l'Ecole de Musique se donnaient dans une salle de l'Ecole Moyenne. Le professeur, une jeune femme, usait d'une méthode très attrayante. Avec elle, on faisait du quatre-mains : par son accompagnement, le professeur donnait à la simple et pauvre mélodie jouée par l'élève débutant un relief qui comblait mes oreilles de jeune mélomane. Je suppose que le solfège proprement dit viendrait après. Je suppose car, hélas, j'ai dû interrompre très rapidement ces leçons. En effet, il aurait fallu, pour les continuer, que je puisse étudier, revoir les morceaux pour ne pas rester en panne à côté de mon

accompagnatrice. Mais M. Delmotte s'est opposé à ce que j'aie user seul du piano de l'externat. J'ai bien essayé de m'entraîner sur un clavier dessiné sur mon banc, mais le procédé était aussi inefficace que peu mélodique. J'ai donc dû abandonner, une fois encore, l'étude de la musique. Le seul résultat positif fut que j'ai conservé au bulletin de l'Ecole Moyenne le 10 sur 10 que le professeur de solfège et de chant accordait automatiquement à ceux qui suivaient ou avaient suivi un cours de l'Ecole de Musique dont il était directeur. Il est vrai que je chantais avec conviction *Le Beau Danube bleu* dans le chœur à trois voix de la distribution des prix.

On sait déjà quels ont été mes ultimes professeurs de musique : Mlle Neuman et Boris des Fontaines. Si aujourd'hui encore, je puis jouer d'oreille n'importe quel air de jazz, une chansonnette, accompagner un chant joyeux, je reste cependant un orphelin de la musique. Je serai à jamais privé du plaisir, si bien décrit par Gide dans son Journal, de déchiffrer un *Impromptu* de Chopin, un passage du *Carnaval* de Schumann. J'aurais mauvaise grâce à en accuser seulement le sort ou le désintérêt de mes éducateurs : j'ai aussi manqué de persévérance. J'aurais pu étudier seul, reprendre, adulte, le cours interrompu. Mais comment se plier à solfier quand on se passe fort bien d'une portée musicale pour trouver des accords et un rythme ?

M. Delmotte avait pourtant des indulgences incroyables. Quand est arrivée la période des examens de fin d'Ecole Moyenne que j'étais le seul interne à passer, il m'a installé dans une chambre confortable pour que je puisse « bloquer » à l'aise, avec l'autorisation inouïe de fumer ! Il est clair que M. Delmotte savait que je le faisais de temps en temps dans les toilettes et fermait les yeux. Sans doute était-il important pour la réputation du pensionnat, peuplé généralement de cancre, de livrer pour une fois un diplômé de première classe en lui fournissant tout le confort possible. Je ne l'ai pas déçu puisque je suis sorti premier de gréco-latine. Mais je doute que la drogue à Nicot ait été un adjuvant de ma réussite. En tout cas, l'autorisation étrange de satisfaire une manie somme toute suffisamment récente pour que je puisse m'en passer sans sombrer dans une mélancolie fatale pour ma réussite, faisait courir à tous les autres pensionnaires un danger dont la direction ne semblait pas se rendre compte.

Comme à Thuin, mais de manière moins permanente, j'ai aussi souffert du froid à Gosselies. A midi, le réfectoire était d'abord occupé par les externes « pérégrins », ainsi que la salle de jeu transformée en cantine pour ceux qui y mangeaient leurs tartines. Pendant une heure, les internes attendaient dans la cour de récréation. L'estomac dans les talons, on ne jouait guère dans cet espace exigu. Les jeux de balle ou de ballon y étaient interdits pour la sauvegarde des vitres. Restait le jeu de barres, vite lassant. A l'automne, au printemps, l'attente était supportable. Mais quand venait l'hiver, brrr !

Aux premiers frimas de ma première année, j'avais endossé un vêtement bourgeois, mon pardessus, et essuyé aussitôt les lazzis de mes compagnons. J'avais contrevenu aux usages ! On est viril quoi, on court en veston par tous les temps ! Si j'avais été vraiment viril, j'aurais persisté dans ma décision de m'abriter raisonnablement du froid en utilisant le vêtement destiné à le combattre. Mais je me suis plié au conformisme des adolescents. Quand le temps passait au gel, j'enfilais deux pulls sous ma veste et laissais mon pantalon de pyjama en guise de caleçon long sous mes « culottes golf ». En attendant les côtes de porc, compote de pommes et frites du mardi, précédées du rituel lavement des mains, j'avais un peu moins froid dans la cour mais j'étouffais aux cours. Je vous laisse en outre deviner l'état de propreté de mon pyjama, sachant que je ne retournais à la maison le présenter à la lessive que deux fois par mois.

Seule ma chère Bonne-Maman m'a rendu parfois visite au pensionnat, le jeudi. Elle m'apportait un bâton de chocolat *Côte d'Or au lait* que je faisais durer le plus longtemps possible.

Premier né de sa fille et garçon de surcroît, c'est peu dire que j'étais son préféré. Elle m'adorait, je l'adorais. Nous avions de longues conversations qui me rappelaient celles avec mon grand-père Nicaise. Son mari ne passait que le temps des repas avec elle, car il préférait, en guise d'interlocuteurs, ses amis du café de l'Europe, de l'Espérance ou de la Bourse, endroits où il usait, en jouant aux cartes ou au billard, une bonne partie de ses après-midi et de ses soirées sous prétexte d'honorer ses clients, les cafetiers et leurs hôtes, chalands potentiels. Il consommait heureusement modérément : je ne l'ai jamais vu éméché qu'une fois et c'était, par extraordinaire, à l'issue d'une sortie de Mardi-gras où son épouse l'avait accompagné. Vêtus d'un domino et masqués, ils avaient intrigué bon nombre de carolorégiens sans se faire reconnaître, car on ne s'attendait pas à rencontrer mon grand-père avec sa femme. Il paraît qu'il ne dédaignait pas fréquenter des gourgandines en quête d'aventures dans les bistrots, mais il ne les sortait jamais.

Donc, Bonne-Maman toujours suivie de sa petite chienne Lisette, aimait me parler. Elle savait aussi m'écouter. Pas de cours de sciences, mais des leçons de morale. Elle me donnait des conseils de maintien et de beau langage. Bien entendu, aucun juron ne pouvait échapper aux gens « comme il faut ». En cas d'énervement incompressible, il était même incorrect de s'écrier « sacristi ». Tout au plus était toléré *sapristi* pour que ne fût pas décelée l'étymologie de cette anodine interjection : « par le sang du Christ ». De même, jadis, le juron des preux chevaliers, *palsambleu*, était la transformation de *par le sang de Dieu*, comme *ventre-saint-gris* était l'euphémisme de *ventre du saint Christ*. Plus tard, je découvrirais dans les comédies du théâtre wallon namurois le délicieux *nom di glu*, dont on devine facilement qu'il remplace *nom de Dieu*.

Inutile d'ajouter que le mot de Cambronne ne résonnait jamais entre les murs des salons de la famille. Si, par accident, on renversait le potage sur son giron, il était admis de s'exclamer « flûte ». « Zut » faisait déjà un peu inconvenant. Ma mère articulait *cul-des-sac* en prononçant clairement le *l*. Il est vrai que dans l'école religieuse de son enfance, on récitait l'alphabet en sautant le *q* ! Des expressions que je jugeais anodines entraînaient des reproches. Ainsi, j'aimais chanter *Quand un Vicomte rencontre un autre Vicomte* de la délicieuse Mireille, conduite au succès par Maurice Chevalier. Le refrain fustigeait d'une manière amusante l'égoïsme habituel des gens :

*Chacun sur terre
Se fout, se fout
Des p'tites misères
De son voisin du d'sous.*

Carré blanc ! *Foutre* est un verbe sale ! Or, je ne pensais pas – et on ne pense plus – au sens étymologique de cet innocent synonyme, tantôt de *moquer*, tantôt de *faire*. Sans doute y pensait-on à l'époque où ma chère aïeule apprenait les bons usages...

Sa santé aurait probablement été ébranlée si elle avait eu connaissance du contenu du lexique dont les murs de la rue du Collège résonnaient loin de ses pudiques oreilles. Le personnel n'avait pas toujours la réserve des *buttlers* servant les bourgeois de la *Forsyte Saga*. Une servante, notamment, prénommée Annette, de deux ou trois ans mon aînée, avait avec moi des rapports de copain. Elle détonnait par comparaison avec la caste immédiatement supérieure, les demoiselles de magasin. Elle m'avait appris une chanson qui ne figurait certainement pas parmi les partitions reliées de cuir rouge, cadeau de M. Solms, rangées à côté du piano où Bonne-Maman s'exerçait.

Le lecteur en appréciera la verve rabelaisienne autant que la rime :

*Ah que c'est bon de chier dans l'eau
On voit sa merde qui nage,
Si j'avais su que c'était si beau,
J'aurais chié davantage...*

Sur un air de la *Fille de Madame Angot*.

Un jour, Annette m'avait, par jeu, ligoté pieds et mains et laissé dans cet état dans un couloir. Je devais avoir quatorze ans. Penchée sur moi, elle m'avait donné l'occasion de plonger du regard dans son plantureux corsage et ce n'était pas la première fois. Puis, sans doute appelée à des tâches plus ménagères, m'avait oublié ainsi entravé. Je n'avais pas apprécié ! J'ai eu bien du mal à me défaire seul de mes liens. Mais que n'aurais-je pas subi pour entr'apercevoir la naissance d'un sein !

Bonne-Maman me faisait parfois la faveur de me retenir à loger rue du Collège. Bonheur de pouvoir veiller plus tard que chez mes parents. Plaisir des lumières et des bruits de la ville. Ma chambre se trouvait au-dessus de la sienne, au deuxième étage, près du cabinet de toilette du personnel, au bout du couloir qui abritait le quartier des internes.

Un matin, Annette entre dans ma chambre pour me presser de me lever. Aimable réveille-matin ! Penchée sur moi, le peignoir entrouvert laisse entrevoir cet objet toujours si soigneusement caché, un sein dodu. Elle fleure bon le *palmolive*.

- Tu es nue sous ton peignoir !
- Mais non, petit vicieux ! Qu'est-ce que tu vas chercher !
- Bon ouvre-le, alors... Ou bien tu es une menteuse.
- Tu es fou ?
- Ouvre, si tu oses !

Elle dénoue - lentement, lentement - la ceinture et apparaît vision réelle de *La Source* d'Ingres de mon Larousse. En un éclair, je saute du lit et l'enlace malgré ses protestations. De la paume électrisée, j'emprisonne pour la première fois la coupe palpitante et si douce, et chaude. Le corps parcouru d'un frisson à la fois délicieux et presque douloureux, je titille fébrilement de doigts brûlants le téton dressé. Elle colle sa bouche humide sur mes lèvres, glisse sa main dans mon pyjama. Je vais défaillir...

- Annette, tu libères la place à la fin ! Je veux aussi me laver !

La voix de Mademoiselle José. Je me réveille en sursaut. Ce n'était qu'un rêve. Un rêve qui a trempé mon pyjama d'un liquide gluant. Un rêve dont j'ai gardé intacts tous les détails comme de tous ceux qui précèdent immédiatement le réveil. Ces images ont nourri les fantasmes de mon adolescence ! J'avais vécu, mais en dormant, la violente émotion ressentie par le jeune héros du film « *Sortez vos Mouchoirs* », quand le personnage que joue la belle actrice québécoise, Carole Laure, accepte de se dénuder devant ses yeux éblouis !

Cette nuit a été, je crois, la dernière que j'ai passée rue du Collège. En 1936 mes grands-parents liquideraient la *Maison Solms et Simon* pour se retirer à Bruxelles. Dans son espoir de trouver un repreneur pour son entreprise, mon grand-père avait tardé à solder peu à peu la marchandise à des prix encore bénéficiaires, à tenter de vendre le matériel à l'amiable. A toute extrémité, pressé par la fin du bail, il ne lui restait plus que la désastreuse solution de la liquidation par vente publique. Petit fils indigne qui n'avais pas voulu accéder au commerce en succédant à mon aïeul, j'ai gardé la liste des 13.411 bouteilles de vin, clou de la « vente publique pour cause de cessation de commerce, le lundi 16 mars 1936 et jours suivants ». Je note au passage les *Meursault 1923*, *Clos de Pouilly 1924* ; *Château Lynch Bages Pauillac, Grand cru classé 1928* ; *Moulin à Vent 1918* ; *Corton 1928* ; *Clos de Vougeot 1922*,

Chambertin 1904 ; Vosnes Romanée, Sélection spéciale 1918 ; Chambolle Musigny 1921, etc.. La musique de ces derniers noms m'est restée d'autant plus familière, qu'elle chante dans la traversée des villages de Bourgogne si souvent parcourus. Je jouis de la vue des coteaux, du calme champêtre des petites routes, sans m'arrêter dans les nombreuses caves annoncées à grand renfort de panneaux publicitaires aux couleurs criardes, sans être le moins du monde tenté par les promesses de dégustation « sans obligation d'achat ».

En 1934, mes parents avaient acheté, à Gerpinnes-Flaches, un terrain boisé d'un demi-hectare à un prix d'une incroyable modicité même en comparaison du marché des années trente : 1,35 F le mètre carré au lieu des 15 F dans la commune qui abrite aujourd'hui la villa du richissime financier belge, Albert Frère. Il faut dire que notre terrain n'était raccordé ni à l'eau, ni à l'électricité. On y accédait par un chemin de terre se transformant en cloaque par temps de pluie. Combien de fois la Fiat s'y est-elle embourbée et a-t-elle été rappelée à la modestie en se transformant en véhicule hippomobile grâce à un sauvetage réalisé par deux vigoureuses juments de la ferme de Bertransart !

Dès lors, mes vacances se passèrent à m'initier à la culture et à l'élevage avec les fermiers du coin et surtout avec leurs domestiques dont l'un m'avait pris en amitié. J'ai aussi approfondi mes connaissances linguistiques, car ces rustiques voisins ne savaient que le wallon.

Mon père avait acheté à Waterloo un chalet en éternit qu'il avait fait démonter et remonter sur son terrain dont un minimum avait été défriché. Il a fait creuser un puits perdu pour les eaux usées et un puits pour l'eau potable qui ne le fut pas. On a retrouvé au grenier de vieilles lampes à pétrole pour éclairer les deux chambres et la cuisine tandis que la salle à manger profitait d'un éclairage au gaz butane. De la cuisine, on pompait manuellement l'eau du puits pour l'envoyer dans un réservoir installé sous le toit. Il y avait ainsi un semblant d'eau courante qu'il fallait toujours bouillir pour la boire.



Mes parents avaient dû se résoudre à cette opération immobilière pour que Papa puisse profiter au maximum de l'air de la campagne. Nous nous rendions donc au chalet presque chaque week-end et toutes les vacances.

Un soir d'août 1935, mes parents tardaient à rentrer. J'étais légèrement inquiet, aussi me suis-je réjoui quand j'ai perçu le ronron de la Fiat. En descendant de voiture, Maman paraissait bouleversée, au bord des larmes :

- Ah quel accident !

J'ai pensé aussitôt qu'il avait frappé un de nos proches.

- Accident ?

- En Suisse, la reine Astrid est morte, le Roi Léopold conduisait la voiture... Il est blessé.

C'est vrai que cette reine faisait un peu partie de chaque famille. La mort prématurée d'une belle princesse fut pleurée dans tous les foyers. Comme à l'occasion des funérailles de son fils Baudouin, plus d'un demi-siècle plus tard, ce furent quelques heures, bien courtes, où Wallons et Flamands se sont sentis frères puisque ensemble orphelins.

Mon père s'était retrouvé avec une demi-charge à l'Université du Travail quelques années plus tôt. Je crois bien que la direction l'avait peu à peu écarté des cours pour une raison que je découvrirais bientôt. Elle lui avait confié la bibliothèque, le dépouillement et la mise sur fiches des revues scientifiques avec le titre de *Rédacteur de la revue des revues*. Pour compenser la perte de traitement, mon grand-père l'avait pris avec lui en le chargeant entre autres de la comptabilité de son commerce. La liquidation de celui-ci a laissé de nouveau mon père à moitié chômeur. Il a entrepris de monter une petite affaire de vente de café à domicile. Je crois bien que c'est le seul commerce de ce genre jamais tenté. Il était courant de se faire servir à sa porte le lait et le pain quotidiens, la bière hebdomadaire mais pas le café, produit trop léger et moins souvent renouvelé pour justifier cette pratique. Il y avait donc là un « créneau » pour employer un terme à la mode aujourd'hui.

Il avait installé le torréfacteur de l'ancienne Maison Solms et Simon, successeur Jules Simon, dans la remise étriquée coincée au fond du minuscule jardin de l'avenue Pastur. Il avait acheté un triporteur d'occasion. Après l'avoir soigneusement repeint, il avait engagé un cycliste livreur. Il a imaginé et construit avec quelques morceaux de contreplaqué et des pièces de mon Meccano, une machine pour fabriquer des sachets contenant une dose pour café filtre à l'intention des bars et restaurants, anciens clients du grand-père.

L'affaire commencée avec de petits moyens ne démarra pas trop mal.

A l'occasion de l'aménagement de la cave pour le stockage du café vert, j'avais déniché en pièces détachées couvertes de kilos de poussière, un vieux vélo. Il y avait des années que je désirais une bicyclette sans jamais l'avoir obtenue.

- Si tu es capable de la remonter, elle est pour toi, me dit mon père.

Je m'attelle à ce qui n'était pas une mince affaire. Tout, absolument tout avait été démonté, guidon, fourche avant et son roulement à bille, selle, pédalier, pignon et jusqu'à chacune des pédales ! A force de patience, je m'offre le vélo tant convoité. Tout à fait démodé, il manquait nettement de classe. Le guidon étroit tout rouillé avait beau avoir été passé à la toile émeri, il n'avait gardé aucune trace de son éclat de jadis. Le cadre, les garde-boue repeints au pinceau, trahissaient le travail d'amateur. Les pneus, seule partie neuve, soulignaient la vétusté de l'engin. Il avait tout de même un changement de vitesses dans le moyeu. J'avais enfin un vélo comme la plupart de mes camarades.

Cependant, deux ans plus tard, c'est une nouvelle bicyclette, plus élégante, que Bon-Papa Simon m'a offerte, à ma demande, en récompense de mes bons résultats au diplôme d'Ecole Moyenne. Je l'ai utilisée vingt ans !

En janvier 1940, tandis que beaucoup de jeunes hommes montaient la garde aux frontières par un froid polaire, mon père est tombé brusquement malade. Congestion pulmonaire. Il gardait le lit depuis deux ou trois jours quand je suis revenu du pensionnat.

Alors, de même qu'elle avait choisi un endroit incongru pour m'annoncer la naissance de ma petite sœur, Maman m'a fait une révélation surprenante en un lieu insolite.

Comme jamais auparavant, elle m'accueille sur le quai à l'arrivée du train de Thuin. Plus bizarrement encore, au lieu d'attendre le tram 70 pour la Vilette dans l'« aubette » habituelle, elle m'entraîne dans un café de la place Buisset, *Aux Caves d'Artois*. C'est là, devant un thé et un *Spa Orangina* qu'elle se décide à m'avouer le secret qu'on gardait soigneusement depuis des années : le mal de Papa n'était pas une simple congestion pulmonaire, mais une rechute grave de sa tuberculose.

Ainsi, c'est à dix-huit ans que j'ai eu droit à la vérité sur la maladie de mon père ! L'absence de service militaire à la veille de la guerre de 1914 ; le projet d'études d'agronomie menant à un travail en plein air ; le séjour en Alsace (pas à l'hôtel, comme on nous l'avait laissé croire, mais au sanatorium où nous n'irions pas lui rendre visite) ; la villa Renée à Sart-lez-Spa ; la consultation d'un spécialiste parisien, les vacances en Ardennes au lieu du bord de mer, les « crises », la toux, le récipient bizarre que j'avais un jour découvert : un crachoir de poche ; l'achat du terrain et du chalet à Gerpennes, tout s'expliquait : mon père était tuberculeux ! Et les avatars de la carrière paternelle, son éloignement des classes, son exil à la bibliothèque dans une tâche à mi-temps solitaire et répétitive, c'était pour éviter la contamination des élèves !

Nous avons laissé passer plus d'un tram. J'étais atterré, non seulement par la révélation mais par son caractère tardif. Tant de dissimulation pendant tant d'années ! Mes parents avaient sans doute voulu nous épargner leurs soucis d'adultes. Mais en outre, la tuberculose était une sorte de maladie honteuse qui, croyait-on à l'époque, ne s'en prenait qu'aux pauvres, aux mal nourris. Personne ne devait soupçonner que notre famille comptait une espèce de pestiféré.

Une fois de plus je constatais que j'avais été exclu du monde de mes parents. Sentiments contradictoires ! Je leur en voulais de cet ostracisme, de ce manque de confiance, mais en même temps, je les plaignais d'avoir eu à subir cette maladie physiquement et moralement insupportable, d'avoir dû user de mille subterfuges pour garder ce lourd et terrible secret, pour tenir leurs enfants éloignés de cette misère. Je constatais combien le bonheur d'un jeune couple si uni avait été sans cesse menacé par la mort qui rôdait. Je me reprochais d'avoir aggravé le poids de leurs tracasseries par mes échecs scolaires.

Maman, soulagée par l'aveu, parlait d'abondance. Elle me disait ses angoisses, ses combats. La peur de la contagion, pour elle qui partageait les nuits de son époux, pour nous, ses enfants ; son insistance à ce que nous nous lavions les mains avant de toucher quelque nourriture que ce soit ; la raison des radioscopies que l'on nous faisait subir, comme s'il s'agissait d'un jeu, l'un des deux enfants spectateur des viscères de l'autre ; comment elle s'était efforcée de développer un dégoût de boire au verre d'un autre, d'utiliser sa fourchette, de mordre dans la même pomme. Elle ne savait pas que je terminais les longs mégots des *Turmac bout or* dont Papa emplissait les cendriers. Le secret si longtemps gardé avait pourtant rendu inutiles toutes les précautions décrites et aurait donc pu m'être fatal !

J'ai appris que mon père devrait de nouveau entrer au sanatorium, près de Bruxelles, en forêt de Soignes où l'on tenterait de le soigner en provoquant un pneumothorax.

Et c'est là que le « Dix Mai Quarante » le surprit.

Libéré du pensionnat, j'avais trouvé Maman effondrée. Sans le soutien de son mari, hospitalisé dans un sanatorium qui lui avait toujours épargné les soucis d'intendance,

comment pourrait-elle affronter ce nouveau coup du sort ? Déjà, aidée par notre brave Elvire, elle avait réussi à faire marcher la torrédaction et la vente du café alors qu'elle n'était nullement préparée à cette tâche. Bien au contraire ! Elle considérait que sa mère, attachée à son comptoir de la rue du Collège depuis son adolescence jusqu'à septante ans, avait mené une vie d'esclave. Elle s'était juré de ne jamais se laisser prendre à l'engrenage du commerce.

Et voici que survenait la guerre. Une nouvelle guerre, avec si proches, si présents, les souvenirs de celle de 1914-1918. Les fusillés de Dinant et de Tamines, l'incendie par les Boches de tout un quartier du boulevard Audent, à Charleroi, les réquisitions, la faim ! A Dinant, le 23 août 1914, les Allemands avaient fusillé 674 civils au prétexte que la ville recelait des francs-tireurs. Le souvenir de ces massacres est resté vivace jusqu'à la fin du siècle !²².

Une nouvelle fois, des soldats allemands avaient franchi nos frontières. Maman réalisait que sa fille connaîtrait les peurs, les deuils à l'âge qu'elle-même avait en 1914. J'avais aussi l'âge de mon père lors du premier conflit mondial et il n'y avait pas de raison que je sois soustrait au service militaire.

Vers onze heures, il y eut des raids de *stukas* sur Charleroi. Nous avons cherché refuge à la cave à charbon dont l'étroitesse nous paraissait plus sûre. Maman gardait néanmoins un étonnant sang-froid. L'après-midi, elle est allée à la banque retirer ses économies. Elle avait décidé de partir à Gerpinnes, le bois des Flaches paraissant plus sûr que l'avenue Pastur qui menait de la fameuse usine des ACEC à la gare du Sud, deux objectifs probables de l'aviation ennemie.

A la nuit tombée, elle m'a chargé d'aller jeter dans la Sambre le mauser qui rouillait au grenier depuis le précédent conflit.

Je ne sais plus comment, le lendemain 11 mai, nous avons gagné le chalet tous les trois, chargés d'un maximum de bagages et de vivres. En taxi ? J'en doute. Plutôt par le bus Charleroi-Philippeville. Par mesure d'économie, depuis l'automne précédent, la *Chenard et Walker* 1933, achetée d'occasion, qui avait remplacé la Fiat 1925 épuisée, reposait sous une bâche, dans son box, rue du Tir. On n'avait pas renouvelé l'assurance. Je l'avais conduite depuis l'anniversaire de mes dix-huit ans, mais la batterie était à plat. Impossible de la faire démarrer.

Nous étions sans nouvelles de Papa. Le soir, à notre grande joie, il nous a fait l'énorme surprise d'arriver, traînant sa lourde valise, amaigri, un teint de cendres, le souffle court, exténué par un long voyage en zigzag à travers le Brabant et le Hainaut.

Journées d'angoisse

Alors commencèrent deux longues journées d'angoisse, au cours desquelles nous restions accrochés au poste de T.S.F.. Les forts de Liège prétendument imprenables, le canal Albert, réputé infranchissable, ne retardèrent que bien peu l'avance de l'ennemi supérieur en nombre et en matériel. La Belgique payait la ridicule politique de neutralité qui l'avait amenée à disperser ses forces sur toutes les frontières au lieu de les masser face à la menace qui ne pouvait venir d'évidence que de l'est. Un avion allemand ne s'était-il pas

²² Le 6 mai 2001, une délégation germanique est venue demander officiellement pardon. Quelques vieux Dinantais ont reproché au bourgmestre de le leur avoir accordé et d'arborer enfin sur le pont de la Meuse, le drapeau allemand parmi ceux des autres nations de l'Union Européenne qui y flottaient depuis belle lurette.

posé par erreur sur notre territoire, quelques mois auparavant, porteur de documents confidentiels ne laissant aucun doute sur les intentions de Hitler ?

On annonça très vite l'effondrement de la Hollande qui se croyait protégée par ses fleuves, la mer et les inondations projetées, mais dont les défenses avaient été prises à revers par une tactique inédite, les envois de parachutistes derrière les lignes. La suppression stupéfiante de toutes les plaques indicatrices du royaume nous avait totalement égarés, en août 39, lors de mon retour du séjour linguistique dans le royaume de Wilhelmine, mais n'avait freiné en rien la *Blitz Krieg* allemande !

En Belgique, fut tentée une « retraite stratégique » de l'armée sur la ligne de résistance dite de la Dyle, « préparée à l'avance ». En même temps nous apprenions que des troupes françaises et anglaises volaient à notre secours.

Le gouvernement avait mobilisé à la hâte tous les sursitaires étudiants en pharmacie, en médecine humaine ou animale. Lieu de ralliement : Gand. Or, les sursis avaient été sollicités au moins deux ans avant la période d'appel sous les drapeaux. L'on demandait quelles études on souhaitait entreprendre. La réponse faite alors ne concordait pas nécessairement avec les études finalement entreprises. Ainsi des étudiants en droit ont été mobilisés comme médecins. On leur colla un uniforme en vitesse. Mon ami d'enfance Roger Quettier, l'un des membres du « Club des Treize », avait abandonné l'idée de ses seize ans, devenir vétérinaire. Il étudiait, je crois, les sciences politiques. C'est pourtant comme vétérinaire qu'il est mobilisé. Dans la caserne d'artillerie gantoise qui l'accueille, on l'envoie directement à l'écurie. De cheval, il n'avait jamais vu que celui du laitier et du brasseur. A un maréchal des logis, qui passait par là, il demande :

- Que dois-je faire ?
- C'est qui le vétérinaire ? Toi ou moi ?
- Certainement pas moi !
- Eh bien mon gaillard, tu iras au rapport du commandant pour apprendre à te foutre de moi !

Les événements s'étant précipités, Roger échappe au rapport et à la sanction subséquente pour irrespect mais non aux conséquences de la retraite impromptue de toute la garnison. Au titre de vétérinaire, il est chargé d'acheminer trois vigoureux perchons à la gare pour leur embarquement vers la France. Ce sont les animaux qui le tirent à hue et à dia. Il s'embarlificote si bien dans un licou qu'il tombe de cheval et termine la guerre à l'hôpital militaire où le soignent des étudiants en médecine ou supposés tels. Il échappe de peu à la captivité en Allemagne où son pseudo-titre l'eût peut-être conduit dans une ferme, séjour convoité par de nombreux prisonniers de guerre.

J'avais eu la bonne idée de ne pas déclarer d'études médicales et n'ai pas pas été appelé sous les drapeaux. Alors, le 14 ou 15 mai, quand le gouvernement ordonne par la radio à tous les hommes de 16 à 35 ans non mobilisés de gagner la France par leurs propres moyens pour constituer la « réserve de recrutement », mon père décide que nous partirons tous.

Un voisin éleveur de poules et quelque peu mécanicien offre de me conduire à Marcinelle dans une charrette tirée par sa haridelle pour m'aider à faire démarrer l'auto. Il avait accepté de nous vendre et d'emmener dans sa carriole une matière précieuse, deux bidons d'essence qu'il tenait en réserve pour son motoculteur.

La voiture délivrée de sa bâche protectrice, les bougies nettoyées, nous nous sommes escrimés à manier la manivelle à tour de rôle, car la batterie était évidemment complètement à plat.

- Prudence, m'fi, attention au retour de manivelle. Ça peut vous briser un bras ce truc-là !

Trop tard. Elle me tord le poignet. Rien de cassé cependant, mais la satanée bagnole refuse de ronronner.

- On va la pousser hors du garage, fiston. La rue du Tir est en pente.

Chose faite, je m'installe au volant, engage le second rapport, le pied maintenant la pédale d'embrayage enfoncée. Mon compagnon nous pousse d'un coup d'épaule. L'auto se met à descendre lentement, lentement, la pente pavée. Les garnitures de frein semblent collées aux tambours par l'inactivité. L'oisiveté convient encore moins aux engins mécaniques qu'aux hommes ! La voiture se décide néanmoins à accélérer, se hâte avec lenteur. C'est à ce moment que les sirènes d'alerte se mettent à hurler. J'embraye trop vite. Je cale sur place. Le moteur n'a pas tourné une seconde. On repart. Des avions dans le ciel. Des détonations sourdes. Bombes ? Défense aérienne ?

- Advienne que pourra ! Je persévère.

- Laissez-lui prendre plus de vitesse, crie notre ami qui n'a pas plus que moi l'intention de s'abriter.

Je m'exécute. Quand je crois l'élan suffisant, j'embraye à nouveau. Le moteur tousse. Je débraye et donne du gaz. Le moteur s'éteint. Retour à la case départ. J'ai passé la place de la Villette. Je vais m'engager dans la rue Sabatier. Il reste une cinquantaine de mètres à parcourir avant de déboucher sur le plat. Nouvel essai. Je parcours vingt mètres, suivi de loin par mon aide. Nouvel échec. Il reste trente mètres. Tant pis ! J'attendrai le vingt-huitième pour embrayer, d'autant plus que la déclivité se fait moins forte. Vingt. Vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept. J'embraye, le moteur part. Je vais déboucher sur l'avenue Pastur. Débrayons. Accélérons. Frein. A main ! Accélérons encore. Le moteur hésite, s'emballé enfin. Sauvé. Laissons-le chanter dix minutes. L'ami éleveur de poules m'a rejoint, heureux autant que moi.

- Bravo !

- Et merci pour le coup de main. Je n'oublierai pas.

Vous voyez. Je n'ai pas oublié. Enfin, je n'ai oublié que le nom de mon aviculteur, en admettant que je l'aie jamais su.

Tant de temps avait passé depuis mon départ que mes parents n'espéraient plus me voir revenir à Gerpennes avec l'auto. Mon glorieux retour est salué comme il se doit dans la joie malgré la gravité de l'heure. On embarque immédiatement pour Marcinelle. Il faut compléter notre mince bagage. Je refuse d'y inclure mon costume « du dimanche ».

- Inutile de se charger ! Je porterai bientôt l'uniforme !

En descendant vers Charleroi, nous croisons une file ininterrompue de véhicules divers, chargés au maximum d'une foule d'objets hétéroclites. Et des pelotons de jeunes cyclistes obéissant à l'ordre récent, en route, plein sud pour Philippeville, Couvin et la frontière française. Ils ne savent pas que les blindés de Guderian ont déjà franchi la Meuse à Givet. Ils n'iront pas loin !

En route pour l'exode

Avenue Pastur, on charge la voiture. Sur le plancher du compartiment arrière, on commence par installer un sac de cinquante kilos de café vert, monnaie d'échange susceptible de prendre de la valeur. Sur le toit, un matelas. Puis, on bourre au maximum. La nuit tombe. Je reconduis la voiture et son chargement au garage d'où j'avais eu tant de

mal à l'extraire. Mon père est trop fatigué pour partir le jour même. Nous prendrons tous un peu de repos pour démarrer le lendemain à l'aube.

On confiera la maison et le reste du stock de café à Elvire avec mission de s'en remettre pour la vente au grand-père, décidé à ne pas quitter la Belgique.

Le soleil sort de l'horizon quand nous démarrons après une nuit bien peu réparatrice. Une légère brume voile à peine le rose du ciel qui depuis le début de la guerre prend le printemps pour l'été. Pour moi, l'angoisse des départs a vite cédé devant l'excitation de l'aventure. Papa n'est pas capable de conduire. Je suis au volant. Je me sens en vacances.

Nous allons en France. En France ! Combien elle m'avait toujours attiré ! Une des promenades dominicales favorites de Bon-Papa au volant de sa *Chrysler* nous faisait passer la frontière, du côté de Givet ou de Maubeuge, jusqu'au premier comptoir de bistrot où se retrouvaient les Belges amateurs de Pernod, de Picon, d'Armagnac. Le débit de ces élixirs était interdit en Belgique, dans quelque café ou restaurant que ce fût par la fameuse et stricte loi Vandervelde. Ce ministre socialiste avait ainsi voulu lutter, sans démagogie, contre l'alcoolisme de la classe ouvrière. En effet, trop de cafés situés à la porte des usines ou des charbonnages, jouaient le rôle d'assommer beaucoup plus sûrement avec les petits verres de « goutte » ou de « péquet », avalés d'un coup sec, qu'avec la bière. La prohibition ne concernait donc que les boissons d'un degré excédant 15 ou 16. Grand était l'étonnement des étrangers descendant dans un luxueux hôtel de se voir refuser un whisky à l'apéritif ou un cognac après le café, à l'issue d'un repas arrosé très légalement d'un beaujolais. Le refus était moins catégorique dans les auberges minables qui acceptaient le risque d'une condamnation pour s'assurer un bénéfice supplémentaire. Néanmoins, on conseillait aux clients de dissimuler leur verre sous leur chapeau à l'entrée d'un quidam à tête de flic.

Bien entendu, ce n'était pas le désir de jouir de la liberté de boire de l'alcool qui m'avait toujours attiré vers la France. C'était une étrange fascination pour l'étranger, pour l'outre frontière, un appel de l'exotisme, en quelque sorte. Au delà de cette barrière gardée farouchement par des douaniers et des policiers, il me semblait que je découvrirais un autre monde bien plus vaste que ma petite patrie. D'ailleurs, aussitôt passée la douane, on n'entendait plus le même français. Les accents de part et d'autre d'une ligne pourtant tout à fait fictive différaient à tel point qu'on aurait dit qu'il ne s'agissait pas d'une même langue, d'un idiome pourtant commun aux gens d'en deçà et de par-delà. Non décidément, ces tout proches voisins ne s'exprimaient pas de la même façon. Aucune contagion d'un accent sur l'autre, aucune transition. Les patois se ressemblaient davantage, notamment entre Tournai et Lille. Il y a des consonances très voisines entre le tournaisien et le *ch'timi*, tous deux patois du dialecte picard.

Aucun sentiment de xénophobie ne m'a jamais effleuré. Bien au contraire, je crois avoir toujours été curieusement xénophile, d'où mon goût pour les langues. Mais de tous les pays étrangers, la France exerçait la plus forte attirance. Comme l'écrit le Suisse Jean-Jacques Rousseau, *un goût croissant pour la littérature m'attachait aux livres français, aux auteurs de ces livres, et au pays de ces auteurs*. C'était la France de du Bellay, la France, mère des arts des armes et des lois que j'imaginai ; ou celle décrite par Charles Péguy en des vers que je trouve aujourd'hui bien pauvres avec leurs laborieuses chevilles :

*La France ou petite ou plus grande
Le pays des beaux blés et des encadrements
Le pays de la grappe et des ruissellements
Le Pays de genêts, de bruyère, de lande.*

Je pensais naïvement qu'on y parlait une langue bien plus pure. N'avions-nous pas été entraînés par nos professeurs successifs à nous débarrasser de notre accent wallon, de nos belgicisms ?

Partir pour un long séjour en France, probablement jusqu'à la fin de la guerre me réjouissait sans que j'ose en faire part à mes parents désespérés de devoir quitter deux maisons, avec la perspective d'affronter des difficultés sans nombre, à commencer par la maladie de Papa, le danger d'une aggravation, le souci de trouver un médecin capable de régénérer le pneumothorax, le chagrin de donner un fils à l'armée. Et c'était sans compter avec des périls bien plus proches, risques de bombardements, ravitaillement aléatoire. Où coucherions-nous la prochaine nuit ? Quelle route fallait-il prendre ? Laquelle éviter ?

Nous avons décidé de partir par Beaumont. Les Allemands venant de l'est, il nous paraissait plus logique de filer par l'ouest. La voie semble bien plus sûre que celle de Philippeville qui court plein sud, bien que nous ne sachions pas qu'elle n'absorbe plus rien. Et, de fait, la route de Beaumont est relativement libre jusqu'à Gozée. Mais rapidement elle s'encombre. Nous dépassons des chariots tirés par de forts percherons, ou des chevaux de selle dégradés en bêtes de trait, des vieillards gris de poussière, poussant qui une charrette à bras, qui une brouette ou un vélo surchargés de pauvres trésors : casseroles, sacs de pommes de terre, phonos, postes de T.S.F.. D'autres vont à pied portant un maigre baluchon. A Beaumont, la file ne s'interrompt plus que çà et là pour permettre le dépassement. Papa s'assoupit de temps en temps, manifestement gagné par la fièvre. Sur le siège arrière, Maman et Jacqueline peuvent à peine remuer, bloquées entre valises et paquets, les genoux au menton à cause de ce qui encombre le plancher. Les regards que jettent les malheureux aux bourgeois motorisés qui les laissent en arrière ne paraissent même pas envieux. Ils ne distillent qu'une extrême tristesse, un découragement pitoyable.

Première étape : Saint-Quentin

La frontière franchie, sur la route d'Avesnes, soudain, des avions. Arrêt immédiat du cortège. Panique. On abandonne tout. On se jette au plus près dans les fossés, ou l'on court le plus loin possible de la route en une fuite folle et vaine. Quelques vieux, hébétés, sont laissés sur place, figés par l'épouvante. Mitraille. La route est prise en enfilade. Terré dans de jeunes orties, mon corps s'embrase, je me sens gagné par une fièvre de 40°, non pas à cause de la caresse des urticacées, mais en raison de la plus intense des terreurs jamais vécues. Les avions passent et repassent. Tac-tac-tac-tac. Je veux prier, implorer le ciel. Mais le ciel me répond par des vrombissements sinistres et le crépitement des mitrailleuses. Et c'est alors que je me rends compte, brusquement, que j'ai perdu la foi. Dieu ne nous secourra pas, j'en ai l'aveuglante certitude. D'ailleurs, la boucle du ceinturon des assaillants n'est-elle pas gravée de ces trois mots : « *Gott mit uns* » ? Si Dieu existe, il est du côté de ces assassins, voyons ! C'est écrit !

Bien entendu, depuis quelques années, je ne fréquentais plus l'église. Au pensionnat, je n'étais plus obligé d'assister à la messe dominicale, du simple fait que je suivais le cours de morale laïque. J'étais devenu un « catholique non pratiquant » comme on entend trop de gens se décrire (84% des citoyens de la France, « fille aînée de l'Eglise »... Il me semble, moi, qu'il y a contradiction entre ces deux termes. Etre catholique, n'est-ce pas aller à la messe chaque dimanche, se confesser et communier une fois l'an au moins ? Est-ce que le baptême imposé par les usages est une marque indélébile pour celui qui l'a subi sans le vouloir, comme l'est la circoncision dans d'autres cultures ?

Je n'avais pas réalisé que ma désaffection pour les rites était révélatrice de mon glissement progressif dans l'incroyance, qu'un événement extraordinaire me jetait soudain à l'esprit. Sans déchirement, sans nostalgie, j'ai rangé la Révélation au placard des contes de fées et Dieu sur le rayon des illusions perdues à côté de saint Nicolas et de Père Fouettard. L'édifice de ma foi, patiemment construit par mon instituteur, le catéchisme et l'Histoire Sainte, mal entretenu par la famille, s'était délité peu à peu. En restait, seule perceptible, une poussière qu'un souffle, le souffle des anges de mort, avait dispersée. De même, ont certainement mijoté longtemps à l'insu des intéressés, la brusque illumination de Paul sur le chemin de Damas, la conversion éclair d'un Claudel, appuyé sur un pilier de Notre-Dame ou celle d'André Frossart qui était sûr d'avoir *rencontré* Dieu.

Quoi qu'il en soit, alors que les avions disparaissaient dans le ciel uniformément bleu, je me relevais sans autre état d'âme que la crainte d'avoir perdu des êtres chers. J'hésitais à regarder autour de moi, allais-je retrouver vivants mes parents et ma sœur ?

Des cris : Georges, Irène ! Papa oh, Papa !

Notre quatuor est indemne. Mais des familles dispersées par le sauve-qui-peut se cherchent, éplorées. Nous allons découvrir des cadavres, d'horribles blessures. Plaintes et gémissements. Des voitures criblées de balles, en feu...

Rien de tout cela, apparemment. Les familles se retrouvent, se regroupent et la lente progression reprise, nous ne verrons pas la moindre trace de sang. Pas même d'impacts de balles sur les carrosseries. Les matelas n'ont pas eu à jouer leur rôle protecteur.

L'effrayant survol se reproduira encore une fois avec pour seul résultat visible l'arrêt immédiat du flot, la même débandade le plus loin possible de la route, l'abandon sur la chaussée de tous les trésors entassés et de quelques vieillards ; la même angoisse de ne plus trouver vivant un seul des siens et le même soulagement de constater qu'il n'y a ni victimes ni dégâts. Puis la frénésie du nouveau départ sur l'interminable route.

- Mais avancez ! Avancez donc ! Qu'est-ce que vous foutez à traîner ? C'est pas vrai, ils veulent se faire rattraper par les Boches !

Concert de « claxons » énervés. Jurons. Disputes.

Ou bien les hommes aux commandes des *Messerschmitts* sont maladroits au delà de toute expression, ou bien ces chasseurs ont simplement voulu effrayer le gibier. Que stagne l'interminable flot des réfugiés et les soldats alliés en route pour le front seront bloqués par le lent serpent immobilisé. Alors, il suffit de faire peur. C'est à cette dernière solution que je suis tenté de me rallier. La barbarie nazie ne s'est pas encore totalement déchaînée. Les mitrailleurs ont répugné à viser les civils. Nous ne verrons jamais un soldat de la journée. Les aviateurs, après tout, sont une élite chevaleresque. En tout cas telle que le cinéma l'a mise en scène entre les deux guerres. Grande illusion ? D'autres témoignages parleront d'épouvantables carnages, dont le hasard nous a protégés.

Après Avesnes, à La Capelle, se divise le fleuve des fuyards qui n'a cessé de s'enfler, entraînant au passage des Français. Une grosse rivière continue paresseusement plein sud vers Vervins. Un mince ruisseau s'écoulera plus vite vers l'ouest en direction de Saint-Quentin. Nous y plongeons et rejoignons la sous-préfecture de l'Aisne à la nuit tombante.

Que faire, où loger ? La ville a déjà été désertée par ses habitants. Nous nous arrêtons sur une place déserte où trône, en face d'un somptueux hôtel de ville en gothique flamboyant, un imposant groupe monumental en bronze commémorant la guerre de 14-18, la der des der. Une belle demeure abrite le Consulat de Belgique. Nous sonnons. Le consul est là. Mon père s'explique : il est professeur à l'Université du Travail de Charleroi. Au vu de sa seule carte de visite, le consul lui confie les clés d'une maison cossue appartenant à l'une de ses relations. Les propriétaires se sont déjà réfugiés à Paris. Nous nous jetons tout

habillés sur un lit après avoir cependant secoué la poussière accumulée au cours de cette première journée d'errance, mais notre sommeil est bien léger ! La nuit résonne du ronron ininterrompu de camions, du cliquetis obsédant d'engins à chenilles. Ce sont, nous n'en doutons pas, les renforts anglo-français qui se précipitent sur la ligne du front. Vers cinq heures du matin, on sonne nerveusement à la porte. Le consul en personne :

- Je quitte Saint-Quentin. Partez au plus vite. Les Allemands arrivent. Les troupes alliées en retraite n'ont cessé de traverser la ville toute la nuit pour repasser la Somme. Les ponts vont sauter !

Alors, pour la première fois de ma vie, je verrai mon père pleurer. Maman prend sur elle de contenir ses larmes. On embarque immédiatement, sans se débarbouiller, raidés de fatigue et de crasse, sans manger. Les grandes vacances en douce France commencent mal.

Par les routes secondaires

Sortis de la ville, direction sud-ouest, nous découvrons devant nous la route de Noyon incroyablement déserte. Nous filons à vive allure. Le plaisir de conduire enfin une auto et non plus un escargot à roulettes, l'ivresse de la vitesse ont tôt fait de calmer mon angoisse. Papa ne tombe pas dans le travers habituel du conducteur qui a cédé le volant à son gamin de fils. Pas de conseils incessants. Il me fait confiance. Nous apprendrons plus tard que nous avons emprunté sans le savoir une route militaire interdite aux civils. Mais nous n'avons pas rencontré un seul uniforme.

A Compiègne, quasi vidée de ses habitants, nous nous arrêtons devant une maison, attirés par un remue-ménage insolite. Enfin âmes qui vivent. Nous n'avons toujours rien mangé.

- Pourriez-vous nous indiquer une boulangerie, s'il vous plaît ?

- Une boulangerie, oui. Mais le boulanger est déjà parti. Nous filons à notre tour dans l'instant.

Et nous tendant du pain, du jambon et deux bouteilles de vin :

- Tenez. C'est toujours cela que les Boches n'auront pas.

Un peu plus loin, des soldats dépenaillés, tenant probablement le même raisonnement, pillent une maison...

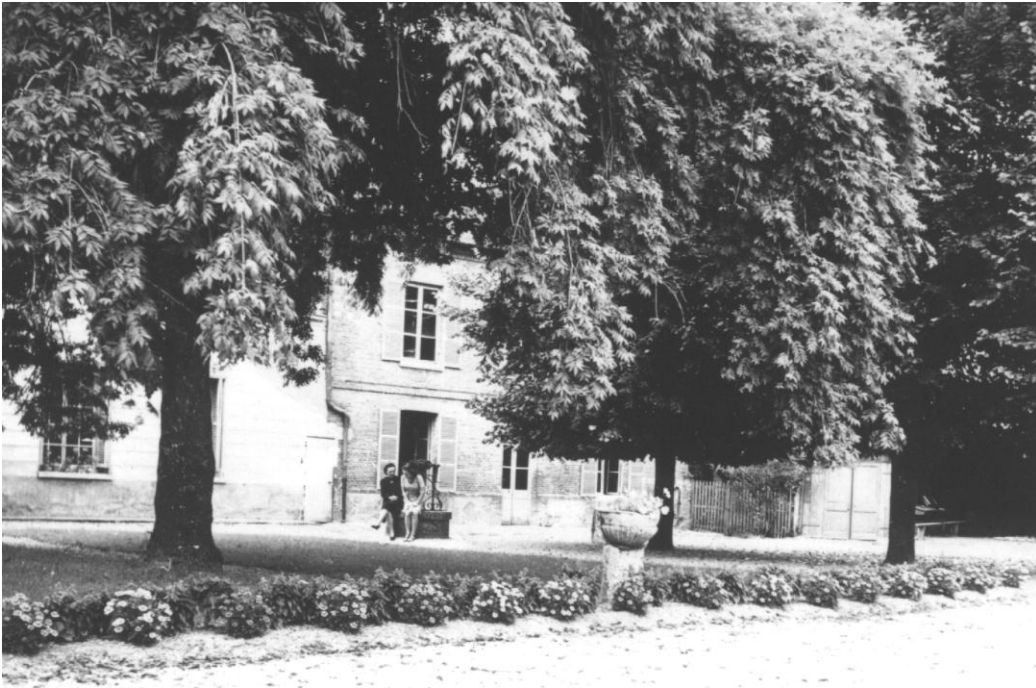
Rassasiés, la soif étanchée et le moral restauré grâce à l'euphorisant breuvage mis à notre disposition, nous bifurquons carrément vers l'ouest par Clermont et Beauvais dans l'espoir d'atteindre Rouen et par delà, la Bretagne. Mon père veut éviter Paris et trouver abri, disait-il, dans le « réduit breton ». La voie est bien dégagée. Nous ne rencontrons plus guère de réfugiés misérables sur leurs chariots, charrettes, éfourceaux, dans notre quête de ce que j'appelle déjà le *Far West*, mais des automobiles bondées de civils et de militaires galonnés. Le ciel est toujours aussi estival, débarrassé de nuages. Et d'avions ! L'impression de vivre une extraordinaire aventure de vacances me ressaisit. Papa admire l'état parfait des routes françaises souvent ombragées de platanes.

- La France doit à Napoléon III une bonne partie de son excellent réseau routier et l'idée de les border d'arbres. Les pentes en ont été étudiées en fonction du trafic hippomobile du XIX^e siècle.

Déformation professionnelle, il fait un petit cours d'histoire !

Une vingtaine de kilomètres après Gournay se présente, à gauche, une départementale filant vers le sud. Nous l'empruntons selon la tactique imaginée par mon père : éviter les grands axes, les grosses agglomérations, en l'occurrence Rouen, choisir un petit bourg pour loger. C'est ainsi que nous découvrons le charmant Lyons-la-Forêt, dans l'Eure, un mignon

village tirant son nom de la vaste forêt qui l'abrite. Papa trouve l'école derrière un beau jardin, se présente à l'instituteur :



- Je suis professeur. Nous permettriez-vous d'étendre notre matelas dans une classe pour la nuit ?

-Il n'en est pas question. Vous êtes quatre ? J'ai suffisamment de lits pour vous loger dans ma maison, cher collègue.

Et ainsi ces braves gens nous ont hébergés deux nuits et nous ont fait partager leurs repas. D'autres réfugiés raconteront qu'on leur a fait payer un verre d'eau...

En 1945-46, l'économie belge s'est relevée très vite grâce à l'habile opération du Ministre des finances, M. Gutt et au programme charbonnier d'Achille Van Acker. Celle de la France fut plus longue à renaître, dévorée qu'elle était par la spirale d'une inflation galopante et la nationalisation inconsidérée du crédit. Le rationnement y persistait tandis qu'il avait disparu rapidement chez nous. Maman saisit alors l'occasion de remercier nos hôtes en leur envoyant des colis de café et de chocolat. En outre, elle a eu le plaisir de les recevoir lors du voyage qu'ils ont fait en Belgique au début des années 50. J'ai malheureusement oublié leur nom.

Mon père, ragaillardé par une journée complète de repos, a repris la route avec un meilleur moral. Nous allions nous éloigner encore de la guerre mais par une courte étape, car nos hôtes avaient voulu nous retenir à déjeuner, puis nous montrer leur charmante église dont une partie date du XII^e siècle.

L'après-midi est donc bien avancée quand nous quittons Lyons-la-Forêt vers le sud-ouest par Evreux, Conches et L'Aigle, dans l'Orne. Après cette ville, fidèle à sa tactique, Papa nous fait emprunter une départementale qui mène à Sées. Pourquoi n'avons-nous pas été frapper à la porte de l'école, comme précédemment ? Comment avons-nous abouti chez un cheminot ?

L'accueil de ce couple a encore été plus chaleureux ! Lui était un retraité des chemins de fer, ancien syndicaliste, militant de la SFIO, extrêmement cordial. Il nous a offert aussi le gîte et le couvert. Et quel couvert ! Quel gîte ! Je n'ai pas gardé le souvenir du solide mais celui du liquide, ah oui ! Un cidre délicieusement frais et un choix de pousse-café distillés par le maître de maison : calvados et poiré, breuvages inconnus dans notre famille. Certaine bouteille affichait septante degrés ! A boire avec modération, j'en ai goûté la teneur d'une cuillère à café.

Quant au gîte, notre brave amphitryon nous conduisit à quelques kilomètres de Sées dans une gentilhommière qu'il avait entrepris de restaurer ! Je vois encore très nettement l'ample salon et sa monumentale cheminée de granit où nous nous sommes escrimés à allumer un feu de bois pour tenter de chasser l'humidité des vieux murs. A genoux devant l'âtre, à tour de rôle, Papa excepté, nous soufflions sur une flamme défaillante. Les bûches de chêne trop vert se défendaient avec acharnement en projetant une épaisse fumée en partie dévoyée dans la pièce, ce qui n'arrangeait pas les poumons de notre malade. Enfin, nous avons décidé de gagner nos lits, en nous contentant du feu intérieur que le *calva* avait allumé dans nos veines.

A partir de là, mes souvenirs s'estompent. Avons-nous séjourné plus d'un jour chez notre ex-cheminot restaurateur de château ? Avons-nous également repris contact avec lui après la guerre ? Il avait certes bien mérité aussi un petit colis...

Direction Lacaune-les-Bains

Par Mayenne nous avons rejoint Laval. Pas étonnant que j'aie retenu ce nom, patronyme du plus détestable des ministres de Vichy. Mais, ensuite ? Sous quelle contrainte Papa a-t-il décidé d'abandonner la direction de la Bretagne pour rouler plein sud ? Etait-ce parce que les réfugiés belges étaient dirigés vers Toulouse ? En combien d'étapes ? Dans quelles villes avons-nous trouvé havre transitoire ?

Je me souviens du terrible orage qui a mis momentanément fin à une longue série de journées sereines ; d'une nuit passée dans un presbytère où le curé avait mis deux couchages à notre disposition, un grand lit pour les femmes, avait-il précisé, et son matelas traîné dans une autre pièce pour les hommes. Mais Maman n'avait pas voulu quitter son mari et sans doute trop m'exposer à la contagion, et j'avais partagé le matelas avec ma sœur à l'insu du brave ecclésiastique.

Un souci lancinant tenaillait mon père. Il fallait qu'il trouve, soit dans notre point de chute final, soit même avant, un médecin pour les insufflations nécessaires au maintien du pneumothorax.

Toulouse saturé, on nous a dirigés sur Albi dont nous avons pu visiter l'extraordinaire cathédrale Sainte-Cécile, forteresse de briques roses au-dehors, délicats entrelacs de dentelle de marbre du somptueux jubé au-dedans.

Le nom d'Albi, et de ses habitants, les Albigeois, perpétue le souvenir de l'horrible massacre des Cathares par les soudards de Simon de Montfort, les milliers de bûchers où l'on alla jusqu'à jeter les cadavres déterrés des « hérétiques »

Nous avons parcouru les rues étroites de la ville et gravi des escaliers tortueux.



Tandis qu'un médecin s'occupait de mon père, nous avons admiré, dans l'imposante cathédrale, les merveilleuses statues polychromes, si réalistes, des prophètes et des saints ; les fresques exceptionnellement conservées.

D'Albi, par quel hasard avons-nous échoué à Lacaune ? Mystère.

Lacaune qui se flattait d'être une station thermale (oh combien modeste !), Lacaune-les-Bains accueillait l'été quelques familles d'Albi, de Castres et Béziers fuyant la chaleur de la plaine à la recherche de la fraîcheur relative qu'offrait l'altitude et les bois cernant le bourg. C'est sans doute ce qui y a guidé mon père. Nous y avons trouvé deux couples belges avec lesquels mes parents ont fait d'innombrables parties de whist.

Les villageois avaient l'habitude de louer, en saison, des chambres ou des appartements garnis. Nous n'avons donc pas eu de mal à trouver de quoi nous loger. Avec un loyer également de saison, c'est-à-dire peu fait pour la bourse de réfugiés. Mais les habitants du cru, souvent des paysans, estimaient qu'avec nos automobiles, nous étions des privilégiés ! Il est vrai qu'un Anversois, arrivé dans une rutilante Cadillac, s'était tout bonnement installé à l'hôtel.

Une certaine Madame Vergely nous a loué un appartement, à côté de sa mercerie, dans la rue de la mairie, menant à la place du Griffoul, connue pour sa fontaine jusqu'à Albi, Castres, et même Béziers.



Les deux vasques de pierre datent du quatorzième siècle. Elle sont surmontées de quatre personnages en acier noirci, à l'esthétique contestable :



Par comparaison, notre Mannekenpis national - évidemment beaucoup plus célèbre - aurait pu passer pour un symbole de la pudeur puérile car la *Fontaine des « Pissaires »* devait donner à penser aux épouses lacaunaises et même albigeoises, castraises et biterroises que la nature n'avait pas gâté leur mari ! En réalité, ce groupe viril symbolisait naïvement les vertus diurétiques de la source de Lacaune.

Quelques jeunes femmes souffraient encore plus de l'abstinence à laquelle la guerre les contraignait en contemplant les attributs virils des quatre incontinents de bronze. Beaucoup de maris étaient prisonniers.

Les cancans rapportaient que Mme Vergely n'avait pu se résoudre à ce jeûne d'amour après son veuvage. Elle était devenue la maîtresse de son locataire, un jeune médecin breton, qui avait pris très vite l'accent du coin et pas seulement cela. Pour garder son amant, elle lui avait fait épouser sa fille. Au retour du voyage de noces, elle avait battu la pauvre jeune mariée d'une manière telle que ses cris avaient dépassé les murs épais de la vieille demeure pour répandre dans toute la ville, la nouvelle que la fille avait apprécié le jeu des corps et que la mère ne renoncerait pas à ses droits prioritaires sur le toubib.

Charlette

En attendant de trouver un petit boulot, que pouvais-je faire sinon arpenter les rues de la ville. Je croisais parfois une ravissante brunette qui n'avait pas les yeux dans sa poche. Et ils étaient de braise. Je les fixais sans réussir à les lui faire baisser, et elle me souriait, mutine. J'avais vite su que son mari avait pris le chemin d'un stalag. Peut-être espérait-elle qu'un étranger pourrait combler sa solitude avec plus de discrétion qu'un autochtone. D'ailleurs, les jeunes célibataires locaux se faisaient rares en ces temps troublés. Et, après tout, le calibre des compatriotes de Mannekenpis se rapprochait peut-être davantage de celui des quatre figurines qui alimentaient la fontaine locale. Elle ne savait évidemment pas que le porte-drapeau des habitants de la capitale de la Belgique était d'âge tendre, que son bas-ventre montrait une grande modestie et ne pouvait augurer en rien de la taille adulte de l'organe exposé.

Sans me résoudre à lui adresser la parole, je croisais ainsi de temps en temps ma Mireille. C'est le nom que je lui avais donné, en souvenir de Frédéric Mistral. Pourtant, je me disais que cette femme mariée pourrait initier le puceau que j'étais resté. Je ne me souciais guère de son pauvre prisonnier de mari.

Un soir cependant, le fils de Madame Vergely, car elle avait aussi un fils, me propose, Dieu sait pourquoi, une promenade sous les étoiles en compagnie de son amie Charlette. André était un être malingre, affligé d'une énorme claudication. Charlette était une belle fille d'origine italienne. Je déambule avec eux dans des sentiers que je ne connaissais pas, brillamment éclairés par la lune. Ah, ces nuits méridionales, tièdes, douces, calmes. Les maisons se chauffaient et cuisinaient au bois et les cheminées embaumaient jusqu'aux collines environnantes plantées de châtaigniers et de chênes. Dans les clairières, mûrissaient les myrtilles.

Le lendemain, je rencontre Charlette seule, non loin des Thermes.

- Faisons-nous une autre promenade, ce soir ? Il faut profiter de la pleine lune...
- Avec plaisir. J'en parlerai à André.
- Ce n'est pas avec André que j'ai envie de me promener...
- C'est un malheureux, je ne peux pas lui enlever sa petite amie.
- Mais je ne suis pas sa petite amie ! Je ne l'aime pas ...

Et c'est ainsi que j'ai oublié « Mireille » sur-le-champ et par la même occasion mes velléités de fraternité à l'égard d'un être handicapé.

Notre promenade commencée en copains se termina en amoureux. Et fut suivie de beaucoup d'autres. Charlette était pudique. En m'embrassant, elle ne s'abandonnait jamais tout à fait. Puisque j'étais amoureux, en vertu de mon étrange paradoxe, je ne songeais pas d'emblée à des jeux trop érotiques. Peu à peu cependant, je me suis enquis de la fermeté de sa poitrine. Mais lorsque j'essayais d'ouvrir son léger corsage, elle m'arrêtait de la main au deuxième bouton. Manque de hardiesse ? Respect de sa volonté ? Je n'étais pas audacieux, surtout dans l'entreprise amoureuse, mais ne voulais pas non plus forcer une jeune fille qui défendait sa pudeur, comme aurait dit ma grand-mère. Quand, au bout de deux ou trois semaines, Charlette m'annonça qu'elle partait pour Toulouse, j'en étais resté aux baisers et au quatrième bouton. Elle m'avait parlé des confidences que « Mireille » lui avait faites. Mes œillades avaient séduit la jeune femme et c'était cela qui avait incité mon amouruse à faire ma connaissance et à sortir avec moi. Monsieur Mireille entre-temps s'était échappé d'un camp provisoire installé en Champagne et assez mal gardé vu la pagaille provoquée par l'énorme afflux de prisonniers. J'imaginai avec effroi la scène vaudevillesque ou

dramatique, au choix, du prisonnier rentrant à la maison et trouvant sa femme au lit avec un gars de moins de vingt ans, étranger de surcroît.

L'affection que j'avais rencontrée auprès du sexe faible était loin de représenter les sentiments des indigènes à notre égard, du moins, pendant les premières semaines de juin.

Long séjour

Lorsque le 28 mai, Léopold III, contre l'avis de ses ministres, a capitulé, le président du Conseil français, Paul Reynaud dans un discours radiodiffusé, a crié à la trahison. D'après lui, les meilleures troupes alliées avec le meilleur matériel avaient été envoyées au secours de notre pays. Elles se trouvaient prises au piège à cause de la couardise de notre souverain. Les Allemands, ayant atteint la mer en baie de Somme, coupaient leur retraite. Les auditeurs traduisaient que si la France perdait la guerre, ce serait à cause des Belges et de leur roi félon. Ils ne réfléchissaient pas qu'une semaine plus tôt, Reynaud avait dû, en pleine bataille, destituer son généralissime Gamelin et le remplacer par le septuagénaire Weygand qui avait quitté le service en 1935 et, rappelé en 39, commandait le théâtre d'opérations méditerranéen ! Voilà comment on insufflait un sang neuf à une armée en déroute ! Les discussions allaient bon train d'autant plus que les Anglais rembarquaient à Dunkerque. En donnant la priorité aux Britanniques sur les Français ! Imaginez-vous cela, ma bonne dame...

- Si vous n'aviez pas laissé passer les Boches à Sedan on n'en serait pas là, hurlait Mme Vergely.

Devant cet analphabétisme géographique, il était inutile de prolonger les disputes, de faire remarquer à nos interlocuteurs que Sedan était en France, mal défendue par des soldats français qui croyaient encore que les Ardennes et la Meuse constituaient un obstacle infranchissable, pourtant déjà franchi en 1870 ; que la situation catastrophique était due à l'impréparation de la France, à la politique du Front Populaire, à l'absurdité de la tactique défensive issue de la guerre 14-18 ; au peu d'ardeur des soldats voyant leurs cadres tourner le dos au front, dans leur voiture de fonction. Il valait mieux faire chorus et critiquer l'attitude du roi. Ce n'était pas hypocrisie : en réalité, nous ne l'approuvions pas.

La vie à Lacaune s'est cependant déroulée sans trop d'anicroches. De longues vacances s'annonçaient dans un confort relatif. L'été serait plus ensoleillé, le ciel plus lumineux que celui de juillet en Ardennes ou d'août à Gerpennes. Le ravitaillement ne posait aucun problème. Ou plutôt, il n'en posait qu'un. On ne trouvait pas de beurre. Les Lacaunais n'en utilisaient pas. Ils cuisinaient à l'huile et sur leur pain étendaient du roquefort veiné de bleu, le fromage tiré du lait des brebis du canton. Maman a donc dû s'accommoder de cette nouveauté. Mais, sans beurre, pas de bonnes tartines : c'est sur le pain qu'il nous manquait le plus. Un pain au goût duquel nous n'étions pas habitués. Je n'avais pas imaginé les Français autrement que le bétet sur le crâne et la baguette dorée et croustillante à la main. Bétets, oui, mais pas de baguette (pourtant « pain français » pour les Belges). Le boulanger ne cuisait que de grosses miches pétries au levain, ce qui leur donnait un goût suret. Le manque de beurre se faisait surtout sentir au petit déjeuner. Alors, mon père, toujours ingénieux, avait imaginé d'en faire quelques grammes. On recueillait l'épaisse crème qui flottait sur le lait et on la battait jusqu'à ce qu'elle se divise en beurre et bas-beurre. On trouvait à profusion de la délicieuse charcuterie.

Après la vaisselle du soir, nous nous débarrassions des déchets les plus divers, comme nous l'avions vu faire par tous les Lacaunais, c'est-à-dire en les flanquant par la fenêtre. L'éboueur municipal passait chaque matin et jetait à larges pelletées toutes ces immondices

dans un tombereau tiré par un cheval décharné. L'invention du préfet Eugène Poubelle, datant pourtant de 1884, n'était pas arrivée jusque-là.

Un autre employé municipal ajoutait au folklore de la petite ville : le crieur public. Il s'annonçait par un roulement de tambour, déplaçait un papier, commençait sa lecture par : « *Avisse* à la population. »

Au moment où l'on craignait de voir s'épuiser les économies sagement retirées de la banque le premier jour du conflit, l'Administration belge repliée en France a fait distribuer des indemnités, soit à tous les réfugiés belges, soit, comme c'est plus probable, aux seuls fonctionnaires. J'ai le souvenir qu'elles se montaient à 10 F. (0,25 €) par jour mais je ne sais plus si c'est par famille ou par personne. Quel était le pouvoir d'achat de cette manne si bienvenue ? Je me souviens du prix d'une seule denrée : le vin ! Un litre de gros rouge coûtait 1,65 F. (0,05 €)...

En tout cas, mes parents auraient encore les moyens de m'acheter un costume pour remplacer celui que j'avais trop légèrement abandonné à Gerpennes.

J'ai vite fait quelques connaissances. Avec trois garçons de mon âge, nous avons campé dans les environs aux multiples ressources. Je suis le deuxième dans la file.



Les trois copains s'étaient arrangés pour me fournir sac et équipements divers. Nous avions emporté un poulet... vivant dans l'intention de le sacrifier le moment venu et de le cuire, bien frais, à la broche. Entre-temps, il se nourrissait de quelques graines que nous avions emportées et de myrtilles qui poussaient à foison en cette saison ! Mais nous n'avons jamais eu le courage de lui couper le cou...

Nous avons fait l'excursion au Roc de Montalet. Une statue de la Vierge domine le Pic de ce point culminant des monts de Lacaune, à 1259 mètres. Nous avons établi notre camp non loin de là. La nuit, un épouvantable orage a fait trembler mes compagnons. Et si la foudre était tombée, à quelques pas, attirée par la statue ? Pensée de mécréant ! La Vierge ayant, comme chacun sait, une mission protectrice. Je n'avais pas eu cette crainte, non par dévotion à la Madone, mais parce que j'étais guéri de la peur après la panique causée par les bombes de Stukas et les mitrailleuses des *Messerchmitts* sur la route d'Avesnes. La foudre ne tomba point mais un déluge s'abattit sur le site. Notre tente de novices avait été placée

en dépit du bon sens. Elle fut envahie par un véritable ruisseau. Nous aurions été mieux avisés d'emporter un canard...

Il n'y eut plus d'autre excursion. La vie monotone continua tranquillement.

Mon père allait régulièrement à Castres pour ses insufflations. En dehors de ces déplacements, la voiture restait au garage.

J'estimais que je devais apporter ma contribution aux ressources du ménage. Quelques parents supportaient mal ces trop longues vacances pour leurs enfants. Une famille liégeoise l'a confié à mon père et je me suis proposé comme répétiteur de latin et de grec à dix francs (0,25 €) l'heure. Pas très doué mon élève. Heureusement, car il ne pouvait s'apercevoir que le maître ne maîtrisait pas l'un et l'autre idiomes antiques. J'aurais préféré enseigner l'anglais. Des Lacaunais m'engagèrent pour renforcer les connaissances de leur fils en cette langue. C'était marcher à contre-courant et faire preuve d'indépendance d'esprit sinon d'esprit de résistance, étant donné les circonstances : rappelez-vous Mers El-Kébir, les navires français au mouillage attaqués par la marine anglaise ! La propagande de Vichy avait trouvé dans cette tragédie du 3 juillet 40, matière à cultiver l'anglophobie au point que lors de la rentrée scolaire suivante, les cours d'anglais seraient négligés au profit de l'allemand.

Nous avons entendu à la radio la voix chevrotante d'un vieillard annonçant que la France, moins d'un mois après la Belgique, capitulait ou plus exactement qu'elle demandait l'armistice, ce qui revenait au même. Ceux qui avaient maudit la Belgique, dix-huit fois plus petite, parce qu'elle avait capitulé n'avaient garde de rappeler que le 28 mars 1940, la France et l'Angleterre s'étaient engagées à ne signer ni armistice ni paix séparée.

Heureusement un jeune général presque inconnu s'en souvenait. Une voix martiale proclamait de Londres que la France n'avait perdu qu'une bataille et devait continuer la guerre. Les Français avaient entendu davantage et surtout écouté la première proclamation qui n'était pas d'un inconnu mais d'un ex-glorieux soldat. La Chambre qui comptait la majorité constitutive du Front Populaire avait approuvé sans état d'âme la désignation de Pétain, comme chef du gouvernement chargé de négocier avec les Allemands. Il y aurait très vite quarante millions de pétainistes, pour reprendre le titre d'un volume du copieux ouvrage de l'historien Henri Amouroux. Ils faisaient, c'est évident, confiance au héros, vainqueur de Verdun. N'étant pas Français, nous nous sommes sentis plutôt gaullistes dès le 18 juin puisque nos ministres, en désaccord avec le roi, avaient aussi gagné l'Angleterre. Pour y arriver, Paul-Henri Spaak, qui atteindrait après la guerre une stature internationale, avait traversé l'Espagne caché dans le double fond d'une camionnette.

La charge de fournir un soutien pédagogique à mes deux gamins ne m'occupait que le matin. L'après-midi, j'allais proposer mes faibles bras à des paysans vaquant à la fenaison ou à la moisson. Entre eux, ils parlaient un dialecte bizarre qui me paraissait proche de l'espagnol. Il faut dire que je n'avais qu'une faible idée des sons de la langue de Cervantès, ceux qu'avait pu apporter jusqu'en la lointaine Belgique, Radio Andorra.

- Quelle langue parlez-vous donc ?

- C'est le languedocien, mon gars.

La ferme se composait en tout et pour tout d'une grande salle au plancher mal joint, située juste au-dessus de la bergerie, ce qui, paraît-il, apportait, l'hiver, un premier chauffage aux habitants. Après le travail aux champs, on m'y nourrissait de « fricandeaux », boulettes de viande piquées de morceaux de lard, et l'on me désaltérait de vin de l'Hérault, en humant les effluves du fumier frais. Ceux-ci ne parvenaient pas à couper mon appétit car j'avais bien besoin de ce double remontant, mon seul salaire, après une demi-journée passée

sous un soleil trop généreux à charger de lourdes fourchées de foin sur les chars tirés par une paire de bœufs.

- Le petit monsieur est sans doute plus habile à manier le porte-plume que la fourche, avait constaté mon fermier avec un sens aigu de l'observation.

Rassasié et désaltéré, je reprenais le chemin de Lacaune pour une demi-heure de marche digestive, le cœur joyeux, l'esprit léger en pensant à mon rendez-vous avec ma Charlette. Mes parents m'accordaient une liberté inhabituelle.

Retour et détour

L'heure du retour au pays n'a pas sonné avant la mi-août. Nous avons rechargé tout notre fourbi, matelas et sac de café compris, sur la Chenard et Walker dont le pont arrière traînait presque sur le sol et qui avait quelques problèmes de freinage. La logique, les temps incertains, l'absence prolongée, la maigreur de nos ressources auraient dû nous pousser à remonter directement vers le nord par Albi. Eh bien, pas du tout ! Nous étions si près de la Méditerranée ! Ne valait-il pas la peine de faire un petit détour pour découvrir cette fameuse Grande Bleue, creuset de notre civilisation, de notre culture, de notre langue ?

Nous avons donc pris, par Castres, la route de Béziers. Finies les grandes vacances. Adieu Lacaune, tes collines parfumées, tes nuits incomparables, adieu les Mireille, les Charlette, les Magali, adieu sympathiques bœufs nonchalants...

De Béziers, nous avons rejoint puis longé lentement la mer d'Agde à Sète sans chercher à localiser le *Cimetière Marin* de Valéry. Nous avons vu la Méditerranée, nous y avons trempé les pieds, il ne fallait plus songer à flâner en touristes, prendre le temps de s'arrêter au bord d'un étang de Camargue dans l'espoir de surprendre un vol de flamants roses, un troupeau de taureaux noirs, un seul cheval blanc. A Nîmes, il fallut bien s'arrêter. Pas volontairement du reste et sur le coup de douze heures, en ce 15 août torride, le vrai Midi évoqué par Leconte de Lisle,

*Midi, Roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La Terre est assoupie en sa robe de feu.*

Tout se taisait en effet dans Nîmes assoupie. Et voilà qu'en virant autour des Arènes en direction de la Maison Carrée, le levier du changement de vitesses de Madame Chenard-Walker me reste entre les mains. Le jour de l'Assomption, célébrant le souvenir de la Bienheureuse Vierge Marie s'envolant dans les hauteurs du ciel bleu. A midi ! Tous les Nîmois à table.

Eh bien ! nous avons trouvé un garagiste qui nous a dépannés sur-le-champ, tandis que nous débarrassions un frugal pique-nique. Le levier volage avait simplement perdu une goupille, ce que mon spécialiste de père avait bien diagnostiqué. Mais une chose est d'enseigner la technique de l'automobile, une autre de se traîner sous une auto ou d'en démonter le plancher pour replacer le récalcitrant levier. Nous n'avons pas pensé de demander au mécanicien de jeter un coup d'œil sur les freins qui manifestaient de plus en plus de laisser-aller.

Sans nous attarder davantage à Nîmes, sans penser à aller jeter un coup d'œil sur le Pont du Gard, nous avons choisi de reprendre la route du nord par Mende, Le Puy, l'Auvergne.

Je me souviens avoir passé la ligne de « démarcation » à Moulins. Après quelques kilomètres en zone occupée, un sous-officier allemand nous enjoint de nous arrêter. Nous obtempérons. Il fait simplement de l'auto-stop ! Alors, bien que nous soyons déjà serrés à ne plus pouvoir respirer, nous nous encaquons davantage pour lui faire une petite place à l'avant, entre mon père et moi. Ce n'est certainement pas par sympathie que nous avons embarqué un Boche. Mais il fait tout pour se rendre agréable. Il parle lentement et je puis exercer un peu mon allemand en prévision de l'examen qui m'attend au retour. A la ville de sa destination, il nous guidera pour que nous puissions obtenir de l'essence servie par un troupier en feldgrau. Notre premier représentant des forces d'occupation était bien, comme le voulait la propagande allemande, « korrekt ».

Le deuxième le sera moins. Rassurés par un plein d'essence, nous filons à bonne allure sur la route de Dijon ombragée de ses magnifiques platanes. En réalité, j'ai tendance à flâner et Papa doit me dire :

- Mais appuie sur le champignon !

Curieux renversement des rôles qu'un père insiste pour que son garçon de dix-neuf ans roule plus vite !

Nous avons la route pour nous seuls. Je ne crois pas utile de serrer ma droite au maximum. Aussi, suis-je surpris lorsqu'un véhicule vert-de-gris nous dépasse en *claque-sonnant* bruyamment. Un kilomètre plus loin, il s'arrête pile devant nous, à hauteur d'une guérite où veille un soldat. Je freine à mort. L'auto accepte de ralentir un tantinet. Je vais emboutir le chleuh. Je donne in extremis un coup de volant, le dépasse à droite sur le bas côté et m'arrête, ralenti par l'herbe autant que par ce qu'il me reste de frein, à hauteur du capot de la Mercedes.

En sort un officier furibond :

- Il faut rouler à troite, Monzieur, z'est la tiscibline.

- Le code de la route français permet, en rase campagne, de tenir le milieu de la chaussée, risque mon père.

- Bas tu dout. C'est la tiscibline : à troite !

Maman est pâle comme un tapis de neige fraîche, elle croit déjà que le type va me faire fusiller par le soldat de la guérite. Elle se retrouve d'un coup en 1914 ! Elle revoit à nouveau les tueries de Tamines, Dinant... Mais le Boche remonte dans sa bagnole et nous laisse. Le sang de ma mère s'est probablement vidé de son eau, car elle demande à s'isoler un instant pour soulager sa vessie.

- Quand on a eu une émotion, il faut toujours faire pipi pour ne pas attraper la jaunisse. Allez-y aussi, dit-elle.

J'y fus et n'eus point de jaunisse. Mais l'émotion avait été si forte que je rêve encore, plus d'un demi-siècle plus tard que j'appuie sur le frein d'une voiture et qu'elle refuse de s'arrêter !

Nous traverserons ensuite des cités à moitié détruites, notamment Vitry-le-François où l'on porte en terre un petit cercueil, sans corbillard, et Rethel que nous atteignons la nuit venue. La ville est en ruines et la Croix Rouge nous loge à l'étage d'un bâtiment resté debout par miracle, dans un dortoir commun, sans toilettes, et avec interdiction d'en sortir, à cause du couvre-feu. Nous faisons ainsi la connaissance d'une contrainte à laquelle nous devons nous accommoder pendant quatre ans : ne plus jamais sortir après 22, voire 23 heures. Détail trivial, je me souviens que Papa a soulagé sa vessie dans un verre, seul récipient à sa disposition.

Le lendemain, quelques kilomètres nous amenaient à la frontière. Les douaniers avaient repris leur faction. Au lieu du traditionnel « rien à déclarer », l'homme de service nous demande :

- Vous n'avez pas de farine, de grain ?

Nous, soulagés :

- Pas un gramme !

- Alors retournez vite en chercher. On en trouve encore dans les fermes françaises. En Belgique, c'est fini.

Nous découvrons ainsi la pénurie belge qui n'existe pas encore en France. Mais nous ne suivrons pas son conseil. Maintenant, nous sentons trop l'écurie. Après avoir fait un détour de centaines de kilomètres pour découvrir la Méditerranée, nous n'avons plus envie de perdre une heure ou deux à la recherche de froment. Vivement à la maison.

C'est à la fin de la matinée que nous arriverons à Gerpennes, pour découvrir que le chalet a été cambriolé et que mon beau costume, notamment, a disparu.

Sans nous attarder davantage, nous rejoindrons Marcinelle où nous trouverons la brave Elvire, gardienne fidèle des lieux. Elle nous a immédiatement remis une coquette somme d'argent, fruit de la vente du stock de café dont elle s'était occupée avec l'aide du père de maman. Hélas, un argent moins utile que l'aurait été la marchandise elle-même. Il nous restait néanmoins le sac qui avait fait le tour de France. Du café qui mettrait un peu de beurre dans les épinards de la disette en nous servant de monnaie d'échange. En guise de breuvage, sauf rare exception, nous nous contenterions d'orge torréfiée comme tout le monde.

Il fallait d'urgence songer à passer mes derniers examens dans l'enseignement secondaire pour pouvoir m'inscrire à l'université.

Mes parents s'empresseraient de quitter Marcinelle pour s'installer route de Bomerée à Mont-sur-Marchienne à la recherche, pour les poumons paternels, d'un air un peu plus pur que celui de la Vilette.

En 2002, j'ai voulu revoir Lacaune et j'y ai séjourné un dimanche. En soixante-deux ans, la ville était passée du moyen-âge à l'époque contemporaine, tout en gardant un pittoresque de bon aloi. Le crieur municipal avait disparu. Les rues naguère simplement empierrées étaient bien pavées, comme la rue de la mairie où nous avons séjourné trois mois.



Quelle surprise d'y découvrir encore un magasin Vergely ! Mais comme c'était le jour du Seigneur, je n'ai pu démêler si ce Vergely-là était un parent de la mercière qui nous avait loué un appartement vingt mètres plus haut, vers la place du Griffoul. J'ai tenté de photographier celle-ci sous le même angle qu'en 1940 et que vous avez vue page 184.



À propos de copyright

Le chapitre suivant est un tapuscrit écrit en 1990. Une copie en a été déposée en 1998 à l'Association Pour l'Autobiographie en France (APA-France) ; une autre copie en 2002 à APA-Belgique. Revu, corrigé et sous-titré, le texte a été publié en 2005, aux éditions Memogrames à Bruxelles, sous le titre *Un étudiant chahuté*.

Sa reproduction est donc soumise aux règles du copyright.

En revanche, tous les autres chapitres sont libres de toute contrainte.

UNE AURORE NOUVELLE

*Frère, lève ton verre
Et chante la gaité
La femme qui t'est chère
Et la fraternité...
Chant des Etudiants*

Je n'avais jamais envisagé d'autre université que celle de Bruxelles. C'est pourtant le hasard qui m'a permis de réaliser ce projet.

La vie universitaire s'accommode mal des navettes ; la guerre les rendait difficiles, souvent aléatoires. Les trains arrivaient avec des retards considérables quand... ils partaient. Or les moyens de mes parents ne leur permettaient pas de supporter la charge d'une chambre (on disait *cale*, pas encore *kot*) et d'une pension dans quelque ville universitaire que ce fût. Mon père souhaitait que j'entreprenne des études d'ingénieur technicien à l'Université du Travail de Charleroi, ce qui aurait résolu le problème financier, mais je ne me sentais d'attirance ni pour la technique ni pour l'industrie.

Je ne pourrais entreprendre les études auxquelles j'aspirais que si mes grands-parents maternels acceptaient de me loger et de me nourrir. S'ils avaient habité Liège, j'aurais été m'installer sur les rives de la Meuse. Par bonheur, ils avaient pris leur retraite à Bruxelles, comme aimaient le faire beaucoup de Carolorégiens attirés par les fallacieuses lumières de la capitale.

Après un séjour dans un appartement comme locataire, Avenue Louise, ils avaient acheté à Ixelles, rue Washington, à vingt minutes de marche de l'université, un ancien « hôtel de maître », en pierre de France, qu'ils avaient transformé en appartements répartis sur quatre niveaux. Ils en occupaient le premier étage.



La lourde porte cochère ouvrait sur un large couloir, peint en imitation de marbre, conduisant, après avoir laissé à gauche l'entrée des appartements, vers une cour assez grande terminée par ce qui avait été les écuries, puis les garages. Le prothésiste dentaire qui occupait avec sa femme l'appartement du rez-de-chaussée y avait installé son atelier. Le fond du large vestibule d'entrée serait pendant toute la guerre l'abri de la Chrysler de mon grand-père, installée sur blocs.

Gravies les premières volées garnies d'un tapis moelleux mal fixé par des barres de cuivre éprises de liberté bruyante, on accédait à l'appartement des propriétaires. La porte donnait sur un hall occupé en son extrémité par un placard en chêne, de style vaguement Louis XV, où les mites tentaient de se nourrir, en dépit de la naphthaline, de vêtements un peu démodés mais encore précieux en ces temps de disette généralisée.

Le hall était éclairé par quatre portes vitrées à double battant se faisant face ; à gauche, la première, ouvrait sur la chambre, la seconde sur la cuisine, suivie de la salle de bains ; les deux portes de droite donnaient sur la salle à manger-salon.

La chambre, de belles dimensions, avait été salon avant la transformation du « bel étage » en appartement. Lambrissée de chêne, elle servira à nouveau de séjour diurne autant que nocturne pendant toute la guerre et, le pli étant pris, encore après.

L'imposante cheminée de marbre blanc est flanquée, à gauche, d'une commode Louis XVI, à droite, d'un bureau de chêne, à têtes de lions. Au-dessus de la commode pour l'une, du bureau pour l'autre, dans deux grands cadres dorés, Mathilde et Jules Simon s'adressent un sourire compassé qu'un artiste photographe a saisi quarante ans plus tôt.



Un grand divan-lit, collé contre la cloison, cache soigneusement sa destination sous du reps vert toujours soigneusement tendu par mon grand-père, dont c'est la mission matinale.

Deux fauteuils de cuir marron, séparés par un lampadaire de cuivre jaune, complètent l'ameublement. La pièce est bien éclairée sur toute sa largeur par deux baies entourant une porte-fenêtre donne accès à une véranda avec vue sur l'atelier du mécanicien dentiste et les jardins voisins habités de nombreux merles. Leur chant salue la fin des ondées printanières ou la fraîcheur retrouvée des fins d'après-midi d'été. La véranda abrite quelques plants de géranium rouges et roses, objets de tous les soins de ma grand-mère.

La salle à manger, ancienne salle de réception de feu l'hôtel de maître, éclairée par une imposante loggia, occupe la largeur de la façade. Son plafond est extraordinaire, je n'en ai jamais vu d'analogue dans aucune maison bourgeoise : festonné et remarquablement peint par un moderne et modeste émule de Michel-Ange influencé par le baroque : figures allégoriques dont la nudité reste extrêmement pudique sous l'œil d'angelots tout roses penchés sur des balustres blancs.

Malheureusement, l'esthétique de cette pièce magnifique dont le lustre de cristal de Murano tintinnabulait à chaque passage du tram 93, était gâté par un mobilier moderne en ronce de noyer poli, côté salle à manger, et par un *cosy-corner* garni de velours vert décoloré, côté salon. Un banal linoléum tenait lieu de parquet. Tentaient de le camoufler, des tapis d'orient dont je ne peux dire s'il étaient iraniens, caucasiens ou pakistanais.

Il fallait convaincre mes grands-parents d'accueillir un jeune étudiant dans ce refuge de septuagénaires. Je trouvais anormal qu'ils hésitent. Je ne comprends que trop, maintenant que je suis vieux, le bouleversement qu'apporterait cette intrusion.

Ils ont fini par accepter contre versement d'une pension mensuelle de 1200 FB (30 € environ). Que des grands-parents, jouissant d'une belle aisance, fissent payer l'entretien d'un petit-fils me paraissait peu généreux. Là aussi, je devais revoir ma façon d'envisager les choses.

Après tout, pendant la semaine, mes parents ne m'avaient plus à charge et, quoique leurs ne recourussent que rarement au marché noir, le prix demandé ne couvrait que partiellement les frais de mon entretien.

Enfin, j'ai pu m'inscrire à l'Université Libre de Bruxelles. « Libre » ! Cet adjectif était chargé de sens. Certes, il signifiait que l'université s'administrait elle-même, elle ne dépendait ni de l'Etat, ni d'une Eglise. En outre, son enseignement était basé sur le Libre-Examen dont je ne distinguais pas encore la vraie valeur. Surtout, j'appliquais l'épithète à ma nouvelle situation : j'étais libre après cinq ans d'enfermement dans un internat. Quel contraste ! Qu'importait que cette liberté fût sans cesse menacée, qu'elle fût limitée par le couvre-feu imposé par l'Occupant ! J'en jouissais avec volupté.

M'a paru merveilleux le siège de l'administration, de la bibliothèque et des Facultés de Philosophie et Lettres et de Droit dont la façade s'aligne sur l'avenue des Nations, aujourd'hui avenue Franklin Roosevelt. J'ignorais que la construction de ce bâtiment, de style néo-Renaissance avec son élégant beffroi, en quelque sorte la carte d'identité de l'ULB, avait pu être entamée en 1924 grâce à la générosité américaine. Une grande partie des fonds avait été récoltée par la Commission for Relief in Belgium. Le jury qui a couronné l'architecte Alexis Dumont s'est d'ailleurs réuni à New York. Voilà qui explique, sans doute, une certaine filiation avec l'architecture des universités américaines, en contraste avec la banalité des locaux des sciences situés derrière, commencés en 1921, l'année de ma naissance. J'ai fait le tour du campus : les différentes Facultés, la Cité, hélas occupée par les *souris grises*, auxiliaires de la Wehrmacht ; les jardins, les terrains de sports où s'entraînaient quelques étudiants,.

C'est tout ému que je suis entré dans le local où se prenaient les inscriptions. L'accueil des étudiants et l'information étaient plus que sommaires. Aujourd'hui, l'administration vous chouchoute les *bleus*. J'ai rencontré un étudiant de Charleroi que je connaissais vaguement, Roger Chif. Il venait s'inscrire en deuxième candidature.

- Salut, Nicaise. Qu'est-ce que tu viens faire ici, me dit-il avec un accent pointu qui n'avait plus rien de carolorégien.

- Je viens m'inscrire en philologie romane.

- Est-ce que tu connais Chrétien de Troyes ?

Mon professeur de rhétorique, ne nous avait jamais parlé de ce conteur courtois du moyen âge. J'ai dû avouer mon ignorance.

- Mais tu ne connais rien en littérature, mon vieux, tu vas te faire recalier chez Charlier !

Je savais que Gustave Charlier était le terrible professeur de littérature française, mais ne fus pas désorienté pour autant. J'étais dorénavant étudiant, une carte en faisait foi et j'en étais bien fier. Je pouvais aller acheter ma casquette blanche, ma *penne*.

Roger Chif, après cet accueil un peu brusque, me piloterait gentiment lors de ma première visite à la Bibliothèque Royale, aujourd'hui Bibliothèque Albert 1^{er}. Il devait se faire connaître, bien plus tard, comme l'un des animateurs de l'émission télévisée et de la revue laïque *La Pensée et les Hommes*.

Les bleus n'étaient pas comme aujourd'hui l'objet d'un bizutage incessant. Le climat de la guerre y jouait peut-être un rôle, mais j'incline à penser que les tracasseries qui relèvent parfois du sadomasochisme se sont amplifiées peu à peu après la guerre. Des crânes rasés ne parcouraient pas les abords du Solbosh, à moins qu'ils n'appartinssent aux soldats de la Wehrmacht. Un seul jour était consacré au traditionnel « baptême ».

Le Cercle de philo, où l'élément féminin exclu de l'initiation était largement représenté, s'est joint au Cercle de droit pour l'organiser. Seuls trois bleus de philo se sont soumis à l'épreuve : Louis Binnemans, Robert Pinson et moi. Curieusement, nos études terminées, nous embrasserions tous trois, pour un temps plus ou moins long, la carrière de journaliste. C'est sans doute la curiosité naturelle des gens de presse qui nous a poussés, à notre insu, à tenter l'expérience assez désagréable du « baptême ». Binnemans qui, étudiant, gagnait

quelque argent comme pianiste au cabaret du chansonnier Loar, a fait une brillante carrière au *Soir*. Pinson est entré à *La Dernière Heure* : je l'ai perdu de vue.

L'impressionnante cérémonie eut lieu bien après une « Saint-Verhaegen »²³ clandestine, au mois de janvier 41, dans l'arrière-salle d'un bistrot du centre de la ville, rue du Cornet. Il y faisait glacial. Se mettre nu comme un ver et attendre de longues minutes le moment redouté constituait un premier supplice. J'avais voulu subir l'épreuve, car il me semblait que cela faisait partie des rites obligés de la vie estudiantine et de passage à l'âge adulte, mais je tremblais des pieds à la tête, autant de froid que de trouille. Je savais que l'on me forcerait à boire de grandes quantités de bière dont je ne faisais généralement pas ma tasse de thé, qu'on m'enduirait de peinture, parmi d'autres tourments.

Quand je suis entré en scène, frigorifié, les officiants étaient déjà passablement saouls. J'ai reconnu tout de suite trois carolorégiens, Robert Rousseau, Jacques Guyaux et Jacques Bufquin des Essarts. Celui-ci était l'héritier des propriétaires du *Journal de Charleroi* que des « collabos » avaient volé et faisaient tourner pour vanter les succès des troupes allemandes et les bienfaits de l'Ordre Nouveau. Pour l'heure, ils prédisaient une victoire de la Luftwaffe dans la bataille d'Angleterre, suivie de la capitulation de la fière Albion. Mais ce n'étaient pas les bombardements de civils comme à Coventry qui viendraient à bout de la ténacité britannique.

Les deux Jacques devaient s'engager à fond dans la Résistance, Bufquin des Essarts y laisserait la vie en tentant de rejoindre Londres. Arrêté à la frontière espagnole, il est mort étouffé dans le train plombé qui l'emmenait en Allemagne. Jacques Guyaux devait faire partie de l'équipée. Il a été retenu au dernier moment et a échappé par un extraordinaire hasard à la déportation et à la mort. Après la guerre, le *Journal de Charleroi* l'a engagé avec Rousseau. Il a terminé sa carrière comme rédacteur en chef de cette gazette qui a perdu peu à peu une bonne partie de son audience quand elle est devenue l'organe du syndicat et du parti socialiste après avoir englouti *Le Peuple*. Rousseau avait quitté le journal pour prendre la direction artistique du Palais des Beaux-Arts de Charleroi.

Qui aurait pu penser, en ce jour de décembre 1940 que ces amis auraient des sorts si différents quoique parallèles ? Avec deux apprentis étudiants, j'étais arrivé de la salle d'attente en rampant en dessous d'un alignement de tables. J'avais été placé entre les deux autres et avec eux barbouillé de peinture. Le camarade à ma droite a été invité à vider un injecteur rempli de bière à 0,8° et à subir d'autres épreuves vexatoires. Dans le joyeux désordre qui présidait à la cérémonie, je me suis glissé à sa droite au moment où mon tour était arrivé de me désaltérer au même abreuvoir. On allait me soumettre à d'autres tourments, quand un des officiants dit :

- On en a fait assez à celui-là, passons au type du milieu !

Ainsi la chance et le discernement brouillé par l'alcool d'un des « tortionnaires », m'ont fait échapper à la dernière phase du supplice, tandis que la malheureuse victime de cet échange de positions recommençait le sien sans oser protester.

Pour terminer, les trois anciens cités plus haut, juchés sur une table, m'ont imposé ce qu'on appelle en d'autres circonstances, l'épreuve de l'eau. Ils ont renouvelé le geste auguste de Mannekenpis, et ont soulagé leur vessie en nous arrosant copieusement d'un liquide dont la tiédeur m'a quelque peu réchauffé.

Dans la salle de rhabillage, on avait disposé des bassins d'eau pour de nécessaires ablutions. Mais ceux qui nous avaient précédés avaient transformé cette eau en une espèce de bouillie brunâtre dans laquelle d'autres incontinents venaient pisser.

²³ Anniversaire de la fondation de l'ULB par le franc-maçon Théodore Verhaegen qui n'est pas près d'être canonisé...

Aussi, ai-je repris le tram 4 vers la rue Washington sans juger utile d'user des commodités offertes. Je me suis contenté d'essayer, dans les toilettes du café, de réparer sur mon visage, de l'initiation les colorés outrages. Le regard interrogateur ou apitoyé des voyageurs m'indiquèrent que je n'avais pas réussi. Peut-être la vue n'était-elle pas le seul sens que ma présence sollicitait.

Mes grands-parents attendaient avec angoisse mon retour. Heureusement pour eux, le couvre-feu rendait ce dernier obligatoire avant 23 heures. J'ai fait immédiatement couler un bain et mon cher Bon-Papa s'est mis en devoir de m'aider à me débarrasser des couches de peinture dont j'étais enduit tandis que je lui décrivais sans trop de détails, les autres tourments que nous avons subis. Il fallut vider deux fois la baignoire pour rendre à ma peau une blancheur encore douteuse.

Cet événement n'est qu'un aspect du trouble que j'ai dû apporter dans la vie des deux rentiers, sans que jamais ils s'en plaignent. Ils m'ont donné un vrai foyer et ma chère Bonne-Maman m'a entouré d'affection maternelle tout en continuant, comme par le passé, de me prodiguer des conseils de maintien et de beau langage. En revanche, je l'ai convertie partiellement à mon jargon. Je persistais à appeler *jus*, comme au pensionnat, le café ou ce qui, pendant quatre ans, en a tenu lieu. Elle m'en faisait gentiment reproche, puis, sans doute aidée par le relent de l'orge torréfiée, a adopté mon vocable, mieux adapté à cet ersatz. Or, bien plus tard, alors que, devenu bourgeois, j'avais oublié l'argot de mes vingt ans, Bonne-Maman m'offrait encore une tasse de *jus*, bien que pur arabica !

Avec mon grand-père, malgré les deux générations qui nous séparaient, je me trouvais plus à l'aise qu'avec mon père. Il me traitait plus comme un frère que comme un petit-fils. Il m'avait accueilli bien qu'ayant quitté l'école à onze ans pour entrer en apprentissage, il estimât qu'il n'était pas nécessaire de faire des études, surtout universitaires, pour réussir dans la vie. Il m'en offrait évidemment un vivant exemple. Mais sûr de moi, fort de ma science nouvelle, je pérorais, prétendais lui imposer mes vues de jeune fat : j'ai failli employer un autre mot de trois lettres, plus courant aujourd'hui. Il m'écoutait avec bienveillance et nous avions de longues conversations en copains.

Tout n'était pas négatif pour eux, sans doute. J'apportais à leur train-train quotidien, un peu de fantaisie, un air de jeunesse, d'insouciance qui freinait leur cheminement vers le quatrième âge. Je les initiais aux mélodies rythmées du *Fou Chantant* qui m'ont accompagnées toute ma vie.

Devenu vieux à mon tour, le 10 mars 1994, comme on jette une bouteille à la mer, je confierai une lettre adressée à Charles Trenet aux éditions *Plon* qui venaient de publier le texte de ses chansons... En voici quelques extraits :

« Vos chansons si différentes des cafardeuses qu'on entend le plus souvent aujourd'hui, je les ai découvertes à l'âge de l'adolescence qu'on dit si pénible, à une époque où le sirop dégoulinait de toutes les radios. J'étais enfermé dans un pensionnat, vos chants m'ont donné la clé des champs. J'ai fredonné vos rythmes nouveaux avec mes copains. L'optimisme de vos vers me faisait surmonter toutes les épreuves, maîtriser les petites peines de cœur. Car *rien n'est plus doux que de s'aimer sans trop savoir si demain on doit partir et ne plus se revoir*. On *laissait entrer chez soi le gai soleil*. Grâce à vous, le *sommeil était doux même quand tombait la pluie, même quand le vent du nord murmurait tout bas : décembre*. Dans les moments de découragement, je fredonnais le dernier couplet du « *Soleil a rendez-vous avec la lune* » : *le bonheur est un astre volage... Cherchez-le, il est un peu partout*. Et « *boum!* », le moment de cafard passait.

Pourquoi parlé-je au passé. Rien n'a changé. Il est une chanson qui m'a permis - et me permet encore - de commencer presque toutes mes journées dans la joie. Le réveil sonnait tôt : *Zut! Le ciel est gris. Il faut se lever, se laver, se vêtir*. Je sortais un pied du lit en grognant, *et ne plus chanter si l'on n'a plus rien à dire*, le second pied, et quand j'arrivais dans la salle de bain, j'en étais au refrain, *Y a d'la joie*, et le miroir me renvoyait un visage encore fripé mais souriant.

Alors, Monsieur Trenet, je voulais que vous connaissiez la dette que j'ai envers vous et mon cas est certainement loin d'être unique. Oui, vous avez aidé nombre de vos contemporains à vivre, tout simplement, bien davantage que la plupart des hommes en vert qui vous ont refusé stupidement à leur Académie.

Merci Monsieur Trenet ! Et longue vie ! »

La bouteille à la mer a atterri chez celui qui avait si bien chanté *les golfes clairs* et il a eu l'extrême gentillesse de m'adresser la carte reproduite ci-contre.

CHARLES TRENET

95 Avril 1994

Grand merci cher Jean Nicaiso pour
votre lettre qui m'a profondément touché.

Tout cela mérite bien un retour.

des sentiments amicaux et

un petit dessin !

voilà "Fidèle" !

Charles Trenet.



87 ans le 18.7.00
de schism !

La radio des grands-parents était toujours réglée sur l'I.N.R, l'Institut National de Radiodiffusion. Aussitôt rentré de mes cours, non seulement je leur imposais d'autres programmes, mais je me moquais gentiment d'eux.

- A quoi vous sert-il d'avoir un poste qui vous permet un grand choix de stations si c'est pour n'en écouter qu'une ?

En réalité, ils en écoutaient parfois deux autres. A la soirée, prudemment, ils tentaient d'entendre les informations de la *France Libre* à Londres, à travers l'énergante crécelle du brouillage allemand ou, plus audible, moins compromettante et plus objective, la radio de la Suisse romande sur Sottens.

La presse honnête avait évidemment cessé de paraître, elle avait été remplacée par Le *Nouveau Journal*, décalque de la *Brüsseler Zeitung* et dirigé par un certain Paul Colin. En 1943, ce traître sera abattu par un groupe de trois résistants commandés par Arnaud Fraiteur, étudiant de l'ULB. Malheureusement, les trois hommes seront pris et pendus par les Allemands. D'autres journalistes collaborateurs s'étaient emparés du *Soir*. Un rédacteur de ce qu'on appellera donc le « Soir volé », Louis Fonsny, sera aussi abattu en 1943 par un étudiant, Jean Coppens qui n'échappera pas non plus aux Boches et sera fusillé.

Bon-papa, grand lecteur du *Soir*, était bien marri de ne plus avoir qu'une méchante feuille de chou à la solde des occupants et réduite à la portion congrue.

Il avait gardé toutes ses autres habitudes de temps de paix. Le matin, après avoir fait prendre l'air au chien Kili, il se plongeait dans ce qui restait de *L'Echo de la Bourse*, tout aussi victime du rationnement de papier que *Le Soir*, et se livrait à d'obscures opérations. On prétendait dans la famille qu'il avait perdu une fortune en bourse.

A onze heures précises, il allait au café rejoindre ses amis après avoir fait minutieusement sa toilette. Il était très coquet et toujours tiré à quatre épingles, choisissant ses cravates avec soin quoiqu'elles fussent en partie cachées par sa barbe où le poil blanc n'avait pas encore vaincu tout à fait le noir.

Il jouait à la belote ou au « couillon » jusqu'à treize heures, rentrait à treize heures dix, déjeunait, s'installait dans son fauteuil, bourrait une pipe, déplaçait le maigre *Soir* et s'endormait. Au premier assoupissement, la pipe tombait sur le journal et réveillait le dormeur. Il posait alors sa bouffarde sur le cendrier et replongeait dans un sommeil tranquille d'un bon quart d'heure.

Il passait le reste de l'après-midi à faire... du sport. Il partait à pied sous les marronniers de l'Avenue Louise qui n'était pas encore transformée en autoroute, marchait d'un bon pas en balançant sa canne avec élégance, une canne de parade qui ne servait nullement à soutenir ses pas. Il garderait cette habitude jusqu'à quatre-vingt-cinq ans. Au *Zénith*, près de la porte Louise, il jouait au billard, où il excellait. Le jeu ordinaire ne le passionnait pas ; il préférait le « trois bandes » dans lequel, avant de frapper la bille rouge, il faut avoir préalablement touché au moins trois fois le périmètre de la table.

Un dessinateur, dont je ne puis déchiffrer le nom, l'a croqué sur le vif, en 1952, et le portrait bien qu'esquissé d'un trait rapide est étonnamment ressemblant.

Le retour, à dix-neuf heures, s'effectuait aussi, si le temps le permettait, d'un pas assuré que la canne rendait très martial.

Bonne-Maman, après avoir régné sur un nombreux personnel, vaquait seule, à septante-cinq ans, aux soins du ménage. Elle sortait très peu et ne profitait en rien des distractions qu'offrait la capitale pourtant choisie comme lieu de leur retraite en raison de ses possibilités en ce domaine. Bon-Papa l'aidait bien un peu, faisait quelques courses, essayait la vaisselle selon un rite immuable.

Ils n'étaient pas avares mais « regardants ». Le grand-père s'était toujours habillé chez les meilleurs tailleurs, chaussé chez de bons bottiers. Il répétait que le bon marché est souvent le plus cher. Il passait chez le coiffeur régulièrement une fois par semaine, mais se refusait obstinément à utiliser le *Bulex*, chauffe-eau rapide et pratique qui n'a jamais servi. Il trouvait moins onéreux de placer une bouilloire sur la cuisinière pourtant alimentée au gaz, elle aussi.

Il lustrait ses chaussures avec grand soin en expliquant :

- Pour réussir à bien les faire briller, il faut d'abord prendre très peu de cirage.

Il n'y avait pas d'« ensuite ». Même chose en peinture, bien que je ne l'aie jamais vu tenir un pinceau :

- Primo, prendre très peu de peinture...

Pas de secundo...

Le chauffage central desservait tous les appartements. Avant la guerre, il s'en occupait seul. Les locataires se plaignaient souvent de la tiédeur des radiateurs. Il réglait la chaleur à partir du thermostat d'ambiance de son appartement fixé sur 18°. En 1940, la chaudière avait été arrêtée, faute de combustible. Un seul poêle chauffait désormais l'appartement. Sous l'imposante cheminée du séjour, on allumait exceptionnellement de fausses bûches alimentées par le gaz. La salle de bains bénéficiait d'un petit radiateur électrique qu'il ne fallait utiliser qu'en toute extrémité.

Je dormais dans une mansarde non chauffée qui jouissait d'un cabinet de toilette. J'y étudiais aussi à la bonne saison. L'hiver, je travaillais dans la chambre-séjour, auprès de mes hôtes.

A vrai dire, j'ai passé la première année plus à me promener, à fréquenter les cinémas, à lire, qu'à revoir l'*Histoire des Institutions du Moyen Age*, la « traduction à livre ouvert » de

Suétone et Juvénal. J'ai vite abusé de la liberté dont j'avais été tant privé pendant mon adolescence de pensionnaire à Thuin. Je séchais (*brossais*, dans notre jargon) souvent les cours, notamment ceux du Professeur Gustave Charlier qui répétait inlassablement depuis des lustres, mot à mot, l'*Histoire de la Littérature Française* dont les étudiants se revendaient, d'année en année, les syllabus ronéotypés, pleins de coquilles.

La moitié à peine des étudiants venait écouter le professeur. De toute façon, la matière transmise oralement ne constituait que le tiers du volume à savoir pour l'examen. Le reste, il fallait le tirer des mêmes infidèles syllabus, environ quatre cents pages dactylographiées.

A quoi pouvait bien songer notre digne professeur, le jour où un étudiant inventif a réalisé la photo suivante dans le but d'en vendre quelques dizaines aux étudiants soucieux de conserver l'image d'un homme qui les faisaient tant souffrir ?



Un autre examen était très redouté, celui d'*Histoire de la Littérature Flamande*, du Professeur de Smaele. Il n'avait pourtant qu'une trentaine de pages, vu la modestie de cet art chez nos voisins du Nord, excellents en peinture. Mais on courait le risque de se faire recalier pour avoir mal prononcé *Abele Spelen*, l'e de la première syllabe de chacun des mots n'ayant pas la même sonorité.

Le grand événement de ma première année d'université n'a rien à voir avec l'histoire, le latin, la philosophie ou la littérature mais plutôt avec l'art de Terpsichore ! C'est certainement la page la plus difficile à écrire. Comme je n'ai aucun talent de poète, je risque de verser dans la banalité du roman rose. D'autant plus que les poètes eux-mêmes réussissent à nous émouvoir avant tout par les plaintes d'amants déchirés. Bien avant Musset, on savait que *les plus désespérés sont les chants les plus beaux*. Eh oui, il est plus difficile de décrire les courses folles d'amoureux heureux sur une plage éclaboussée du soleil de juillet que, dans la mélancolie de l'automne, *sur le sable, les pas des amants désunis*. Or c'est de bonheur qu'il s'agit.

Quelques mois après le flirt éphémère avec ma princesse russe, décrit ailleurs²⁴, probablement en janvier ou février 41, car on se réjouissait enfin d'une première victoire

²⁴ Dans *Le ciel est par-dessus le toit*, récit de mes années d'internat.

anglaise sur les forces italiennes, en Lybie, j'avais remarqué une séduisante étudiante de philologie classique, aussi originaire de Charleroi, Renée Lefèbvre. Ovale parfait du visage au teint frais discrètement maquillé, bouche mignonne, nez droit, œil bleu, blonde chevelure bâtie en toupet, à la mode du temps, et flot de boucles retenues dans une résille, taille fine et jolie jambe teintée à la chicorée pour donner l'illusion de bas de soie désormais introuvables.

Le cours d'Histoire des Institutions du Moyen Age était dispensé par le redouté Professeur Favresse dans le grand hall de marbre du rez-de-chaussée, Avenue des Nations, avec vue sur le dos de Théodore Verhaegen.

Il était commun à plusieurs sections. Je m'étais arrangé pour m'asseoir à côté de Renée. C'était une jeune fille réservée, apparemment timide, installée, lunettes d'intellectuelle sur le nez, aux premiers rangs des amphithéâtres, où elle copiait consciencieusement les cours...

Un beau jour, elle m'invite à une *surprise party* (on ne disait pas encore *surboum*). Il était relativement facile de trouver des jeunes filles attirées par la danse. Y amener un nombre de garçons équivalent était plus laborieux. Au jour fixé, j'avais rendez-vous avec une jeune fille rencontrée lors du week-end à Charleroi. Dilemme ! Vite résolu. J'ai posé simplement un lapin à cette dernière. Ce n'était pas très élégant, mais le destin avait frappé à ma porte : un seul être apparaît et tout est transformé. Combien mes parents avaient eu raison, malgré mes réticences de timide, de me forcer à suivre des leçons de danse ! A cette époque, on ne se contentait pas de sautiller sur place, en se tortillant, sans aucun synchronisme avec sa partenaire, il fallait avoir enregistré une certaine technique.

Une tiède après-midi de printemps précoce animait, ce jeudi 13 mars, les allées du Bois de la Cambre qu'il fallait traverser pour joindre le Solbosh à la Drève des Gendarmes. Les parents de Renée s'y étaient installés pour accompagner leur fille et leur fils André, inscrit en médecine. Le père Lefèbvre était comptable à Bruxelles, mais la maman, pour pouvoir veiller sur ses deux enfants, s'était imposé ce déménagement vers la capitale et une navette pénible pour Montignies-sur-Sambre où elle dirigeait une école communale.

J'aurais connaissance de ces détails plus tard. Pour l'instant, sans trop me presser, je jouissais du parfum d'humus dégagé par l'épais tapis de feuilles mortes, serrant contre moi la bouteille que la tradition imposait d'apporter en la circonstance. L'atmosphère était en concordance avec un nouvel espoir dans le déroulement de la guerre : les Grecs déculottaient les Italiens qui avaient tenté de les envahir et l'on voyait fleurir sur les « pennes » les couleurs helléniques perdues dans la bringuebalante quincaillerie traditionnelle.

Jean de la Lune n'avait pas retenu exactement le numéro de la maison dont il devait être l'hôte. Il a sonné au 7. Personne n'a répondu, mais du seuil de la maison voisine, blottie entre la forêt et un petit jardin, lui sont parvenus des rires. Renée et son amie Lulu avaient bien du plaisir à constater que le benêt avait frappé au 7 au lieu du 9 !

L'on guinçait déjà furieusement à l'intérieur et, remis de ma confusion, je me suis lancé dans la mêlée. La courtoisie exigeait que je danse d'abord avec la jeune fille de la maison. Renée ne semblait pas apprécier le *boogy-boogy*, ni autres danses *hot*. J'ai invité d'autres filles pour les livrer aux rythmes endiablés.

J'ai attendu le premier slow pour serrer avec application la taille de guêpe de l'hôtesse. Dès la deuxième valse anglaise, nos joues se sont touchées et ce fut comme une secousse électrique. Ma timidité m'aurait empêché d'avouer un sentiment brusquement éclos, l'étreinte autorisée de la danse me permettait de l'exprimer sans rien dire. Je ne sais d'ailleurs pas lequel d'entre nous rapprocha sa joue de l'autre. Après tout, le premier contact a peut-être été accidentel ! Le hasard, un faux pas, une maladresse d'un autre couple aurait décidé

de l'entreprise la plus importante de ma vie... En tout cas, dès ce moment, je ne passerais plus beaucoup de jours loin de Renée.

Le Bois de la Cambre et son prolongement, la forêt de Soignes, étaient des refuges merveilleux pour les amoureux et l'occultation de la ville, une circonstance favorable dès la tombée de la nuit, pour s'embrasser à bouche que veux tu, partout, sans heurter les bourgeois. Ceux qui braquaient sur nous leur lampe de poche à dynamo incorporée étaient de méprisables voyeurs. Sur les plates-formes des trams toujours bondées, au retour d'une séance de cinéma ou de théâtre à tarif étudiant, nous ne tenions qu'une place tant nous nous serrions l'un contre l'autre.

Nous suivrions dorénavant de concert les cours communs de Philosophie et Lettres, fidèles surtout, par reconnaissance, à celui de M. Favresse.



Nous nous installerions, au milieu des travées, point de rencontre du premier rang où Renée avait coutume de s'asseoir et du dernier, contre les portemanteaux, où jusque-là je m'étais cantonné. Bel exemple de concession mutuelle présageant un avenir harmonieux. Les retours à travers le Bois de la Cambre n'empruntaient pas la ligne directe, loin de là. Ils étaient coupés de nombreuses haltes aux tendres échanges.

Ensemble nous fréquentions la Bibliothèque Royale où m'amenait une étude imposée par Gustave Charlier : *L'influence de Jean-Jacques Rousseau sur Bernardin de Saint-Pierre*. Les séances de travail étaient parfois et même trop souvent remplacées par celles d'un cinéma de la Porte de Namur ou de l'avenue de la Toison d'Or.

La période des examens coïncida avec les premières victoires faciles des troupes hitlériennes sur l'armée soviétique, surprise par le viol, le 22 juin, du pacte germano-russe, nouveau « chiffon de papier ».

Nous avons si peu travaillé l'un et l'autre que nous renonçons à présenter les examens. Je commence à me rendre compte que le pensionnat m'a peut-être forcé à étudier davantage que si j'étais resté externe ! Le retour chez mes parents n'est pas glorieux. Je me mets immédiatement au travail pour essayer de rattraper le temps perdu. Mais ma forme physique ne pouvait supporter un grand effort soutenu. Il sert peut-être de courir quand on n'est pas parti à temps, quoi qu'en dise le bon La Fontaine. Je ne pouvais que marcher... Le manque de calories se faisait rudement sentir dans un organisme dont la croissance n'était pas terminée. Le service médical de l'ULB m'avait distribué des vitamines et déconseillé de faire

du sport étant donné ma maigreur : 50 kilos pour 1,70 m. Il paraît qu'un ventre vide peut entraîner une suractivité cérébrale. Je n'ai rien constaté de semblable. Mes parents faisaient très peu appel au marché noir. La modeste pension de mon père ne nous le permettait pas. Il m'avait envoyé une fois à la ferme de Bertransart, mais je n'avais ramené sur le porte-bagages de ma bicyclette qu'une bien maigre provende et l'on m'avait prévenu qu'il était inutile que je revienne. Il est évident que les fermiers préféraient vendre farine, beurre et pommes de terre au plus offrant des inconnus, plutôt qu'à d'anciennes relations sans le sou.

Si ma mémoire ne me trompe pas, cette première année de guerre a été la plus pénible. J'ai retrouvé un vieux papier avec les rations quotidiennes en novembre 1940 : pain (ou ce qui en tenait lieu, car il contiendra parfois de l'orge, des pois et des... betteraves !) 225 gr, viande, 50 gr, beurre, 5 gr. Dans la suite, les Administrations et les citoyens s'organiseraient mieux. En 1943, la presse pouvait annoncer que la ration de pain serait portée de 250 à 300 gr. Le moindre lopin serait, dès le printemps 1941, planté de pommes de terre parfois déterrées la nuit par des affamés convertis en voleurs. Nos voisins de Mont-sur-Marchienne mettraient des chèvres et des brebis au piquet sur un proche talus de la route de Bomerée, pour pouvoir les surveiller.

En 1942, après le vol de toute notre basse-cour, mon père installerait au salon, pour les soustraire au froid, des poussins de quelques jours, issus de couveuse.



Ma mère avait accepté cette intrusion dans son domaine à condition que la demeure provisoire des volatiles fût aussi esthétique que possible. Alors, Papa l'avait conçue comme une maison de poupée, avec jardin et pièce d'eau miniature en guise d'abreuvoir.

Il avait peint une à une les tuiles du toit.

Il trompait par ces travaux, peu éprouvants physiquement, l'ennui que lui causait, à quarante-sept ans, ses loisirs forcés. Il y avait au jardin quelques groseilliers et d'envahissants framboisiers. Il en pressait les groseilles rouges dans une étamine pour en recueillir le jus. Grâce à la ration de sucre, Maman pouvait continuer à faire de délicieuses confitures. Puisqu'il y a prescription, je peux aussi avouer que l'on faisait fermenter des framboises pour en tirer un vin très mauvais. Mon père le distillait dans un petit alambic bricolé. Je n'ai plus jamais trouvé liqueur aussi délicieuse. Peut-être parce que s'y ajoutait le goût du fruit défendu...

Mon pauvre père bénéficiait d'une double ration en tant que tuberculeux et, comme il ne se la réservait pas, nous en profitions tous les quatre. Maigre avantage : les « timbres » n'étaient pas toujours tous honorés, soit que le commerçant concerné n'eût pas été fourni, soit qu'il eût soustrait une partie des marchandises en faveur du marché noir.

En 1941, on n'avait pas encore trouvé les quelques substituts au pain et à la viande : gâteaux aux pommes de terre, pain d'épice au son et au miel « artificiel ». Mon ventre criant famine, mon cerveau peinait à emmagasiner les innombrables pages de matières.

Les lettres de Renée m'apportaient des encouragements bien nécessaires. Un jour elle m'a envoyé un petit colis. C'était des noix sèches qu'elle avait dégotées, je ne sais où, destinées à calmer quelque peu ma faim. J'ai eu l'impression que mes parents n'avaient pas apprécié cette charité. Je leur avais évidemment parlé de mon amie avec ma franchise habituelle. J'apprendrais quelques mois plus tard que mes amours les inquiétaient. Ils se rendaient compte qu'il ne s'agissait pas de l'un de mes béguins sans lendemain dont je leur avais souvent fait la confidence. J'étais, cette fois, considérablement épris : tout dans mon attitude et mes propos le leur dévoilait.

Les nouvelles de la guerre n'étaient pas faites pour mettre les uns et les autres de bonne humeur. L'optimisme n'était pas de mise. Sur la carte de l'Union Soviétique épinglée dans le salon, les petits drapeaux marquant la ligne du front devaient être continuellement déplacés vers l'Est, même si l'on tenait compte de la correction apportée aux chants de victoires des communiqués de la Wehrmacht, par la BBC ou radio Sottens.

Renée ne s'est pas présentée pas aux examens de la session de septembre. Elle en avait pris la décision depuis longtemps : la peur la paralysait à l'idée d'affronter quelque jury que ce fût. Elle a toujours manqué de confiance en elle malgré d'incontestables dons.

Quant à moi, c'est l'estomac tordu d'angoisse, mon vorace appétit complètement coupé, que j'entreprends le terrible cursus. Il est bien entendu que le moindre échec chez un seul professeur frappe comme le couperet de la guillotine. Il est même déconseillé de continuer après un seul verdict négatif. J'estimais moi, qu'il valait mieux poursuivre. A la tentation de l'abandon, persévérer même s'il n'y avait plus d'espoir, pour acquérir ainsi une petite expérience. Après un certain nombre d'épreuves, nul ne m'avait explicitement condamné. J'avais surnommé le professeur d'Histoire de l'Antiquité, M. Brouwers, *Tatattic*, en raison de la liaison curieuse qui marquait le début du chapitre grec :



« Dans l'Etat-t-attique... ».

Je me souviens de la première question qu'il m'a posée : quelles étaient les prérogatives de la *boulè* dans la Cité athénienne. J'en cite quatre sur cinq.

- Vous ne connaissez pas l'histoire de l'antiquité !

- Si, Monsieur le Professeur.

- Non Monsieur.

Néanmoins, l'interrogatoire continue et il me donne mon congé sans que je puisse deviner si j'ai réussi ou échoué.

La confrontation avec Charlier ne se passe pas trop bien. L'on savait qu'il n'interrogeait pas sur les grands noms de la littérature, mais cuisinait ses victimes à propos des auteurs du second rayon. J'ai pourtant souvenance d'avoir dû traiter de Diderot et de Flaubert, sans doute en questions de repêchage, car il n'était pas aussi redoutable qu'on le disait, simplement la masse de sa matière en faisait l'arbitre suprême de la première année de philologie romane.

Je sors de là sans trop bien me rendre compte qu'en fait, j'ai échoué. Je tombe nez à nez avec Robert Pinson qui saute au plafond de joie. Il vient de se tirer d'affaire à l'examen de littérature flamande. Je prends sa place sur la néerlandaise sellette et satisfais visiblement le professeur qui a probablement trouvé mon accent correct puisqu'il me demande où j'ai fait mes humanités. Merci encore une fois aux jeunes Flamands qui se sont succédé à Gosselies et à Thuin pour m'inculquer la langue batave avec la meilleure intonation.

L'intitulé complet du cours était *Introduction à l'Histoire des Littératures Etrangères et particulièrement de la Littérature de Langue Néerlandaise*. Il était partagé entre deux titulaires.

Le professeur Jean Vautier exposait la partie consacrée à la littérature mondiale. Le lendemain, je réponds très correctement à son interrogatoire, il passait d'ailleurs pour peu sévère. Au moment d'inscrire mon résultat sur la feuille de l'appariteur, il s'aperçoit que son collègue de littérature française m'a bel et bien recalé.

- Vous m'avez fait perdre mon temps, Monsieur. Vous avez échoué chez le Professeur Charlier !

C'est ainsi que je me suis rendu compte qu'il était inconvenant de persévérer après un seul échec. Aujourd'hui, les étudiants sont gâtés. Ils peuvent se débarrasser d'une partie de la matière au milieu de l'année, grâce aux examens partiels. En juillet, il n'est plus incongru de continuer les examens après en avoir raté plus d'un, car en seconde session, on est dispensé des matières où l'on a relativement brillé.

Mon retour à Mont-sur-Marchienne s'avérait pénible. J'ai trouvé mon père effondré. On venait d'apprendre la chute de Kiev sous les coups de boutoirs de l'armée nazie engagée dans l'opération *Barbarossa*.

- La guerre va durer des années. Les études universitaires, c'est fini

- Tu ne me donnes pas une deuxième chance ?

- Tu en avais deux. Tu as gaspillé scandaleusement la première en n'essayant pas la session de juillet. Tant que tu auras l'esprit ailleurs, tu ne peux saisir la troisième... Je n'ai pas les moyens de nourrir indéfiniment un irresponsable, continuellement distrait par d'autres préoccupations que celles de son avenir professionnel.

Que répondre à des arguments aussi pertinents ?

Finalement, mon père s'adoucit. A ma majorité, j'aurais pu disposer d'un petit pécule que m'avait légué directement mon grand-père paternel. J'ai offert à Papa de l'engager dans les frais d'une nouvelle année universitaire. Nous avons conclu un marché : je pourrais faire un deuxième essai. Il considérerait mon argent comme simple garantie, caution de ma réussite.

Ce marchandage de gros sous peut paraître sordide. En réalité, je pense que mon père voulait user de tous les moyens pour me responsabiliser, me rendre finalement assez adulte pour prendre en main ma destinée sous tous ses aspects. Pourtant, il est évident que la charge financière que je lui infligeais et dont j'étais parfaitement conscient, était excessive pour ses frêles épaules et sa situation pécuniaire. Il devrait se résoudre à vendre le chalet de Gerpennes, notre modeste maison de vacances, cent mille francs belges de l'époque (2479 €) pour une propriété d'un demi-hectare qui, vers les années cinquante, en vaudrait quinze fois plus.

Je peux donc réintégrer l'université et, sans douter de moi, je m'inscris à la fois en première et seconde candidatures, avec la pensée de réussir la première en juillet et la seconde en septembre. C'est ce qui s'appelait *faire l'unique*.

Renée abandonne définitivement les études universitaires et entame un cours de secrétariat. Il ne se passe pas un jour que nous ne nous voyions longuement.

Nos relations étaient restées jusque-là dans les limites autorisées par la morale ambiante et les tabous de notre éducation. On devait « respecter » la jeune fille qu'on aimait. Je n'étais pas éloigné de penser avec Rousseau que *l'innocence des mœurs a sa volupté*. La méthode « on se voit, on se désire (peut-être !), on couche » de la nouvelle culture née dans les années soixante est-elle aussi favorable au scellement durable d'un couple que cette contrainte souvent douloureuse où l'on est obligé de faire taire sa chair ? Je ne juge pas, je constate : il me suffit de lire les statistiques de divorces. Notre continence n'était d'ailleurs pas tellement une ascèse : chaque baiser plus profond, chaque caresse nouvelle étaient une découverte de l'autre, un bonheur de l'instant. Nous avons été élevés dans l'idée que le sexe était méprisable et notre amour platonique (enfin, presque !) nous comblait. Nos lectures nous encourageaient dans cette voie. Romain Rolland ne voyait-il pas dans cette attitude *comme un défi à la nature, une obligation volontaire de chasteté, qui s'inspirait d'un haut respect de l'amour ?* Pour Marivaux *c'est un mauvais amant celui qui vous désire plus qu'il ne vous aime*. Et Gide, qui ne passe pas pour moraliste, écrivait dans son Journal avec une dose d'exagération, tout de même : « *Dès qu'il s'y mêle du désir, l'amour ne peut prétendre à durer.* »

Beaucoup de jeunes gens partageaient ces préjugés : il fallait faire une cour pudique à sa fiancée pour s'engager dans la durée, quitte à satisfaire les pulsions de la chair au bordel. Quelques-uns, à l'exemple de Benjamin Constant, voulaient simplement se *donner la gloire d'avoir une maîtresse* et se vantaient d'y avoir réussi même et peut-être surtout quand ils avaient échoué.

Alors, bien entendu, notre passion, sans cesse grandissante devait arriver à son accomplissement au bout de quelques mois de fleur bleue, d'interminables promenades la main dans la main, d'étreintes plus ou moins licites sur les bancs publics et aussi, bientôt, chez mon amie que les parents devaient laisser seule pour se rendre à leurs occupations. Cela est venu insensiblement, naturellement, tendrement et d'un commun accord non exprimé. C'était un couronnement, une apothéose, une explosion d'autant plus délicieuse qu'elle avait été contenue, la merveilleuse conjugaison d'éléments considérés jusque-là antinomiques : l'esprit rencontre la chair, la sensualité rejoint la tendresse. Une union des corps et des âmes dont, j'imagine, tant d'êtres rêvent sans jamais la réaliser. Et après l'amour, non pas l'abattement évoqué dans la formule latine *post coitum omne animal triste*, mais une exaltation joyeuse, un flot, une invasion totale de tendresse inaltérable.

Mon temps était presque tout entier pris par nos rencontres. Mes pensées, loin de Renée, remplies de son image, du souvenir de notre dernière entrevue et de l'attente de la suivante.

Le 25 novembre 1941, catastrophe ! Pour ne pas obéir à un diktat allemand, l'Université Libre de Bruxelles suspend les cours pour la durée de la guerre. D'éminents professeurs, dont Gustave Charlier, seront arrêtés et internés quelque temps à la citadelle de Huy.

Je ne me rendais pas compte, à l'époque, que notre Université, fondée par la Loge maçonnique de Théodore Verhaegen, *Les Amis Philanthropes*, animée par de nombreux francs-maçons, faisait, dès les débuts de l'Occupation, l'objet de la plus grande méfiance des nazis. La franc-maçonnerie, avec son idéal de liberté, de fraternité et de tolérance, n'était-elle pas en perpétuelle contradiction avec les théories racistes de Hitler ? Une association qui gardait jalousement des secrets devait se livrer à des actions inavouables, comploter contre l'ordre établi ou... l'*Ordre Nouveau*. N'était-elle pas animée par les Juifs ? Aussi la Gestapo, aidée par les rexistes et autres collaborateurs, avait-elle envahi et pillé les Loges. Les documents qui n'avaient pu être mis à l'abri seraient utilisés pour une exposition antimaçonnique. Cependant, contrairement au résultat souhaité par ses organisateurs, la franc-maçonnerie, désignée comme l'ennemi de l'ennemi, s'attirerait la sympathie des indifférents, en tous cas, la mienne.

Cette campagne à la fois odieuse et ridicule n'était pas assez : il fallait contrôler cette Université qui développait parmi ses étudiants les idées libérales. L'occupant avait donc décidé de la faire surveiller par un commissaire. Celui-ci, après un an de cohabitation orageuse mais acceptée, veut imposer la nomination d'un professeur flamand, condamné à mort par contumace pour trahison en 14-18, un certain Antoon Jacobs qui enseignait jusque-là en Allemagne. Refus des autorités académiques qui préfèrent fermer les portes. Les étudiants sont surpris au delà de toute expression par cette mesure. Aucun ne s'y attendait. Pour certains, comme pour mon copain thudinien Rombeau, ce sera l'abandon des études universitaires, pour d'autres, une longue interruption.

Ceux qui décident de persévérer se dispersent. D'aucuns s'inscrivent à Liège, à Gand, ou à Louvain. Binnemans séduit par tous les arts, tente l'école de La Cambre. D'autres décident, soit par fidélité à l'Alma Mater, soit pour motifs financiers, d'étudier seuls et de se présenter devant le *Jury Central pour la Collation des Grades Académiques*. C'est cette dernière solution que je choisis. Cela signifie que ma présence permanente à Bruxelles ne se justifie plus.

Il faut donc trouver de nombreux prétextes pour y faire un maximum de longs séjours. La fréquentation de la Bibliothèque Royale n'est-elle pas indispensable pour qui n'a pas les moyens de s'acheter un traité de linguistique, une édition universitaire de Montaigne, ou *La Littérature Française* de Bédier et Hazard ?

Quand nous sommes séparés, nous nous écrivons de longues lettres enflammées. Celles de Renée m'apportent un peu de son parfum que je hume longuement.

Un jour, mon père me dit :

- Veille bien à ne pas laisser traîner ton courrier du cœur dans ta chambre. Ta sœur pourrait en prendre connaissance. Je vais te donner un coffret où tu pourras serrer les lettres de ton amie.

Et il m'apporte un coffret en solide métal et sa clé.

- Tu ne lui donnes pas la deuxième clé ? dit Maman.

- Non, distrait comme il est, notre Jean de la Lune est capable de perdre la sienne.

- Oui, mais Tony,...

- Il peut bien me faire confiance, tout de même.

Bien sûr que je faisais confiance à mon père...

Les vacances de Noël se passent par un froid intense. La pénurie de charbon nous tient confinés dans la cuisine, la seule pièce chauffée. Renée m'écrit presque quotidiennement. Par jeu, elle cache ses missives d'un R de cire. Je place soigneusement ses lettres fleurant

l'Arpège dans le coffret. Lors de mon départ pour Bruxelles, je songe un instant à emporter son précieux contenu... Je renonce.

A mon retour de janvier 1942, je suis accueilli par des visages très sombres. Après souper, mes parents m'invitent au salon où le radiateur à gaz a été exceptionnellement allumé.

- Assieds-toi, j'ai à te parler, dit mon père avec une solennité inaccoutumée. Les privations de la guerre ont considérablement creusé son visage. Il tousse de plus en plus souvent.

- Voilà, nous avons bien remarqué, Maman et moi que ta Renée n'était pas un simple flirt. Elle a pris une place beaucoup trop importante dans tes pensées. Ton échec aux examens n'est pas étonnant. Tu as perdu un an de ta vie et nous sommes décidés à t'empêcher de gâcher ton avenir.

- Mais Papa...

- Ecoute-moi, je n'ai pas fini. J'ai le devoir de veiller à ce que rien ne vienne troubler tes études, or cette liaison occupe tout ton temps. Alors, j'ai ouvert le coffret que je t'avais donné...

J'étais foudroyé, anéanti. Ainsi, j'avais fait confiance à un père dont je respectais l'honnêteté, dont la droiture supposée était pour moi un modèle, et le coffret était le plus inimaginable des traquenards ! Il avait ourdi cette ruse abominable, non pour confondre un ennemi mais pour arracher à moi, son fils, mais aussi à la femme que j'aimais, les plus intimes des secrets, pour se repaître des propos tendres, brûlants et souvent *gnan-gnan* qu'échangent des amants et auxquels la correspondance de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre n'échappe pas. Ainsi aussi d'Apollinaire qui écrit du front à sa maîtresse le 15 janvier 1915 : *tu es ma petite perle ronde comme ton derrière...*

- Renée est ta maîtresse. On ne peut faire confiance à une fille qui se donne en dehors du mariage. Et si tu la mettais enceinte ?

- J'ai bien l'intention de l'épouser !

- On n'épouse pas sa maîtresse !

C'était ça la morale admise ! Ce dialogue rejoignait l'odieux. J'aurais pu quitter la pièce en claquant la porte, mais d'une part, j'avais trop l'habitude de l'obéissance filiale et, d'autre part, j'étais complètement cloué sur place par le désespoir. En effet, ce n'était pas de la colère que je ressentais, mais un immense chagrin et de fait, je me suis mis à sangloter comme le gosse que j'étais redevenu au tribunal paternel.

Je n'écoutais plus que les bribes d'un long monologue au cours duquel il tentait de salir mon amie qu'il n'avait jamais vue. Dans le courrier volé, elle racontait en riant qu'elle avait trouvé le soutien-gorge de l'amie de son frère sous un coussin du salon.

- Vous allez pouvoir faire des parties carrées, a-t-il osé dire !

Il allait jusqu'à reprocher à mon amie le cachet dont elle ornait ses missives.

Il se vantait d'avoir résisté à ses pulsions pendant ses deux années de fiançailles. En contraste avec la pureté de sa virginité future, il citait parmi les phrases de Renée, celles qui faisaient quelques rares emprunts au vocabulaire étudiant.

Une lettre faisait allusion à *la grosse femme*. C'était la boulangère du coin. Mes parents la soupçonnaient d'être une avorteuse à laquelle nous aurions recouru ! Ce fut un instant fugitif de comique dans ce drame. Ils ignoraient qu'en cas de besoin, c'était à un médecin complaisant, installé Square Solbosh, le Docteur F., que les étudiants faisaient appel, pour une somme rondelette, mais avec toutes les garanties d'hygiène, en toute sécurité, et non à une quelconque « grosse femme ».

Bien entendu, mon père avait certainement bonne conscience : il avait tendu ce piège pour mon bien, j'étais beaucoup trop jeune pour me lier définitivement, je ne pouvais envisager mon indépendance financière, au mieux que dans cinq ans, etc..

Monsieur,

J'ai eu une conversation avec mon fils à la suite de laquelle j'estime qu'il est de mon devoir de vous écrire.

Vos enfants se sont connus à l'Université, et au début, avaient des relations de camaraderie. C'est pourquoi je ne m'étais pas opposé à ce qu'ils se rencontrent et s'écrivent.

La fréquence des correspondances, et le désir continu de mon fils d'aller à Bruxelles sous divers prétextes ont justifié la décision que je viens de prendre et à l'exécution de laquelle je veillerai personnellement : je lui ai ordonné de suspendre toute relation avec Mademoiselle Renée. Jean est trop jeune pour s'attacher dès maintenant ; il n'en n'est qu'à sa première année d'études universitaires, et je tiens à ce qu'il ait l'esprit libre pour les continuer.

J'ose espérer que vous approuverez ma décision et que, de votre côté, vous voudrez bien faciliter ma tâche en exerçant aussi un contrôle pour le bien de nos enfants.

Je vous saurais gré de m'accuser réception de cette lettre afin que je sois certain que vous en avez bien pris connaissance.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées

M. Nicaise

à Monsieur Armand Lefèvre, 9, D'ère des Gendarmes, Neelle

circonstance, je l'aurais tenue ou, du moins, j'aurais essayé, car telle est ma nature. Mais ici, j'ai promis en jurant *in petto* que dès que j'en aurais l'occasion, je la reverrais.

Puis toujours sanglotant, je me suis retiré dans ma chambre sans rien ajouter et je m'y suis enfermé. Au bout de quelque temps, ma mère est venue frapper à ma porte. Je ne répondais pas. Elle insistait.

- Ouvrez, c'est maman...

J'ai ouvert, mais aucune parole ne pouvait commencer la cicatrisation d'une des plus profondes blessures morales de mon existence.

Dès le lendemain, je suis allé téléphoner dans une cabine pour rendre compte à Renée du drame et de la menace qui pesait sur elle. Le surlendemain qui était un dimanche, elle débarquait à Charleroi et nous nous sommes rencontrés longuement et tristement dans un café du boulevard de l'Athénée.

Bien entendu, aucun prétexte ne m'a permis, dans l'immédiat, de reprendre mes séjours dans la capitale. Les lettres de Renée arrivaient désormais poste restante.

Heureusement, bientôt, un jeune assistant a organisé bénévolement, à son domicile, un cours clandestin d'Explication d'Auteurs du Moyen Age. Je suis impardonnable d'avoir oublié son nom, même si plus d'un demi-siècle s'est écoulé, puisque j'ai retenu le titre du roman courtois étudié : *Floire et Blanchefleur*. Grâce à l'enseignement de cet homme à peine plus âgé que nous, je me suis pris de passion pour le français médiéval, la phonétique et l'étymologie.

Alors vint l'exposé de sa décision et de son plan. D'abord, il envoya à son père une lettre que M. Lefèvre, sans doute outré, donna à lire à sa fille dont il ignorait, jusque là, les amours. Elle a conservé l'odieux message. En voici la photocopie :

Mon père avait tout prévu y compris un accusé de réception. Méfiance !

Il m'avertissait que si je revoyais mon amie, il enverrait toutes les lettres à son père. N'est-ce pas ce qu'on appelle du chantage ?

J'ai donné ma parole de ne plus revoir Renée. Dans n'importe quelle autre

Mon père avait bien dû se résoudre à me laisser retourner vivre chez ses beaux-parents, car j'avais inventé d'autres cours clandestins qui nous tenaient prétendument occupés chaque jour de la semaine. Son frère, Charles Nicaise, ne donnait-il pas lui-même, bénévolement, des cours de physique aux étudiants de la faculté des sciences de l'ULB ?

Les conditions de mon premier retour à Bruxelles sont restées bien ancrées dans ma mémoire. Il faisait un froid sibérien. Pour le combattre, j'avais chaussé, à la place de mes chaussures légères, de vieilles bottines. Si anciennes qu'elles étaient devenues un peu étroites surtout avec les chaussettes de laine que j'avais enfilées. Précautions rendues nécessaires du fait que le chauffage des trains était souvent à l'état de souvenir. Il n'y avait que tout juste assez de vapeur pour faire tourner les machines. Chauffer en plus les wagons était un luxe d'avant-guerre. Et, de fait, la locomotive qui devait normalement démarrer à huit heures avait gardé pour elle toute sa vapeur sans en envoyer un atome dans les compartiments transformés en réfrigérateurs. Pour être sûr de trouver une place assise, j'y avais embarqué à sept heures et quart. A huit heures, les vitres étaient déjà opacifiées par le givre. Mes pieds trop serrés étaient définitivement gelés. Je ne sais à quelle heure le convoi a décidé de partir. Certainement pas à l'heure prévue, ç'aurait été trop exceptionnel pour que je ne m'en souvienne pas. En revanche, je sais fort bien quand il est arrivé à Bruxelles : jamais ! Malgré son avarice, la locomotive n'avait plus de vapeur. Elle a stoppé définitivement à Waterloo à onze heures.

De la gare du bourg fatal à Napoléon, il fallait, à pied, gagner le terminus du tram W. Marche bienvenue pour mes pieds congelés qui ont recouvré leur état normal au bout d'un quart d'heure. Ils n'ont pas eu le temps de se retransformer en glace dans le tram pour les vingt kilomètres de trajet jusqu'à la capitale.

Et c'est ainsi que parti de chez moi vers sept heures, pour un trajet qui met quarante minutes en temps de paix, je suis arrivé chez Renée peu avant midi accueilli par mon amie et sa mère qui ne tenait aucun compte du chantage de mon père et était bien décidée à être notre complice en cachant soigneusement nos rencontres à son mari. Celui-ci était au lit avec une pneumonie. Mme Lefèbvre ne pouvait évidemment s'imaginer, comme toutes les mamans, que sa fille avait perdu un bien auquel les familles attachaient tant d'importance.

Mon grand-père avait été mis au courant de la situation et de l'interdiction qui s'en suivait, ce qui n'empêchait pas Renée de me téléphoner en empruntant le nom d'une copine sollicitant ou fournissant fréquemment des renseignements sur la matière des cours, Micheline F..

Un jour, nous avons appris que notre jeune professeur était mort. A-t-il été tué dans la Résistance à laquelle les membres de l'ULB fournissaient un important contingent, notamment dans le fameux Groupe G ? Il n'était pas indiqué à l'époque de poser trop de questions. C'est seulement aujourd'hui, d'ailleurs, que celle-ci me vient à l'esprit.

La première session des examens du Jury central de 1942 s'est ouverte assez tard. Je m'estimais bien préparé quoique toujours aussi incapable d'un effort soutenu, à cause de la famine persistante. Les examens organisés par ce jury au niveau secondaire constituent déjà un épouvantail. Pourtant le programme y est relativement bien délimité et même parfois réduit par rapport à ce qu'exigent certains athénées. La difficulté vient de ce que les candidats ne connaissent pas les membres du jury et réciproquement. Procédé normal pour le baccalauréat en France, ce qui le rend (le rendait !) si redoutable. Situation exceptionnelle en Belgique.

Au niveau universitaire, la matière est quasi illimitée. L'une s'intitule, par exemple, en seconde candidature, *Encyclopédie de la Philologie Romane* ! Impossible de retenir « l'ensemble

des connaissances qui concernent » l'étude des langues issues du latin ! Dans les facultés, chaque professeur organise son cours comme il l'entend, étudie telle ou telle partie du programme général, prévu par la loi, en fonction de ses recherches personnelles, peut délimiter la matière en raison du nombre prévu d'heures de cours. J'ai néanmoins déjà montré que M. Charlier, par exemple, interrogeait à propos d'un volume triple de ce qu'il exposait oralement. M. Favresse ajoutait à *l'Histoire des Institutions du Moyen Age*, trois cent cinquante pages de Léon Leclère. Le professeur de Philosophie, M. Lameer, avertissait qu'il n'interrogerait que peu sur son cours parce que, pour lui, cela manquait vraiment d'intérêt, mais sur je ne sais plus quel traité de philosophie. En revanche, M. Vautier limitait l'histoire de la littérature étrangère à une étude approfondie de Shakespeare.

A l'ULB, les examens se déroulaient sur plusieurs jours, voire plusieurs semaines, on avait donc l'occasion d'ultimes révisions entre deux séances. Au Jury Central, les épreuves orales se liquidèrent en une seule journée. Une matinée ayant été consacrée, auparavant, aux travaux écrits.

J'arrive donc au jour dit sans même savoir le nom des examinateurs ! J'ignore si des camarades plus avertis s'étaient procuré la liste qui devait normalement avoir été publiée au *Moniteur*. J'apprendrai trop tard que tel jésuite est spécialiste de la géographie rabelaisienne. Pas étonnant qu'il m'ait interrogé sur l'itinéraire de Pantagruel quittant Paris parce qu'il avait ouï *nouvelles que les Dipsodes envahyssoient le pays des Amaurotes*. Ce professeur alla jusqu'à me reprocher d'avoir lu Rabelais dans La Pléiade et non dans l'édition universitaire d'Abel Lefranc.

Pour *l'Introduction à l'Histoire des Littératures Etrangères*, on n'avait évidemment pas pu se contenter de l'analyse des œuvres de Shakespeare, chère à M. Vautier. Au professeur, un Flamand, qui me demandait courtoisement comment j'avais préparé la matière, j'ai répondu que j'avais étudié *L'Histoire des Littératures Etrangères de la Renaissance à nos Jours* de Van Tieghem, un imposant volume. Ce n'était pas suffisant :

- Et pour le Moyen Age ?...

Il a consenti néanmoins à me cuisiner sur la littérature allemande plus proche de l'époque contemporaine. Chaque fois que je citais un auteur :

- Qu'avez-vous lu de lui ?

Pour Goethe, *Faust*, bien sûr, c'était facile, traduit par Gérard de Nerval, ou encore *Werther* dont les souffrances avaient ému ma romantique adolescence. On racontait que ce livre en avait conduit au suicide. En revanche, *Le Juif Errant* m'était apparu, au seul énoncé de son titre, une lecture pro-nazie, au moment où l'Occupant exigeait que nos Juifs portent, comme une marque d'infamie, une étoile jaune.

Pour Schiller, qui avait été fait citoyen français par l'Assemblée Législative de 1792, j'avais lu *Wallenstein*, en dépit du fait que ce général d'origine tchèque avait conduit à travers l'Europe les armées allemandes victorieuses. C'était au dix-septième siècle...

En dehors des extraits traduits de l'anthologie de mes études secondaires, c'était à peu près tout ce que l'étudiant en philologie romane avait lu de la littérature allemande si l'on excepte, sans oublier les Contes de Grimm, Thomas Mann, dont j'avais aimé *Joseph et ses Frères*.

Je mélange un peu les souvenirs de deux sessions, car j'ai été recalé à la première que j'avais affrontée le ventre vide et la tête trop pleine. A quelle matière ai-je dû mon échec ? Je serais bien en peine de me le rappeler. Les professeurs ne daignaient pas exprimer leur jugement à l'issue de l'interrogatoire. A l'examen de littérature française, j'ai été incapable, dans ma panique, de citer plus d'un ou deux noms d'auteurs contemporains, non que je ne les eusse pas lus, au contraire, je me nourrissais de Gide, Montherlant, Roger Martin du Gard,

Malraux, Valéry, etc., mais parce qu'ils n'étaient pas encore dans les Histoires de la Littérature que j'avais absorbées à foison. J'ai voulu parler de Proust qui, lui, y avait sa place, mais le professeur m'a fait justement remarquer qu'un écrivain mort en 1922, n'était pas précisément un contemporain en 1942.

Je pense aussi que je n'avais guère brillé en latin et cet examen m'effrayait le plus en deuxième session. Celle-ci avait lieu étonnamment tard, début janvier 1943. Le temps, néanmoins, était relativement clément, et le Secours d'Hiver, créé sur le modèle allemand, faisait moins parler de lui qu'en 41-42.

J'arrive dans un local de l'Athénée d'Ixelles, relativement sûr de moi, pour la première fois, l'estomac moins torturé par la faim et l'angoisse. On tire au sort l'ordre de passage des candidats. M'échoit l'une des dernières places, mais un candidat, vert de peur, propose de l'échanger contre son numéro un. Que pouvait-il espérer du délai d'une heure, quelles révisions faire en trente minutes ! Je saute sur l'occasion et me lance dans l'arène. Tous les professeurs sont installés en rond, chacun devant une petite table assez minable. Un interrogatoire terminé, je me précipite vers l'examineur libre au point d'imprudemment choisir, en *Histoire des Institutions du Moyen Age*, le redouté Professeur Michel, de l'Université de Gand, qui posait en tout et pour tout une seule question, alors qu'un professeur de Liège, M. Van der Essen passait pour indulgent, ce que j'avais expérimenté en première session.

Par bonheur, je me débrouille bien à propos des démêlés de Philippe-Auguste avec les Plantagenet, de son habileté à brouiller le roi d'Angleterre, Henri II, avec ses fils au point de s'allier avec Richard Cœur de Lion pour battre Papa Henri à Azay-le-Rideau, puis avec le même Richard s'embarquer pour aller, déjà, se mêler des affaires du Proche Orient en s'emparant de Saint-Jean d'Acre lors d'une des Croisades que les Arabes nous reprochent encore aujourd'hui. Ouf ! Puisqu'il s'agissait des « institutions », il fallait aussi pouvoir décrire les réformes institutionnelles de ce grand roi qui non seulement a augmenté considérablement la superficie de son royaume, mais a embelli sa capitale, rétabli les finances en les confiant à l'Ordre des Templiers que Philippe le Bel persécutera pour les dépouiller honteusement au quatorzième siècle.

Tandis que je m'efforçais de ne montrer aucun signe extérieur de trouille, une condisciple de Charleroi, Suzanne L., versait des torrents de larmes devant chaque examinateur, malgré les encouragements de son Papa ! En effet, celui-ci, un ingénieur handicapé, se tenait au fond de la salle, appuyé sur ses béquilles, car les examens sont publics. Même à l'épreuve de *Logique*, le flot amer ne tarissait pas. Or, M. Devaux qui enseignait maintenant à Liège, avait fait le cours à l'ULB, en l'absence du titulaire, le Professeur Barzin, en sécurité à New York. Il était donc le seul examinateur quelque peu familier. C'était son cours que nous avions étudié et c'était le seul examinateur qui nous offrait ce privilège.

Pour l'examen d'*Explication d'Auteurs*, qu'ils soient français ou latins, on avait le droit de choisir ceux des écrivains qu'on devait analyser. J'avais désigné Verlaine. Le cher poète avait déjà fait l'objet de l'une des épreuves écrites. A l'oral, le professeur, apparemment satisfait de mon travail de plume, me demande de commenter le poème que je préférais. Embarras du choix ! Je lui récite par cœur *Le Rêve Familier* dont voici le premier quatrain :

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend...*

Le sonnet se termine par ces deux vers à l'audacieux enjambement :

*Et, pour sa voix lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tuées.*

Malgré mon peu de mémoire, je n'ai jamais oublié ce poème, sans doute parce que je me le suis souvent récité. Un jour, par inconscience, j'ai fait verser des larmes à Maman, en tentant, devant elle, de le mettre en musique quelques mois après que la voix chère de Papa s'était tue pour toujours.

En latin, le premier auteur présenté était l'objet d'une « traduction et commentaire approfondi ». J'avais étudié Juvénal. Pour la lecture « à livre ouvert » Tite-Live. Le terrible professeur Delmotte de Liège, sans montrer de signes de satisfaction après mon analyse des vers satiriques du contempteur des mœurs de la décadence impériale, repousse l'historien de la grandeur républicaine et ouvre devant moi le *Commentaire de la Guerre des Gaules*. César était, c'est vrai, au programme du secondaire mais se trouver ainsi nez à nez, d'une manière aussi inattendue, avec la prose de l'Imperator et sa redoutable construction de discours indirects, ne prédisposait pas à l'optimisme !

- Vous ne lisez pas couramment « à livre ouvert », Monsieur !

- J'avais préparé Tite-Live, Monsieur le Professeur...

Il me permet quand même de montrer quelques traces de mon habileté en traduisant une page de Tite-Live, celle où l'historien relate un jugement d'Annibal, à savoir que les citoyens commencent à se préoccuper de la chose publique quand on fait appel à leur bourse. Le monde ne change guère !

Je passe sur la *Grammaire Historique* qui me passionnait et d'autres matières dont je n'ai plus le souvenir. Il était midi et j'en avais fini ! C'est dire à quelle vitesse des inconnus avaient jugé un inconnu apte ou non à continuer ses études. En quelques minutes, chacun d'eux avait décidé ainsi de mon avenir, de ma vie même, car un seul avait le pouvoir de m'arrêter !

J'étais l'unique candidat à ne devoir revenir l'après-midi que pour la proclamation des résultats. J'ai fait ce jour-là, préparé avec amour par ma chère Bonne-Maman, l'un des festins dont je garde le plus extatique souvenir, selon mon goût, qui n'est pas celui de James de Coquet : des moules et des frites ! Outre une belle portion des mollusques, elle avait pu trouver un kilo de pommes de terre qui nous changeaient des rutabagas.

Vers 17 heures, je me suis rendu à l'Athénée d'Ixelles entendre le prononcé du jugement. Ma belle assurance du matin m'avait abandonné. Mon avenir dépendait d'une décision rédigée en quelques mots. Un nouvel échec et ma vie serait bouleversée à un point que je ne pouvais même pas imaginer.

Trois étudiants seulement, sur dix-sept, ont tiré leur épingle du jeu. Je fais partie du trio de rescapés avec Suzanne dont la rivière de larmes, dans les bras de son papa, se transforme en fleuve de joie. La troisième est Gerty Lacour qui réussira, quelques jours plus tard les épreuves de la deuxième candidature, réalisant ainsi « l'unique » à laquelle j'avais renoncé. Exploit d'autant plus remarquable qu'elle était enceinte jusqu'aux yeux. Le coauteur de cet « accident » était José-André Lacour et le souvenir en est passé dans son premier roman, *Panique en Occident*, qui prend racine dans les événements tragiques de 1940. La carrière de José, un moment compromise parce qu'il avait eu l'imprudence de publier sous l'Occupation, se poursuivra en France d'une manière assez brillante. Parmi d'autres, citons son roman *Mort en ce Jardin* porté à l'écran par Buñuel, avec Gérard Philippe, et sa pièce *L'année du Bac* qui a remporté un franc succès. Gerty, de son côté, a écrit un livre sur la famille royale belge que je ne retrouve plus.

Il n'était pas question que je cherche encore à servir de cible au véritable jeu de massacre que constituaient les examens devant le Jury Central. J'admire les quelques rares audacieux qui y ont poursuivi le parcours du combattant, parfois par conviction philosophique.

Je suis allé m'enrôler sans délai à la Faculté Saint-Louis, de Bruxelles, qui délivrait le diplôme des deux premières années du cycle universitaire, les « candidatures ». La Direction m'a accepté bien que l'année académique fût commencée depuis plus de trois mois, sans doute en partie parce que le travail obligatoire en Allemagne menaçait tous ceux qui ne pouvaient arguer d'un emploi ou du titre d'étudiant universitaire de deuxième année au moins. Les Allemands savaient évidemment que n'importe quel oisif pouvait s'inscrire en première année.

Pour soustraire Renée à cet énorme risque, la Croix Rouge, où son père était comptable, l'a engagée à titre bénévole comme dactylo.

Quelque temps après, j'ai été convoqué à la *Werbestelle*, l'organisme chargé d'envoyer de la main-d'œuvre en Allemagne. Notre pays n'avait nullement appelé à un départ volontaire d'ouvriers. En France, par contre, Pétain avait organisé une prétendue « Relève » : des ouvriers bien portant en échange des prisonniers de guerre malade ! Le Camarade Georges Marchais fut un de ces volontaires, ce qui ne l'a pas empêché de diriger plus tard le Parti Communiste Français. Il faut bien rappeler que la France, hélas, a été le seul pays occupé à garder un gouvernement légalement constitué. A la botte des Allemands, il a été démontré que c'est sa police qui s'est chargée d'arrêter les Juifs envoyés dans les camps de concentration, entre autres, lors de la rafle connue sous le nom de « rafle du vel'd'hiv. ».

Chez nous, l'ennemi a renvoyé chez eux des prisonniers sans le prétexte de la Relève. Il nous a rendu nos Flamands et a gardé les Wallons !

Je n'étais pas rassuré en me rendant à la *Werbestelle*. J'avais même préparé la liste de ce que j'emporterais en cas d'embarquement forcé pour l'outre-Rhin. Entre autres, un harmonica ! Ma carte d'étudiant de deuxième année m'a sauvé néanmoins de la déportation et nous avons pu continuer à nous promener tranquillement malgré la présence de l'ennemi, comme on le remarquera sur la photo de la page suivante.

Ainsi même en ces circonstances, il y avait des privilégiés. Les ouvriers dans les usines ennemies sous les bombes alliées, les étudiants, la plupart issus de la bourgeoisie, sur les bancs de l'école.

Ainsi, notre couple se promène assez joyeusement au boulevard Anspach, saisi par un photographe de rue.



L'atmosphère de la Faculté catholique Saint-Louis était bien différente, on s'en doute, de celle de l'ULB. Un jour, une étudiante un peu fofolle s'y est fait rudement tancer par le professeur de latin, un abbé, pour s'être installée parmi les garçons. Car, comme à l'église, les sexes ne devaient pas s'y mélanger : les filles à gauche, les garçons à droite.

J'ai particulièrement apprécié le cours d'*Histoire de l'Art*, consacré à la Renaissance en Italie. Combien j'ai examiné, analysé, commenté les reproductions, en noir et blanc, des chefs-d'œuvre du Quattrocento !

Bien des années plus tard, la maturité venue, je me remémorais les nombreux détails de ces leçons en savourant des *gelati* au café Florian, à l'ombre de la fameuse colonnade, abîmé dans la contemplation de la basilique Saint-Marc éclairée par l'incomparable lumière vénitienne. Ou encore à Florence la Magnifique, attablé devant un *cappuccino*, j'admirais le Duomo, les pieds en feu après les interminables flâneries au soleil de la *Piazza della Signoria*, ou même dans l'ombre bienfaisante du Baptistère ; après les exténuantes mais exaltantes stations à la Galerie des Offices ou au musée de l'Œuvre Notre-Dame. Des noms sonores chantaient dans ma mémoire depuis si longtemps : Fra Angelico, Luca della Robbia, Masaccio, Botticelli, Donatello... Quel bonheur d'avoir presque pu toucher du doigt ces chefs-d'œuvre dont je n'avais pu que deviner la splendeur trahie par mes médiocres reproductions d'avant-guerre !

Bénies soient-elles pourtant puisqu'elles m'avaient valu de briller à l'examen. Hélas c'était, à la session de juillet, un des rares cours dont j'avais passé les épreuves avec succès. Commencée avec un trop grand retard, l'année universitaire s'est terminée par un nouvel échec. Je n'ai pas gardé d'autre souvenir de cette première session, sinon que j'avais réussi l'épreuve que j'ai continué à craindre jusqu'à la fin : *Traduction et Commentaire des Auteurs Latins*. Le professeur, excellent pédagogue, avait surtout le souci d'entraîner les étudiants à organiser leur travail, à les familiariser avec le système des fiches. A l'examen, après avoir traduit Cicéron sans être trop chicané sur la grammaire, il fallait, pour le commentaire, montrer qu'on pouvait jongler avec son fichier plutôt que de faire appel à sa mémoire comme exigé par tant de professeurs. Une mémoire qui se charge d'oublier, dès le lendemain, une grande partie de ce qu'elle a emmagasiné pendant le mois de « bloque ».

En deuxième session, le professeur de *Philosophie Morale*, un chanoine, était indisponible et pour cause : il avait été arrêté par les Boches. C'est le professeur de psychologie, l'abbé Van Camp, qui m'a interrogé. Je ne l'ai guère satisfait car il m'a reproché d'avoir compté sur l'absence de son collègue. Néanmoins j'ai réussi à sortir de ma seconde candidature par la porte étroite.

La prochaine étape serait l'Université Catholique de Louvain. Je ferais, de Bruxelles, la navette en train.

Comme beaucoup d'autres « Ulbistes », j'y allais coiffé de ma « penne ». Ce n'était pas provocation, c'était une coiffure pratique. A cette époque, on n'allait pas toujours cheveux au vent comme sur la photo précédente. On portait chapeau, casquette ou béret. Notre penne, à courte visière, était notre couvre-chef naturel.

Comme je devais, en principe, passer la journée à la faculté, mon grand-père me donnait une petite somme qui me permettait d'accéder à un modeste restaurant pour étudiants. Ainsi les douze cents francs versés par mon père à ses beaux-parents seraient en grande partie entamés.

Alors, malgré la famine ordinaire et quotidienne, je jeûnais certains jours pour augmenter quelque peu l'argent de poche, cent francs (2,48 €) par mois, que m'accordait mon père. Cent francs engloutis presque entièrement par le cinéma hebdomadaire (10 F.) ou le théâtre. C'est dire que ma maigreur naturelle ne s'arrangeait pas. J'étais noyé dans le pardessus hérité de mon grand-père. Or, il datait évidemment de l'avant-guerre et s'il était loin d'être usé, il gardait de l'embonpoint perdu de son premier propriétaire, une ampleur qui empêchait que je fisse preuve de l'élégance de Lord Brummell.

Le principal est qu'il me tenait au chaud quand, levé à cinq heures du matin, je prenais le tram avenue Louise pour la gare du Nord, puis le train omnibus, si lent, pour Leuven. Pour ne pas perdre tout ce temps de déplacement, j'ai profité de la navette pour étudier l'espagnol par la fameuse *Méthode Assimil*. La réussite de cette entreprise solitaire repose en grande partie sur la régularité, la constance à étudier une leçon chaque jour, sans exception, car si l'on s'arrête un jour, pourquoi ne pas chômer un autre jour. Profiter systématiquement de la navette obligée est donc le meilleur moyen d'arriver au bout de la tâche. Les étudiants du vingt-et-unième siècle ne connaissent pas leur chance de pouvoir s'isoler et entendre, grâce à leur *baladeur*, les cassettes qui accompagnent le manuel. Avec les disques 78 tours, que d'ailleurs je n'avais pas les moyens de me payer, pas question d'étudier en se baladant. Je me demande si, mieux encore, les jeunes, motorisés dès leurs dix-huit ans, profitent du disque compact (en français, on entend *compact-disc*) ou mieux encore du Cd-rom, pour répéter avec soin les phrases prononcées par les nationaux de la langue enseignée. Mon accent imité seulement de la transcription phonétique du manuel ne doit reproduire qu'assez imparfaitement le parler madrilène.

Un jour, aux Baléares, un autochtone que j'entreprenais en mon castillan, me dit, avec l'accent de Perpignan :

- Si vous parliez français, je vous comprendrais mieux !

Je ne sais si c'était mon espagnol *assimilien* qui provoquait cette répartie ou le nationalisme insulaire de mon interlocuteur. On se console comme on peut : les majorquins parlent un dialecte catalan et le nationalisme de ce groupe linguistique est avéré.

Nous avons deux professeurs fort différents pour les matières proprement philologiques : l'aristocrate Charles de Trooz pour l'*Explication d'Auteurs de la Renaissance* et le terrien Jodoigne, qui commentait ceux du moyen âge. Le roturier était particulièrement redouté. Nous avons longuement décortiqué, entre autres, *La Farce de Maître Pathelin*. Cette vivisection m'a donné l'occasion de mon premier travail d'orateur. Je devais parler des procédés comiques de l'auteur anonyme de cette comédie, devant mes camarades, les garçons à droite, les filles à gauche, bien entendu.

On se rappellera ici en quoi consistaient les « élocutions » du père Soupe²⁵. Ce serait donc la toute première fois que je prendrais la parole en public. L'entreprise était d'autant plus difficile que j'arrivais après ceux qui avaient doctement parlé du « Caractère de Maître Pathelin », de la construction de la farce et d'autres thèmes variés. Je me suis tiré d'affaire en basant mon propos sur la théorie célèbre de Bergson pour l'appliquer aux démêlés judiciaires du fourbe avocat, de son client Thibaut l'Agnelet et du drapier Joceaulme. Mon sujet m'a encouragé à user d'humour, sans trop savoir si cela plairait au maître de céans en d'aussi augustes lieux.

En montant sur l'estrade, j'avais imaginé éparpiller mes papiers sur le sol. L'auditoire, à en croire Bergson, aurait dû d'autant plus s'esclaffer que l'ambiance était solennelle. Toutefois, un trac bien compréhensible m'a empêché d'exécuter cet audacieux exercice pratique.

²⁵ Opus cit.

J'ai commencé de cette manière :

« J'arrive bon dernier. Il m'est, en somme, demandé de vous forcer encore à manger après que d'autres vous ont gavés de desserts. Mon plat risque d'avoir un goût de réchauffé. Alors, plutôt que de me fier à ma propre intuition, j'ai emprunté la recette à un expert que vous connaissez bien : Henri Bergson, avec l'espoir que la sauce de ce maître s'accommodera avec celle de mon Maître Pathelin, en d'autres termes que « Le Rire » du philosophe me permettra de mettre en valeur le comique de l'avocat. »

Quelques sourires étonnés accueillent cet exorde insolite. Il doit être fou ce type, non seulement de traiter Bergson de cuisinier, ici, devant le terrible Jodoigne, mais encore de nous imaginer gavés comme si nous étions tous clients très riches du marché noir ! Or, la face massive et rougeaude du « terrible Jodoigne » s'est éclairée d'un sourire.

Bergson montre que le comique naît quand de l'automatique se plaque sur le vivant. La vulgarité incontrôlée de la *Dame de chez Maxim's*, dans le milieu snob du célèbre restaurant, provoque le rire. En revanche, suscitera l'hilarité celui qui paraît dans un bistrot de quartier en smoking ou use, par habitude, mécaniquement, du subjonctif imparfait dans un milieu populaire.

J'expose donc cette théorie bergsonienne si mal résumée et l'applique à notre farce. M. Jodoigne dont l'accent wallon filtrait nettement dans le discours académique, me félicite pour mon travail, l'analyse du comique de situation, du comique des mots et l'humour adapté au sujet. Il me reproche de n'avoir pas assez insisté sur le comique de gestes, ceux du drapier grugé, par exemple. Si j'avais persisté dans mon idée de m'étaler en arrivant sur l'estrade, ma démonstration aurait donc été plus complète.

Depuis cette première conférence, j'ai eu maintes et maintes fois l'obligation de parler en public. Je n'ai plus jamais eu le trac, en quelque langue que je doive m'exprimer et quel que soit le nombre d'auditeurs. J'ai été d'autant plus étonné, bien des années plus tard, de constater qu'un conférencier affirmé, l'un des plus célèbres, Henri Guillemin, que j'avais la charge de présenter aux *Amitiés Françaises* de Charleroi, était complètement paralysé au moment d'entrer en scène. C'est pour se calmer qu'il faisait son petit cinéma consistant à déplacer la table couverte de son traditionnel drap vert et à s'asseoir sur celle-ci, en dédaignant la chaise d'un air décontracté que je savais tout à fait faux. Je n'aimais pas son approche iconoclaste des grands hommes (notamment de Benjamin Constant et de Vigny), je pensais, avec Malraux évoquant Napoléon, que *la victoire de Marengo a peut-être d'autres causes que l'adultère de Joséphine*. Je n'appréciais pas le côté théâtral du conférencier qui connaissait son texte par cœur, mot à mot. Il m'est devenu sur-le-champ sympathique, tant il m'est apparu désarmé. En réalité, les échanges que nous avons eus après la conférence, au milieu d'un groupe d'amis, me l'ont montré très humain et d'une extrême modestie.

Au professeur Jodoigne, je dois donc de n'avoir pas trop mal réussi ma première adresse publique et d'avoir, en conséquence, gagné d'emblée une assurance qui ne me quittera plus. Du moins devant une foule, car je reste secrètement timide dans mes contacts en tête-à-tête, si secrètement que quand j'avoue cela à des amis, ils s'esclaffent, incrédules.

M. Jodoigne faisait aussi le cours de grammaire historique. En étudiant l'évolution de la morphologie et de la syntaxe à travers les siècles, il montrait à quel point la langue vit, avec toute la complexité d'un organisme vivant, ses périodes de santé et de maladie, ses extravagances et sa sagesse. Comme les humains, les langues meurent aussi, certes, mais, comme eux, non sans avoir assuré leur descendance. Enfin, assez souvent... L'étude historique du français donnait, s'il en était besoin, une preuve que ce n'est pas la grammaire qui régent la langue, mais la langue qui crée sa grammaire. Elle prouvait aussi que

l'orthographe, évoluant sans cesse, n'était qu'un accident de l'essence même du langage, accident auquel, malheureusement, on voue un culte quasi religieux, comme le montrent les levées de boucliers qui accompagnent toute tentative légitime, même modeste, de rationalisation. Pourquoi rester attaché à une orthographe datant, en gros, de la Pléiade qui s'est acharnée à la latiniser et à l'helléniser par un snobisme propre à l'époque ? Aucun Etiemble du seizième siècle, hélas, n'a fustigé cette mode en qualifiant de *franlat* ou *frangrec* les cuistreries étymologiques parfois fausses des du Bellay, Belleau et consorts...

Les Espagnols, les Allemands n'hésitent pas à réformer de temps en temps leur orthographe alors que leur langue est parlée hors du sol national.

L'enseignement de la linguistique nous faisait découvrir que la grammaire n'est pas une Bible. Maurice Grevisse, après Vaugelas, n'est pas un prophète, il se veut curieux observateur. Mais quelle patience et quelle vue !

M. de Trooz ne faisait pas de cours de linguistique. Assez curieusement, il nous a encouragés, lors de l'introduction de ses leçons d'analyse littéraire, à nous plonger dans l'observation de notre propre organisme, en nous invitant à lire le célèbre livre d'Alexis Carrel, *L'Homme, cet Inconnu*. Les thèses spiritualistes du fameux biologiste, prix Nobel, avaient les faveurs des milieux catholiques qui ne pensaient pas, semble-t-il, au rôle trouble qu'il jouait sous l'Occupation. Son œuvre, pourtant, avec les théories racistes qu'elle sous-tend, aurait dû les alerter.

M. de Trooz préconisait une méthode assez originale pour l'analyse littéraire d'un poème. Il fallait d'abord le copier, disait-il. Il payait d'exemple en écrivant soigneusement un dizain de Maurice Scève au tableau noir. Puis, il fallait l'étudier par cœur. Heureusement, il n'était pas chargé de commenter la poésie de Vigny, car plusieurs tableaux noirs n'auraient pas suffi pour contenir *La Mort du Loup* ! Son travail de copiste n'excédait jamais les quatorze vers d'un sonnet. Après quoi, on disséquait le poème selon la méthode traditionnelle : syntaxe, lexicographie, prosodie.

Un cours a surpris les exilés de l'ULB : *Questions de Sciences Religieuses*. Depuis peu, je crois, l'Université de Louvain avait jugé qu'il n'était pas normal que l'enseignement supérieur catholique n'eût pas de cours de religion comme les enseignements primaire et secondaire. On estimait que les étudiants de licence avaient besoin d'une approche adulte, universitaire des problèmes de foi et de doctrine. Ceux qui sont invités au doute scientifique, en biologie, en physique, en astronomie ; ceux qui, leur esprit critique exercé, apprennent que Francis Bacon a peut-être écrit les œuvres signées William Shakespeare, que ce n'est pas le même homme qui a composé l'*Odyssée* après l'*Illiade*, attribuées au seul Homère, que Roland n'était pas le neveu de Charlemagne ; ceux qui savent que l'histoire a donné raison à Galilée à la fois contre le Pape et le fameux « bon sens », source de tant d'erreurs, ceux-là peuvent dangereusement se demander, à la lumière du cours de *Critique Historique*, si Jésus crucifié comme prétendu « Roi des Juifs » a vraiment vécu sous Hérode puisqu'il n'a laissé que quelques traces, peu significatives, chez les chroniqueurs païens contemporains ; que les Évangiles sont très postérieurs à la date supposée de sa mort ; qu'il y en a d'ailleurs une quarantaine de plus que les quatre reconnus par l'Église. Et, en admettant que le Galiléen ne soit pas un mythe, comme l'est probablement Homère, était-il vraiment Dieu ?

Le cours sur des *Questions de Sciences Religieuses* se devait sans doute d'apporter la réponse officielle de l'Église catholique apostolique et romaine. L'année précédente, les exilés « ulbistes » avaient été dispensés du cours malgré son caractère obligatoire, preuve d'une extraordinaire tolérance de la part des autorités académiques qui nous avaient généreusement accueillis au sein de leur Alma Mater. Mais notre année avait été soumise au

régime commun et je trouvais cela parfaitement légitime, étant donné qu'aucun étudiant, à mon exemple, ne venait plus directement de l'Université de Bruxelles.

Nous avons donc pu constater que les leçons n'abordaient aucunement les problèmes théologiques. Elles traitaient du *Mariage Chrétien*, sujet fort éloigné de la métaphysique.

On se serait attendu à ce que le cours fût dispensé par un laïc, marié en bon chrétien, père d'une famille de sept ou huit enfants. Pas du tout. Le professeur était un ecclésiastique, le Chanoine Vieujean. Il est bien connu que les prêtres qui sont censés dormir seuls, prétendent diriger les ébats des lits à deux places. Notre actuel Saint Père ne manque pas à la tradition en exaltant les populations diverses des terres du monde entier (et tiers) qu'il baise religieusement à chaque descente d'avion, à se conduire en bons reproducteurs, à n'utiliser point (Seigneur !) certain gant à un doigt. Ainsi seront-ils sûrs d'ajouter à leurs trop nombreux enfants affamés, des bébés pendus à des mamelles désespérément vides et souvent porteuses du sida.

Notre chanoine était, il faut le dire, un homme sympathique. Vous l'imaginez peut-être bien gras selon l'imagerie populaire. Eh bien, vous vous trompez lourdement, le cheveu blanc, le visage amène, il apparaissait svelte dans une soutane bien taillée, et c'était, autant que je puisse en juger, de nature et non du fait des privations de la guerre. Souriant, spirituel, il donnait l'impression de ne pas trop croire à la réussite des interdits qu'il était chargé de transmettre. Car le mariage chrétien est plein d'interdits à partir du moment où le coït ne conduit pas, au moins en intention, à la procréation.

Un chapitre était suivi avec plus d'attention par les étudiants mâles et femelles, « brosseurs » habituels compris : la contraception. Il n'y a, comme vous savez peut-être, qu'une méthode acceptée par le Seigneur, la continence. Elle a été heureusement adaptée par le bon Docteur Ogino. Si l'on veut faire la bête à deux dos, comme dit délicieusement Rabelais, il faut bien entendu attendre d'être marié devant Dieu. Si l'on ne souhaite pas, alors, se voir surchargé de famille après avoir donné à la patrie trois ou quatre bons soldats et autant de futures mères de famille, il est de toutes manières interdit de mettre un obstacle quelconque entre le flux séminal et son réceptacle naturel, de tenter, *in extremis* un virage salvateur, de faire un ultime plongeon de côté, du type de celui réussi, à un mètre de la fatale falaise, par James Dean dans *La Fureur de Vivre*.

Voltaire, ce coquin peu apprécié à Louvain, avait une façon moins sportive, plus poétique, plus spirituelle de décrire cet exercice :

*L'amant modérant sa raison
Sait bien dans cette aimable guerre,
Arroser le gazon*

Cette façon de faire est évidemment criminelle aux yeux de l'Eglise. Il vaut mieux, selon les conseils d'Ogino, hypocritement choisir la période où madame est en principe inféconde pour se donner un plaisir complet et mieux partagé en faisant, très agréablement, tout ce que Dieu nous a donné d'accomplir pour procréer. Vous voyez, Seigneur, j'ai fait tout dans les normes, qu'y puis-je si ma légitime épouse n'est pas en mesure d'utiliser la semence dûment engrangée ? D'ailleurs, plus curieux encore, l'Eglise peut très bien bénir le mariage d'une femme ménopausée ! Mais pas celui d'un homme impuissant en vertu du Canon 1084 qui stipule que *l'impuissance antécédente et perpétuelle à copuler de la part de l'homme ou de la femme, qu'elle soit absolue ou relative, annule le mariage de par sa nature même...* Quand on est marié religieusement, non seulement, on peut copuler, mais on doit !

Voilà, résumé aussi fidèlement que possible, un des chapitres de l'enseignement religieux de niveau universitaire. J'imagine que des garçons et des filles de vingt ans, poussés par le démon incarné dans Eros, contrevenant, non sans remords, au commandement « l'œuvre de la chair ne désireras qu'en mariage seulement », se sont, calendrier sous la main, consacrés à des travaux pratiques d'application scrupuleuse de la théorie à apprendre pour l'examen. C'était, en dehors de la « cascade » assez frustrante décrite ci-dessus, le seul moyen d'éviter l'accident. La pilule, invention démoniaque, était encore dans les limbes. Le blocus rendait impossible l'importation de vêtements anglais et de caoutchouc pour production sur place.

Il y eut certainement quelques dérapages. J'ai eu connaissance de l'un d'eux par la confiance sans ambages de Daniel V., comme moi transfuge de l'ULB, je me dois de le souligner :

- J'ai vraiment manqué de chance, mon vieux, c'était dans la meilleure période et, en plus, je l'ai fait debout !

A la suite de cet impondérable, Daniel a dû abandonner ses études pour épouser la jeune fille. Il a trouvé une situation chez beau-papa, vendeur de Philips ou Siemens de la bonne ville de Hal. Comme quoi la philologie mène à tout à condition d'en sortir !

Confiance pour confiance, j'affirme que j'ai appliqué dans toute leur rigueur les principes natalistes du mariage chrétien. Je n'ai jamais utilisé, du moins après mon mariage, aucun moyen contraceptif en dehors de celui dont Dieu lui-même m'avait gratifié. J'ai donc pu me livrer, sans remords et sans *impedimentum*, au plus agréable, au plus complet, au mieux partagé des « devoirs » conjugaux.

Enfin, j'allais oublier un détail. Je n'avais pas contracté un mariage chrétien. Au lendemain de mes fiançailles, mon père ayant finalement cédé à ma constance et demandé solennellement la main de Renée pour son fils, j'avais abordé le problème des noces pourtant prévues à terme lointain. Ma mère, pratiquante assez tiède tenait néanmoins, par respectabilité, à une union consacrée par l'Eglise. Ma grand-mère avait ajouté : « Vous n'allez pas vous marier comme des bêtes ! »

J'étais fortement opposé à une cérémonie religieuse par conviction et ma promesse n'était même pas baptisée. Sa mère catholique ayant réalisé une alliance qui, généralisée en Irlande, résoudrait un problème insoluble, avait épousé un protestant originaire de La Louvière, évangélisée un moment par le pauvre Van Gogh. Leurs deux enfants campaient, d'un commun accord, dans un *no man's land* religieux, sans jamais se sentir assis entre deux chaises.

Maman, chaque fois que j'abordais mon projet matrimonial non sanctifié par la Sainte Eglise, se mettait à verser des larmes. Comment résister aux pleurs d'une mère ? Simplement en chargeant un ambassadeur de la transaction.

J'avais comme condisciple un jeune abbé, Jean Nokerman, fils d'un professeur de grec de l'Athénée de Charleroi, surnommé *Nonok*. Le très jeune prêtre qu'aucun pur louvaniste dûment toqué d'astrakan ne se serait permis de tutoyer et d'appeler autrement que *Monsieur l'Abbé*, m'avait surpris en approuvant, par un sourire entendu, un chuintement généralisé qui partait spontanément des travées et dont la cause et le *start* synchrone m'échappaient. Comment vous le transcrire en attendant que mon présent chef-d'œuvre soit enregistré sur Cd ? Comme ceci, peut-être : s-ch, s-ch, s-ch...

Le plus étrange, c'est que les professeurs les plus sévères, ne semblaient pas courroucés par ce mini-chahut. J'ai appris qu'il s'agissait en fait, pardonnez ma précédente approximation, de S.J., S.J., S.J., chuchoté chaque fois qu'il était fait allusion à un jésuite. Ainsi ai-je compris que l'auteur de l'excellent manuel de vocabulaire de mes quatorze ans à l'Ecole Moyenne de Gosselies, Renaud S.J., ne se prénomme pas Simon-Jean ou Samuel-Jacques, ce type de

prénoms doubles qui font fureur aujourd'hui, mais était un disciple d'Ignace de Loyola, un soldat de la puissante Compagnie de Jésus ou *Societas Jesu*, introduite par le livre jusque dans l'enseignement de l'Etat, *ad majorem Dei gloriam*.

A l'Université catholique de Louvain, on ne semblait donc pas apprécier, allez savoir pourquoi, les membres de cette armée du Christ toute dévouée au Pape, enseignants remarquables, maîtres obligés des héritiers du trône belge et de nombreux simples citoyens, en quête d'un passeport pour l'Ecole Militaire. Même un président socialiste, qui régnerait quatorze ans sur la République française, leur devait son art de la dissimulation. Le sourire complice de l'abbé Nokerman semblait montrer qu'il ne les aimait pas plus que ses condisciples laïcs. Cette liberté d'esprit m'a encouragé à lui confier mon problème.

Il m'a suggéré d'aller trouver le curé de ma paroisse pour lui faire part de mon dilemme. Ma paroisse ? Il y avait belle lurette que je ne me sentais plus concerné par cette subdivision administrative, bien que je fusse classé à jamais catholique, puisque mon front avait été aspergé, à mon minuscule corps défendant, d'H₂O.

Je vais donc frapper au presbytère le plus proche, accompagné de mon infidèle, je veux dire de ma païenne authentique, que je présente franchement comme telle.

Le prêtre écoute avec attention mes propos :

- Nous considérons que la cérémonie envisagée par ma mère est, vu les circonstances, une comédie. Ce serait manquer de respect à l'égard de ce que beaucoup considèrent comme sacré. Mais les sentiments de ma mère sont aussi sacrés, bien que sa pratique religieuse soit assez sporadique...

- Je vous donne raison, fit l'aimable ecclésiastique, tenez bon et envoyez-moi Madame votre mère. (J'ai retenu mot pour mot ses paroles)

Ce qui a été fait illico et l'on n'a plus jamais parlé de mariage religieux. Je dois donc à deux prêtres intelligents de n'avoir point dû céder comme les laïques le font souvent, devant les convictions religieuses des autres, par esprit de tolérance. Ainsi, les non-croyants de Belgique, Etat laïque, paraît-il, se sont accommodés pendant plus d'un siècle des crucifix dans les classes de l'enseignement public mais aussi dans les prétoires où il fallait accompagner le serment de dire la vérité, toute la vérité, de la formule « ainsi m'aide Dieu ».

Etre intolérant, c'est critiquer ceux qui suivent le culte de leur choix ou pire, tenter de les en empêcher, ce n'est pas refuser d'y prendre part.

Quelques années plus tard, j'ai pourtant capitulé quand ma sœur m'a demandé d'être le parrain de sa fille. Après tout, inutile de déclencher une querelle familiale à propos d'un sacrement bien peu sacré aux yeux de ceux qui demandaient à des incroyants patentés d'en être les protagonistes et dont, de plus, je n'étais pas l'objet. En outre, je voulais éviter de me montrer doctrinaire. Dans notre siècle déchristianisé (quelque 10 % de catholiques sont de réels pratiquants), le baptême est la plus répandue des cérémonies de passage encore imposées par l'habitude. C'est qu'elle n'est pas décidée par l'intéressé lui-même. L'autre, ce sont les funérailles. Pour la même raison. Ainsi en est-il pour les juifs incroyants avec le *Bar Mitzwah*, ou le *Levayah*, respectivement. Pendant un de mes séjours outre-mer, le cercueil de mon pauvre grand-père maternel, Jules Simon, a été conduit à l'église en dépit de son souhait, maintes fois exprimé et même rédigé par écrit, d'avoir des funérailles civiles. Il subissait le sort que l'on avait fait subir à la dépouille de l'anticléricale Littré et aussi à Stendhal, entre autres.

Les absoutes restent, dans l'inconscient des gens, un laissez-passer pour l'au-delà. « Cela ne fait de mal à personne », variante populaire du pari de Pascal. De même, le baptême est un passeport pour la vie, le mot « passeport » pouvant être pris au sens propre, puisque l'Arabie Saoudite, notamment, exige un certificat de baptême pour l'entrée sur son sol ! Un chrétien,

ou étiqueté comme tel peut fouler le sol musulman, mais pas un non-croyant. Pourtant, cette cérémonie initiatique n'est souvent qu'un prétexte pour ripailler et s'assurer une rente de cadeaux.

Ma sœur avait épousé Fernand Bernard en 1947. J'ai photographié le couple à la sortie de l'Eglise de Mont-sur-Marchienne. Derrière le marié, on aperçoit ma mère au bras du *Pinpin* de Jacqueline, le docteur Belot.



Fernand avait perdu père et mère à l'âge de quinze ans, au début de la guerre. La sœur de sa mère, appelée tante Tata, l'avait recueilli. Ma sœur donnera naissance à un fils en 1948. Il ne vivra que quelques jours. En 1951, une fille, Christine verra le jour.

Pour son baptême, la marraine pressentie, classée catholique, s'est réfugiée dans une définitive bouderie, à cause d'une réflexion maladroite de ma part.

Elle n'avait, il est vrai, aucun sens de l'humour. On a fait appel, d'urgence, pour réciter le *credo* au nom du bébé, à la « tante » Jeanne, la meilleure amie de Maman, aussi incroyante que moi et que son frère, à l'époque ministre libéral.



Par ce frère, elle était la tante - la vraie tante - d'un conseiller communal libéral, futur sénateur bleu devenu violet en passant par le FDF et de son frère, vice-premier ministre socialiste, professeur à l'ULB, d'un franc rouge, à en croire *La Libre Belgique*. Dans une interview, en effet, le journaliste le qualifiait de « doctrinaire et laïc (sic) ».

- Moi, je n'ai pas de compte à régler avec l'Eglise puisque je n'ai jamais été chrétien même si j'ai été baptisé, répliqua celui que ses électeurs appellent affectueusement *Flupke-Moustache*.

Cette judicieuse réplique du neveu de ma commère du jour, ma nièce et filleule l'a, je crois, reprise à son compte. Elle est encore chrétienne, certes, mais protestante. Quoi d'étonnant avec de tels parrain et marraine !

Mes bons maîtres louvanistes, en leur paradis, me pardonneront, j'espère, l'ironie de ces propos relatant mes tribulations religioso-familiales. En particulier le sympathique Chanoine Vieujean qui s'est montré très aimable à l'interrogatoire de fin d'année.

J'ai commencé mon mémoire fort heureusement bien à temps. J'étais tenté par la linguistique, mais comme les Alliés avaient débarqué en Italie dès 1943, que les Russes, après avoir repris Stalingrad, repoussaient les Allemands pas à pas vers l'ouest, on pouvait penser, sans optimisme délirant, que l'année 1944 serait celle de la Libération c'est-à-dire de la réouverture de l'ULB. Il fallait songer à choisir un sujet qui y soit agréé, car je voulais terminer dans le Temple du Libre Examen si l'occasion m'en était donnée. J'avais rencontré le Professeur Charlier à la Bibliothèque Royale. Je lui avais fait part du souci que me donnait le choix d'un sujet sans lui avouer que je penchais en faveur de la linguistique, puisque ce n'était pas l'objet de ses recherches.

- Les temps sont difficiles, me dit-il, si vous choisissez d'étudier un écrivain français, les aléas des communications avec la France risquent de vous handicaper. Il faudrait choisir un écrivain belge. J'y réfléchirai. Ce ne peut être un auteur vivant...

Gustave Charlier était le rédacteur du chapitre sur les lettres françaises de Belgique de *l'Histoire Illustrée de la Littérature française* de Bédier et Hazard,

Un peu plus tard, il m'a conseillé d'aller voir du côté de Jules Destrée, mort en 1936.

Je connaissais l'homme politique. C'était donc aussi un écrivain ? Disons qu'il avait beaucoup écrit en divers domaines. Il était né à Marcinelle et, pour la petite histoire, sa femme avait été cliente de mes grands-parents. C'était le mari qui venait en fin de mois payer les factures : il trouvait souvent excessives les dépenses de Madame.

Un texte au moins de Jules Destrée était généralement connu : *Lettre au Roi sur la Séparation de la Flandre et de la Wallonie*. C'est peu dire qu'il avait fait sensation ! Ecrite en

1912 au Roi Albert qui n'était pas encore devenu le Roi Chevalier, cette lettre ouverte, en avance sur son temps de soixante-cinq ans, avait fait scandale dans tous les milieux et particulièrement, faut-il le dire, dans les sphères conservatrices et catholiques, un pléonasmе à l'époque.

Je décide de renoncer à la linguistique et de m'attaquer à Jules Destrée. Il fallait cependant l'accord de Louvain. Eh bien, nouvelle preuve de l'esprit de tolérance que nous y avons rencontré, le Professeur de Trooz a accepté que je traite pour lui, au cas où la guerre se prolongerait, le sujet que j'avais finalement déterminé : *Les Idées de Jules Destrée à travers son Œuvre Littéraire. L'Art pour l'Art et l'Art Social*. Le plus curieux est que, revenu l'année suivante comme espéré, dans mon Alma Mater, j'ai trouvé un Gustave Charlier très réticent ! Il avait changé d'avis ; Destrée avait déjà fait l'objet d'un travail universitaire. Enfin, il a cédé quand je lui ai montré l'état d'avancement de mes recherches...

J'avais sollicité en vain la famille de mon écrivain. M^e Sand, exécuteur testamentaire du couple, a refusé de me recevoir. Cependant je m'étais mis rapidement à la chasse aux œuvres du ministre socialiste. Elles ne peuplaient pas les librairies. J'avais trouvé quelques brochures chez un bouquiniste et, pour le reste, usé des ressources de la Bibliothèque Royale et rempli des quantités de fiches. Il était de première importance que je prenne de l'avance car personne ne savait de quoi l'année suivante serait faite.

Il fallait aussi penser, dès la première licence, à l'agrégation. Beaucoup d'étudiants ne portaient qu'un intérêt médiocre à la pédagogie et rejetaient cette étude le plus tard possible. D'aucuns envisageaient l'enseignement comme un pis-aller. Pourtant, la Faculté de Philosophie et Lettres offrait peu d'autres débouchés. Moi, j'avais la vocation. Mon grand-père paternel et mon père professeurs devaient m'avoir transmis le gène de la pédagogie dont avait aussi hérité mon oncle.

Je me suis donc inscrit à l'UCL au cours de *Pédagogie Générale* et aux stages pratiques. Ceux-ci se déroulaient dans des écoles libres de Louvain. Les classes francophones n'étaient toutefois pas assez nombreuses pour tous les candidats professeurs. Deux étudiants devaient se partager une même leçon. Ce n'était pas l'idéal comme formation ! Certains ulbistes parmi les plus mécréants se sont arrangés entre eux pour donner toujours la même demi-heure et éviter ainsi de devoir apprendre par cœur les deux prières traditionnelles, celle qui débutait chaque leçon, *l'Ave Maria* et celle qui la concluait, le *Pater*. Il y avait donc les spécialistes du père et ceux de la mère de Jésus. Je n'avais oublié de mon enfance pieuse ni l'une ni l'autre oraison.

Je me suis senti d'emblée à l'aise et même heureux devant ma vingtaine de garçons mais serais bien en peine de me remémorer le sujet de ma toute première leçon. Je ne me rappelle pas davantage les autres, d'ailleurs ! Mais une intervention brutale de ma part a fait sensation. Les petits collégiens savaient évidemment qu'ils avaient affaire à des apprentis professeurs. Il s'agissait donc d'établir son autorité pour être entendu sinon écouté. Or j'avise, au deuxième rang, un gamin occupé à écrire avec application sans que le déroulement du cours le lui impose. Je m'approche, regarde quel est l'objet de son ardeur de scribe. C'était une « colle » de latin ! Le pauvre avait déjà écrit trois pages du *De Viris Illustribus* probablement sous l'œil indifférent d'un précédent stagiaire. Je les lui saisis, reviens tranquillement vers l'estrade tout en continuant mon exposé, et là, très calmement, je déchire les trois feuillets en disant, *mezzo voce*,

- Au cours de français, il n'est pas indiqué de faire une punition de latin.

Je me reproche aujourd'hui, cette brutale sévérité. Je n'avais pas à établir mon autorité sur des galopins que je ne reverrais plus. Mais je récidiverai plus tard, pour l'affirmer, bien loin

de Louvain, dans des circonstances particulières. J'imagine qu'aujourd'hui, je risquerais d'être agressé par les parents de ma victime ou par celle-ci en personne...

Au fur et à mesure que l'année scolaire s'écoulait, l'espoir de la Libération prochaine nous animait. Certes, en septembre 43, Mussolini destitué depuis le 25 juillet, et détenu dans les Abruzzes, à 2000 mètres d'altitude, avait été délivré par un commando S.S. et les Allemands contenaient les Alliés devant Cassino, démontrant qu'ils avaient encore du punch. Pourtant, à l'aube de 1944, plus personne, sauf quelques collabos aveugles, ne doutait d'une rapide victoire alliée.

La guerre se rapprochait. Les bombardements des voies de communications allemandes atteignaient notre pays. En mai, les Alliés parviennent enfin à investir Cassino et à rompre ainsi la ligne *Gustav* établie par les Allemands au sud de Rome.

Le matin du 10 mai 1944, une bombe américaine destinée probablement à la gare du Sud ou aux ACEC, touche de plein fouet notre maison de Marcinelle-Villette, la détruisant complètement, mais épargnant par miracle, la vie des locataires, un homme âgé et sa gouvernante. Celle-ci, dès l'alerte, s'était réfugiée dans la remise du fond du jardin. Bonne inspiration : contenant et contenu sont saufs. Le vieillard avait, comme de coutume, refusé de se mettre à l'abri. A la grâce de Dieu ! Il était dans son lit à l'entresol. Les sauveteurs le retrouvent, à peine contusionné, au rez-de-chaussée, toujours dans ses plumes. D'ailleurs, curieusement, si les murs n'étaient plus qu'un tas de gravats, le toit était descendu d'une seule pièce, quasi intact ainsi qu'on le constate sur la photo.



Nos voisins de gauche, les Bayet, s'étaient abrités dans leur cave. Philippa, dont le mari était dans un Oflag, recroquevillée avec son fils dans un casier à vin, avait coiffé, en guise de casque, une... casserole : le tragique peut parfois confiner au comique !

Le souffle démolit précisément la partie de l'immeuble où la famille avait cherché un dérisoire refuge. Philippa, malgré le casque improvisé, plus probablement à cause de lui, est atteinte d'une fracture du crâne et meurt. Les sauveteurs ne parviendront pas à extraire vivant le garçonnet qu'on entendra jusqu'à la nuit, tantôt gémir, tantôt chanter ! Seuls ses grands-parents survivront, désespérés. Le hasard avait mal fait les choses : sauvé les imprévoyants et tué les prudents, épargné les vieux et condamné les jeunes...

Une partie de l'immeuble de nos autres voisins, les Andris, a subi de tels dégâts qu'il a fallu l'abattre, mais personne n'avait été blessé.

Pour mon père c'était un coup terrible. Après la perte du chalet de Gerpennes, c'était le seul bien qui lui restait. Le loyer qu'il percevait jusque-là, plus élevé que celui qu'il versait lui-même pour notre domicile de Mont-sur-Marchienne, beaucoup plus modeste, ajoutait quelques centaines de francs à sa maigre pension. Cependant, contrairement à ce qu'escomptait l'ennemi, pas un instant nous n'en avons voulu aux Américains. Nous nous contentions de maudire le sort sans penser que la maladie de Papa, qui nous avait forcés à rechercher un air plus salubre, nous avait probablement sauvé la vie.

Le 6 juin 1944, en plein mois de « bloqué », je ne descends que fort tard de ma mansarde où j'étudiais une bonne partie de la nuit. Au moment où j'atteins le palier du deuxième étage, la porte de l'appartement s'ouvre et un visage radieux apparaît :

- Alors, ça y est, cette fois, M. Nicaise !

- Ça y est quoi, Mme Lechapelier ?

- Le débarquement ! Vous ne savez pas ? Ils ont débarqué en Normandie !

- Ah bon !

- C'est tout l'effet que ça vous fait ?

- C'est merveilleux, dis-je, encore sceptique, me souvenant du raid manqué des Canadiens sur Dieppe.

Je trouve ma grand-mère l'oreille collée au poste de TSF, le grand-père penché sur la carte de France du *Petit Larousse Illustré*, à la recherche vaine d'Arromanches, où Radio Londres annonçait que des milliers de soldats et un matériel gigantesque avaient pris pied : le jour le plus long avait commencé.

Je ne doute plus un seul instant de la réussite de l'entreprise, une joie immense m'envahit. Combien on avait rêvé de ce jour capital, le Jour J, en croyant fermement que se réaliserait, enfin, la promesse quotidiennement scandée par la BBC : *Courage et patience, on les aura, les Boches*²⁶ !

- Tu as fait un voyage en Normandie : tu dois encore avoir la carte Michelin, Bon-Papa !

Il va farfouiller dans son secrétaire, dans l'armoire du *cosy-corner*, où je couchais parfois lors des nuits vraiment trop glaciales, et plus fréquemment à l'époque du survol des V1. Je découvre finalement une carte de France dans le placard du hall d'entrée. On y découvre facilement Arromanches-les-Bains entre Cherbourg et Le Havre.

- Allez, on la punaise au mur. On y épingle Arromanches...

- Tu crois que c'est prudent ? demande Bonne-Maman. Si des Boches venaient...

²⁶ Ce sobriquet, aphérèse d'*Alleboche*, transformation argotique d'Allemand, d'abord *Allemoche*, datait de la guerre de 1870 et était connu des Allemands. Il était imprudent de le prononcer devant eux. L'imagination populaire en avait inventé maints substituts: *Fritz*, *fridolins* (probablement un dérivé du précédent), *frisés*, (par antithèse), *vert de gris* et enfin *doryphores* parce qu'ils étaient trop friands de nos pommes de terre.

Une nuit, une patrouille allemande avait sonné à la porte. Les épais rideaux de velours vert du salon, mal tirés, laissaient filtrer un rai de lumière contrevenant à l'application stricte de l'occultation. Même en dehors du souvenir de cette intrusion de l'ennemi, ils avaient d'incompréhensibles pusillanimités. Ils possédaient plusieurs tableaux de l'artiste carolo-régien William Delsaux, qui, toujours désargenté, payait ses factures avec des toiles. Un pastel représentait des soldats prussiens en train de contempler Charleroi en flammes, à partir des hauteurs de Couillet. Ils venaient d'incendier, en 1914, une partie de la ville en lançant des pastilles de phosphore dans les maisons du boulevard Audant. En mai 40, de même que j'avais jeté à la Sambre le vieux fusil du grenier, mes grands-parents avaient détruit le tableau ! Je possède encore, heureusement, un autre pastel de cet artiste : un panorama plus paisible du Pays Noir. La Sambre paresseuse et comme endormie, reflète les derniers rayons du soleil couchant. Elle longe les terrils et les cheminées d'usines, presque gagnés par la nuit proche, témoins d'une opulence aujourd'hui évanouie.

En contradiction avec le malheureux autodafé, mes grands-parents n'avaient pas hésité à abriter une femme juive et ses deux filles dans l'appartement du troisième étage. Elles avaient pris la suite de Mlle Bloementhal, partie à temps pour je ne sais quel havre et arrivée, je ne sais comment, en Amérique. Une carte postale de remerciement envoyée de New York nous l'apprendrait après la Libération. Les trois femmes, imprudentes, continuaient à sortir en portant l'étoile jaune. Un jour, elles ont été prises dans une rafle. Comme elles n'ont plus jamais donné signe de vie, je crains que Sarah, Myriam et leur maman aient péri à Auschwitz. Le sort qui les y attendait dépassait en horreur tout ce que nous pouvions imaginer à l'époque.

Est-ce avant ou après le débarquement qu'un bombardement coupant la voie ferrée Bruxelles-Louvain, a bloqué de nombreux étudiants bruxellois dans la ville universitaire ? Je ne m'en souviens plus. En revanche, je me rappelle en détail les péripéties du retour vers la capitale. Plus de train, restait le tram, emprunté régulièrement par une partie des navetteurs. Un groupe d'étudiants se dirige donc vers l'arrêt du vicinal. Après une longue attente se présente une motrice tractant trois wagons de charbon. On prend place sur la plate-forme de l'un d'eux et vogue la galère. Une fine poussière noire que le vent soulevait allègrement se dépose sur ma « penne » qui avait gardé de sa jeunesse une certaine nuance vaguement proche du blanc.

A mi-chemin, arrêt. La voie du vicinal serait-elle aussi coupée ? Non, le convoi a stoppé pour permettre à un receveur de monter. Il va sans doute nous intimer l'ordre de descendre : un tram de marchandise n'est pas fait pour les gens ! Il se contente d'aller de plate-forme en plate-forme réclamer le prix du voyage ! Un loustic lui demande si, vu l'absence de places assises, il ne fait pas de réduction. Il s'attire une réponse qui démontre que notre traminot est insensible à l'humour.

C'est probablement après cet épisode que j'ai utilisé mon vélo à plusieurs reprises pour me rendre à Louvain et en revenir, le même jour, soit plus de quarante kilomètres. Pour soutenir ces efforts physiques, mes grands-parents essayaient parfois de trouver au marché noir quelque complément au maigre ravitaillement. Un jour, ils avaient découvert, Dieu sait où, quelques kilos de pois cassés. Bonne-Maman fait donc une soupe consistante. Hélas, elle n'avait pas vu que la précieuse denrée était envahie de larves de charançons.

- Elles sont cuites, dis-je, après tout c'est de la viande.

Et d'avalier le potage à bonnes cuillerées.

- Tu peux avoir ma part. Ce n'est pas que les vers me dégoûtent, dit hypocritement mon cher aïeul, mais je n'ai pas très faim...

Rome, heureusement déclarée ville ouverte, avait été libérée deux jours avant le débarquement et les armées soviétiques entraient en Pologne au moment où s'ouvrait la session de juillet des examens. Les Soviétiques attendraient devant Varsovie l'arme au pied, que les Allemands liquident l'insurrection de la résistance polonaise... Soviets et nazis, même travail ! Les Alliés piétinaient quelque peu en Normandie, mais les Allemands attaqués sur trois fronts, on pouvait raisonnablement espérer retrouver les amphithéâtres du Solbosh en 1944-1945.

Or, l'Université de Louvain ne faisait passer d'examen qu'à l'issue de la dernière licence, les deux années à la fois. Ici encore, les dirigeants se sont montrés singulièrement coopérants à l'égard des étudiants échoués en leurs facultés par la force des choses. Des examens de troisième année ont été organisés à notre demande.

Je n'ai gardé le souvenir que de quelques épisodes. Par exemple, j'ai passé l'épreuve d'*Histoire de la Philosophie des Temps Modernes* au domicile du professeur, gagné à bicyclette. J'ai été interrogé entre autres sur Machiavel. L'auteur du *Prince* ne m'inspirait guère mais j'imagine que j'ai été assez disert à propos de Spinoza ou de Descartes.

M. Jodoigne s'est montré très satisfait de mes réponses. Du tête-à-tête avec M. de Trooz, je me rappelle une remarque acerbe :

- Quand on fait une citation, on s'arrange pour la faire exacte.

J'avais, je me le rappelle avec précision, cité un vers de *L'Albatros* de Baudelaire, en substituant un mot à un autre, sans toutefois modifier le nombre de syllabes. Il ne m'a pas tenu rigueur de mon crime de lèse-citation puisque j'en avais au moins conservé le rythme. A l'issue de la délibération attendue au paroxysme de l'angoisse, j'ai appris que j'avais « satisfait ». Ce satisfécit me comblait.

Je pouvais enfin jouir tranquillement, entre Bruxelles et Mont-sur-Marchienne, des deux mois de vacances qui s'annonçaient. Mais les événements se précipitaient; les jours et les nuits étaient souvent troublés par les alertes et les bombardements.

Les vols et chapardages de toute nature se multipliaient. Notre poulailler fut visité une nouvelle fois. Comme nous avons omis d'adjoindre à nos poules une oie qui eût certainement donné l'alerte, le coq et tout son harem ont été subtilisés. La commune a décidé, avec l'autorisation de l'Occupant, de faire appel à des volontaires pour organiser des rondes nocturnes. Mon tour n'est venu qu'une fois. C'était par une belle nuit d'août claire et chaude, pleine de senteurs estivales. Le ciel brillait d'étoiles. La quiétude nocturne n'était troublée que par le ronron des forteresses volantes en route pour Dusseldorf ou Hambourg. Nanti d'un *ausweis*, fourni par la commune, d'un brassard et d'un gourdin, j'ai arpenté les chemins et les rues du quartier le plus rural de Mont-sur-Marchienne avec un compagnon qui n'a cessé de me faire part de ses problèmes conjugaux nés de la frigidité de sa femme et, me semblait-il, de sa propre maladresse. De celle-ci, il ne se rendait pas compte. Les cours du Chanoine Vieujean n'entraient pas dans les détails quant aux moyens d'atteindre ensemble le septième ciel même après être passé dévotement devant M. le curé. Mon cours sur le mariage a donc été de peu de secours pour que je puisse aider cet homme qui manquait visiblement de savoir-faire amoureux. Sa femme ne devait pas trouver bien choisi le moment où il lui marquait sa passion, ni la manière. Bien souvent, à peine rentré du travail, il l'arrachait à la préparation du souper et l'entreprenait dans la cuisine, sur un coin de table, repoussés les légumes à l'épluchage ou le bol où deux œufs attendaient en tremblant d'être battus. Je lui ai suggéré de se montrer patient, de préférer la fin du repas pour entamer quelques préliminaires. D'embrasser et de caresser tendrement son épouse un peu plus que les trente secondes qu'il consacrait distraitemment à ces passes d'approche. De préférer le

moelleux d'un lit à la rugosité d'une table pour l'assouvissement de son désir, de déshabiller doucement sa compagne, un bouton, un baiser, au lieu de la trousse sans ménagement. Savait-il ce rustre, que les seins habilement titillés pouvaient déclencher chez sa partenaire les élans dont l'absence le chagrinait ? Il a appris du jeunot qui veillait avec lui sur les jardins et les cours, les parcelles où mûrissaient les patates échappées aux doryphores, qu'une femme aimait qu'on lui dise qu'on l'aime et pouvait, comme les hommes, éprouver du désir, pour peu qu'on la traite en être sensible et non en objet.

Voilà comment s'est passée cette nuit de patrouille où nous n'avons rencontré âme qui vive. Je ne sais si mes leçons ont engendré plus de satisfactions conjugales à mon compagnon de rencontre. D'ailleurs sait-on jamais si l'enseignement qu'on dispense, quel qu'il soit, apporte un peu plus de bonheur aux élèves ?

Le calme d'une autre nuit d'août 1944 fut dramatiquement troublé. C'était quelques jours après l'annonce de la libération de Paris. On entendait un va-et-vient d'automobiles, manège insolite. La famille, inquiète, prise d'insomnie, était debout, l'œil aux aguets à toutes les fenêtres de la maison. On avait aperçu des ombres autour de la demeure de l'un de nos plus proches voisins, une personnalité de la région, le directeur général des ACEC, M. Devillers. A deux cents mètres, habitait l'ancien ministre de l'Instruction Publique, Jules Hiernaux, dont nous ignorions qu'il était le Grand-Maître du Grand Orient de Belgique.

Vers quatre heures du matin, une voiture déboule du Gadin, s'arrête à une centaine de mètres de chez nous. Un coup de feu claque, puis une portière...

Au même moment, voilà que des flammes s'élèvent en direction de Bomerée. L'heure de la fin du couvre-feu arrive et l'on voit, dans l'aube tiède, des gens courir en tous sens. Je brûle de savoir ce qui s'est passé. Malgré les objurgations de ma mère, je pars aux nouvelles. Je n'aperçois pas, en aval, une forme étendue sur la voie du tram, entourée d'un groupe agité. J'enfourche ma bicyclette et je pédale vigoureusement vers l'amont, guidé par les fumées de l'incendie. Une belle demeure, appelée le « Château Van Hoegarde », achève de se consumer, sans que les pompiers aient pu intervenir. Une femme hagarde et deux enfants tremblants considèrent le désastre sans un mot. On interroge la femme. C'est la bonne. Des hommes de Rex, l'arme au poing sont arrivés en « traction » Citroën, ont demandé à voir M. Van Hoegarde. Il est depuis longtemps au cimetière ! Alors, ils font sortir tous les occupants du château, y boutent le feu et emmènent la veuve à défaut du mari, parti pour l'éternité.

Je pédale dare-dare vers la maison pour rendre compte de la tragédie. Mes parents ont appris, entre-temps, que la forme en travers des rails est le cadavre de Mme Van Hoegarde. Elle a été assassinée dans la voiture des sbires et projetée sur le sol à quelques mètres de la demeure de Jules Hiernaux qui a été également enlevé par un commando de chemises noires.

Une autre figure sympathiquement connue de Mont-sur-Marchienne, M. Bousman, probablement aussi franc-maçon, prenait la précaution de déloger. Les assassins en uniforme noir ont emmené et assassiné son fils !

On saura, le soir, que dix-neuf personnes ont été exécutées dans une cave à Courcelles, la plupart francs-maçons ou tenus pour tels, mais aussi le doyen de l'église de la Ville Haute, l'abbé Harmegnies. Ces meurtres avaient été commis par des partisans d'obédience communiste, « en représailles » de l'exécution par la Résistance du bourgmestre collaborateur de Charleroi, un nommé Englebin. Parmi les victimes, les deux frères Coton, l'un médecin, l'autre architecte. La veuve du médecin, inconsolable, a toujours refusé de décrocher du portemanteau le chapeau et le pardessus du défunt. Elle n'a pas non plus retiré la plaque de cuivre signalant les heures de consultations. Longtemps encore des patients ont

sonné à la porte du docteur. Un jour, un jeune informateur médical manquant de conscience professionnelle, de flair et de chance, a imaginé, sans entrer chez le pseudo-médecin, de rédiger un rapport circonstancié d'une pseudo-visite. C'est le dernier qu'il a envoyé à sa firme !

Avec le recul, il faut bien dire que l'exécution du bourgmestre collaborateur était une erreur à quelques jours d'une Libération qui ne pouvait plus tarder. Elle était d'autant plus une provocation aux représailles que la femme et le fils du bourgmestre avaient aussi été assassinés. La Justice aurait fait, sans danger pour personne, un sort à ce collaborateur qui n'avait pas de sang sur les mains. Elle a frappé, entre autres, un commerçant très connu à Charleroi et plus coupable, le marchand de pianos De Heug. Il fut condamné à mort et exécuté en 1947.

Les collaborateurs s'énermaient de plus en plus à mesure que les troupes alliées avançaient. Craignant que la terreur ne s'installe à Charleroi, de représailles en représailles, mes parents ont jugé prudent de m'éloigner. Je suis reparti vers Bruxelles, à bicyclette, comme j'avais coutume de le faire à la bonne saison, mais en évitant Charleroi, par un long détour via Thuin.

C'est ainsi que j'ai vécu la Libération dans la capitale. Les derniers jours du mois d'août ont vu défiler un invraisemblable ramassis de fuyards en vert-de-gris. Camions militaires et civils arborant fréquemment la croix rouge, charrettes, vélos, tout était bon pour la fuite de ce qui avait été la fière armée du Troisième Reich. Un bien-être total s'insinuait en moi. Dans l'après-midi du 3 septembre 1944 la débandade, visiblement, s'accroissait. Un doux soleil de fin d'été illuminait la ville. Un vieux troufion solitaire et assoiffé entra dans le café au coin de la rue Washington et de l'Aqueduc, laissant imprudemment son vélo adossé contre la façade. Un loustic s'en empara. Quand le vieux militaire sortit du bistrot, il ne manifesta sa déception que par un haussement d'épaules et s'en fut claudiquant. Il rejoindrait probablement, dans de longues files de prisonniers, d'autres vieux et des gamins de seize ans mobilisés au dernier moment.

Rue Américaine, il y avait une école dont le préau avait accueilli, on ne sait comment, une Citroën immatriculée *W.H.* et une auto blindée à croix gammée. Vers les dix-sept heures, tandis que mon grand-père remplissait d'eau tous les récipients possibles, y compris la baignoire, par crainte d'une rupture des canalisations, je vais aux nouvelles. Je vois arriver une moto avec side-car portant trois Boches encore combattifs, à en juger par les fusils braqués. Ils entrent dans l'école et les badauds, dont moi, à leur suite. C'était de l'inconscience ! Ils pouvaient suspecter de mauvaises intentions un jeune homme en âge de porter les armes et lui réserver un mauvais sort.

Tandis que l'un des soldats tient en respect les curieux, les deux autres s'affairent autour du *scout-car* en espérant le remettre en état de marche. En vain. Ils repartent sur leur moto. Alors des quidams s'intéressent vivement à la « traction » et, sans se livrer à des investigations mécaniques probablement vaines, la poussent hors de l'école, disparaissent avec l'engin. Je me contente de ramasser un casque d'acier qui traînait. Plus tard, les autorités exigeront que tout ce qui avait été soustrait à l'ennemi soit restitué à l'administration. Les amateurs d'automobile à bon marché devront rendre le véhicule. Mais j'ai gardé mon butin de guerre...

L'heure était venue d'aller retrouver ma fiancée. Ma future belle-famille m'attendait pour souper à la Chaussée d'Alseberg. Ma belle-mère s'affairait à piquer à la machine les derniers surjets d'un drapeau tricolore. Le défilé des fuyards allemands se faisait d'heure en heure plus dense. Entre deux passages de troupes exténuées, commençaient les règlements de compte.

Un tailleur connu pour ses sympathies envers l'occupant avait jugé prudent d'emboîter le pas à ses protecteurs. Aussitôt, quelques lurons se répandirent dans sa boutique, jetèrent son mobilier au milieu de la chaussée et en firent un feu de joie que les véhicules de la déroute contournaient sans manifester de colère. On écrivit sur la façade du fugitif : *Le tailleur est ailleurs...*

Une équipe de la radio belge de Londres, installée sur les premiers mètres du territoire libéré, annonçait que les troupes anglaises avaient investi Hal et s'approchaient de la capitale.

Peu à peu, aux fenêtres, aux balcons, s'arboraient les premières couleurs rouge, jaune, noir et même quelques oriflammes britanniques ou américaines.

Le piteux défilé des Boches cessa à la tombée du jour. La radio annonça enfin que les avant-postes alliés entraient dans la capitale. La nuit était déjà bien installée quand j'ai repris le chemin de la rue Washington en tenant compte, par habitude et par prudence, de l'heure du couvre-feu. J'espérais voir surgir les tanks britanniques à un coin de rue. En face de l'hôtel de ville de Saint-Gilles, je suis arrêté par un groupe de civils coiffés de bérets et armés de mitraillettes.

- Où allez-vous ?

- Je rentre chez moi, rue Washington.

- D'où venez-vous ?

- De la chaussée d'Alseberg, à deux cents mètres d'ici.

- Vos papiers !

- De quel droit ?

- Nous sommes de l'Armée Secrète.

Et de m'exhiber leurs brassards avant de contrôler soigneusement ma carte d'identité, comme l'avaient fait si souvent les feldgendarmes.

- Retournez d'où vous venez, ici, on ne passe pas. D'ailleurs, vous risqueriez de vous faire tuer.

Je suis donc allé demander l'hospitalité à mes futurs beaux-parents. Ils me l'ont accordée malgré les usages, en ayant soin de me loger à distance respectable de la chambre de ma bien-aimée. Ainsi ai-je passé ma première nuit sous le même toit qu'elle. Mais ce n'est pas parce que je la sentais si proche et inaccessible que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. L'excitation de la Libération désormais certaine a entraîné cette insomnie totale. C'est parce que j'étais submergé de joie que je n'ai pas dormi !

Le lendemain a été une journée merveilleuse, enivrante, inoubliable. On n'avait jamais vu et on ne reverrait jamais plus autant de drapeaux flotter aux façades des maisons. Des inconnus s'embrassaient dans les rues. L'après-midi, avec Renée en congé de Croix Rouge, je me suis rendu Porte de Hal où défilaient, sans interruption sous un gai soleil, les troupes anglaises visages tannés par un été d'aventures guerrières. On apprendrait qu'il s'agissait de la deuxième division blindée du trentième corps de la deuxième Armée britannique. L'enthousiasme fut à son comble quand sont arrivés les Belges de la Brigade Piron. Non, jamais je n'ai été envahi par tant de bonheur. Et jamais une cigarette ne m'a semblé aussi délicieuse que cette première *Lucky Strike* succédant à trois années de tabac de ma propre récolte. C'était le prélude d'une débauche de manie anglo-américaine avec le retour, quasi dans les bagages des armées, de films et de musique américains dont quatre ans de guerre nous avaient privés. Glenn Miller, Ella Fitzgerald, les Andrew Sisters. *In the Mood*, *Sentimental Journey*, *Rhum and Coca-Cola* allaient animer les bals resurgis par génération spontanée. Les « pennes » se chargèrent de nouveaux insignes dont le pouce levé des Libérateurs et l'étoile inscrite dans un cercle, signe distinctif des Alliés. L'arboraient à la boutonnière ceux qui pensaient parler suffisamment l'anglais pour entrer en contact avec des soldats alliés.

On croyait la guerre près de son terme, des rumeurs se propageaient annonçant une prochaine capitulation allemande. Et, de fait, notre pays a été libéré tout entier en un clin d'œil. Mais la nouvelle, le 17 septembre, de la tentative avortée de passage du Rhin à Arnhem est venue mettre un terme à tant d'optimisme en montrant que l'armée nazie avait encore des ressources. Tandis que le pays d'Anne Frank souffrait, sur la rive septentrionale du fleuve, d'une occupation de plus en plus sanguinaire et d'une famine effroyable, von Rundstedt préparait en secret l'offensive des Ardennes et l'on reverrait, en décembre, d'affligeants cortèges de réfugiés.

Quelques semaines seulement après la Libération parut un livre rapidement imprimé relatant les horreurs du Camp de Breendonck où étaient internés les Résistants tombés aux mains de l'ennemi. Bien souvent, c'étaient des SS flamands qui les torturaient. Le livre donnait un avant-goût de ce qu'on apprendrait plus tard des camps de concentration.

Est-ce ce livre qui a engendré et mûri ma décision de m'engager ? L'armée m'a fait subir un examen médical et m'a déclaré inapte pour manque de poids...

La famille avait été endeuillée par la nouvelle de la mort sur le front de Normandie de François, le mari de Jeannine, ma cousine germaine, réfugiée avec son époux en Angleterre, où un petit garçon, prénommé Tom, leur était né. François était le fils de notre ministre des finances, M. Camille Gutt, dont la réforme monétaire, en traquant les bénéfices du marché noir, allait rétablir notre économie beaucoup plus vite que celle de pays voisins. On voit que tous les ministres ne profitent pas de leur position pour faire de leur fils un planqué. Jeannine a repris courageusement les études de médecine qu'elle avait commencées en 1939, au moment où sa sœur aînée, Gaby, terminait les siennes. Mais son destin tragique l'a rattrapée. En brouille avec ses parents qui continuaient à la traiter en petite fille, elle n'a pas survécu au désespoir d'un nouvel amour brisé. En 1948, à vingt-sept ans, elle s'est suicidée en laissant un orphelin de sept ans. Elle avait toutefois prévu de désigner ses meilleurs amis comme tuteurs.

Un autre deuil familial nous bouleversait. Nos cousins, Adeline et Georges Vanrossomme-Simon étaient restés au Congo pendant la guerre, avec leurs trois enfants, Huguette, Guy et Janine. Nous envions un peu leur chance. Au moins ne souffraient-ils pas des privations que nous connaissions : les angoisses des bombardements, de l'occupation, les dangers de la déportation leur étaient épargnés. Jadotville, au Katanga, jouissait d'un climat agréable. La photo suivante symbolise l'histoire d'un bonheur tranquille Adeline tient tendrement dans ses bras son fils Guy âgé de sept mois.



L'Union Minière, où Georges occupait un poste important, était florissante. Elle fournissait aux Alliés les métaux dont l'industrie de guerre avait besoin. Sans compter le cuivre, c'est là que les Etats-Unis trouvaient la grande partie de l'uranium qui leur permettrait de construire une arme terrifiante : la bombe atomique.

Le revers de la médaille c'est que nos cousins étaient entièrement coupés de la mère patrie où, en temps de paix, ils revenaient tous les trois ans pour un congé de trois mois, après une croisière dans l'Atlantique. Les retours plus fréquents par avion que nous connaissons aujourd'hui, n'existaient pas encore.

Hélas, la malchance veillait.

De nombreux colons passaient leurs vacances en Afrique du Sud. Sur une plage du Cap, Adeline a vu périr noyés son mari et son fils, emportés par les vagues. Le hasard qui les avait protégés de la guerre leur avait réservé un insupportable malheur.

Avec un remarquable courage, ses deux filles aux études, Adeline se fit institutrice dans une école de religieuses. Plus tard, elle perdrait encore l'aînée, Huguette, disparue à l'aube de la quarantaine, après une pénible maladie. Huguette avait aussi vu mourir très jeune son mari Roland. Dans sa vieillesse, on lui a caché qu'une de ses petites-filles, Michèle, s'était suicidée... Le sort, parfois s'acharne sur une famille. En 2002, c'est un de ses petits-fils, Alain, qui s'est suicidé à l'âge de trente ans.

En attendant le retour des cousines déjà si éprouvées, la vie en Belgique se normalisait peu à peu.

Le 20 novembre 1944, on a célébré à l'ULB une *Saint-Verhaegen*²⁷ émouvante : la réouverture solennelle de l'Université. Les cours, toutefois, n'ont repris que le 8 janvier 1945, trois semaines avant la découverte d'Auschwitz, de ses monceaux de cadavres décharnés, de ses chambres à gaz, bref de la « solution finale » imaginée par Hitler pour le génocide des Juifs.

En licence, chaque étudiant se doit de choisir quatre cours à option. La sagesse impose d'en prendre le maximum en première pour pouvoir consacrer plus de temps, en seconde, au « mémoire ». Or, je n'étais point sage. Je n'en avais passé qu'un, *Traduction et Commentaire d'un Ecrivain Espagnol*, Cervantès, en l'occurrence. Il m'en restait donc trois. J'ai opté pour l'analyse du fameux poète italien, Leopardi, cours fait par Gustave Charlier, et *Grammaire comparée des Langues indo-européennes et spécialement des Langues romanes*. Pour le troisième, j'ai appris que les *Questions de Sciences religieuses*, ce cours obligatoire à Louvain, était accepté comme cours à option à l'ULB ! Profiter de cette latitude était faire preuve de peu de conscience professionnelle mais l'on pouvait craindre une mobilisation des classes ayant échappé au service militaire. Certes ce n'étaient pas les rations officielles qui pouvaient me faire regagner les kilos manquants pour être reconnu apte au service armé. Elles avaient curieusement diminué immédiatement après la Libération : la ration quotidienne de viande n'était plus que de 20 grammes au début 45 ! Cependant les provisions du marché noir sortaient plus ouvertement de leurs cachettes, car elles allaient perdre de leur valeur ; le port d'Anvers, malgré les bombardements des V2, dernier sursaut de l'industrie de guerre teutonnes, commençait à décharger *corned beef*, poudre de lait et d'œuf. Dans ses *Mémoires de Guerre*, de Gaulle souligne le redressement rapide de notre pays, en le comparant aux

²⁷ Commémoration de la fondation de l'université.

difficultés de la France. Il l'attribue, à l'opération de Camille Gutt en partie seulement. Car il écrit :

*Comme le gouvernement de Bruxelles dispose en Amérique d'une vaste réserve de devises, en raison des ventes de minerai et, notamment, d'uranium, effectuées aux Etats-Unis par le Congo tout au long de la guerre ; comme le port d'Anvers est la destination de la plupart des convois alliés ; comme les Anglo-Saxons pour des raisons à la fois stratégiques et politiques veulent faciliter les choses au gouvernement belge, le ministère Pierlot-Gutt-Spaak peut importer de grandes quantités de denrées américaines et canadiennes. (...) C'est pourquoi après maintes secousses, l'équilibre s'est rétabli sans que la faim et le désordre aient fait leur apparition.*²⁸

En réalité, de Gaulle avait envisagé un moment d'appliquer la méthode chirurgicale belge qui avait consisté à remplacer brusquement, dès la Libération, tous les billets de banque contre des nouveaux. Ces derniers, imprimés en Angleterre, étaient certes de même valeur que les anciens, mais l'opération avait obligé les profits illicites de guerre et du marché noir à apparaître au grand jour. Beaucoup ont trouvé refuge dans des congrégations religieuses que la loi soustrayait à toute justification ! Il n'empêche que la circulation fiduciaire a été considérablement réduite, évitant ainsi l'inflation, car il est évident qu'un tas de billets provenant du marché noir n'ont jamais été échangés.

De Gaulle raconte que son ministre Mendès-France était partisan d'une mesure semblable à celle de Camille Gutt, qu'il cite. Mais le Général après avoir un moment hésité s'était rallié à l'avis de Pléven qui n'en voulait pas. Mendès quitta immédiatement le gouvernement provisoire et de Gaulle, pourtant déçu, lui rend un étonnant hommage. Entrée dans la spirale de l'inflation, la France a attendu 1948 pour organiser l'échange des seuls billets de 5000 francs. Des profiteurs de guerre qui avaient été parfois jusqu'à les dissimuler dans des lessiveuses, ont accepté d'en vendre à 2000 F la pièce pour échapper au fisc. On raconte que d'aucuns en ont brûlé pour des millions. La manœuvre trop tardive fut loin d'avoir l'effet escompté et l'inflation continua.

Gavé d'œufs en poudre et de corned beef, je reprenais vite le poids qui me rendrait apte à porter un fusil. Il fallait au plus vite terminer mes recherches sur l'œuvre de Jules Destrée, suivre un maximum de stages pédagogiques pour compléter ceux faits à Louvain.

M. Jacquain était notre maître de stage. Un jour qu'il avait critiqué vertement la performance de l'un de nous, peut-être la mienne, en présence des petits élèves, nous le lui avons reproché en chœur avec un brin de véhémence. Cet excellent pédagogue a reconnu son erreur et ne nous en a pas voulu de notre mini-révolte. Il est courant de dénigrer la préparation pédagogique des universitaires. Eh bien, j'estime que la nôtre était tout à fait correcte. En plus de la théorie, M. Jacquain nous donnait des conseils pratiques, pleins de bon sens, issus de son expérience.

Après ces séances où nous prenions, autant que notre extrême jeunesse le permettait, l'aspect le plus professoral possible, nous reprenions notre dégain d'étudiant en jouant au *baby-foot*, dans un café proche de l'Athénée de Schaerbeek.

La vie des associations avait repris force et vigueur. J'ai été choisi comme président de la section de philologie romane et vice-président du cercle de Philosophie et Lettres, dont le président était Freddy Bulté. C'est au sein du cercle que j'ai organisé une récolte de livres pour constituer une petite bibliothèque à envoyer à une compagnie de démineurs occupée à délivrer nos plages de ces engins meurtriers. J'allais d'amphithéâtre en amphithéâtre, profitant du « quart d'heure académique », retard courant des professeurs, pour haranguer les « poils », étudiants en notre jargon. Je décrivais le sort des soldats particulièrement

²⁸ Troisième volume, *Le Salut, 1944-1946*, Ed Plon

exposés, qui bien après la Libération, risquaient leur vie tandis que nous poursuivions tranquillement nos études. Je croisais d'autres orateurs réclamant des carrés tricotés destinés à constituer des couvertures en patchwork pour les malheureux que quatre ans de guerre et de blocus avaient privés de tout.

Les livres glanés ne constituaient pas un ensemble suffisamment varié et beaucoup avaient peu de chance d'attirer le moindre lecteur. Il fallait donc songer à compléter la récolte par des achats. Comment rassembler les fonds nécessaires ?

Parmi mes compagnons qui avaient choisi pour un an ou deux l'exil à Louvain, il y avait Robert Steenhout. Animé par sa foi communiste, il s'était posé en contradicteur à des réunions d'étudiants catholiques. Un jour, il avait contredit un exposé sur l'immortalité de l'âme.

Robert avait poursuivi des études poussées de musique en même temps que la philologie où sa culture brillait incontestablement. Dans le vaste salon familial, trônaient deux pianos à queue. Ainsi deux partenaires pouvaient s'exercer à l'exécution d'un concerto. L'un tenait la partie de l'orchestre, l'autre jouait celle du soliste.

- J'aime particulièrement les concertos pour piano, disais-je à Robert, notamment Liszt...

- Ah, parce que ça fait plus de bruit !

J'ai été un peu vexé qu'il me prît pour un inculte. Aujourd'hui, certes, je préfère au « bruit » du fougueux Hongrois, les soupirs d'un andante de Mozart, la mélancolie d'une Gymnopédie d'Eric Satie, la nostalgie d'un Blues d'Oscar Peterson. Mais à vingt ans, n'est-il pas naturel d'être attiré par les emportements romantiques ?

Quoi qu'il en soit, Robert a proposé de donner un récital au profit de l'entreprise. L'organisation, pour un profane, n'était pas une mince affaire, sans le moindre sou au départ. J'ai fait imprimer des programmes dont j'ai par miracle conservé un exemplaire :

CERCLE DE PHILOGIE ROMANE DE L'U. L. B.

Récital de Piano

par Robert STEENHOUT



**au profit du bataillon belge de Démontage
adopté par les étudiants de Philologie Romane**



J'ai fait la tournée des amphithéâtres, pour inviter les étudiants à venir. J'ai fait imprimer des affiches...

Le concert eut finalement lieu dans un local de la Chaussée d'Ixelles pour lequel j'avais marchandé avec une ténacité qui ne m'était pas coutumière. La

salle était comble. Des étudiants, surtout, avec des billets à prix réduit, hélas ; une brochette d'artistes, amis de la vedette du jour et quelques bourgeois. Robert a proposé un programme très éclectique : des œuvres de Beethoven, Brahms, J.S Bach, Debussy, Ravel et Stravinsky.

La recette fut suffisante pour couvrir les frais et acheter un lot diversifié d'ouvrages de base, neufs ou d'occasion dénichés chez les bouquinistes de la rue des Ursulines. Un solde suffisant m'a permis de commander à un menuisier, une sorte de grande malle. Une fois ouverte, se présentait automatiquement, avec ses étagères, une mini-bibliothèque facile à déplacer. Les livres étaient tous fichés et un catalogue établi. La malle a été envoyée à ses destinataires et je n'ai jamais su si elle avait vraiment comblé une attente.

Les groupes politiques s'étaient rapidement reconstitués. Je ne ressentais d'intérêt pour aucun. Un jour, Robert Steenhout me propose de m'inscrire aux « Etudiants Socialistes Unifiés ».

- Mais, Robert, je suis d'opinion libérale !

- Tu sais, les E.S.U. rassemblent tous les étudiants progressistes, des libéraux de gauche aux communistes, en passant par les socialistes.

J'étais très sceptique. Je m'étais trouvé quelques jours avant chez mon copain, admirant les deux pianos à queue, au moment où il s'habillait pour se rendre à une réunion de sa cellule. Je l'avais vu quitter ses souliers de bonne façon pour une paire très fatiguée.

Il insistait. Comme les Soviétiques, en contenant le gros des troupes allemandes sur le front de l'Est, avaient grandement favorisé le succès du débarquement anglo-américain, ils avaient gagné la sympathie des pays occupés. On croyait encore, comme ils le prétendaient, que c'étaient les Allemands et non eux-mêmes qui avaient massacré quatre mille cinq cents officiers polonais à Katyn. On croyait encore que les armées soviétiques avaient libéré leurs voisins, la Pologne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Bulgarie, les pays baltes, alors qu'elles les avaient conquis pour les asservir. On ne savait pas que les communistes causeraient, dans le monde, en quatre-vingts ans, quelque quatre-vingt-cinq à cent millions de morts, comme le révélerait, en 1997, *Le Livre Noir du Communisme* publié chez Laffont. Staline serait fait docteur honoris causa de notre Université au même titre que de Gaulle et Churchill ; l'ambiance proche de « l'union sacrée » avait amené au gouvernement les communistes, dont Jean Terfve, grand bourgeois encanaillé s'affichant coiffé d'une casquette prolétaire.

En France, de Gaulle avait donné à des membres du PCF des portefeuilles qu'ils garderaient jusqu'en 1947. Sartre écrivait, avec son délicieux penchant pour la tolérance, qu'un anticommuniste *était un chien*. Alors comme Robert était un gentil garçon, sans couteau entre les dents, je n'ai pas voulu être chien avec mon copain et lui ai pris une carte.

Je n'ai assisté qu'à une seule réunion. J'ai aussitôt découvert que les « Etudiants Socialistes Unifiés » étaient la cellule communiste de l'ULB et que Robert m'avait mené en bateau. J'y ai vu avec surprise un bonhomme, Fernand L., qui avait collaboré à une revue littéraire paraissant sous l'Occupation !

- Vous acceptez des gens qui ont publié sous la censure allemande ?

- Oui, mais tu sais, me dit le secrétaire, il est interdit de journalisme...

La réunion avait pour objet l'organisation d'un service d'ordre à l'occasion de la conférence que devait donner Louis Aragon dans le grand hall de marbre. Pour moi, bien qu'il ait été excommunié par André Breton, il était simplement un représentant de l'école surréaliste et un poète que j'appréciais. Or, il semblait, à entendre mes compagnons, qu'un complot menaçait l'auteur des *Yeux d'Elsa*. Ou, en tous cas, un grand chahut. Etais-je naïf et décidément indécrottable petit-bourgeois pour ne pas m'en rendre compte ! A chaque porte

de la salle, quelques types costauds monteraient la garde, chargés d'exclure *manu militari* le premier chahuteur venu.

J'ai dû à mon manque évident de biceps de n'être pas chargé de cette mission. D'ailleurs, je l'aurais refusée. Rentré chez moi, j'ai déchiré immédiatement ma toute récente carte de membre des Etudiants « socialistes » unifiés. La conférence du Camarade Aragon, adulateur de Staline, se déroula sans le moindre incident.

Vint le 1^{er} mai.

Les Allemands avaient interdit de le célébrer. Aussi, les étudiants ont-ils décidé de fêter dignement le premier d'après la Libération. Un imposant cortège formé autour de la statue de Verhaegen, emprunte l'avenue des Nations (l'avait-on déjà rebaptisée Franklin Roosevelt ?), puis par l'avenue De Mot et l'avenue Louise, gagne la place Poelaert. Là, on ne sait sur quelle initiative, les « poils » envahissent la salle des pas perdus du Palais de Justice en scandant « A bas du Bus ». Ces aimables paroles s'adressaient au Ministre de la Justice, du Bus de Warnaffe, qu'on trouvait trop mou dans la chasse aux inciviques.

Quelques excités commencent même à déplacer des bancs, si bien que des camions de gendarmes casqués débouchent bientôt de la rue Royale. La seule présence de la force publique calme les esprits et le cortège continue sa progression vers le centre.

Or, voilà qu'un tram, ennemi traditionnel de nos monômes apparaît ! Aussitôt, suivant l'usage, on fait sauter le trolley. Le receveur le rétablit en grommelant. Un autre tram suit. Le préposé, souriant en homme prévenu, saisit de l'intérieur la corde pour qu'on ne puisse s'en emparer. Un imbécile la coupe d'un coup de canif. Un imbécile, oui, c'est ce que j'ai immédiatement pensé. Était-ce ainsi que ces étudiants, pour la plupart fils de nantis, devaient célébrer la fête des travailleurs et alourdir la tâche d'un des plus modestes d'entre eux ? Je décide, dès ce moment de quitter le cortège. J'attends la rue du Lombard, qui, plus étroite que la rue Royale, pousse certains rangs sur les trottoirs. J'en profite pour me laisser dépasser en pensant pouvoir m'esquiver. Mais on ne quitte pas une manifestation aussi facilement. Même quand elle est composée de défenseurs virtuels de la Liberté, il n'est pas possible d'exercer celle du refus.

- Eh, Nicaise, ne te défile pas !

Joignant le geste à la parole, deux camarades me prennent par le bras et me réintègrent dans le flot. Une fois au milieu du fleuve, il faut suivre le courant.

Celui-ci porte tout naturellement vers Mannekenpis. Après avoir honoré le plus célèbre Bruxellois, pourquoi ne pas pousser jusqu'à l'Athénée Lepage et montrer aux lycéens combien peuvent être amusantes les activités auxquelles ils seront appelés l'année suivante ? Le premier mai n'est pas encore jour de congé ? Qu'ils l'instaurent aussitôt !

La direction de l'athénée ne l'a pas entendu de cette oreille. La police, de noir casquée, arrive en force. S'approchant derrière un flic tabassant un des manifestants, le dénommé Oosterlinks, étudiant en droit, connu pour ses performances en courses de demi-fond, décoiffé d'une chiquenaude le représentant de l'ordre. Aussitôt deux ou trois pandores se retournent contre lui, matraque brandie. Oosterlinks démarre plus vite qu'au coup de pistolet d'un *starter*, distance rapidement ses poursuivants, tourne le coin du boulevard Lemonnier. Un militaire anglais, voyant un individu poursuivi par une meute de policiers, tente un plaquage digne d'un rugbyman de sa Majesté Georges VI. Oosterlinks esquive avec une souplesse féline et se perd dans la foule. Moi, je trouve enfin l'occasion de quitter tranquillement une manifestation à laquelle je n'adhérais plus depuis l'acte de vandalisme de la Rue Royale. C'était la première à laquelle j'assistais, ce sera la dernière, quelque envie que

j'aie parfois pu avoir en faveur d'une cause qui me paraissait juste. Non, les réactions des foules en mouvement sont trop irrationnelles.

Quelques jours après ces événements, un ordre de rejoindre l'armée me parvient. Pour mes parents, cette nouvelle interruption de mes études est une catastrophe. Le retour d'une maigre circulation automobile avait engagé mon père à publier un « *Code de la Route Illustré* ». Cette publication lui avait ouvert les portes de la compagnie d'assurances *Winthertur*, au titre d'expert. Cet expert en automobile avait revendu la sienne à un médecin aussitôt après la Libération. Il rendait visite aux garagistes et carrossiers en tram et à pied, par tous les temps. Sa santé déclinait de plus en plus. Il avait donc fait des démarches, à mon insu, auprès de René Dupriez, Directeur de *La Nouvelle Gazette* de Charleroi, député libéral, pour tenter de me faire dispenser d'un service militaire qui allait retarder d'un an mon entrée dans la vie active.

Ce notable avait obtenu pour moi un rendez-vous auprès d'un officier supérieur en assurant ma famille du succès de l'entreprise. En réalité, les autorités étaient bien embarrassées avec quatre classes de recrues à entraîner et aucune caserne pour les héberger. Celles que les bombardements n'avaient pas détruites étaient occupées par les forces alliées ou leurs prisonniers. Bientôt, le gouvernement dispenserait les jeunes hommes mariés du service national. Les salles de mariages ont connu un afflux sans précédent. Certaines familles, trouvant prématurée une véritable union pour des jeunes gens sans indépendance financière, mais souhaitant soustraire leur rejeton aux dangers des armes, ont fait procéder à des mariages civils sans les faire suivre, pour l'heure, par la bénédiction nuptiale et la cohabitation qui normalement devait en découler : nouvelle version du supplice de Tantale !

Ma classe, celle de 41, ne bénéficiait pas de cette latitude, d'où la démarche paternelle. Je l'apprends en rentrant de Bruxelles. Comme le hasard m'a déjà accordé de ne point être mêlé à la guerre, je n'accepte absolument pas d'être l'objet d'un privilège. Je n'ai jamais cessé de les réprouver et de les combattre. Je téléphone immédiatement à René Dupriez pour le remercier de son entremise et le prier de me décommander auprès de l'officier sollicité. Il m'approuve et accepte d'excuser mon faux bond.

Je n'avais pas participé à la Résistance. Je parle de la vraie Résistance, qui dans un pays n'offrant guère de possibilités de maquis, n'avait rassemblé que peu de groupes paramilitaires, non de celle éclosée par miracle le 3 septembre 45. J'estimais que je me devais à mon pays au moment où il faisait appel à tous ceux de ma génération, d'autant plus que la guerre n'était pas terminée.

Or, c'est finalement, le 8 mai 1945, tandis que des bals spontanés s'ouvraient partout à l'annonce de la capitulation de l'Allemagne, que je rejoignais Fleurus avec un ordre de mobilisation en poche. Ma mère, fort émue, accompagna son apprenti guerrier à la gare. Je courais, il est vrai, un plus grand danger que lors de mes départs solitaires en pension.

Le train spécial qui emmenait les recrues était composé de vieux wagons en bois dont toutes les vitres avaient disparu. Heureusement, il faisait doux.

A Fleurus, pas de caserne. L'armée avait fait appel aux familles pour qu'elles offrent un gîte provisoire aux futurs soldats. La maison qui m'a été assignée acceptait deux hommes. J'avais rencontré un ancien condisciple de l'école paroissiale de la Villette, Gaston Trussart. Nous avons décidé de faire équipe. Il vaut mieux se connaître un peu avant de... coucher ensemble. Car, c'est ce que nous avons dû subir ! Dormir dans le seul lit offert généreusement par notre hôte pour deux soldats ! Pas vraiment confortable la première nuit sous les drapeaux. Je passerais les suivantes, clandestinement, à Mont-sur-Marchienne, chez mes parents.

A l'examen médical, le major a considéré que je faisais dorénavant le poids : 59 kilos, mais a découvert la trace de l'opération que j'avais subie à onze ans.

- Ça ne vous empêche pas de courir, de sauter ?

- Pas du tout, mon Major.

- Vous tenez à faire votre service militaire ?

- J'y tiens.

Cet incroyable dialogue me confirmait que l'armée n'hésitait pas à se débarrasser d'un trop-plein de recrues. Je tenais d'autant plus à rester que la nouvelle que nous serions envoyés en Irlande se précisait. Un séjour gratuit au pays de James Joyce et de Bernard Shaw, quelle aubaine ! Quelle chance de pouvoir, enfin, exercer mon anglais livresque !

La prise en main par les sous-officiers se faisait dans la cour d'une école désaffectée. Le commandant de la compagnie était un lieutenant de réserve, appelé Legrain, professeur à Chimay. J'étais le seul universitaire. Il m'a offert de travailler au bureau. J'ai décliné. Je n'avais aucune envie de me retrouver confiné devant des papiers. J'en noirçais suffisamment dans le civil. Me souriaient davantage les exercices physiques en plein air.

Ils ont commencé aussitôt après les premières instructions : les grades, les devoirs du soldat, le code militaire, etc.. Pas de caserne, non plus d'uniforme. Nos pauvres costumes de pénurie vestimentaire, nos chaussures de carton ont perdu rapidement toute dignité.

Parmi les formalités administratives, il y avait l'attribution du livret militaire de l'armée anglaise à laquelle nous serions assimilés, le *pay book*. Je devenais le *Soldat Milicien*, matricule 13476.

Parmi les renseignements biographiques que le sous-officier y inscrivait, figurait la religion pratiquée. Chose normale en pays anglo-saxon, mais insolite chez nous. Une telle question passe pour une atteinte à la vie privée et à la liberté de conscience. Le sergent avait reçu des instructions et expliquait :

- Vous savez, c'est en cas de mort... Il faut que nous sachions à quel rite vous enterrer. (Charmante perspective !)

- Alors écrivez, en face de religion : « agnostique ».

Je ne sais comment, au cas où je trépasserais sous l'uniforme, l'armée ferait pour m'enterrer agnostiquement !

Au bout d'une semaine, au cours de laquelle j'eus heureusement l'occasion de faire de tendres adieux à ma fiancée lors d'une promenade dans le bois de Soleilmont, la troupe de loqueteux est partie pour Ostende. Le train qui nous éloignait de Fleurus offrait le même confort que celui qui nous y avait amenés : air vif assuré.

A Ostende, en attendant le *Liberty Ship*, l'armée nous consigne dans un *Transit Camp* où se mêlent des troupiers alliés de toutes nationalités, libres d'aller et venir. Pour nous, défense de sortir du camp. Motif : nous sommes toujours vêtus de nos vêtements civils. Un des nôtres affublé d'une veste kaki de l'armée américaine dont tous les insignes ont été découus et d'un pantalon de battle-dress britannique pourra passer le poste de garde sans encombre, le chanceux. Depuis tant d'années, je n'avais plus vu la mer, les plages de sable blond, contemplé les oyats des dunes vagabondes, humé l'air salin et iodé.

Le couchage se composait de lits superposés : quatre planches tendues d'un treillis. Pas de matelas ni même de paillasse : deux couvertures, l'une servira pour atténuer la rudesse du treillis. Nous faisons connaissance avec les cabinets à l'anglaise : ne pas confondre « *water-closet* » et « *water-closed* » ! Dans une grande salle s'alignent d'étroites cabines dépourvues de portes. Chacun a donc vue sur des activités que l'on exerce, que j'ai toujours exercées, en tout cas, dans la plus stricte intimité. Sans doute, l'armée veut-elle me faire remarquer que je suis un individualiste attardé.

L'attente se prolonge deux jours. La traversée se fera sans problème. Bien entendu, certains esprits chagrins ou malicieux essaient de répandre la peur à bord :

- Il n'y a qu'une semaine que la guerre est finie : la mer est encore pleine de mines flottantes...

Semble confirmer cette sinistre perspective l'exercice d'évacuation du navire. Nous ne savons pas que c'est une pratique obligatoire même en temps de paix, même sur un paquebot de luxe.

Pour ma part, je reste serein et calme comme les flots eux-mêmes.

J'ai pris soin de photographier la côte qui s'éloignait comme à regret, enveloppée dans la brume d'une douce après-midi de printemps. J'avais en effet pensé à emporter mon vieux kodak gagné grâce aux bons des cigarettes *Turmak* de mon père.

Je me fais tancer par un gradé. Heureusement, il ne me confisque pas l'objet du délit.



Nous passerons une nuit en mer. Il n'y a de couchettes que pour la moitié de l'effectif, le reste sera confiné à fond de cale. Un sous-officier va attribuer les cabines aux premiers dans l'ordre alphabétique. Le N est quatorzième dans la liste. Et si l'on prenait l'alphabet à l'envers, exercice que l'école infligeait aux potaches de l'époque de Rabelais, le N arriverait treizième. Maigre gain ? Nenni : vous connaissez beaucoup de noms qui commencent par Z, W, X, Q ? J'interpelle prudemment le sergent :

- On commence toujours par les premiers dans l'alphabet. Pourquoi ne pas commencer par la fin ?

- D'accord : Xhayet, Wégria...

J'ai eu ma couchette et un léger mal de mer avant de dormir à poings fermés jusqu'à Douvres.

Par chemin de fer, dans un confort beaucoup moins élémentaire qu'entre Fleurus et Ostende, nous traversons l'Angleterre et l'Ecosse jusqu'à Greenock où l'on nous enferme dans un nouveau Liberty Ship. Ceux qui ont joui d'une couchette lors de la traversée du Channel sont destinés à la cale. Les autres disposeront d'un hamac. Un camarade redoute cette oscillante nouveauté et me cède sa place ! Nous passerons trois jours et trois nuits dans ce *transit camp* flottant.

J'aspire à faire connaissance de la petite ville. Mais l'autorité militaire ne nous laisse pas débarquer, toujours pour la même raison : nous sommes encore en civil et, pour tout dire assez loqueteux. Enfin, l'après-midi du troisième jour, réalisant que notre anonymat risque peu, en ces lointaines contrées d'outre-mer, de nous inciter à désertir, on nous accorde une permission de quelques heures. Je vais enfin pouvoir exercer mes connaissances d'anglais avec les autochtones. En réalité, dans un *pub*, je rencontrerai un soldat canadien très pieux qui me fera cadeau d'une médaille de la Vierge en plastique pour me préserver des maux et tentations de la vie militaire, puis un soldat noir américain qui me confiera une capote anglaise pour le cas où j'aurais cédé aux secondes et risqué les premiers. J'ai glissé ces deux précieux talismans dans mon porte-monnaie, sans égard pour ce voisinage sacrilège. A vrai dire, je les conservais comme souvenir de mon premier contact avec le monde anglo-saxon dont la diversité sautait aux yeux, plus confiant, au besoin, dans l'efficacité du cadeau américain que du don canadien. L'armée belge n'avait garde de distribuer des contraceptifs.

La traversée du détroit d'Irlande ne prend que quelques heures, passées de jour, sur le pont où les risques de mal de mer sont atténués par l'air vif et frais d'un mois de mai toujours aussi serein.

Puis, après un voyage d'une quarantaine de miles en camion, par les petites routes courant entre les vertes collines, nous faisons connaissance du village de Caledon, proche de la frontière entre l'Ulster et l'Eire, au sud d'Armagh. Le casernement y est constitué de baraques de tôle ondulée déployée en demi-cylindres, les *tubes*. Sur la photo suivante, j'ai l'air d'un gamin égaré parmi les hommes. J'ai pourtant 24 ans...



Dans cet abri rudimentaire, de part et d'autres de l'allée centrale où le seul mobilier est un vieux poêle en fonte, s'alignent des doubles châlits tendus de treillis, familiers depuis notre séjour ostendais, mais terriblement fatigués bien que garnis, eux, d'un matelas, je veux dire d'un sac de jute fort aplati vu l'âge de la paille dont il avait été jadis bourré. Deux couvertures de laine grise. Des draps ? Allons, où nous croyez-vous ? Nos soldats jouissent maintenant de ce confort bourgeois ? Des mauviettes, je vous dis !

Ce qui comptait pour moi était d'occuper un lit supérieur : je n'aime pas être dominé même par un dormeur. J'ai manœuvré habilement pour combler mon seul vœu.

Les uniformes distribués le premier jour n'étaient pas neufs ! Ah, non ! Ils avaient certainement fait les campagnes de Cyrénaïque, d'Italie et de France. Usés jusqu'à la trame et un seul pour l'exercice comme pour la sortie ! Alors, pour épargner au moins le pantalon, on nous a fait faire gymnastique, *ramping*, parcours du combattant, exercices de tir au fusil, au fusil mitrailleur, au mortier, au bazooka,... en shorts !



Ou plutôt, en espèces de bermudas d'une élégance datant de l'Empire des Indes comme le montre la photo.

Les munitions avaient aussi probablement été choisies dans un lot réformé. Lors d'un exercice nocturne par une nuit sans lune, nous rampons dans l'herbe humide, le visage barbouillé de noir pour que l'« ennemi » ne nous distingue pas. Celui-ci tire des fusées qui, en éclatant sont censées déployer un parachute afin de débusquer l'adversaire Or, en fait de fusées, ils sont pourvus de pétards mouillés qui retombent lourdement sans éclater, au risque de blesser les soldats couchés. Au dixième raté, l'ordre est enfin donné de cesser le simulacre de combat au grand soulagement des combattants et des vaches d'un champ voisin que le bruit de mortiers avait rendues folles un demi-siècle avant le prion de l'encéphalopathie spongiforme bovine.

Sans paraître obsédé par la chose, il faut bien que je décrive les lieux d'aisance de notre campement. Apprenez que les anglo-saxons veillent à la séparation des sexes d'une manière incroyablement draconienne en ces endroits où la nature nous impose de séjourner quotidiennement. De découvrir que les W-C publics continentaux et même les lavabos ne se soumettent que rarement à cette indispensable ségrégation, notamment que l'espace réservé aux mâles, quand il existe, est sous les yeux d'une Madame Pipi, les convainc que les latins ne sont décidément pas des gens civilisés. Mais une fois les sexes séparés, au diable la pudeur. Les cabinets ouverts à la vue de tous ne sont même pas une invention militaire : il en va de même pour certains édicules publics civils. Les propos malheureux d'un Premier ministre français éphémère, et peu diplomate, Mme Cresson, affirmant que les *gays* britanniques sont plus répandus que les *homos* latins trouvent peut-être leur origine dans l'observation de la disposition de ces locaux.

Les « lieux » de notre cantonnement, peu susceptibles d'accueillir des demoiselles, répondaient donc au même critère architectural que ceux qui m'avaient tant surpris au *transit camp* d'Ostende, à ceci près : les cabines ouvertes qui permettaient de se rendre compte d'un coup d'œil si le siège était libre, n'avaient pas de vis-à-vis. En revanche, leur confort était bien plus rustique : une planche, généralement trempée par le dernier nettoyage à grandes eaux de la corvée chiottes et fixée au-dessus d'une sorte de vaste poubelle métallique. Des civils venaient cueillir à l'aube les récipients nauséabonds, sans doute pour engraisser leur potager et y faire pousser plus vite les choux dont nos menus feraient abondance. Comme on s'habitue à tout, je me suis accoutumé à ces fonctions exercées en chœur, dans une ambiance très conviviale où parfois l'on riait aux éclats en entendant quelque spécialiste d'histoires scabreuses, inspiré par l'atmosphère du lieu. Louis-Ferdinand Céline, dans *Le Voyage au Bout de la Nuit*, qualifie ces séances de *communisme joyeux du caca* pour l'avoir observé à New York. Il n'empêche que cela me donne encore des cauchemars. Plus de cinquante ans après, je rêve que je m'exécute en présence de nombreux témoins qui ont l'air de trouver la situation naturelle.

J'aurais dû, en bonne logique et en toute hygiène traiter d'abord de la nourriture, grande préoccupation des militaires, qui ont sur le sujet des jugements souvent négatifs. Que voulez-vous, tout le monde n'a pas la même priorité de soucis.

Pour commencer, comment étaient choisis les cuisiniers ? Le premier jour, une fois les uniformes enfilés, rassemblement pour la désignation des « spécialistes ». Quelques initiés se promettent bien d'échapper aux exercices, corvées et surtout tours de garde, en se portant volontaires soit comme chauffeur, soit comme cuisinier, soit comme employé à l'état-major. On les reconnaîtra rapidement à leur visage pâle contrastant avec les peaux bronzées des « fusiliers » continuellement en plein air. Les commandants de compagnie ne sont pas regardants quant aux capacités des candidats. Ils n'exigent pas de diplôme. Les « cuisiniers » n'avaient pas fait leur apprentissage dans un restaurant étoilé du Michelin.

Malgré tout, les repas étaient mangeables. Sortant de quatre années de famine, je n'étais pas exigeant et ne le suis pas devenu, l'abondance revenue. Le matin, petit déjeuner anglais : thé (rapidement remplacé par du café suite aux belges protestations), porridge, bacon ou *saussages* et petits pains. Bien sûr ce régime en a désarçonné plus d'un, d'autant que tout le solide, salé et sucré mélangés, était déversé dans la même demi-gamelle, l'autre moitié recueillant la boisson. Mais ce petit déjeuner me convenait à la différence des repas de midi et du soir composés la plupart du temps de mouton et de chou. Malgré le caractère copieux du *breakfast*, lors d'une marche de vingt kilomètres, vers onze heures, je me suis senti défaillir. Profitant d'une pause d'un quart d'heure, devant l'entrée d'une ferme, je suis allé proposer au paysan de lui acheter un reconstituant quelconque : lait, fromage, pain, que sais-je. Refus du bonhomme, probablement un catholique qui nous assimilait à l'*occupant* anglais, protestant et haï.

Aussi me suis-je organisé dorénavant pour éviter la fringale. Comme j'avais été nommé « caporal faisant fonction », je bénéficiais, outre de l'exemption de corvée, du droit de passer le premier dans la file. Je faisais remplir ma gamelle à pleins bords de porridge et du reste, avalais le tout en cinq minutes et allais me replacer au bout de la queue qui n'avait pas encore atteint les distributeurs. Lesquels me donnaient une seconde ration de porridge sucré. Je conservais soigneusement mes deux *pistolets*, que je dissimulais dans les profondes cartouchières de l'équipement standard du soldat britannique, toujours vides de cartouches, comme on le voit sur la photo suivante.



Ainsi gavé, je ne souffrais que rarement de fringale et conservais parfois mes petits pains jusqu'à midi pour un lunch frugal sans toucher au mouton. Nous recevions, bien entendu, le *tea* traditionnel dédaigné par la plupart de mes camarades, mais accompagné de biscuits ou de pudding. Ce *five o'clock*, qui, en réalité est généralement servi à quatre heures outre-Manche, me permettait de sauter le mouton du souper.

L'organisation de la brigade souffrait du manque de cadres. La majorité des officiers et sous-officiers d'active rentraient au compte-gouttes des *oflags* et reprenaient du service dans les unités engagées en Allemagne. Nombre d'officiers, comme le lieutenant Legrain, notre commandant de compagnie, étaient réservistes, il en allait de même de quelques sous-officiers. Grâce à cela, l'ambiance n'était pas trop militaire. Il y avait pourtant un sergent-chef de carrière auréolé par ses activités dans la Résistance, mais borné, ce qui n'est incompatible que dans les récits hagiographiques. La préparation militaire héritée des Anglais en guerre, donc encore très intensive, se faisait par périodes de trois semaines coupées d'un jour de repos. Ce sous-officier était convaincu que l'oisiveté est la mère de tous les vices antimilitaristes. Malraux ne raconte-t-il pas dans ses *Antimémoires*, qu'en 1939, *les futurs combattants des blindés, au repos, avaient pour instruction de chercher des trèfles à quatre feuilles ?...* Notre sergent-chef avait aussi décidé de combler la première journée de repos par un maximum de corvées. J'ai dit que j'en étais exempt : ce n'est pas tout à fait exact, je devais, en tant que caporal, les diriger. Pour la corvée patates, je répugnais à rester inactif pendant que mes compagnons travaillaient. Pourquoi ce privilège ? J'ai donc tout naturellement participé au boulot tout en veillant à ce que mes hommes ne fissent pas des épluchures épaisses comme le doigt et tentent d'enlever un maximum de « nœuds ». Mais un sergent m'ayant

surpris le couteau à la main m'a fait remarquer que ce n'était pas digne d'un caporal et m'a interdit de persévérer.

J'ai pu me rendre compte que les apprentis soldats supportent facilement les marches, même de nuit, les exercices divers, bref, les rigueurs de l'entraînement à la guerre, mais haïssent les corvées. Or, l'après-midi du premier jour de relâche, le sergent-chef en a trouvé une non moins ubuesque et champêtre que celle de l'auteur des *Conquérants*, et tout aussi fastidieuse : faire faucher à la baïonnette un terrain vague que les herbes folles encouragées par les pluies tièdes du printemps irlandais avaient couvert d'un épais tapis verdoyant ! Je m'avisai que ledit tapis se déroulait jusque sous les fenêtres du mess des officiers qui profitaient du jour de repos autour de maints *Guinness* ou autres *scotches*.

- Commençons par là, dis-je à mes hommes, vous verrez, la corvée ne durera pas longtemps !

Ce que j'avais prévu est arrivé. Les officiers se sont étonnés de voir les soldats « au repos » entreprendre la fenaison avec un outil aussi inadéquat. Si vous avez un jour tâté, par hasard, le modeste tranchant d'une baïonnette, arme d'estoc et non de taille, vous comprendrez.

- Qui vous a donné l'ordre de ce travail ?

- Le CSM, mon lieutenant ! (Ainsi désignait-on, à l'anglaise le « company sergent major »).

- Regagnez vos *tubes*. La corvée est terminée.

Nous voyant revenir assez goguenards, le CSM me demande quelle mouche m'avait piqué. Je lui narre l'intervention de l'officier. Pas dupe de ma stratégie, il entre dans une rage noire :

- Je t'enlève tes galons ! Tu seras appelé au rapport du commandant !

Je n'ai pas perdu mes galons, vu qu'un « faisant-fonction » n'en porte pas, n'ai pas été convoqué par le commandant, solidaire de ses camarades officiers, et j'ai conservé mes fonctions de pseudo-caporal.

Entre 18 et 22 heures, nous étions libres. Mais libres de faire quoi ? Le tube n'offrait aucun confort, même pas une table pour jouer aux cartes. Il y avait bien un local *welfare*, où un petit groupe de soldats avait formé un orchestre. La maigreur de leur répertoire n'engageait guère un auditoire à la fidélité. Restaient un ou deux *pubs*. Hélas, nous n'avions guère les moyens d'y consommer. Notre maigre solde suffisait à peine à payer mes cigarettes. La logique militaire anglaise avait fait merveille en matière financière. Les soldats britanniques percevaient une solde modeste sur leur propre sol, *at home*, et plus élevée, à l'étranger, *abroad*. Nous n'étions manifestement pas chez nous en Ulster. Vous pensez donc naïvement que nous percevions le taux *abroad*. Logique de civil ! Inclus dans les forces de Sa Majesté Georges VI, nous étions *at home*, malgré les deux mers franchies. Nous percevions un shilling par jour. Le paquet quotidien de cigarettes *Graven A* coûtait 8 pence. Restaient 4 pence pour tout le reste, c'est-à-dire, notamment pour les boutons à recoudre, la laine à repriser les chaussettes, le papier à lettre... Le port était gratuit mais le courrier censuré. Quelques indices m'ont donné à penser que des officiers se régalaient de mes lettres enflammées à ma fiancée.

Quand on sert dans son pays, c'est la mère ou l'épouse qui recousent les boutons, reprisent les chaussettes et il n'est nul besoin d'écrire, car on jouit de permissions.

Cependant, je n'étais pas malheureux. Moins qu'au pensionnat, en tout cas. Je ne souffrais que de l'éloignement de Renée. Je considérais avec stupeur des hommes de 24 ans arrosant leur paillasse de larmes en appelant leur maman. Un bon copain clarinettiste, tirait de son instrument des plaintes déchirantes et se mettait à sangloter.

Oui, mesdames, voilà comment se comportent ces farouches soldats, vos mâles compagnons, ces machos, quand vous ne les regardez pas. Ces pleurnicheries auxquelles

j'étais loin de me joindre, me déconcertaient. C'est alors, pour la première fois, que je me suis rendu compte combien ma prison sans barreaux m'avait armé pour l'exil mais aussi relativement détaché de mes parents.

Une occasion avait été donnée aux troupiers de prouver une grandeur d'âme virile : la série de vaccins. Eh bien, nombre de ces guerriers tremblaient dans leur caleçon en attendant les piqûres. Ils ont même été pris de panique quand ils ont réalisé que quelques-uns de ceux qui les précédaient tombaient en pâmoison comme des jouvencelles !

Il faut dire que certaines piqûres étaient très douloureuses et pouvaient provoquer une forte température. C'est ce qui m'est arrivé après le vaccin contre je ne sais plus quelle maladie exotique, choléra ou fièvre jaune, alors que nous n'avions aucune chance d'être envoyés dans les régions tropicales... J'ai passé trois jours au lit, sans qu'aucun gradé ne s'en inquiétât. Je noyais ma paillasse de sueur. Bah, c'était du vaccin la réaction prévue ! Pas de quoi en faire un drame.

Un malheureux avait particulièrement attiré mon attention. Il consacrait sa solde hebdomadaire à se flanquer une cuite et se trouvait totalement démuné du lundi au samedi. Était-ce cet abus d'alcool ou un état de manque ? Au milieu de la semaine, on le voyait tout à coup s'écrouler sans connaissance, puis brusquement, être envahi de mouvements saccadés, l'écume à la bouche. Il pissait sous lui. Epilepsie !

Je décide d'aller trouver le médecin du bataillon. N'était-il pas comme moi, étudiant mobilisé ? Étudiant en médecine, vous l'aurez deviné. En quelle année, je l'ignore. On lui avait collé l'étoile argentée d'adjudant, aspirant sous-lieutenant. A ce titre, il avait sa chambre dans le quartier des officiers. Je lui décri la scène pénible à laquelle je viens d'assister.

- Il est en crise en ce moment ?

- Non, elle est passée.

- Alors que voulez-vous que je fasse ! Venez m'avertir si une nouvelle crise survient.

Il faut dire qu'un « scandale des épileptiques » avait éclaté pendant la drôle de guerre. De faux malades avaient obtenu d'être renvoyés dans leurs foyers par une simulation bien mise au point, énurésie comprise, d'après les enseignements dûment rétribués d'un médecin.

Notre camarade semblait avoir un quotient intellectuel trop proche de la débilité pour se livrer à un simulacre crédible.

Lors de sa prochaine crise, juste après le grand petit déjeuner décrit plus avant, je me précipite chez l'adjudant médocastre. Il était encore au lit.

- Excusez-moi, X est en pleine crise. Vous m'aviez dit...

- De toutes manières quand j'arriverai, la crise sera passée !

A ma connaissance, X n'a pas été soigné et n'a pas été rendu à sa famille : les *pubs* locaux ont continué à recevoir sa visite du samedi soir.

Quelle raison impérieuse aurait bien pu valoir un retour exceptionnel en Belgique ? Mon voisin de lit venait d'être papa de jumeaux, motif plausible. Non pas ! Le premier milicien²⁹ qui, à ma connaissance, réussit à se faire rapatrier, et définitivement, l'a été pour une raison d'Etat. Jugez-en : il était le pilier de défense de l'Union Saint-Gilloise, l'équipe de football favorite des Bruxellois à l'instar de ce que sera plus tard Anderlecht. Le second a été votre serviteur. Le moment n'est pas encore venu de vous dire comment. Sachez seulement que seule l'équipe de philo de l'Université de Louvain avait un jour fait appel à mes talents de footballeur.

²⁹ En France, « appelé ».



J'étais gardien de but et nous avons été battus 5 à 0. Ce n'était donc pas par ce biais que je réussirais l'impossible départ. Pourtant, circonstance atténuante, nous n'étions, comme on le voit sur la photo, que dix joueurs.

Peut-être la fin de la guerre contre le Japon, à laquelle certains docteurs tant-pis prétendaient que nous devrions participer, rendrait-elle nos autorités moins avares de permissions. Alors, si la naissance des Nations Unies à San Francisco, fin juin, ne nous avait fait ni chaud ni froid, les bulletins de victoires de troupes américaines en Extrême-Orient nous remplissaient d'espoir. Quand le début du mois d'août nous a apporté la nouvelle de l'explosion de deux bombes atomiques, rendant célèbres et inoubliables les noms de deux villes inconnues jusque-là, Hiroshima et Nagasaki, au moment même où elles disparaissaient de la carte, nous avons joyeusement fêté l'événement, sans considération pour les centaines de milliers de victimes civiles³⁰. Nous étions certains que la capitulation japonaise n'était plus qu'une question de jours. Et, en effet, elle se produisit le 3 septembre.

En attendant l'heure bénie du retour, on tuait le temps comme on pouvait après la journée de drill. Un jour, mon goût déjà décrit pour l'outre-frontière, me pousse à franchir celle de l'Eire. Une heure de marche. Aucune douane, aucun poste de police ne signale le passage d'une Irlande à l'autre. En cas de reproche, je dirai que je me suis égaré. Les inscriptions brusquement bilingues, anglais-gaélique, constituent le seul indice. Mais le bilinguisme subit des plaques indicatrices ne marquaient pas pour un Belge le passage d'un Etat dans un autre.

Dans la lutte séculaire que les Irlandais livraient aux Anglais, on vivait une trêve due sans doute à un danger plus redoutable : le nazisme.

Il n'empêche que les amateurs de scénarios catastrophes qui aiment faire courir le frisson chez les crédules, prétendaient que nous risquions des actions terroristes et que les premières victimes seraient les soldats de garde armés d'un fusil sans cartouches. Par les nuits sans lune, nuits heureusement très courtes en été, à cette latitude, quelques sentinelles, parmi les plus impressionnables, prenaient la balade d'un rat dans les herbes sèches pour l'approche furtive d'un terroriste, criaient le réglementaire *qui va là* au moindre froissement de feuilles, en

³⁰ Aucun homme au monde, jamais, n'avait tué autant de ses semblables en appuyant sur un simple bouton. Il s'appelait Claude Robert Eatherly. Il sera interné en 1961 pour troubles mentaux provoqués, paraît-il, par le souvenir indélébile de la tuerie.

pointant maladroitement leur baïonnette vers un fantôme. Pour ma part, au titre de caporal, mon rôle consistait à commander la relève et je n'aurais pas été exposé seul aux coups de mains de l'IRA de l'époque. De toutes manières, je n'ajoutais pas foi aux oracles des malicieux Cassandre, les mêmes qui avaient prétendu, au début du séjour que le recul des fusils risquait de vous briser l'épaule. C'est donc tout tranquillement que je suis allé contempler sur leur sol ces ennemis virtuels. J'ai été accueilli le mieux du monde, non sans une certaine curiosité, dans le premier *pub* rencontré où j'ai participé à quelques tournées de *Guinness*. Tout le monde sait que *Guinness is good for you* et surtout bon pour créer une ambiance d'entente cordiale.

Anglaise était la solde, certes, mais non la semaine ! Exercices aussi le samedi et relâche seulement le dimanche. Un dimanche bien anglais, lui. Pas une boutique, pas un bistrot ouverts.

Notre professeur de lieutenant-commandant était un homme timide. Quand il passait devant le front des troupes, il sifflotait pour se donner une contenance ! Il combattait son embarras par des attitudes autoritaires. Il ne nous réunissait que pour nous faire entendre, au garde à vous, ses récriminations, ses sermons ou ses réprimandes. En revanche, quand il devait nous féliciter de nos performances dans une rencontre de football, un cross-country, un concours de tir, une épreuve de natation dans l'eau glacée de la petite rivière qui arrosait Caledon, il se contentait d'un avis au tableau d'information.

De tous les commandants de compagnie, il était le plus avaricieux en permissions. En cinq mois, la compagnie au complet est allée une seule fois à Belfast, une autre fois sur le site naturel fameux de la Chaussée des Géants et enfin sur une plage près d'Antrim. Pas une seule nuit passée hors du cantonnement. Retour obligé pour le couvre-feu de 22 heures. On nous a conduits de temps en temps à Armagh, un dimanche. Oui un dimanche anglais, pire, irlandais. Pas de cinéma, pas de manifestations sportives, mais tout de même, ouverts, l'un ou l'autre restaurant de *fish and chips*. A défaut, un club militaire où des A.T.S., auxiliaires féminines de l'armée britannique que je devrais qualifier de charmantes mais qui ne l'étaient guère, servaient du thé au lait.

Une fois, ce ne pouvait être un dimanche, peut-être le 21 juillet, je suis allé au cinéma ; une autre fois à une sauterie organisée et animée par des dames patronnesses dont je réussis à ne pas piétiner les pieds avec mes godillots militaires à clous, lors de quelques valse... anglaises.

Nos chaussures devaient me valoir une mission dont je n'aurais pas pu rêver. Il y avait à Belfast, un *Return Depot*, c'est-à-dire un centre de récupération des effets militaires, chargé de trier, laver, réparer les oripeaux des armées. C'est fort probablement ce *Return Depot* qui nous avait refilé nos uniformes. Il remplaçait tout de même par des neufs ceux qui étaient irrécupérables en vertu d'un principe militaire qui prescrit que le nombre des entrées doit être égal à celui des sorties. Une section cordonnerie retapait les godillots mais manquait probablement de cordonniers, car elle vint en recruter dans notre Brigade, la cinquième comme je ne vous l'ai pas encore dit.

Par hasard, il n'y avait que ma compagnie qui recelait des ressemeurs. On décida d'en envoyer quatre à Belfast et de leur adjoindre un interprète. J'étais le seul capable de jouer ce rôle. Il m'échut donc à ma plus grande joie. J'avais peu profité de mon séjour pour me perfectionner en anglais. J'avais pourtant été invité dans une famille extrêmement modeste dès le premier jour. Ce sont souvent les pauvres qui sont les plus généreux. Mes hôtes m'avaient gentiment offert à souper, mais l'hygiène de cette maison accueillante me paraissait tellement rudimentaire que je n'avais pas maintenu des relations si bien commencées.

J'apprendrais plus tard qu'un de mes camarades moins pointilleux sur le chapitre de la propreté y avait passé la plupart de ses soirées et s'était mis à parler couramment l'anglais avec l'intonation irlandaise où *pound*, par exemple, est prononcé *peuynd*. Quoi qu'il en soit, c'est sans appréhension que j'envisageais ma nouvelle responsabilité. J'ai une immodeste tendance à ne pas douter de moi et, ma foi, cela ne m'a pas trop mal réussi dans la vie. Il faut oser !

Nous voilà donc tous les cinq lancés seuls pour la première fois sur les chemins (de fer, en l'occurrence) de l'île verte symbolisée par le trèfle.

A Belfast, ma mission d'interprète ne m'occupera vraiment que la première journée. Le travail des cordonniers est simple : fixer des clous (des « daches » en wallon) dans la semelle des godillots ! Ils n'ont plus besoin de mon aide linguistique, une fois les instructions reçues. J'ai dit « cordonnier » : le sous-officier instructeur s'est vite rendu compte que se dissimulaient parmi eux de vrais chausseurs sachant chausser. Alors, fini le cloutage : il fait faire des escarpins pour lui et ses copains.

Pendant ce temps, j'étais libre de me promener, de conter fleurette aux jeunes ouvrières et de recueillir d'intéressantes informations. J'ai appris, par exemple que nous pouvions échanger nos vieux uniformes contre des nouveaux.

Endosser un *battle dress* tout neuf à la place de l'ancien était une fameuse aubaine, mais parvenir à garder le vieux pour l'exercice et réserver le nouveau pour les sorties, c'était mieux !

« Essaie de dénicher quelque nippe ici ou là, dans n'importe quel état, tu trouveras bien, et je te l'échangerai », me confia une charmante enfant prénommée Patricia, dont je voudrais vous dire qu'elle était du plus beau roux pour faire couleur locale. Mais elle était brune. Je l'ai remerciée par anticipation en lui offrant le cinéma, car j'étais moins contraint à l'économie depuis que mes parents m'avaient fait parvenir un peu d'argent.

J'avais déjà trouvé un pantalon sous mon matelas, endroit qui ne doit pas vous étonner puisqu'il est bien connu que c'est un moyen élémentaire de le remettre dans ses plis en dormant. Je me suis donc mis à la recherche du blouson et n'ai pas tardé à en découvrir un maculé de graisse. L'échange s'est fait sans problème. Et c'est ainsi que j'ai pu rentrer à Caledon, ma mission d'interprète accomplie, avec deux uniformes, le vieux dans mon *kit bag*, le neuf sur le dos, attirant tous les regards où se lisaient tour à tour l'étonnement et l'envie. Même les sous-offis n'en avaient pas reçu de neufs ! Les cordonniers avaient aussi profité de l'aubaine.

J'avais emporté dans mon havresac les centaines de fiches noircies pour l'élaboration de mon mémoire de licence, en espérant faire avancer la rédaction de ma thèse. Enorme imprudence et suprême inconscience. J'aurais pu perdre tout le fruit de mes recherches de plus d'une année ; or je n'ai jamais eu l'occasion d'écrire une ligne.

Comme sans un livre sous la main, je me sens orphelin, que le bagage à transporter devait être réduit au minimum, je m'étais posé la question souvent entendue : quel livre emporteriez-vous sur une île déserte ? J'avais d'abord pensé à La Fontaine. Les Fables, pas les Contes... La philosophie de cet observateur attentif de la société est toujours d'actualité. Les loups humains continuent à dévorer les agneaux en trouvant de fallacieuses raisons de le faire ; les bâtisseurs de châteaux en Espagne oublient la réalité et se ruinent comme Perrette et son pot au lait ; les grands profitent des disputes des petits pour les avaler, comme Raminagrobis avec Jeannot Lapin et la *dame au nez pointu* ; les flatteurs vivent toujours aux dépens de ceux qui les écoutent. On constate qu'il vaut mieux, parfois, être un pauvre savetier que de s'embarrasser d'un trésor : certains gagnants fameux du Loto en fournissent

l'exemple ; on voit trop de moucheron s'affairer toujours autour des coches ; on éprouve que la justice est plus sévère pour les misérables que pour les puissants, comme l'apprend un malheureux baudet ; on se rend compte qu'il est parfois plus habile de plier, comme le roseau, quand souffle l'Aquilon... Décidément, je connaissais trop de fables par cœur pour tirer parti du vieux recueil que je tenais de mon grand-père Nicaise. J'ai finalement élu les *Essais* de Montaigne. Je les ai à peine feuilletés. Je me suis fait la réflexion que la bibliothèque que j'avais adressée aux démineurs au nom des étudiants de philosophie et lettres de l'ULB n'avait pas dû être souvent ouverte.

L'apprentissage du métier des armes, qui ne me déplaisait nullement, enlève même aux intellectuels l'envie de cultiver leur esprit. Einstein ne disait-il pas que *pour marcher au pas, il n'y a pas besoin de cerveau, la moelle épinière suffit ?* Le cerveau en sommeil pendant huit heures d'affilée six jours sur sept ne se désengourdisait guère en soirée ou le dimanche.

Un jour, une circulaire interdit aux miliciens de briguer un grade quel qu'il fût : les promotions devaient être réservées aux volontaires « de guerre ». Un milicien, qui faisait déjà fonction de sergent parce qu'il était chef scout, bon gymnaste et sans doute pistonné, avait été envoyé à Antrim dans une école d'officiers. On l'a rappelé. Notre commandant m'a convoqué et m'a dit son regret de devoir m'enlever ma charge de caporal. La compagnie ne comptait pas beaucoup de volontaires. Ils avaient trois à cinq ans de moins, en moyenne, que les miliciens. Le commandant allait devoir nommer, avec galons, cette fois, des gamins parfois illettrés. Le plus clair de cette mesure signifiait que je serais soumis aux corvées que je m'étais contenté jusque-là de commander.

- Je crois que tu as dû interrompre tes études ?

- Oui, mon Commandant.

- Où en étais-tu ?

- En dernière licence.

- Eh bien, tu peux obtenir un congé de deux mois pour passer tes examens.

Et c'est ainsi que j'ai échappé à l'épluchage des patates, au balayage des tubes et des abords, au nettoyage des lieux d'aisance.

Je suis revenu en effet à Bruxelles au mois d'octobre. L'Université avait organisé une session spéciale en décembre. Je me suis mis en devoir de rédiger mon mémoire et d'étudier des cours que je n'avais suivis que quelques semaines. Lourde tâche à réaliser en deux mois.

En réalité, l'entreprise m'a paru légère. Les exercices en plein air de l'entraînement militaire m'avaient redonné une forme physique remarquable. J'avais rudement bien fait de décliner l'offre faite au seul universitaire de la Compagnie de travailler dans les bureaux du commandant. Bacon, porridge et même mouton et chou m'avaient fait gagner dix kilos en cinq mois. Pour la première fois, j'étais capable d'un travail soutenu sans ressentir les tiraillements de mon estomac. La rédaction de mes considérations sur l'œuvre de Jules Destrée s'est faite à un train d'enfer. Renée les a dactylographiées avec un soin remarquable tout en rétablissant au passage une orthographe qu'il m'arrivait de bousculer. Un jury est mis de bonne humeur par un texte clair et bien disposé, avant même d'en découvrir le fond et d'en apprécier le style.

Ma mémoire a enregistré la masse de matières avec une facilité à laquelle elle ne m'avait pas habitué.

Comme la plupart des récipiendaires, je me suis présenté en uniforme devant les examinateurs. Et c'est ainsi que grâce à mon séjour irlandais, à ma future femme et à mon allure d'ancien combattant, j'ai obtenu facilement, avec « distinction », mon titre de Licencié

en Philosophie et Lettres et dans la foulée, le 23 décembre, celui d'Agrégé de l'Enseignement Secondaire du Degré Supérieur.

L'armée m'a récupéré aussitôt et c'est à la caserne de Charleroi que j'ai pu aller fêter, par un froid sibérien, deux événements concomitants : la Noël 1945 et mes parchemins tout neufs. J'y apprenais qu'un nouveau congé pouvait être accordé aux étudiants. Je me suis donc inscrit en doctorat sans aucune intention de rédiger une thèse, et au vu du seul certificat d'inscription, j'ai été mis en congé « illimité » au bout de deux semaines. Au moment où je quittais à la fois l'armée et l'université, chantait gaiement le premier vers du troisième couplet, le plus belliqueux, du Chant des Etudiants : *Une aurore nouvelle grandit à l'horizon...*

PAR LA PORTE OU PAR LA FENETRE

Tout faiseur de journaux doit tribut au Malin.
Jean de La Fontaine

Le diplôme d'Agrégé³¹ de l'Enseignement Secondaire Supérieur ne donnait pas accès automatiquement à un poste de professeur et je savais en commençant mes études qu'il y avait pléthore de maîtres de français. En outre, le retour des prisonniers encombrait le marché. Ils reprenaient leur place et délogeaient ceux qui l'avaient occupée entre 1940 et 45. Ceux-ci n'étaient pas systématiquement mis au chômage, mais devaient se contenter d'emplois de surveillant ou de professeur intérimaire, les obligeant parfois à des déplacements d'un bout à l'autre du royaume, par les transports publics. Je voulais gagner ma vie immédiatement et ne me sentais pas la vocation de pion voyageur.

Dans l'immédiat, je ne pourrais donc satisfaire mon goût pour l'enseignement, mais le journalisme me tentait aussi.

La Gazette de Charleroi, le journal le plus répandu de la ville, avait continué à paraître pendant l'Occupation, dirigé par un groupe de journalistes collaborateurs. Aussi, les propriétaires légitimes l'ont-ils fait renaître sous le nom de *La Nouvelle Gazette*. Il y avait une édition namuroise appelée, avant la guerre, *La Province* devenue *Sambre et Meuse*, et une édition montoise. Ma sœur travaillait à Charleroi comme dactylo dans les bureaux du quai de Brabant.

Quand, au lendemain de ma démobilisation, je suis allé trouver le directeur, c'était un poste à Charleroi que j'espérais me voir confier. M. René Dupriez a accueilli ma candidature avec bienveillance et quelques jours plus tard, m'engageait à l'essai pour un trimestre comme rédacteur à... Namur, sans tenir compte, pour établir mon salaire mensuel de 2500 francs de 1946 (62 €), de mes titres universitaires. A la fin du siècle, les étudiants et les lycéens sont descendus dans la rue à l'idée qu'un gouvernement projetait, pour lutter contre le chômage, de leur offrir, assorti d'une formation, un premier emploi payé quatre-vingts pour cent du salaire minimum. Je parle bien entendu, de la France : les Allemands sont heureux de travailler comme apprentis avec un salaire adapté. Conséquence : moins de jeunes chômeurs...

Comme je voulais travailler à tout prix, j'ai accepté, moi, des émoluments inférieurs à la moitié de ce que mon diplôme pouvait me valoir ! Pas de quoi renouveler rapidement ma garde-robe élimée, quasi inutilisable malgré le repos que lui avait accordé mon service militaire. Or, j'avais pris dix kilos ; le problème était aigu. Je ne devais rendre à l'armée que

³¹ N'est pas attribué par concours, comme en France.

l'uniforme qu'elle m'avait donné. J'avais, bien entendu, conservé celui obtenu par ruse au *return depot* de Belfast. Le pantalon de mon *battle dress* dépouillé de ses curieuses poches cuissardes et teint en marron pouvait convenir à une tenue civile. Comme ce n'était pas encore la mode des blousons, celui de l'uniforme des *Tommies* est resté kaki et sans emploi. Je ne me souviens plus de l'allure ni de l'origine du veston, alors uniforme obligé, avec la cravate, d'un civil vivant de sa plume. Le vieux pardessus du grand-père, ne devant plus recouvrir ma maigreur d'antan, avait, lui, gagné en élégance.

Le 20 janvier 1946, je prenais le train de Namur pour l'aventure de la vie professionnelle. C'est là que j'ai entendu pour la première fois le nom de Colombey-les-Deux-Eglises où le Général de Gaulle, dégoûté par les querelles politiciennes, avait fait retraite la veille. Je pensais que les Français perdaient un homme exceptionnel. Je n'ai pas compris comment nos voisins pouvaient se montrer aussi ingrats envers l'homme qui avait maintenu la France dans le club des grandes puissances après sa totale déroute de 1940. Il est vrai que les Anglais ont aussi tourné le dos à Churchill qui les avaient menés à la victoire. Le même sort réunissait les deux plus grands hommes politiques du XX^e siècle.

Sambre et Meuse

J'ai vite réalisé que la navette était incompatible avec l'activité d'un journaliste : il fallait résider sur place. Je me suis donc fait rapidement namurois en me domiciliaant dans une chambre garnie rue Rogiers, en face d'une caserne. J'y disposais d'un réchaud qui me permettait de préparer de très frugaux et rapides repas. Le rationnement était encore appliqué et les restaurants inabordables.

Je vivais chichement de mon traitement et prévoyais de me marier dans les six mois ; il fallait que je regarnisse ma garde-robe, tout cela sans plus dépendre de mes parents. Je n'ai même pas songé qu'ils puissent s'attendre à ce que je leur ristourne une partie de mes appointements. La question n'a pas été évoquée directement, mais mon père, occasionnellement, m'a fait comprendre plus tard qu'il s'était étonné que je ne le lui aie pas proposé...

J'avais obtenu, au milieu de février 46, mon changement de domicile entre Bruxelles et Namur. Toutefois ni la commune de ma défunte vie d'étudiant ni celle du théâtre de mes débuts dans la vie professionnelle ne prétendaient me délivrer les fameux « timbres de ravitaillement ». J'avais, j'ai toujours horreur d'aller solliciter dans les bureaux. Je fuis les discussions, je préfère écrire, me cacher derrière une lettre tranquillement pensée, soigneusement rédigée, aux arguments minutieusement pesés. J'ai donc pris la plume, mais pas pour une lettre. J'ai fait, à cette occasion, l'expérience précoce du pouvoir de la presse, dont peuvent abuser les rédacteurs et que la télévision rendra exorbitant. J'ai signé un article narrant mon aventure comme arrivée à un quidam. Je terminais en posant la question de savoir qui avait mis en poche les fameux timbres. Au bout de quelques jours, on m'a invité à retirer les précieux tickets à l'Hôtel de Ville...

Chevelure anthracite abondante, pipe au bec, un tremblement persistant des mains, mon chef de service, Robert M., avait bien accueilli son jeune rédacteur. Il signait « Bob » une courte chronique quotidienne dans la Gazette mère. Il habitait Charleroi et restait rarement à Namur plus d'une demi-journée, sauf quand une cuite le retenait au Café Libéral, rue de Fer. Il avait décidé que je « tiendrais la boutique » en son absence. Il se félicitait d'avoir comme rédacteur ce qu'il pensait être un linguiste distingué. J'étais le seul à posséder une formation universitaire. Il m'a confié, entre autres, la relecture des « papiers » envoyés par les

correspondants locaux dont certains avaient avec la syntaxe et l'orthographe des rapports un peu distendus.

L'essentiel du journal était commun à toutes les éditions, toutes imprimées au Quai de Brabant, à Charleroi. Nous n'avions que rarement les honneurs de la première page. On la réservait aux événements majeurs, c'est-à-dire, en 1946 à l'érection du Rideau de fer en mars ; à la fin de la monarchie italienne, en juin ; à la guerre civile fomentée par les communistes grecs, le 1^{er} septembre, etc..

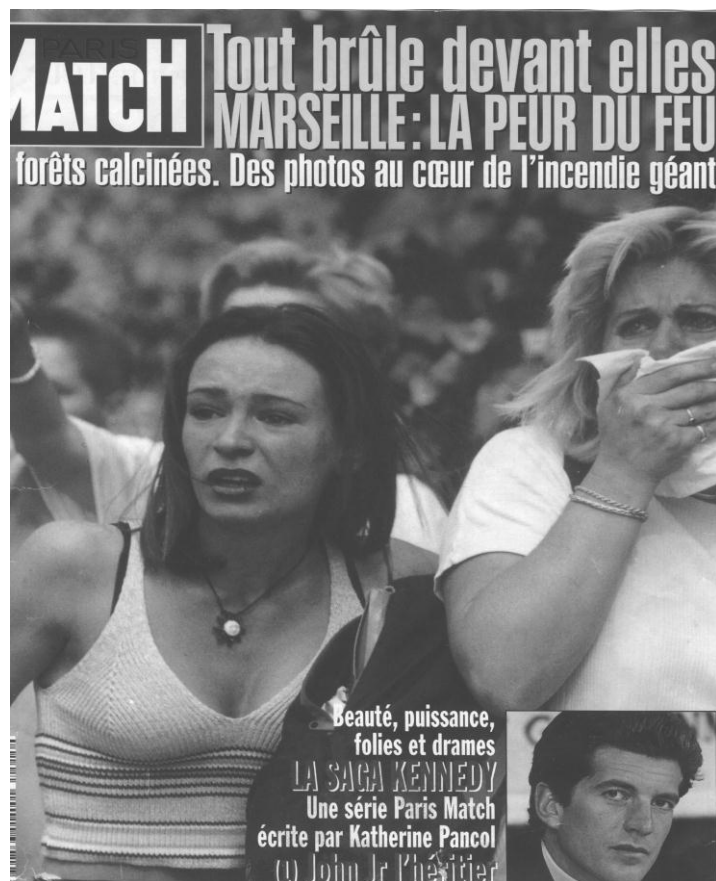
Le bureau namurois avait la responsabilité des deux pages locales : politique communale ou provinciale, tribunaux, sports, culture, faits-divers. Le personnel se composait de quatre rédacteurs traitant un peu au hasard l'une ou l'autre rubrique, en réalité beaucoup de « chiens écrasés », tout en se spécialisant plus ou moins, Jacques L., en sports, Charles R. aux tribunaux, moi dans les manifestations culturelles : théâtre, expositions, etc. Robert M. coordonnait le tout. Le bureau, situé rue Godefroid, comptait en outre un comptable et une dactylo.

Sans aucune formation spéciale, tous novices dans le journalisme, sauf Bob, nous apprenions réellement sur le tas un métier aux facettes multiples.

Bob m'avait donné quelques consignes élémentaires dont notamment celle-ci : quand on met un journaliste à la porte, il rentre par la fenêtre. C'est resté le credo du métier et l'un des moteurs de beaucoup d'excès de ce qu'on appelle pudiquement une « certaine presse », de manière que personne ne se sente concerné

Sous prétexte de liberté de l'information, des journalistes exigent que l'on réponde à toutes leurs questions. Si, d'aventure, quelqu'un leur claque la porte au nez, qu'aucune fenêtre n'est utilisable, ils profitent d'avoir la parole pour clouer au pilori audiovisuel celui qui a usé du droit de se taire et résisté au désir si répandu de voir sa bobine sur l'écran, fût-ce au pire des moments. Le fonds de commerce de quelques hebdomadaires, c'est le malheur des gens. C'est avec acharnement, que des reporters forcent l'intimité d'une mère qui vient de perdre son fils, de femmes catastrophées dont il faut capter les larmes et les sanglots « en direct » !

Achetez, Mesdames et Messieurs, le plaisir de voir, à l'intérieur, nos extraordinaires photos « au cœur de l'incendie géant. »



On a vu certains journalistes inventer des « scoops ». Tel Patrick Poivre d'Arvor, le présentateur du « Vingt heures », chou-chou des spectateurs de TF1. S'entendant refuser une interview par le dictateur cubain Fidel Castro, il en invente une de toutes pièces en bidouillant les images d'une conférence de presse. Et son patron ne l'a pas licencié, après ce faux et usage de faux ? Allons donc, outre qu'il « fait de l'audimat », n'avait-il pas appliqué le principe « Fidel me fermait sa porte, je suis rentré par la fenêtre qui se présentait, celle du trucage d'images » ?

On a vu un photographe de presse se travestir en infirmier pour investir une chambre de clinique et photographier par surprise je ne sais quelle vedette en train d'allaiter son nouveau né. Etait-ce Brigitte Bardot ? En tout cas faute de l'approcher, la journaliste Odile Grand raconte dans *Couleur Citron, Côté Cœur*³² comment, elle est allée se faire examiner, sous prétexte de maux de ventre, par le gynécologue de la vedette !

Ce qui compte pour la presse, c'est d'attirer le plus de lecteurs ou d'auditeurs possibles. Tous les journalistes n'utilisent pas de moyens sordides, Dieu merci, mais il en est que rien n'arrête. Le comble de la goujaterie a été atteint quand Paris Match a publié la photo de François Mitterrand sur son lit de mort, prise à l'insu de tous. L'ex-président avait pourtant annoncé clairement son *peu de goût pour l'indiscrétion* et (son) *dégoût de l'exhibition*³³. Portes et fenêtres fermées, le charognard serait-il descendu par la cheminée ? L'hebdomadaire a vendu, le premier jour un million cinq cent mille exemplaires grâce à l'image de ce cadavre illustre. Il a profité, c'est sûr, de la goujaterie d'un photographe grassement rétribué et du voyeurisme des lecteurs, tout aussi odieux.

³² Editions Anne Carrière

³³ *La Paille et le Grain*. Flamariion.

Bien entendu, notre contribution à l'information se maintenait dans des limites bien plus modestes et la course au « scoop » n'était pas notre obsession. Il nous était difficile de battre, dans la chasse aux nouvelles, le journal bien namurois et catholique : *Vers l'Avenir*. Il disposait d'une équipe nombreuse de rédacteurs expérimentés, jouissait d'une implantation ancienne dans les milieux conservateurs bien-pensants, majoritaires dans la cité et la province, parmi lesquels les curés, correspondants bénévoles au courant des événements mineurs de toutes les paroisses.

Vers l'Avenir méritait son tirage, c'était un journal bien fait. Il se payait même le luxe de deux éditions quotidiennes. Nous lisions attentivement les deux, particulièrement celle de l'après-midi en avance d'une demi-journée sur nous. Nous y trouvions, pour notre édition du lendemain, des informations que tantôt nous complétions par nos propres recherches, tantôt nous traitions tout simplement aux ciseaux, pour les adresser telles quelles par express, téléphone ou télégramme à Charleroi. En attendant l'usage généralisé des télécopieurs ou autres *fax*, la presse bénéficiait de tarifs télégraphiques très réduits.

Tout l'art d'un rédacteur de quotidien consiste à savoir faire une synthèse rapide, à utiliser une langue accessible à tous sans verser dans la vulgarité (du moins en dehors de la « certaine presse » évoquée plus haut !), le tout au courant de la plume sans possibilité de peaufiner un texte qu'il faut adresser au journal par quelque moyen que ce soit, aussitôt apposé le point final. Cela signifie, s'il s'agit d'un procès, aussitôt le verdict rendu. Le moyen, c'était le plus souvent à *Sambre et Meuse*, la bicyclette personnelle jusqu'au téléphone du journal ou jusqu'au télégraphe. Ecrits dans la hâte, à peine relus, il fallait aussi que les « papiers », griffonnés au crayon, sur de méchants carnets fussent suffisamment lisibles pour l'employé des PTT ! Les confrères de *Vers l'Avenir*, mieux nantis, disposaient déjà de la voiture sortie pour la première fois de Billancourt en 1946, la 4 CV Renault. Leur rédacteur en chef et les rotatives étaient sur place. Ils gagnaient beaucoup de temps puisqu'il leur suffisait de rapporter leur article au bureau pour le faire taper par une dactylo habituée à leur écriture. Ils avaient la possibilité de relire le texte dactylographié, d'y corriger d'éventuelles coquilles ou contresens. En cas de besoin, ils pouvaient encore faire part d'un remords de fond ou de forme au typographe ou au « marbre » de mise en page.

Se partageaient encore les lecteurs, les journaux nationaux - *Le Soir*, *La Libre Belgique*, *La Dernière Heure* - et un troisième quotidien local, *La Meuse*, en réalité, une annexe de la gazette liégeoise, comme nous étions celle de *La Nouvelle Gazette*.

Le métier m'a plu d'emblée. Je m'y sentais à l'aise la plume à la main. Moins dans mes rapports avec les gens, à cause de ma réserve naturelle. Mais une carte de presse, même provisoire, facilite les contacts et ouvre bien des portes.

Encore débutant, j'ai été chargé d'interviewer le gouverneur de la Province, M. Gruslin, d'opinion libérale, sur la politique touristique du namurois. J'ai obtenu facilement un rendez-vous. Personne ne m'avait jamais enseigné comment on prépare et conduit un tel entretien. J'étais donc bien impressionné en pénétrant dans l'Hôtel du Gouvernement Provincial, face à la cathédrale Saint-Aubain qui donne son nom à la place. Je me vois encore foulant la moquette de cet ancien palais épiscopal. Je suis introduit dans le cabinet du Gouverneur par un huissier en habit et chaîne. Le premier magistrat de la Province est assis, souriant, derrière son imposant bureau. Devant, cinq chaises pour les visiteurs. Je salue respectueusement mon hôte. Il m'invite à m'asseoir. Pour m'installer sur le siège du milieu, je passe devant les deux premières chaises vides, en murmurant inconsciemment « pardon » !

M. Gruslin me met aussitôt à l'aise en renversant les rôles. Il m'interroge sur mon métier, mes études, ma vie à Namur. Puis, avant de répondre à mes propres questions, il me prie en préambule de bien mentionner dans l'article publié que je l'ai rencontré par hasard ! Au

surplus, il veut relire le papier avant sa parution. Je rapporterai donc que je l'ai rencontré dans le train de Bruxelles, scénario assez invraisemblable notamment du fait que je ne voyageais évidemment pas dans la même classe que lui. Contrairement à beaucoup d'interviewers trop aguerris, je le laisserai parler d'abondance sans l'interrompre par le trop petit nombre de questions que j'avais préparées. Il a sans doute apprécié la discrétion d'un journaliste qui ne le poussait pas dans ses retranchements. Il relira mon article sans y changer un mot mais en me faisant remarquer, à ma grande honte, un lapsus : deux l à hôtelier. Souvenir plus précis que celui de l'article dont j'ai tout oublié.

Pour le meilleur et pour le pire

Au bout de mes trois mois d'essai, j'ai été confirmé dans mes fonctions et mon traitement est monté à trois mille francs. Rassuré pour mon avenir, je pouvais donc fixer mon mariage sans plus attendre : j'avais suffisamment économisé pour me payer un complet et des chaussures neufs. Mais Renée qui prétend être rationaliste, a refusé le mois de mai au prétexte que les unions contractées alors ne sont pas heureuses ! De toutes manières, pour briser l'attente, nous passions certains dimanches ensemble dans ma pauvre garçonnière namuroise. Puisqu'il fallait éviter le maléfique mai, nous sommes tombés d'accord sur le premier jour de juin.

Nous souhaitions, étant donné les difficultés du temps, des noces extrêmement simples. Pas de voitures, on irait à pied : ma fiancée, habitait à deux pas de l'hôtel de ville de Saint-Gilles.. Pas la moindre solennité. Je regrette, après coup, n'avoir pas offert à Maman, à qui j'avais déjà refusé les pompes de l'Eglise, la joie de donner le bras à son fils pour le conduire à la salle des mariages de l'Hôtel de Ville à défaut de l'autel de Dieu. A la sortie nous attendait un photographe que nous n'avions nullement sollicité. Ma femme ne portera plus jamais de chapeau après cette cérémonie immortalisée par la photo surprise. La famille stricto sensu était seule à la cérémonie : pères, mères et témoins, André, le frère de Renée et ma sœur Jacqueline. A sa gauche, pourtant, un étranger ! Il s'agit de Just Montijn, un camarade hollandais. Il avait passé une partie des vacances de 1938 et 39 chez nous au titre d'échange linguistique. J'avais passé l'autre partie à Delft, dans sa famille.



Ayant reçu un faire-part de mon mariage, il avait fait le déplacement. Nous ne nous y attendions nullement. J'en ai conclu que les Montijn avaient gardé un bon souvenir de mon passage chez eux, en dépit du fait que je les enfumais et que j'avais un jour renversé un encrier sur un tapis après avoir certifié qu'il ne risquait rien. Nous avons évidemment invité Just au repas auquel se sont joints mes grands-parents.

Pour obéir à la coutume, nous sommes partis en voyage de nocces à... Luxembourg. La ville, très provinciale, respirait l'ennui. Au bout de deux jours, nous avons regagné notre nid namurois !

Nous devons nous y contenter de la chambre garnie de la rue Rogiers. Renée avait démissionné de la Croix Rouge et s'est mise immédiatement en quête d'un emploi sur place. Elle a trouvé très rapidement, après en avoir décliné un autre, un poste de secrétaire à la fameuse confiterie Materne, à Jambes, sur la rive opposée de la Meuse. Elle passait et repassait ainsi chaque jour le vénérable pont d'où l'on a vue sur la ville étalée sur les rives du fleuve, en aval des escarpements occupés par la citadelle.



L'atmosphère du bureau était loin de rappeler celle de la Croix Rouge. La confiserie était une vieille affaire familiale aux mains des quatre frères Materne : Jean, bourgmestre de Jambes, Albert, conseiller provincial, Paul qui dirigeait l'usine française d'Avesnes-sur-Helpe et Henri. Les grands chefs, notables de la petite cité, étaient distants, les petits chefs se faisaient parfois un peu trop proches. Renée revenait très éprouvée de son travail auquel elle n'a pas manqué un seul jour, bien qu'elle m'ait avoué plus tard avoir souvent pleuré en cachette. Pour en finir avec la famille Materne, Raymond, fils de Jean, avait épousé une ouvrière de son papa dont il prendrait la succession à l'hôtel de ville. Sa cousine Monique épouserait le futur ministre Michel Toussaint.

Namur, fortement blessée par les bombardements, se remettait lentement des épreuves de la guerre. Nous avons aimé tout de suite cette belle ville assez gaie en dépit du jugement du gouverneur libéral, « une cité de bourgeois calotins toujours à épier derrière leurs volets ». Propos *off*, que j'ai gardés pour moi jusqu'à ce jour !

Namur a le charme incomparable d'une cité baignée par un beau fleuve, malheureusement souillé par les eaux de la Sambre qui le rejoint à la Pointe Grognon et lui raconte, en une longue traînée d'encre noirâtre, les souvenirs de son passage dans l'industrielle Charleroi !

Les maisons du centre, peu à peu restaurées, datant parfois du dix-huitième siècle, offrent dans leur diversité, une unité de style due à l'usage de la brique que souligne la pierre bleue de l'encadrement des baies.

La ville attire le dimanche, avec les touristes, de nombreuses festivités, congrès et autres rassemblements. C'est, en résumé, un endroit où il fait bon vivre, un cadre idéal pour un jeune couple amoureux.

Ce couple s'est mis à la recherche d'un abri moins exigü que la chambre de la rue Rogiers. Tâche bien difficile. Les propriétaires profitaient de la pénurie pour enfler les prix, d'aucuns exigeaient un pas de porte et s'enquéraient en outre de la valeur de notre mobilier. Il pourrait servir de gage en cas de non paiement du loyer. Or de mobilier nous n'avions rien de négociable comme on va le voir.

Au bout d'un mois de recherches quotidiennes fort décourageantes, nous avons découvert en sous-location un troisième étage, rue Emile Cuvelier, en face du théâtre. Le locataire principal gérait, au rez-de-chaussée, une parfumerie. Ses appartements se trouvaient au second et nous partagions le même W.C situé en entresol. Le premier étage était occupé par un vieux couple inconsolable de la perte d'un fils unique, mort à vingt ans dans la Résistance.

Notre logement était un ancien grenier hâtivement aménagé en appartement. On entrait directement dans une grande pièce au plancher mal joint. Elle occupait toute la façade. Les deux fenêtres à la Mansart qui l'éclairaient étaient placées si haut qu'il fallait se hisser sur une chaise pour apercevoir la rue en se penchant dangereusement au-dessus de la corniche. L'arrière se partageait deux pièces. L'une servirait de salon, avec vue, à l'avant-plan, à gauche, sur le vestige d'un ancien rempart du treizième siècle, le beffroi ou « Tour Saint-Jacques », dont le carillon sonnait bruyamment l'heure et la demie. A l'arrière-plan se découpait l'imposante citadelle. La deuxième pièce serait la chambre à coucher.

En réalité, avec le ciel pour seul horizon en façade et la colline boisée de l'ancien oppidum des Aduatiques, à l'arrière, nous avons les meilleurs vis-à-vis possibles, sans aperçu sur les terrasses encombrées, les lessives séchant au vent, les jardinets minables, lot de beaucoup de logements citadins.

J'ai loué un charreton pour déménager, à la force de mes bras, les quelques objets entassés dans notre chambre garnie. Mes parents ont fouillé leur grenier pour en extraire un vieux réchaud à gaz, une armoire dont la peinture verte s'écaillait, quatre chaises dépareillées et un poêle colonne en fonte, souvenirs de leur propre jeunesse. J'ai acheté, au marché aux puces, une table de cuisine en bon état et, à la droguerie du coin, force papier de verre, deux pinceaux et quelques pots de peinture ivoire qui rendirent à l'ensemble un peu de fraîcheur et d'unité à défaut de l'élégance de la jeunesse. L'armoire a été placée au milieu de la grande pièce pour la diviser symboliquement, d'une part, en cuisine-cabinet de toilette, côté évier, et d'autre part, en salle à manger, côté poêle. Très rapidement, ma belle-mère, pour ne pas être en reste, nous a acheté une cuisinière au gaz toute neuve ce qui, au moins, nous a épargné d'être asphyxiés par le vieux réchaud. Vinrent un peu plus tard deux fauteuils pour le « salon » et un poste de radio que mon père nous a offert pour fêter le premier anniversaire de notre installation...

La seule pièce garnie à peu près convenablement était la chambre à coucher en acajou que Renée avait apportée en dot, dûment consignée dans le contrat de mariage, voulu par les familles, avec communauté réduite aux acquêts, ce dont nous nous moquions éperdument.

L'armoire de la cuisine s'était contentée d'une vaisselle et de couverts aussi disparates que le mobilier mais de casseroles neuves acquises grâce aux « bons de rééquipement ménager » accordés aux sinistrés et aux jeunes couples modestes. Une relative abondance ne reviendrait que plus tard, avec l'application du *Plan Marshal* décidé le 5 juin 1947. Elle gagnerait la Belgique bien avant la Grande Bretagne et la France. Toutes deux, par exemple, conserveraient plus longtemps que nous, les tickets de rationnement. La France, notamment ne les supprimerait que le 30 novembre 1949 et le Royaume Uni les utiliserait plus de cinq ans après la victoire !

Mais qu'importait pour nous la pénurie de 1946 : le bonheur de vivre, après une interminable attente, une lune de miel sans fin n'avait pas besoin de luxe.



Les promenades ne manquaient pas dans les environs immédiats. A quelques minutes commençait la grimée vers le parc de la citadelle.

C'était le rendez-vous des amateurs de marche et d'air pur. On y découvrait soit la campagne et les méandres de la Meuse, soit les quartiers de la ville se reflétant dans la Sambre. Je n'ai pas tardé à enrichir mon album de photos.



La citadelle recelait un théâtre de verdure où se déroulaient l'été de nombreux concerts et spectacles.

J'assistais professionnellement à tous. Il fallait apprendre tout sur le tas, notamment l'usage d'un appareil photographique.

Ceci ne me posait guère de problème car, depuis l'enfance, j'avais copieusement utilisé un Kodak, simple boîte acquise grâce aux bons glissés dans les paquets de cigarettes Turmak de mon père.

J'ai pris la photo d'une représentation d'Œdipe Roi pour le journal mais elle n'a pas été publiée à cause de sa mauvaise mise en page.



Sans l'aide du moindre spécialiste, nous avons dû développer les plaques d'un vétuste appareil à soufflet, dans la chambre noire de la rue Godefroid. Après maints échecs, je suis parvenu à imprimer des photos assez réussies pour mériter la publication.

Bob, outre son travail à *Sambre et Meuse* et son billet quotidien dans *La Nouvelle Gazette*, était correspondant pour le Namurois, du quotidien libéral bruxellois, *La Dernière Heure*, qui se qualifiait *le plus grand journal belge, le mieux renseigné*. Modestie ! Trop occupé par ses autres tâches, il m'avait gentiment refilé ce boulot, payé à la ligne, cinquante centimes. A la ligne publiée, bien entendu. Chaque mois, je lui remettais les coupures des articles parus, ainsi que le décompte des lignes et il me payait rubis sur l'ongle. Du beurre pour mes épinards.

Le dernière heure

En septembre, catastrophe ! Tous les jeunes rédacteurs de la rédaction de *Sambre et Meuse* reçoivent un préavis de licenciement. Que faire ? Me précipiter chez le patron, à Charleroi ? Prendre des renseignements sur la raison d'être de cette mesure ? Le bruit court que c'est une opération de caractère général pour se débarrasser des moins bons éléments. Je ne me crois pas visé, puisque je viens d'être augmenté. Mais, prudent, je décide de profiter des trois mois de préavis pour chercher un autre emploi. Ça va très vite. Je suis d'abord pressenti par *La Meuse*. Je demande quelques heures de réflexion. Pourquoi ne pas essayer la capitale ? Cela rapprocherait Renée de ses parents. Je vais frapper à la porte de *La Dernière Heure*. J'espère être engagé comme rédacteur et je puis apporter les preuves de mon sérieux : je raconte que je suis le « nègre » de Robert M..

Etonnement. Mais on se montre satisfait de mes services.

- Comment M. vous rétribue-t-il ?

- Mais cinquante centimes par ligne publiée.

- Et le fixe ?

J'apprends ainsi qu'il y avait un fixe et que mon généreux chef l'empochait. Au fond, je ne lui en veux pas, j'admets facilement qu'il l'ait gardé : après tout, grâce à lui, je ne dois pas trop tirer le diable par la queue. Mais à *La Dernière Heure*, on semble trouver le procédé pour le moins indélicat.

Ce n'est pas une situation au sein de la rédaction bruxelloise qu'on me propose mais officiellement, cette fois, le poste de correspondant à Namur, rétribué dorénavant à un franc la ligne. S'ajoutera un fixe de mille francs³⁴.

Me voilà bien embarrassé. D'une part, sans l'avoir voulu, je fais perdre à Bob son emploi de correspondant. D'autre part, *La Dernière Heure* ne m'engage pas comme salarié avec la sécurité que cela comporte mais comme indépendant sans congés payés, sans salaire en cas de maladie, sans contribution patronale à une caisse de retraite. Le traitement fixe ne représente que le tiers de mes émoluments à *Sambre et Meuse*. En se défaisant sans autre forme de procès de Bob, on me démontre que je puis être moi-même défenestré sans préavis ! En outre, comme Bob, la plupart des correspondants de province sont rédacteurs dans un journal local et ont donc accès à ses sources d'information. Souvent même, le papier envoyé à Bruxelles est le démarquage de l'article écrit pour le journal quand ce n'en est pas purement et simplement la copie au carbone.

Je fais part de la perspective d'un engagement à *La Meuse*. *La Dernière Heure* exige l'exclusivité. Il y a de quoi hésiter. On m'assure que l'on projette de donner beaucoup plus d'extension aux nouvelles locales et à leur illustration, on me paiera chaque photo parue septante-cinq francs. On me reliera par une ligne téléphonique directe à la rédaction bruxelloise.

Après vingt-quatre heures de réflexion, le sort en est jeté : j'accepte le poste avec les conditions imposées. Pascal l'avait déjà dit, le choix si important d'un métier, *le hasard en dispose*.

Il me reste à annoncer la nouvelle à Robert M.. Il est à la fois furieux et confus car il perd d'un coup la place et la face puisque j'ai appris qu'il empochait le fixe. Il se garde de me faire des reproches. Le directeur de *La Meuse* qui semblait certain que j'accepterais d'entrer dans sa rédaction, ne peut, lui, cacher son mécontentement.

Il me reste presque trois mois de préavis à accomplir à *Sambre et Meuse*. Ils se passeront assez bien, sans hostilité marquée de Bob. Tout en continuant mon travail avec le même sérieux, j'augmente rapidement ma collaboration à mon nouveau journal en profitant au maximum, quelque temps encore des informations de l'ancien.

J'achète un appareil photographique 24x36 assez rudimentaire, sans télémètre de mise au point, sans cellule pour mesurer l'exposition, vu nos faibles moyens. Il ne m'est pas venu à l'idée de recourir au crédit pour m'en procurer un plus perfectionné, le fameux Leica, par exemple, ou un Rolleiflex, à défaut d'un système à développement instantané, inventé par l'Américain Mr Lang en 1947 seulement et baptisé *Polaroid*.

Je construis dans un coin de notre cuisine-cabinet-de-toilette-séjour, une chambre noire d'un mètre carré et demi avec du carton fort cloué sur des cadres de bois. Je dois acheter également tout un matériel de développement, notamment un coûteux agrandisseur pour lequel je ne songe pas davantage à solliciter un crédit. D'ailleurs, au cours de toute notre existence, nous ne recourons à l'emprunt que pour nous offrir une maison. Nous ne sommes pas de notre temps !

La ligne téléphonique directe est installée. L'appareil ressemble à un téléphone de campagne. Pas de cadran : on actionne une manivelle pour trouver rapidement une sténodactylo au bout du fil. Servitude : je dois appeler tous les soirs à 19 heures, sauf le dimanche car le lundi, le journal remplace ses pages locales par celles des résultats sportifs nationaux.

³⁴ Valeur relative de la monnaie: en 1947, le loyer mensuel de mon minable appartement s'élevait à 500 F.(12,39 €). Un film noir et blanc se payait 19 F.(0,47 €), mon assurance incendie, 104 F.(2,58 €) l'an, l'assurance maladie « libre » et l'assurance vie, respectivement 1200 F.(29,70 €) et 1684 F. (41,75 €) annuellement, le numéro quotidien de *La Dernière Heure* coûtait un franc (0,02 €)

Je travaillerai près de deux ans pour *La Dernière Heure*, sans jamais fréquenter le siège de Bruxelles et sans jamais plus rencontrer aucun responsable du journal ! Une seule fois, pour je ne sais plus quel important procès d'assises, le rédacteur en chef mandera un *envoyé spécial*, me faisant perdre l'occasion d'un nombre considérable de lignes. Heureusement, le journal acceptera de me régler celles noircies par l'envoyé.

En attendant, le jour où expirait mon préavis, Robert M. m'a signifié que je n'avais plus à paraître rue Godefroid. Je ne devais le revoir qu'au bout d'une quinzaine d'années. C'était au cours d'un concert donné au Palais des Beaux Arts de Charleroi, radiodiffusé par la RTB. Au moment d'un *pianissimo*, on entendit aux derniers rangs des fauteuils d'orchestre des grognements répétés. La moitié de la salle se retourna en même temps que le chef d'orchestre, furieux. Un couple bizarre donnait un spectacle non prévu au programme : la femme avait agrippé son compagnon par les cheveux et lui secouait la tête dans tous les sens. Seule réaction du type, les grognements qui troublaient le concert. Je reconnus mon Robert M., trop ivre pour avoir d'autres réactions que ces borborygmes. Il devait assurer le compte rendu du concert pour *La Nouvelle Gazette* et s'était présenté dans un tel état avancé d'ivresse que le préposé au contrôle, Jean Charlier, un ancien cafetier bien connu des Carolorégiens, avait en vain essayé de l'empêcher d'entrer.

- Pourtant, disait-il en riant, je m'y connais en soûlards.

Bob ne reparut pas après l'entracte. Il paraît que le PDG de la société éditrice, présent dans la salle, lui avait signifié sur place son renvoi définitif. Le lendemain, ne se souvenant de rien, il s'était présenté au journal et on lui avait rappelé sa révocation immédiate pour faute grave. Vu le nombre de témoins qui avaient pu la constater, je suppose qu'il s'est gardé d'en appeler aux *Prud'hommes*. Je l'ai rencontré quelques mois plus tard, toujours pipe au bec et je l'ai trouvé si minable que loin de faire semblant de ne pas le voir, je me suis enquis de sa nouvelle situation. S'il m'avait demandé cent francs, je n'aurais pas hésité à les lui donner. Mais il m'a assuré que tout baignait, qu'il était toujours journaliste, mais *free lance*... Il était neuf heures du matin. J'ai décliné l'offre d'aller boire un verre avec lui et l'ai laissé à l'entrée d'un café de la Place Albert 1^{er}.

Je ne devais plus jamais le revoir. Les journaux ont relaté sa mort accidentelle. Un soir, une auto l'avait renversé alors qu'il traversait la rue non loin du Palais des Beaux Arts. Le chauffeur n'a pas été inculpé : l'état éthylique du pauvre Bob était patent. Il avait soixante ans.

Comme promis, *La Dernière Heure* a augmenté peu à peu l'espace réservé à la page locale de son édition distribuée dans le Namurois.

Courir d'une audience des tribunaux à une séance du conseil communal ou provincial, d'une réunion des anciens combattants à l'inauguration de la nouvelle poste, de la réception officielle d'un hôte étranger à la prise d'armes en l'honneur d'un nouveau commandant de place ; pédaler sur mon vieux vélo, d'un cortège des ouvriers mécontents des ateliers de construction des chemins de fer de Salzinne ; à une conférence de presse des producteurs de fraises de Wépion, tout en passant par la rue Emile Cuvelier où des photos fraîchement sorties du bain de fixation séchaient, plaquées sur le miroir de la garde-robe en attendant l'achat d'une glaceuse ; galoper pour arriver ponctuellement au rendez-vous téléphonique ; avaler un bout de sandwich avant de me présenter à la porte du théâtre qui donnait un spectacle en dialecte namurois ou offrait l'hospitalité à un gala *Karsenty*, telle fut dès lors ma vie professionnelle, imbriquée dans une vie conjugale privée de tête-à-tête.

Mais plus je courais, plus je couvrais d'événements, plus le journal publiait mes lignes à un franc sans trop user des ciseaux, plus mes photos à septante-cinq francs paraissaient.

J'avais vite appris à jauger d'un coup d'œil la distance d'un sujet, à régler au jugé l'objectif en fonction de la luminosité, pour pallier l'absence de viseur de mise au point et de cellule photoélectrique. Je savais comment écrire un maximum de lignes sans risquer d'en voir biffer une bonne partie, à envoyer des photos qui plairaient pour ne pas gaspiller en vain pellicules et bains de développement toujours à mes dépens. Namur sous la neige. Namur au printemps. Jambes sous la canicule. Les péniches bloquées par la glace ou par la crue. Inondation : les berges envahies par le flot. Exercices des para-commandos. Championnat d'aviron ou concours de pêche à la ligne, motocross à la Citadelle. Plus je travaillais, plus les sous rentraient. C'est-à-dire notablement plus qu'à *Sambre et Meuse*. Quel encouragement ! .

Des milliers de lignes imprimées, je n'ai rien gardé ! Ni aucune photo ! J'aurais pourtant pu faire un florilège rien qu'avec les commémorations patriotiques du dimanche. Si elles sont émouvantes pour les participants, elles ont vite fait de lasser leurs reporters qui en découvrent les lieux communs, les puérités, la grandiloquence. Il devient difficile de trouver les mots qui doivent traduire une émotion à travers le vide des formules et le flonflon des hymnes nationaux souvent gâtés par les fausses notes.



Un confrère m'a croqué avec mon appareil en à main, tandis que retentissait l'hymne national lors d'un hommage rendu aux morts de la Résistance. Il m'est venu souvent l'envie d'emprunter la plume irrévérencieuse de Prévert :

« C'est la fin du discours ; comme une orange abîmée lancée très fort contre un mur par un gamin mal élevé, la MARSEILLAISE éclate et tous les spectateurs éclaboussés par le vert-de-gris et les cuivres, se dressent congestionnés, ivres d'histoire de France et de Pontet-Canet »³⁵.

Il aurait suffi que je remplace Marseillaise par Brabançonne, France par Belgique et Pontet-Canet par Stella-Artois, pour paraître original à condition que le Rédacteur en Chef ne flanque pas des lignes aussi iconoclastes au panier, et moi à la porte. La liberté de la presse, surtout de ses petits rédacteurs a des limites !

Plus variées étaient les audiences des tribunaux. Et plus prisés des lecteurs les malheurs de leurs concitoyens ou les punitions des traîtres que la célébration du courage des martyrs de la

³⁵ *Paroles*. Ed. Gallimard

Résistance. Je jouissais d'une vraie rente : les comptes rendus des audiences du Conseil de Guerre qui jugeait les faits de collaboration. Le public ne s'en lassait pas et cela me fournissait un nombre de lignes qui assurait notre survie.

Je passais presque toutes mes matinées et une partie des après-midi au Palais de Justice. Je connaissais la plupart des avocats. Les plus doués et ceux qui, manifestement, s'étaient trompés de métier. J'ai gardé le souvenir de quelques grandes affaires du tribunal militaire ou de la Cour d'Assises. Par exemple le procès des assassins du Gouverneur de la Province, ancien ministre et franc-maçon, François Bovesse, ou celui d'une pauvre fille condamnée pour avortement - à l'aiguille à tricoter ! -, ou d'une autre pour infanticide d'un bâtard qu'elle avait jeté, avec la complicité de sa mère, dans les waters, comme le chante la *Romance du Quatorze Juillet*. Le président invitait parfois les journalistes à rester dans la salle lors des *huis clos* à l'abri desquels se déroulait ce type de procès. Je constatais qu'il manquait toujours un acteur dans le tragique théâtre : l'homme qui avait conçu l'enfant « du déshonneur » et abandonné la mère.

Un scoop

Mon souvenir le plus vif de photographe de presse a été un... raté.

La peine de mort encore prononcée en Belgique jusque dans les années 90, n'était jamais appliquée en temps de paix. Mais du fait qu'en 1946 et 47, notre pays était toujours juridiquement en état de guerre, aucun traité n'ayant été signé avec l'Allemagne, elle était effective pour les faits les plus graves, sauf grâce accordée par le Prince Régent. Le poids de l'opinion publique étant déterminant, les premiers individus arrêtés ont été lourdement condamnés : des lampistes, presque toujours. Les collaborateurs réfugiés hors frontières, notamment des intellectuels, des journalistes, souvent plus responsables pour avoir prôné avec talent la collusion avec l'ennemi, n'ont été repris que bien plus tard et ont bénéficié comparativement d'une grande indulgence. Les plus malins, les mieux protégés, jamais pris, ont continué paisiblement leur métier à l'étranger. Louis Carette, a été condamné par contumace à quinze ans de travaux forcés et à la perte de ses droits de citoyen pour ses émissions, de 1940 à 1942, diffusées par notre Institut de radiodiffusion sous la coupe allemande. Il a cherché refuge en France et a été naturalisé Français en 1959. Aussi invraisemblable que cela paraisse, ce serait à l'intervention personnelle du Général de Gaulle ! Sous son nouveau nom, il a obtenu le prix Goncourt pour son roman *Creezy* en 1969 et a été élu à l'Académie française en 1975. D'autres ont vécu une tranquille retraite. Robert Poulet, le directeur de la feuille « embochée », *Le Nouveau Journal*, condamné à mort le 26 juillet 1945, quelques jours avant Pétain, n'a pas été exécuté. Il a vu sa peine commuée en 1948, a été libéré en 1952 et a repris son métier de journaliste en France. Van Coppenolle, chef de la gendarmerie pendant l'Occupation, a eu le même parcours judiciaire. Le rédacteur en chef du *Soir* « volé », De Becker avait aussi bénéficié de l'appel devant la Cour militaire après avoir été condamné à la peine capitale par le Conseil de guerre. Surtout, le champion numéro un de la trahison, le SS de la *Légion Wallonie*, Léon Degrelle, condamné au supplice suprême par contumace, avait trouvé refuge et fera fortune dans l'Espagne de Franco.

Certaines sphères de l'Eglise catholique ont aidé des criminels de guerre de tous pays à fuir la justice. Le Français Touvier, au service du SS tortionnaire Barbie, avait dirigé, de Lyon, l'arrestation d'un groupe d'enfants juifs réfugiés à la campagne et protégés jusque-là de la bestialité nazie. Les pauvres gosses avaient été tous envoyés dans les chambres à gaz hitlériennes. Le bon catholique lyonnais a échappé à la condamnation après la Libération et

a ensuite trouvé refuge dans diverses congrégations religieuses. Découvert dans un couvent de Nice et jugé cinquante ans trop tard, il a été condamné pour crime contre l'humanité à la prison à perpétuité, substitut de la peine de mort désormais abolie dans toute l'Union Européenne.

Il faut immédiatement ajouter que des laïcs et de simples prêtres catholiques ont, par un engagement personnel très risqué mais conforme à la charité chrétienne, soustrait de nombreux juifs à la Gestapo qu'aidaient nos rexistes et la police du gouvernement de Vichy .

C'est à l'exécution d'un sans grade que j'ai assisté, par devoir professionnel, certes, mais aussi, pourquoi le cacher, par curiosité personnelle. Le supplice avait lieu dans une espèce de cirque naturel de la citadelle, dont les escarpements, à l'aube, étaient remplis de spectateurs, tenus à distance par un imposant service d'ordre. Ils avaient vue plongeante sur le tragique poteau, le cercueil de bois blanc en attente, le peloton de gendarmes, tous volontaires, l'arme au pied. Personne parmi les curieux amateurs ou professionnels, moi compris, ne ressentait de pitié à l'égard du condamné. Œil pour œil... Ce n'est qu'après le dénouement du drame que j'ai réalisé l'horreur de cette matinée, la mort programmée d'un homme, quelle que soit sa faute. La presse était autorisée à occuper les premières places du macabre spectacle mais avec interdiction de photographier. Je décline l'offre. A une quarantaine de mètres du lieu du supplice, s'élève un bâtiment occupé par quelques soldats qui jouissent du spectacle à une fenêtre de l'étage où ils m'accueillent. Je découvre l'ensemble de la scène, en plan large et éloigné, pour que la photo donne un aspect général de la funèbre cérémonie, sans gros plan sur un homme ensanglanté. Je prends donc plusieurs clichés. Les gardiens amènent le condamné, accompagné d'un aumônier militaire, l'attachent au poteau, les yeux bandés, dos tourné au peloton d'exécution, en signe d'infamie, comme traître à son pays. Quand l'officier crie « en joue », je lève l'œil de mon viseur et regarde de mes deux yeux.

« Feu » : un pantin disloqué s'écroule, je suis trop loin pour voir l'impact des balles et le sang qui doit teinter l'herbe printanière. L'officier commandant le peloton s'avance revolver tendu sur la nuque du gisant. Le coup de grâce claque et se répercute en échos multipliés dans les allées de la citadelle sous les applaudissements du public. Quand les dieux ont soif...

On place le cadavre dans une caisse de sapin, la caisse dans une camionnette militaire. Justice est faite. Justice ? Et si le condamné avait été jugé six mois plus tard ?

Je ne me livrais pas à ces réflexions, en quittant mon abri provisoire : il s'agissait d'aller développer mes clichés. Je prends soin de retirer le film de mon appareil et de le glisser dans la poche intérieure de mon veston quand je suis rattrapé par trois messieurs : deux inspecteurs de la police judiciaire et l'Auditeur militaire qui m'interroge :

- Que faisiez-vous parmi les militaires, M. Nicaise ?
- J'observais la scène macabre de loin pour en écrire le compte rendu.
- Vous avez pris des photos ? (Aïe ! Je n'ai pas remis un nouveau film pour remplacer l'objet du délit !)
- Non, mon appareil est vide.
- Pourquoi vous être dissimulé ici ?
- Oh, vous savez, la vue du sang...
- Ouvrez cet appareil...Vous avez caché le film !
- Non, je vous assure.
- Je vais vous faire fouiller !
- Bon, je capitule, le voilà.
- Ah ! On ne peut vraiment pas vous faire confiance, à vous les journalistes !
- J'ai fait mon devoir professionnel, Monsieur l'Auditeur !

La réponse le calme sur-le-champ. Les trois hommes tournent les talons. Mais tandis que j'arrive à mi-chemin de la descente, les deux inspecteurs m'arrêtent pour me demander mes papiers d'identité.

L'affaire n'a pas eu de suite, ou pour mieux dire, elle a eu une suite journalistique réussie : mon unique « scoop ».

Les assassins de François Bovesse, au nombre de cinq ont aussi été condamnés à mort et exécutés un samedi à l'aube. La veille par un bel après-midi ensoleillé, a lieu une curieuse cérémonie sur la place d'armes d'une des casernes de Namur. Cérémonie suivie par un nombreux public, car François Bovesse était le héros local. Les condamnés qui ont fait leur service militaire, encore en âge d'appartenir à l'armée de réserve, doivent être solennellement rayés de ses cadres. On les fait défiler, un à un, menottes aux poings, entre deux rangs de soldats en « place repos », fusil au pied - signe de mépris -, puis un officier leur signifie l'infamante dégradation. J'ai tout loisir de photographier chacun des individus. Si bien que le lendemain, au moment de l'exécution à laquelle je n'assisterai pas, paraissait à la Une de *La Dernière Heure* le montage photographique réalisé en vitesse, montrant chacun des cinq condamnés à des moments différents de la cérémonie, avec ce titre sur quatre colonnes : *Les Assassins du Gouverneur Bovesse ont payé ce matin dans les fossés de la citadelle de Namur*. Je cite de mémoire, car même cette glorieuse et unique première page, je ne l'ai pas conservée.

Unique envoi publié en première page ? Pas exactement. Le lundi suivant paraîtra à la Une du... *Soir*, un article de ma plume relatant un important discours que Paul-Henri Spaak avait prononcé le samedi devant les responsables du syndicat socialiste dans un hôtel d'Anseremme. Il y annonçait un projet de « réforme de structure » cher aux socialistes. Le correspondant namurois du *Soir*, M. Berger, était le rédacteur en chef de *Vers l'Avenir*. Empêché, il m'avait demandé d'assurer le reportage à sa place. J'avais ainsi composé deux articles sensiblement différents. *La Dernière Heure* n'avait pas attribué la même importance à cet événement politique et l'avait fait paraître en page locale.

Cette anecdote montre que dans le travail, il arrivait que des journalistes appartenant à des journaux d'opinions opposées collaborent avec confraternité. Quand j'en ai eu besoin, j'ai trouvé l'aide efficace d'un jeune confrère, l'ami Félix Jaumain, correspondant de la feuille carolorégienne *Indépendance*. Né dans la clandestinité sous l'Occupation, ce journal a disparu aujourd'hui mais son souvenir subsistera dans le titre *Le Journal de Charleroi-Indépendance*.

L'hiver 1946-47 a été glacial et très long. L'appartement sous le toit s'est transformé en frigo. La politique charbonnière du Premier Ministre Achille Van Aker, n'avait pas encore porté ses fruits. On ne trouvait de charbon qu'au marché... noir, inabordable pour nos maigres revenus. On voyait des malheureux gratter les terrils dans l'espoir d'y trouver quelques morceaux de houille échappés au triage. J'avais rentré dans ma cave une sorte de boue noirâtre, le *schlam*. Pour faire prendre et brûler cette boue dans notre poêle à colonne, il fallait des trésors de patience et une technique que j'avais fini par mettre au point. Le propre du feu péniblement allumé était de s'étouffer faute d'air. Il fallait pratiquer une espèce de cheminée avec une tige métallique au milieu du magma. C'est dire que le matin, au réveil, en l'absence de vestales, le feu avait rendu l'âme. Une magnifique floraison de givre, dont la beauté nous laissait, si j'ose dire, de glace, avait envahi nos fenêtres, nous cachant ciel et citadelle. Renée partait au travail, l'appartement rangé, la vaisselle du petit déjeuner lavée, sans avoir pu se réchauffer pendant que je m'échinai à lancer le fichu feu, agenouillé devant le poêle pour souffler de tous mes poumons dès qu'une flamme vacillante mordait les bois d'allumage.

Au retour d'une audience du Conseil de Guerre, sain et sauf après quelques glissades sur les trottoirs où la neige gelée a persisté deux mois, je trouvais le feu mourant d'étouffement.

Dare-dare, je le nourrissais de son aliment compact en rétablissant la cheminée salvatrice. Pourtant, il arrivait fréquemment que le malade décédât malgré un nouveau bouche-à-bouche agenouillé. Les rares soirées dont je pouvais disposer se passaient au lit, la chambre étant tiédie par le passage de la cheminée de l'immeuble voisin, mieux alimentée que la nôtre...

Et ce qui devait arriver arriva : une mauvaise grippe me terrassa. Pendant la semaine où j'ai dû garder le lit, Félix Jaumain m'a passé copie de tous ses papiers et j'ai pu les téléphoner chaque soir à dix-neuf heures.

L'été 1947, en revanche, a été torride, tous records de chaleur battus. Quand mon travail m'en laissait le loisir, Renée et moi parcourions à vélo les deux kilomètres qui, par les berges de la Meuse, menaient à la plage d'Amay, sur la rive droite du fleuve. Joies simples et champêtres.

La Meuse n'avait pas toujours cette clémence. Un jour, des soldats du génie en manœuvre sur les flots grossis par la crue s'étaient trop rapprochés du barrage de la Plante et avaient été emportés par le courant et précipités par-dessus le barrage. Cinq hommes s'étaient noyés. Quelques jours plus tard, on avait repêché deux corps devant mon objectif, près du pont de Jambes, ce qui m'avait procuré un article et une photo. Photo des pompiers à l'œuvre, j'insiste, pas des victimes ! Pourtant, le malheur des autres souvent me nourrissait...

Mes chroniques judiciaires m'ont valu une excursion peu banale. Le Conseil de Guerre, l'accusé et son avocat devaient se déplacer pour recueillir le témoignage d'un détenu au Grand-Duché de Luxembourg. La règle imposait que l'audience se tînt à la frontière des deux pays. Comment financer un tel déplacement ? Eh bien, j'ai fait le voyage à l'arrière de la camionnette qui amenait l'inculpé entre ses deux gendarmes. J'ai donc eu tout le loisir, dans un inconfort total, de converser longuement avec gardiens et prisonnier. Mais encore trop inexpérimenté, je n'ai pas profité de l'occasion pour tirer un reportage original de cette expédition insolite. *La Dernière Heure* ne l'aurait d'ailleurs probablement pas publié car je serais sorti de mon rôle de petit correspondant chargé de récolter de l'information banale. Je me suis contenté de téléphoner la relation de la confrontation internationale avant d'aller déjeuner avec l'avocat du prévenu et le directeur de *La Meuse*. Vu son caractère insolite, il s'était chargé lui-même du reportage pour son journal et a eu la gentillesse de me ramener à Namur, m'évitant un second tête-à-tête cahotant.

Le journalisme permet de fréquenter tous les milieux. Je m'étais lié d'amitié avec un jeune avocat catholique issu d'une famille de magistrats, Robert S.. Dispensé du service militaire, il avait pu se faire un nom très rapidement et entamer une carrière brillante grâce au nombre de procès de « collaboration » et à l'absence de concurrence puisque la plupart de ses jeunes confrères étaient retenus à l'armée. Il m'avait avoué gagner trois fois ce que je ne gagnais et n'en déclarer que la moitié au fisc. Néanmoins, son rêve était d'être journaliste. Un brusque incendie des sens lui en a donné l'occasion. Il semblait très épris de sa femme rencontrée à l'Université de Liège. Or, il a fait une fugue de quelques jours avec une séduisante dactylo du greffe. Motif suffisant dans cette ville bien-pensante pour qu'il soit rayé du barreau ! *O tempora ! O mores !* Il faut beaucoup plus aujourd'hui pour être prié de rendre la robe ! Sa femme plus indulgente, quoique la plus blessée, lui a pardonné.

Mon ami n'a eu d'autres ressources que de fonder un petit journal où il pourrait donner libre cours à son talent. Hélas, il s'est tué en voiture lors d'une de ses tournées à la recherche de la publicité dont vivait son hebdomadaire.

J'avais aussi fait la connaissance de Jules Delot, professeur de sciences à l'Athénée de Namur. Il était parmi les fondateurs du Syndicat Libéral des Services Publics. J'ignorais qu'il

parviendrait un jour au sommet de la hiérarchie comme Secrétaire Général du Ministère de l'Education Nationale. Il s'étonnait que je végète dans un métier sans grand avenir. En effet, je répugnais à appliquer les principes de base de Bob et à forcer portes et fenêtres pour obtenir des informations. Question de tempérament et aussi d'éducation. Le milieu de la presse comprenait quelques requins. Je garde le souvenir de ce photographe qui inventait toutes sortes de moyens pour se frayer un chemin jusqu'aux meilleures places. Par exemple, il portait en bandoulière les sacs de cuir contenant son matériel, et en se balançant de droite à gauche, les faisait virevolter pour en frapper spectateurs et confrères et s'ouvrir la voie vers le centre de l'événement. Il a procédé ainsi notamment lors de l'inauguration du mémorial américain à Bastogne. Nous avons failli en venir aux mains parce que je prétendais faire mon travail et qu'il voulait m'imposer d'en rester à la plume. Il faut dire que la photo rapportait plus que l'écriture, puisqu'un instantané d'un centième de seconde était payé autant que le labeur de cent lignes. J'exagère un peu : il fallait aussi développer et imprimer le film...

Je me rendais bien compte que je n'avais guère de chances de promotion. Je ne faisais d'ailleurs rien pour en solliciter. Je n'envisageais jamais de rendre visite à la direction, de faire connaître le visage du personnage dont on n'entendait que la voix au téléphone. De même, les responsables bruxellois ne m'ont jamais rendu visite et n'avaient aucune idée des contraintes de la province, de ses besoins en matière d'information. Par exemple, ils refusaient d'insérer gratuitement les horaires et programmes des cinémas, se privant d'un des atouts de vente d'une presse locale.

La direction ne m'a jamais adressé le moindre blâme. Ah si, une seule fois ! Elle a rejeté un assez long article relatant un meeting du catholique flamand Van Cauwelaert. Elle me reprochait, à juste titre, mon ton persifleur. Il convenait, me fit-on savoir par courrier, de garder la plus grande objectivité. J'avais cru pouvoir y déroger en l'occurrence, car les articles de fond de la rédaction bruxelloise étaient loin d'observer la neutralité en matière politique.

J'étais jeune et je supportais vaillamment une vie assez rude, travaillant sept jours sur sept, sans le moindre congé.

Mort de mon père

Il fallait rendre compte de la foule de manifestations que Namur accueillait le dimanche. Les week-ends de Pâques ou de Pentecôte, la ville s'animait encore davantage. Cet esclavage me pesa particulièrement lorsque mon père, gagné de plus en plus par la tuberculose, fut hospitalisé à l'hôpital civil de Charleroi pour une tentative de la dernière chance, l'opération du poumon.

Rapidement, on le sut condamné.

Maman, ma sœur et mon beau-frère le veillaient à tour de rôle pendant la semaine. Il fallait que je participe à cette veille ininterrompue. Alors, je prenais mon tour du samedi après-midi au lundi matin, tâchant de récupérer en dormant mal dans un fauteuil, deux nuits de suite.

Pour le malade, il n'y avait ni jour ni nuit, pas de répit dans ses souffrances. Il n'avait plus que la peau sur les os. Et la peau, de plus en plus mortifiée par la position couchée, se couvrait d'escarres sanguinolentes. Sur son visage émacié mangé plus que jamais par sa longue barbe, pommettes saillantes, les yeux enfoncés dans les orbites, je voyais passer les spasmes de douleur muette. A d'autres moments sous l'influence d'une récente piqûre de morphine, il chantonait, l'œil vague en battant la mesure et ces périodes d'euphorie inconsciente étaient encore plus pénibles pour moi.

Il avait reçu à plusieurs reprises la visite de l'aumônier de l'hôpital et, sous son influence, l'incroyant essayait de prier. La prière, même si elle s'adresse à un être illusoire, même si personne ne l'entend, constitue déjà une consolation, une espérance.

Que dire de l'angoisse, du chagrin de Maman, voyant ainsi son compagnon décliner de jour en jour dans d'intolérables souffrances ? Ils formaient un couple très uni. Jamais je ne les ai entendus élever la voix l'un envers l'autre. On aurait dit qu'ils poursuivaient leur lune de miel par delà les années, les soucis, la maladie comme sur cette photo prise quelques mois avant l'opération. Le flou du cliché était-il prémonitoire d'une fin prochaine ?...



Au début des sept longues semaines d'agonie, mon pauvre père pouvait encore se lever et se traîner vers son fauteuil. Mais quand il n'eut plus cette force, il fallait l'aider à se retourner régulièrement pour soulager quelque peu son corps endolori, le rassurer en retenant ses larmes. Paradoxalement, c'est là, entre la vie et la mort, que nous avons enfin vraiment communiqué. Mais j'avais l'impression que les rôles étaient inversés. Il était l'enfant impuissant, j'étais le père tuteur. Il a toujours cru qu'il guérirait, ne se rendait pas compte que chaque jour il descendait vers la mort. Son principal tracassant quand, par extraordinaire, les douleurs lui laissaient quelque répit, était de savoir s'il pourrait recommencer à travailler... Il fallait lui répondre avec une extrême prudence.

Un jour, il m'a demandé :

- Est-ce que tu constates quelques changements ?

Pour moi, il ne pouvait s'agir que de changements en pire. Je lui ai répondu que non. Gaffe ! Lui, il pensait « améliorations » ! Tant bien que mal, j'ai fait semblant d'avoir compris de travers...

Il ne mangeait presque plus. Ses prémolaires qui soutenaient un dentier étaient tombées tant il se décalcifiait et la prothèse n'était plus d'aucune utilité. Non content de lui avoir ouvert la poitrine, on avait dû, à sa demande, lui arracher les dents qui restaient pour qu'il puisse encore plus ou moins mâcher sur les gencives, « comme les vieilles femmes », disait-il en souriant encore.

Un jour, au lendemain du nouvel an 1948, je lui avais apporté six huitres, l'un de ses mets préférés, facile à avaler. Il les a mangées avec un plaisir enfantin mais les a vomies dans la nuit.

Une autre fois j'ai voulu voir l'état de sa cicatrice. J'ai découvert dans son dos, en demi-cercle autour de l'omoplate, non une cicatrice, mais une plaie béante, rosée, qui ne se refermerait plus. Je me suis presque trouvé mal...

Un matin Maman m'a téléphoné en pleurant. Papa avait fini de souffrir... Il avait cinquante-trois ans.

Souvent me revient cette image insoutenable de l'enterrement : la longue déambulation, sous la pluie fine et glacée, vers le lointain cimetière, derrière le corbillard, tiré par une vieille jument tout de noir habillée. Résonne à mes oreilles le bruit sur le pavé des roues cerclées de fer de la carriole funèbre. Il ne fallait pas chercher le bras consolateur de Renée, loin derrière moi, car la coutume imposait que les hommes marchent en tête, les femmes de la famille reléguées en queue de peloton après les mâles étrangers...

La cérémonie funèbre s'était déroulée en l'église paroissiale de Mont-sur-Marchienne, où un an auparavant, presque jour pour jour, ma sœur avait épousé Fernand Bernard.

Pendant mes nuits de veille auprès de mon père moribond, j'avais beaucoup réfléchi à l'inconfort de ma situation. Je me rendais compte que *La Dernière Heure* m'exploitait. Il était temps de songer à une carrière plus sûre et plus conforme à ma formation et à mes goûts.

J'avais fait part de mes projets à Jules Delot. Je n'étais toutefois pas inscrit sur les listes du Ministère de l'Education Nationale car cela pouvait m'amener à accepter une offre de remplacement provisoire. Ou la refuser, ce qui aurait découragé le Ministère. Un intérim était pourtant le premier étrier à la disposition de qui espérait entrer dans la carrière, surtout quand on ne pouvait ou voulait compter sur aucun « piston ».

Jules Delot, m'a signalé que l'Ecole Moyenne de Rochefort se transformait en athénée et que l'on ferait appel, par conséquent, à des agrégés du secondaire supérieur. J'ai posé ma candidature à ce poste-là au mois de juin 1947. Je n'ai obtenu aucune réponse. Mais en novembre, le ministère m'a télégraphié pour me demander si j'accepterais un emploi de professeur de français dans notre Zone d'Occupation en Allemagne. Un télégramme ! Il devait y avoir urgence. D'autant qu'on exigeait une réponse également télégraphique. J'ignorais encore que le Ministère, sans souci de la dépense, traitait télégraphiquement toutes sortes d'affaires qui n'avaient aucun caractère d'urgence. Je recevrais d'autres petits bleus dans la suite sans me sentir pressé d'y répondre sur l'heure, comme je l'ai fait au lendemain de la Toussaint 1947. Peu de gens, même en période de crise acceptent de s'exiler, alors que ce serait un moyen de sortir du chômage. L'idée de partir en Allemagne, m'enchantait : toujours mon goût pour l'étranger. J'ai acheté sur l'heure la méthode *Assimil*, pour rafraîchir au sprint mes lointaines connaissances scolaires dans la langue de Goethe.

J'ai eu tout le loisir d'avancer dans *L'Allemand Sans Peine*, jusqu'à la leçon soixante, car pendant deux mois je n'ai plus eu la moindre nouvelle. Un candidat normalement constitué se serait précipité à Bruxelles, aurait parcouru les bureaux du ministère, aurait recherché des pistons. Mais suis-je normal ? Mon lecteur a dû s'apercevoir que non s'il a eu la patience de me lire jusqu'ici. J'ai horreur de quémander. J'attendais. En revanche, toujours trop bavard et enclin à la confiance, j'avais parlé autour de moi du télégramme et de l'espoir qu'il avait suscité. Jaumain n'a pas caché son désir de prendre ma succession et j'étais décidé à l'y aider dans la mesure de mes faibles moyens.

Un jour un responsable de *La Dernière Heure* me convoque : Jacques L, mon ancien collègue de *Sambre et Meuse* avait pris les devants et avait été raconter que j'allais abandonner

ma tâche. Mon confrère était venu présenter sa candidature à une succession qui n'était pas encore ouverte. J'ai bien été obligé de confirmer qu'il y avait anguille sous roche mais que le ministère n'avait, semble-t-il, aucune intention de la déloger de sitôt. J'étais dans mes petits souliers. On aurait pu me prier sur-le-champ de céder la place. On n'en a rien fait.

Début janvier, nouveau télégramme. Pour une affaire qui traînait depuis deux mois ! Il émanait cette fois du Ministère de la Défense Nationale :

« Etes engagé comme professeur de français à officiers flamands en A.O. Veuillez vous présenter le 20 janvier à neuf heures caserne du Petit-Château ».

Joie ! Aussi angoisse ! Ma vie allait prendre un si brusque tournant...

A la caserne, on me décrit très brièvement ma mission. Je serai assimilé au grade d'« officier subalterne de deuxième catégorie », mon épouse pourra me rejoindre dans un mois ou deux.

Puis, on me fait passer la visite médicale, on me donne un uniforme, des godillots, un ceinturon, deux chemises, un béret, bref, comme à Caledon, trois ans plus tôt, sauf qu'ici tout est neuf. On me conseille aussi d'acheter un képi : l'armée ne le fournit pas à ses officiers. Ainsi déguisé, à 26 ans, j'ai l'air d'un gamin qui va jouer au soldat, malgré la moustache que j'avais laissé pousser dans l'espoir qu'elle me vieillirait !



On me confie un ordre de mission : départ prévu le 28 janvier pour Lüdenscheid, en Rhénanie.

Je travaille jusqu'au 26 pour mon journal à qui j'adresse le même jour ma démission. Il pouvait me donner mon congé sans préavis, j'avais le même droit, j'en ai profité. Entré en journalisme par une petite fenêtre, je sortais par la porte. Mon nouveau métier me vaudrait un traitement double de ce que l'ancien me rapportait sans compter qu'une maison serait mise gratuitement à ma disposition.

Jacques L. a obtenu de me succéder à *La Dernière Heure*, tout en gardant sa place à *Sambre et Meuse*. Un an plus tard, il devrait quitter le métier : il avait dilapidé la caisse de

l'Association des Journalistes Namurois dont il était le trésorier. C'est probablement son goût démesuré pour la gent féminine, sa drague perpétuelle qui avait dégarni sa bourse et provoqué un système de vases communicants entre celle-ci et la caisse qu'on lui avait imprudemment confiée. Dorénavant, il s'occuperait d'assurances...

Ainsi prenait fin ma vie namuroise. J'avais fréquenté de nombreux milieux, je m'étais familiarisé avec les jeux de la politique communale et provinciale. J'avais rendu compte de réunions de tous les partis. Les arcanes judiciaires, le code de procédure des Cours d'Assises, des tribunaux correctionnels et militaires n'avaient plus de secret pour moi. Je jouissais d'une place gratuite au théâtre. J'avais fréquenté les expositions, rencontré des artistes connus ou méconnus. J'avais acquis une technique d'analyse et de synthèse rapides et une bonne spontanéité de plume. Je m'étais enrichi d'une grande expérience. Elle manque souvent à ceux qui passent brusquement de leur école à celle de leurs élèves, à peine plus âgés qu'eux.

Mais c'est à des adultes, presque toujours mes aînés, que j'allais d'abord apporter les secours de ma pédagogie, tout en vivant dans un milieu nouveau et inattendu.